



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

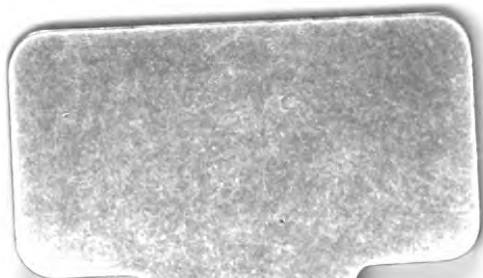


Taylor
Institution Library
OXFORD

PRESENTED BY

Professor R.C. Johnston

REP. F. 1000-1001



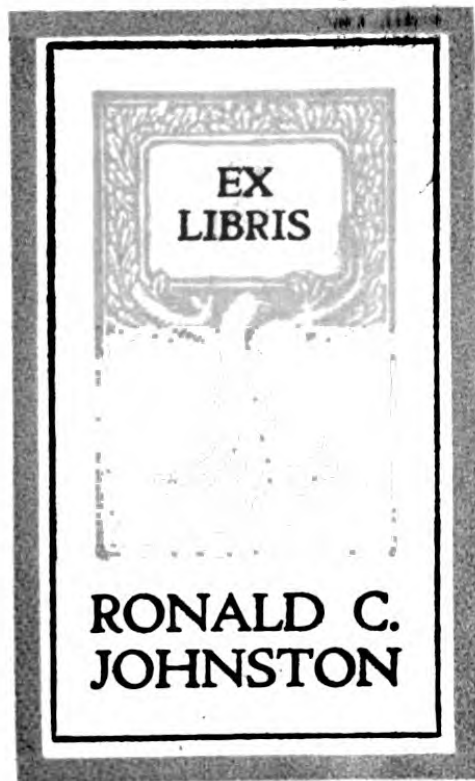
10/10/10



THÉÂTRE

DE

J. FR. REGNARD



PERC 191

Portrait de Regnard, gravé à l'eau-forte
par A. Lalauze. Prix : 2 fr.

THÉÂTRE
DE
J. FR. REGNARD

Publié avec une Notice et des Notes

PAR G. D'HEYLLI

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
E. FLAMMARION, SUCCESSEUR
26, Rue Racine, 26



TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 JAN 1984
OF OXFORD
LIBRARY



LES
COMÉDIES DE REGNARD¹

LA critique hostile à Regnard lui a surtout dénié le génie créateur; elle a déclaré que, sans Molière, Regnard auteur comique n'eût jamais existé². Il serait certainement injuste de méconnaître l'influence qu'ont

1. Nous devons à l'obligeance de notre excellent ami Léon Guillard, l'érudit archiviste de la Comédie française, la communication de tous les documents concernant Regnard, ainsi que des registres journaliers de la Comédie, que possèdent les riches archives confiées à sa direction et à sa garde.

2. L'un des critiques les plus judicieux de notre temps, M. J. J. Weiss, s'est précisément montré, sur ce point, bien sévère pour Regnard, dans la brillante étude que lui consacrent ses *Essais sur l'histoire de la littérature française* (in-18, 1865). Voici, en une seule citation, le résumé tout

Regnard. I.

a

exercée sur le talent et sur les écrits de Regnard les grands modèles et les illustres types des comédies de Molière auxquelles il a emprunté bien des personnages : Crispin, Lisette, Géronte, et tant d'autres qui, sous des noms nouveaux, ont reproduit des caractères auxquels le grand comique avait imprimé sa marque ineffaçable ; mais il serait également injuste d'attribuer à Molière seul l'esprit, la gaieté et la variété pleine de fantaisie et de belle humeur qui distinguent si éminemment le talent et les comédies de Regnard. Certes, il doit beaucoup à Molière ; mais on peut dire qu'il a souvent cherché à le perfectionner en l'imitant, et qu'il y a parfois réussi. Il lui est même, en maintes pièces, supérieur pour la marche de l'action et la suite bien entendue de l'intrigue. On pourrait dire encore, en employant un terme tout moderne, qu'il a montré parfois une plus grande habileté dans la « charpente » de ses comédies¹, tout en demeurant

entier, pour ainsi dire, de son appréciation du talent de Regnard :

« L'originalité forte, on pourrait dire le génie comique, lui manqua. Il le sut ou ne le sut point, mais à coup sûr il s'en inquiéta médiocrement. Il trouva au théâtre des traditions toutes faites ; c'était le génie qui les avait créées ; elles étaient, en beaucoup de points, excellentes, elles avaient réussi : il les prit sans en demander davantage, et se mit à travailler avec le buste de Molière sous les yeux... Il ne s'avisa pas de lutter avec lui : où il le put imiter sans effort, il l'imita ; où il vit qu'il était possible d'améliorer, il améliora... »

1. « Prenez Regnard dans ses quatre excellentes pièces

bien loin de son inimitable modèle pour la tenue des personnages et surtout pour la peinture des caractères.

Regnard avait, en effet, une extrême facilité de conception et de travail, et c'est comme en se jouant qu'il écrivit ses meilleures pièces, ce qui explique le manque de profondeur de la plupart de ses sujets ou de ses caractères, qui, trop souvent, sont simplement ébauchés, ainsi que la négligence fréquente et le laisser-aller de son style. Lorsqu'il a voulu prendre la peine de le travailler, il s'est placé au contraire, sur ce dernier point, à une très-grande hauteur par la verve, l'éclat, le tour original et la forme vraiment personnelle qu'il a su lui donner.

S'il a mis trop souvent en scène des gens sans honnêteté et sans scrupules, il a eu l'art de les rendre sinon tout à fait intéressants, au moins très-amusants, et même, dans une certaine mesure, à peu près sympathiques par l'esprit, la netteté et la franchise de fourberie et de duplicité qu'il a mis dans leurs rôles. D'autre part, il a esquivé, dans presque toutes ses pièces, leur moralité finale, de telle sorte qu'elles

en vers : *Le Joueur*, *les Folies amoureuses*, *les Ménechmes* et *le Légataire*; ces pièces, au point de vue de l'action, sont mieux montées peut-être, plus intriguées et mieux dénouées que celles de Molière. » (SAINTE-BEUVE.)

C'est aussi l'opinion de J. J. Weiss (étude déjà citée) : « ... Chez Regnard, de toute évidence, l'intrigue est, en général, mieux conduite, la marche plus égale, les stratagèmes scéniques moins baroques, le dénouement mieux amené que chez Molière. »

ne peuvent servir que pour l'amusement et le contentement momentané du spectateur ou du lecteur, et non pour son enseignement : la plupart de ses personnages semblent, en effet, n'avoir aucune idée ou notion quelconque du défendu ou du permis, et ils oublient trop volontiers les lois de l'honneur et du devoir selon leur caprice ou les besoins de la situation que le poète leur a créée.

Malgré tout, les hautes qualités de style, d'esprit et d'invention qui éclatent si vivement dans les œuvres de Regnard lui ont mérité la seconde place dans le genre comique, très-loin de Molière encore, mais immédiatement après lui, place vraiment digne d'envie et bien glorieuse pour Regnard, surtout si l'on considère à quelle distance de lui-même il a su tenir ses rivaux.

« Qui n'aime point Regnard n'est pas digne de comprendre Molière », a dit judicieusement Voltaire. Le plus grand honneur de Regnard, dirons-nous à notre tour, n'est-il pas d'avoir mérité d'être placé aussi près de Molière ?

Né le 8 février 1655, Jean-François Renard¹, qui

1. Voici la copie de son acte de baptême, tenant alors lieu d'acte de naissance :

« Du lundi 8 février 1655, fut baptisé *Jean-François*, fils d'honorable homme Pierre Renard, marchand bourgeois de Paris, et de Marthe Gellée, sa femme, demeurant sous les piliers des halles : le parrain honorable homme Pierre Carru, aussi marchand à Paris ; la marraine demoiselle Anne Poan,

illustra le nom de Regnard, reçut une éducation des plus brillantes, à la fois sérieuse et mondaine et tout à fait dans le goût de la vie qu'il devait mener plus tard. Il perdit son père peu d'années après sa naissance¹, et se trouva de bonne heure à la tête d'une fortune assez considérable². Sa mère rêva de faire de lui un personnage, et elle lui fit apprendre, en dehors de ses études littéraires, tout ce qu'un gentilhomme d'alors devait surtout savoir : il excella bientôt dans tous les exercices du corps, se montra bon cavalier, danseur parfait, bretteur accompli, et spécialement joueur émérite. Cependant sa destinée se manifesta dès son enfance : il était poète à douze ans³ et il avait déjà composé des vers, dont la trace, d'ailleurs, n'a pas été conservée.

Avant d'aborder les lettres d'une manière définitive, il accomplit divers voyages en des pays bien opposés et bien différents par leur situation ou leurs mœurs, voyages dont il a lui-même raconté les émouvantes

femme de noble homme Fremin Leclerc, secrétaire de chez la reine. »

(Registres de la paroisse Saint-Eustache.)

1. Le 18 juin 1657.
2. Environ 40,000 écus.
3. C'est lui-même qui nous l'apprend dans la deuxième de ses épîtres, adressée à l'abbé de Bentivoglio :

*Un démon ennemi du repos de ma vie
De rimer, en naissant, m'inspira la folie ;
Et je n'eus pas encore assemblé douze hivers
Qu'errant sur l'Hélicon, je composai des vers.*

*péripéties*¹. En 1683, il fut nommé trésorier de France au bureau des finances de Paris, grasse sinécure qu'il occupa environ vingt années et qu'il revendit ensuite pour acheter la charge de lieutenant de la maîtrise des eaux et forêts de Dourdan. Il fit en même temps l'acquisition du château de Grillon, près Dourdan, et s'y installa pour le reste de ses jours. Il y mena la plus grande et la plus fastueuse existence : ce n'étaient que bals, fêtes et réceptions splendides ; la plus belle société venait passer à Grillon la saison de l'été et des chasses, et Regnard composa même pour l'amusement et la distraction de ses visiteurs diverses petites pièces qui ne furent jouées que chez lui, et dont quelques-unes ont été publiées seulement de nos jours².

C'est à Grillon que Regnard mourut, le 5 septembre 1709³. On n'est pas d'accord sur les causes de sa

1. *Voyages de Flandre, de Hollande, de Danemark, de Suède, de Laponie*, le plus estimé et le plus connu ; de *Pologne, d'Allemagne* et enfin *d'Algérie*, ce dernier sous le titre de *la Provençale*, récit des aventures et de la captivité de Regnard à Alger, et qui n'a été publié qu'après sa mort. On peut citer encore le *Voyage de Normandie*, sous forme de lettre à Artémise, mêlée de prose et de vers, et le *Voyage de Chaumont*, longue pièce en quarante couplets destinés à être chantés.

2. Les principales sont *les Souhairs*, *le Marchand ridicule*, *l'Île d'Alcine* et *les Vendanges ou le bailli d'Asnières*.

3. L'acte de décès se trouve aux archives de la mairie de Dourdan. Il a été récemment publié par M. Aug. Lepage, dans l'édition qu'il a donnée du *Voyage en Laponie* de Regnard (Librairie des Bibliophiles, collection des *Petits Chefs-d'œuvre* ; un vol. in-16, 1875).

mort, qui fut tout à fait subite et sans qu'aucune grave maladie l'eût précédée. La version la plus répandue et la plus accréditée est que Regnard fut emporté par les terribles effets d'une médecine trop violente qu'il s'administra lui-même imprudemment ; il avait à peine cinquante-quatre ans ¹.

Ce n'est qu'assez tard que Regnard aborda le théâtre, et ses premières pièces furent toutes jouées par les artistes de la Comédie italienne, qui donnait alors ses représentations à l'hôtel de Bourgogne ². Nous nous bornerons à la simple nomenclature de ces pièces, qui contiennent déjà le germe des précieuses qualités que Regnard portera quelques années plus tard sur la première scène française. Ce ne sont, à vrai dire, que des « farces » appropriées au genre spécial de la troupe qui les interprétait, mais elles sont fort gaies, pleines de saillies et de pointes d'esprit, et bon nombre des scènes qui en ont fait le succès ne seraient nullement déplacées dans des comédies plus relevées et plus sérieuses.

La pièce de début de Regnard fut LE DIVORCE, comédie en trois actes, en prose (17 mars 1688), qui n'eut point de succès dans sa nouveauté, mais dont la reprise fut très-bien accueillie l'année suivante. Il

1. Cette mort fut si subite et si inattendue qu'on chercha à l'expliquer par diverses causes. Voltaire l'a attribuée à des chagrins intimes de Regnard, et il a même donné à entendre que ce poète si gai pourrait bien avoir avancé volontairement ses jours.

2. Situé rue Mauconseil.

donna alors successivement à la troupe des farceurs italiens : LA DESCENTE DE MEZZETIN AUX ENFERS, pièce en un acte (15 mars 1689); L'HOMME A BONNES FORTUNES, en trois actes (10 janvier 1690); LA CRITIQUE DE L'HOMME A BONNES FORTUNES, en un acte (1^{er} mars 1690); LES FILLES ERRANTES, OU LES INTRIGUES DES HOTELLERIES, en trois actes (24 août 1690); LA COQUETTE, OU L'ACADÉMIE DES DAMES, en trois actes, et l'une des meilleures comédies qu'il composa pour les bouffons italiens (17 janvier 1791).

C'est alors qu'il s'adjoignit pour collaborateur le poète Dufresny, petit-fils de Henri IV par son grand-père, fils de la belle jardinière d'Anet, l'une des nombreuses maîtresses du Béarnais, et qui est plus connu au théâtre sous le pseudonyme de Rivière. C'est à l'appui déjà tout-puissant de Regnard que Dufresny dut la réception, au Théâtre-Français, de sa première comédie, LE NÉGLIGENT¹ (22 février 1692).

Dans la même année 1692 ils firent jouer aux Italiens leur première comédie, LES CHINOIS, en quatre actes (13 décembre), qui eut un assez vif succès. Ils donnèrent ensuite LA BAGUETTE DE VULCAIN, comédie en un acte (10 janvier 1693), moitié prose et moitié vers, dont la vogue fut si considérable qu'ils la firent suivre presque immédiatement de L'AUGMENTATION DE LA BAGUETTE, scènes en prose et en vers qui réussirent également. LA NAISSANCE D'AMADIS vint ensuite

1. Comédie en trois actes et en prose. Elle eut neuf représentations de suite et a été l'objet d'une reprise.

(un acte, 10 février 1694), puis LA FOIRE SAINT-GERMAIN (trois actes, 26 décembre 1695), et enfin LA SUITE DE LA FOIRE SAINT-GERMAIN, OU LES MOMIES D'ÉGYPTE (un acte, 19 mars 1696), la dernière comédie qu'ils aient composée pour les Italiens.

Dans l'intervalle Regnard avait enfin abordé la scène française. Jusqu'alors, en effet, les pièces qu'il avait fait représenter aux Italiens n'avaient porté ni son nom ni celui de son collaborateur, bien que le public sût parfaitement qu'il devait les leur attribuer. Mais la mère de Regnard, femme d'une grande dévotion, ayant toujours témoigné un certain éloignement pour tout ce qui touchait aux questions de théâtre, il avait cherché à concilier autant que possible ses propres intérêts avec le respect qu'il devait à d'honorables scrupules, et laissé pour un certain temps sous le voile de l'anonyme la série de pièces qu'il fit jouer par les bouffons de la Comédie italienne. Cette mère si dévouée, avec laquelle il n'avait jamais cessé d'habiter, mourut à Paris le 12 décembre 1693. Regnard n'avait plus alors de ménagements à garder, et le 19 mai de l'année suivante il donna aux comédiens français la première pièce qu'il ait spécialement composée pour eux : ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME¹. Elle fut jouée onze fois de suite, ce qui équivalait alors à un succès suffisamment estimable.

1. On a longtemps supposé, mais à tort, que Dufresny avait été le collaborateur de Regnard pour cette première

Sa deuxième pièce, LA SÉRÉNADE¹, qui se termine par un divertissement dans le genre de ceux de certaines comédies de Molière, et dont il nota lui-même la musique, fut représentée le 3 juillet de la même année avec un succès qui se manifesta par dix-sept représentations consécutives. Il donna encore, le 14 juin 1696, une petite pièce en un acte, LE BOURGEOIS DE FALAISE, qui fut plus tard reprise sous le titre de : LE BAL, et qui est la première qu'il ait composée en vers pour la Comédie française. Cette pièce, qui tournait par endroits à la farce, fut moins goûtée que la précédente : elle n'eut tout d'abord que douze représentations.

C'est à la fin de cette même année, le 19 décembre 1696, qu'il fit enfin représenter LE JOUEUR², grande comédie en cinq actes et en vers³. Cette fois

comédie. L'erreur provient de ce que Dufresny fit représenter l'année suivante, aux Italiens, une farce sous le même titre (11 janvier 1695).

1. Un acte en prose et dont le sujet est emprunté au *Pseudolus* de Plaute (acte IV, scène II). M^{me} Sophie Gay a depuis transformé cette petite comédie en opéra-comique.

2. Ont créé les rôles du *Joueur* :

MM. Guérin (Géronte), Beaubourg (Valère), Poisson (le Marquis), La Thorillière (Hector), Desmares (Toutabas), M^{mes} Dancourt (Angélique), Desbrosses (la Comtesse), Nérine (Beauval), Chanvallon (M^{me} la Ressource).

3. Les comédiens ne la jouèrent qu'après deux lectures, dont la première eut lieu le 7 septembre 1696, ainsi que le constate la feuille d'assemblée que nous avons eue sous les yeux aux archives de la Comédie française :

« Aujourd'hui 7 septembre, la compagnie s'est assemblée

Regnard marquait d'un seul coup sa place au premier rang après Molière. Il avait étudié sur nature, et souvent d'après lui-même, le héros de sa pièce : le caractère en est admirablement tracé, ferme et égal jusqu'à la fin. Rien de plus vivement peint que ce Valère passant si rapidement de la passion qu'il a pour le jeu à la passion qu'il ressent pour sa belle, aban-

dans son hostel pour entendre la lecture d'une comédie intitulé *le Joueur*. Et après lecture, on a accepté la pièce pour la jouer après la pièce du *Flateur*. »

Cet arrêt fut rendu « à l'unanimité » par les douze sociétaires composant le comité.

Dufresny, à qui Regnard avait parlé souvent de sa pièce pendant qu'il y travaillait, s'était un moment imaginé que c'était à titre de collaborateur qu'il était consulté. Il eut un vif dépit lorsqu'il se vit écarté du grand succès qui accueillit le nouvel ouvrage, et il chercha à le contre-balancer en mettant, lui aussi, un joueur à la scène. Il fit, en effet, représenter, le 27 février 1697, une comédie en cinq actes, en prose, avec prologue, sous le titre du *Chevalier joueur*, qui eut une chute éclatante, ne fut jouée qu'une seule fois et ne put même aller jusqu'à la fin, abrégée qu'elle fut par la mauvaise humeur et les sifflets du public.

Personne d'ailleurs, autre que lui-même, n'eut l'idée d'attribuer à Dufresny la paternité du *Joueur*. « Il faut, dit Voltaire, se connaître peu au génie des auteurs pour penser que Regnard ait dérobé cette pièce à Dufresny. »

Le chef-d'œuvre de Regnard fut aussi pour la Comédie française un succès d'argent. La première représentation produisit 1386 liv. 15 sous (la première de *la Sérénade* avait donné seulement 421 liv. 5 s. et celle du *Bal* 626 l.), et les représentations suivantes furent d'un rapport également élevé. Enfin la pièce fut jouée devant la Cour, à Versailles, le 31 décembre 1696, et « elle mérita les plus hauts suffrages ».

donnant cette dernière aussitôt que le jeu l'a favorisé, et lui revenant de même dès que la fortune s'est de nouveau montrée contraire. On n'avait pas mis au théâtre, depuis Molière, une œuvre qui fût aussi complète, mieux étudiée, plus constamment soutenue, ni d'un style plus correct¹. Ce joueur est le type le plus vrai et le plus achevé du genre; le comique de la pièce n'est jamais bas ni trivial, et se maintient au contraire dans les régions modérées de la comédie de caractère; enfin la pièce a encore le mérite de peindre certains côtés des mœurs intimes d'une société déjà en décadence, et d'en faire passer sous nos yeux les personnages les plus curieux et les mieux en vue, à ce point que presque tous sont devenus légendaires : Valère, le joueur; Géronte, son père; Angélique, son amante, et jusqu'aux figures secondaires et d'une position sociale moins relevée : Hector, son valet, et cette revendeuse à la toilette, intrigante de bas étage si bien nommée Madame la Ressource, et le tailleur Galonier, et Toutabas, le maître de trictrac, et la suivante Nérine, tous si bien pris sur le vif et peints des couleurs les plus variées et les plus vraies.

1. *Le Joueur* lui-même n'a pas trouvé grâce entière devant le sévère tribunal de M. J. J. Weiss (étude sur Regnard déjà citée). « Avec *le Joueur*, a dit Sainte-Beuve, la grande comédie commence » ... « *Le Joueur*, dit de son côté M. Weiss, *le Joueur*, qu'on s'est trop accoutumé, par tradition, à considérer comme le chef-d'œuvre de Regnard, est de tous ses ouvrages celui où s'accuse le plus manifestement son insuffisance pour la haute comédie. »

Le succès du JOUEUR fut complet; on représenta vingt fois de suite cette belle comédie, ce qui est un chiffre à signaler pour l'époque, et depuis elle est demeurée et demeurera éternellement au répertoire de la Comédie française.

Mais Regnard ne devait plus s'élever aussi haut: on ne se rapproche pas tous les jours de Molière. Sa seconde grande pièce en vers, LE DISTRAIT (cinq actes, 2 décembre 1697), parut longue et monotone¹. Elle n'offre pas, en effet, la grande diversité de situations et de personnages de tous genres qui avaient aidé au légitime succès du JOUEUR. Le sujet en est un peu trop simple et évidemment insuffisant pour les cinq actes de la pièce. C'est La Bruyère qui en avait donné la première idée à Regnard; celui-ci a emprunté, en effet, les meilleurs traits de sa comédie au chapitre que La Bruyère consacre à son distrait Ménalque. Ce caractère principal, tel que Regnard l'a transporté au théâtre, n'est pas intéressant; c'est un distrait « trop distrait » pour que ses distractions soient vraisemblables, et leur accumulation devient même fatigante. Elles tournent souvent à la folie, et on serait parfois tenté de demander les Petites-Maisons pour un homme que ses distractions portent à des actes aussi déraisonnables. Ce distrait, d'ailleurs, dont les

1. La feuille d'assemblée, du samedi 20 juillet 1697, conservée aux archives de la Comédie française, constate cependant que le *Distrait* fut reçu à l'unanimité des suffrages par les treize sociétaires présents.

étourderies remplissent toute la comédie de Regnard, ne décourage pas la fortune, qu'il s'acharne cependant à défier si fort, puisque, comme conclusion, elle lui reste fidèle malgré tout. On ne joua LE DISTRAIT que quatre fois de suite¹ ; reprise en 1731, cette pièce, dont le style est d'ailleurs de la meilleure comédie, eut alors un succès plus durable ; elle ne s'est pas, toutefois, maintenue au répertoire².

Après avoir cité pour mémoire, mais sans nous y arrêter, LE CARNAVAL DE VENISE, opéra-ballet, exécuté à l'Opéra le 28 février 1699, avec la musique de Campra, nous arrivons à DÉMOCRITE AMOUREUX, comédie en cinq actes et en vers, représentée pour la première fois le 12 janvier 1700³.

C'est une critique des usages et des mœurs du temps assez bien étudiée, mais parfois exagérée et même chargée. Laharpe s'est montré sévère pour cette

1. Non compris une représentation devant le roi, à Versailles.

2. Le rôle de Léandre (le Distrain), qui fut créé en 1697 par Beaubourg, fut repris en 1731 par le fils de Le Sage, l'illustre auteur de *Gil Blas*, qui jouait la comédie sous le nom de Montménil. C'est l'excellente soubrette M^{lle} Beauval qui avait créé le rôle de Lisette ; M^{lle} Desbrosses, celui de M^{me} Grognac ; Baron, le rôle du Chevalier, et la Thorillière, celui de Carlin.

3. La pièce avait été reçue à l'unanimité, comme les précédentes, le 3 décembre 1699. (*Journal* manuscrit du chevalier de Mouhy, cité par Éd. Fournier dans sa *Vie de Regnard*, en tête de l'édition qu'il a donnée de ses œuvres. Chez Laplace et Sanchez, 1 vol. grand in-8. Paris, 1875.)

comédie, qu'il a jugée surtout au point de vue purement académique. Ce qu'il faut reconnaître, c'est qu'elle est trop longue et que le sujet eût gagné à être resserré en moins d'actes ; d'autre part, le caractère de Démocrite, tel que l'a représenté Regnard, est loin d'être conforme à la vérité historique ; il en a fait un pédant par trop singulier et même ridicule. La pièce, en somme, est froide et ne se relève que dans une grande scène demeurée célèbre, celle de la reconnaissance entre Strabon et Cléanthis¹, scène fort plaisante et qui a même survécu, jusqu'à nos jours, au reste de l'ouvrage.

Les contemporains de Regnard accueillirent cependant son DÉMOCRITE AMOUREUX avec une certaine faveur. Cette comédie fut jouée dix-sept fois de suite ; c'est d'ailleurs l'une des mieux soignées comme style parmi les pièces en vers de Regnard.

Le 11 février suivant, Regnard donna encore au Théâtre-Français une petite comédie en prose, LE RETOUR IMPRÉVU, qui est la plus comique et la mieux imaginée de ses pièces en un acte². Le sujet est tiré de

1. Acte IV, scène VII et dernière. La Thorillière (Strabon) et M^{lle} Beauval (Cléanthis) étaient merveilleux de verve et de gaieté dans cette scène capitale (*Journal du chevalier de Mouhy*). Le rôle de Démocrite a été créé par Poisson, qui fut remplacé presque aussitôt, à cause du peu de succès qu'il obtint, par Dancourt, qui est lui-même demeuré plus connu comme auteur dramatique que comme comédien.

2. « C'est son chef-d'œuvre en prose », nous dit Édouard Fournier dans sa notice déjà citée.

la *MOSTELLARIA* de Plaute, et il avait déjà servi à Larivey dans sa comédie des *ESPRITS*¹, à Montfleury dans son *COMÉDIEN POÈTE*² et à Destouches dans sa médiocre comédie posthume, *LE TRÉSOR CACHÉ*. L'imitation de Regnard est très-supérieure à la leur par la gaieté et l'imprévu des situations aussi bien que par la verve qu'il a déployée dans les détails de leur mise en scène³. On ne comprend guère qu'elle n'ait pas eu plus de succès à l'origine, car on ne la joua d'abord que huit fois. Elle a reparu depuis à la scène; mais elle a cependant depuis longtemps quitté le répertoire, bien qu'elle soit, nous le répétons, l'un des plus gais et des plus amusants levers de rideau de l'ancien théâtre.

LES FOLIES AMOUREUSES, comédie en trois actes et en vers, avec prologue et épilogue⁴, vinrent ensuite. C'est l'une des comédies les plus connues de Regnard⁵. L'intrigue en est fort simple et la pièce ne vit que par les détails, mais ils sont du meilleur comique et tout à fait charmants. Le rôle d'Agathe est l'un des plus

1. Écrite en 1577.

2. Composé avec la collaboration de Th. Corneille, et représenté le 10 novembre 1673.

3. « La liaison et l'activité des scènes ne laissent pas un instant de trêve. » (SAINTE-BEUVE.)

4. Prologue et épilogue qu'on ne représente plus au théâtre. Le chevalier de Mouhy constate en 1752, dans ses *Tablettes dramatiques*, qu'on les avait déjà supprimés depuis longtemps à la scène.

5. « Cette pièce est celle où Regnard a le plus développé peut-être sa qualité dominante : l'imagination dans la gaieté. » (SAINTE-BEUVE.)

brillants qu'ait créés Regnard. Il ne faut pas sans doute chercher à l'analyser bien minutieusement; Agathe est une fille hardie qui ne recule devant aucun stratagème pour duper son tuteur et échapper à l'amour odieux qu'il ressent pour elle, et qui, à ce point de vue, n'est pas des plus recommandables. Mais, à ne considérer que le comique des scènes et les développements qu'a su trouver l'auteur en dépit de la ténuité du sujet, on se sent pris d'une véritable admiration pour la finesse et la dextérité dont il a fait preuve dans tout ce personnage, qui est capital. Le rôle de Crispin est aussi fort complet, et c'est également l'un des plus parfaits valets de comédie de Regnard, après toutefois le Crispin du LÉGATAIRE UNIVERSEL¹.

Représentées pour la première fois le 25 janvier 1704, LES FOLIES AMOUREUSES furent jouées quatorze fois de suite; mais depuis elles n'ont jamais quitté la scène. Cette pièce et LE LÉGATAIRE UNIVERSEL sont les deux comédies de Regnard qu'on reprend le plus souvent de nos jours.

Le 4 décembre 1705, Regnard donna encore au Théâtre-Français une grande comédie en cinq actes et en vers, avec prologue², imitée de Plaute et sous le titre de LES MÉNECHMES, OU LES JUMEAUX³. Il la dédia

1. Le personnage de Lisette est également fort gai, quoique moins important. Il fut le dernier rôle créé à la Comédie française par M^{lle} Beauval. Adrienne Lecouvreur a joué plus tard celui d'Agathe.

2. Supprimé dès les premières représentations.

3. Reçue à l'unanimité le 2 décembre 1704 (feuilles

à Boileau comme gage d'une réconciliation qui, survenant à la suite de longs dissentiments, amena entre les deux poètes de tardives mais sérieuses relations d'amitié.

L'œuvre originale de Plaute a servi seulement de point de départ à la comédie de Regnard; cette fois, il a réellement surpassé son modèle par la variété, l'imprévu et la gaieté des incidents nouveaux qu'il a imaginés. La pièce des MÉNECHMES est du comique le plus vrai et le mieux soutenu. Les méprises sans nombre produites par la prodigieuse ressemblance des deux frères jumeaux donnent lieu à plusieurs scènes excellentes et à une série de quiproquos des plus étranges qui pourtant ont toujours leur côté de vérité ou au moins de vraisemblance.

Cette œuvre si vivante et si gaie fut cependant accueillie d'abord assez mal par la société du Théâtre-Français; ce n'est qu'après trois lectures que les comédiens se décidèrent enfin à la recevoir, puis à la jouer. Elle eut seize représentations de suite, mais elle ne put toutefois se maintenir au répertoire, en raison de la difficulté de son interprétation, les deux principaux rôles, ceux des deux frères, exigeant en effet deux artistes qui se ressemblent assez pour produire une illusion suffisante, puisqu'à tout moment les Ménechmes sont pris l'un pour l'autre.

d'assemblée conservées aux archives de la Comédie française), la comédie des *Ménechmes* dut cependant attendre durant toute une année son tour de représentation.

La dernière comédie de Regnard devait demeurer la plus amusante et la plus populaire de tout son théâtre. Il finit son œuvre ainsi que Molière avait terminé la sienne, et même par un éclat de rire encore plus osé et plus violent. LE LÉGATAIRE UNIVERSEL¹ ressemble en effet, par bien des côtés, au MALADE IMAGINAIRE; on parle tout au long dans les deux pièces de médecines et de médecins, de testaments et de notaires, et, de même que dans la comédie de Molière Argan meurt pour mieux ressusciter ensuite, de même aussi, dans celle de Regnard, Géronte, pris de léthargie, est cru mort à son tour, et il ne revient subitement à la vie que pour donner, un peu malgré lui, son acquiescement à l'étrange testament que Crispin vient de dicter en son nom. LE LÉGATAIRE UNIVERSEL est celle des pièces de Regnard que la critique a le plus sévère-

1. *Le Légataire universel* fut reçu le 24 décembre 1706, après un grand succès de lecture, et l'on décida qu'il serait joué « au plus tôt ». Ce ne fut cependant qu'après un peu plus d'une année d'attente qu'il vit le feu de la rampe. Le sujet de la pièce, dont le fond avait été emprunté par Regnard à une aventure réelle qui s'était récemment produite, avait alarmé la censure de l'époque, qui retarda son visa. D'autre part, il survint de graves difficultés au sujet du rôle principal, que se disputèrent longtemps La Thorillière et Poisson, et dont ce dernier resta enfin en possession définitive. La pièce fut une des plus lucratives pour le Théâtre-Français parmi celles qu'a données Regnard. On trouve sur le registre de la Comédie française, pour l'année 1708, le chiffre journalier des recettes du *Légataire* : la première représentation donna 2,246 livres 10 sous; les frais de mise en scène montaient à 100 livres seulement!

ment jugée pour son manque de moralité¹; on a même été, de son temps, jusqu'à la déclarer plus digne des bouffons italiens que des comédiens français. La série de fourberies toujours triomphantes qui remplissent les cinq actes de cette divertissante comédie peut paraître, en effet, un peu forte aux yeux d'une critique sévère : Crispin, successivement déguisé en gentilhomme brutal et en veuve débauchée et ridicule, pousse les choses au point de se substituer, en dernier lieu, à son propre maître, qu'il croit mort, et va jusqu'à tromper, sous ce troisième travestissement, les deux honnêtes tabellions qui écrivent gravement les paroles testamentaires qu'il leur dicte en croyant les recevoir de la bouche même de Géronte. Crispin est là, il faut l'avouer, un drôle de la pire espèce, qui eût jadis mérité trois fois la potence, et que Regnard a certainement le tort d'amnistier au point de lui faire reconnaître par Géronte tout le bien qu'il s'est si libéralement et si facilement octroyé à lui-même dans le postiche testament qu'il a imaginé. Mais le spectateur qui s'amuse y regarde-t-il d'aussi près? Que lui importe la moralité dans une farce qui n'a d'autre prétention que de le faire rire pendant une soirée et qui y réussit aussi complètement? Que d'esprit et d'invention, d'ailleurs, dans cette œuvre si gaie, si pleine de verve, d'un style si incisif, bien que parfois négligé, et

1. « La pièce eut un succès complet, et si complet, dit Sainte-Beuve, que la critique sérieuse s'en émut. » Voir aussi le *Nouveau Mercure* de Trévoux (1708).

surtout d'une intrigue si ingénieusement ordonnée et si bien suivie ! Le succès en fut considérable et s'affirma tout d'abord par une série consécutive de vingt représentations, dont la première eut lieu le 9 janvier 1708.

Regnard voulut en outre répondre lui-même aux différentes critiques qu'avait soulevées sa pièce, et il lui donna un épilogue sous le titre de : LA CRITIQUE DU LÉGATAIRE, comédie en un acte, en prose (9 février 1708), à l'exemple de Molière, qui, le premier, avait imaginé de réfuter les détracteurs de sa comédie de L'ÉCOLE DES FEMMES dans une autre comédie qui en fût comme la suite naturelle. Cette innovation, ne réussit pas à Regnard ; la CRITIQUE de son LÉGATAIRE est fort inférieure à l'œuvre analogue de Molière, qui avait au contraire entièrement réussi, et elle dut disparaître de la scène après trois représentations seulement, alors que la première vogue du LÉGATAIRE n'était pas encore épuisée¹.

Nous n'avons point parlé, dans cette liste des œuvres dramatiques de Regnard, de l'unique et malheureuse incursion qu'il crut devoir faire dans le domaine de la tragédie. Il en composa une, en effet, sous le titre de SAVOR, qui n'avait pas moins de cinq actes, comme toute tragédie qui se respecte, et qui ne

1. « Regnard, dit encore Sainte-Beuve, aurait pu se dispenser de cette pièce ; le Légataire se défendait tout seul avec les rires qu'il provoquait. On en disait du mal, on y courait en foule. »

*fut jamais représentée, bien qu'elle eût été reçue par les comédiens français*¹.

Regnard avait l'esprit trop alerte pour être un poète tragique, même une fois en sa vie, et il faut reconnaître d'ailleurs à sa décharge que cette tragédie mort-née est la seule de ses pièces où il ait risqué d'ennuyer son public.

*Nous avons suivi, dans cette réimpression du théâtre choisi de Regnard, l'édition de 1708, la première où ses comédies aient été toutes réunies, et la première aussi à laquelle il ait donné son approbation en la reconnaissant comme authentique, aussi bien pour le texte que pour le nombre des pièces reproduites*².

Quelques éditeurs du temps, plus hardis que con-

1. C'est encore le chevalier de Mouhy qui l'affirme dans ses *Tablettes dramatiques* : « Outre les pièces connues de Regnard, dit-il en parlant du *Retour imprévu* (page 200), il est encore l'auteur d'une tragédie intitulée *Sapor*, qui avait été reçue par les comédiens, et qui n'a pas été représentée. »

2. Cette édition est complète en deux volumes in-12 publiés chez P. Ribou. Le tome I^{er} porte toujours la date de 1708, tandis que, par une faute d'impression sans doute, presque tous les exemplaires du tome II sont datés de 1707. Le premier volume contient six pièces dans l'ordre suivant : *La Sérénade*, *le Bal*, *le Joueur*, *le Distrain*, *le Retour imprévu*, *Attendez-moi sous l'orme*, et le second volume : *Démocrite amoureux*, *les Folies amoureuses*, *les Ménechmes*, *le Légataire universel* et sa *Critique*.

C'est en décembre 1705 que Ribou obtint un privilège de trois ans pour l'impression du théâtre de Regnard, et l'on peut s'étonner qu'il ait presque attendu l'expiration de

sciencieux, avaient, en effet, joué à Regnard, en publiant ses pièces, un tour de leur façon, et des plus singuliers. Nous avons entre les mains une curieuse édition des œuvres de Dancourt publiée à La Haye¹, où l'on trouve attribuées à ce comédien-auteur les pièces suivantes de Regnard :

Tome IV. LE JOUEUR, comédie en vers, de M. Dancourt².

Tome V. LES FOLIES AMOUREUSES, comédie par M. Dancourt.

ce privilège pour faire paraître son édition collective. Mais sans doute beaucoup de pièces imprimées séparément restaient alors en magasin. Ribou chercha à les écouler en les vendant soit individuellement, soit sous forme de recueils, et en y joignant alors la dernière pièce, *les Ménechmes*, représentée en décembre 1705, et qu'il fit imprimer séparément aussi en 1706. Soit que la vente n'ait pas été très-rapide, soit que Ribou ait attendu la représentation du *Légataire* et de la *Critique du Légataire* pour renforcer son second volume, qui sans cela eût été beaucoup moins fort que le premier, il ne fit paraître qu'en 1708 l'édition collective, dans laquelle les deux dernières pièces ont chacune une pagination spéciale. Comme elles étaient dans leur nouveauté, l'éditeur voulut sans doute qu'une partie du tirage fût vendue séparément, tandis que l'autre servirait à compléter le tome II de l'édition collective.

1. *Les Œuvres de M. Dancourt*, contenant les nouvelles pièces de théâtre qui se jouent à Paris, ornées de danse et de musique. A La Haye, chez Estienne Foulque, marchand-libraire dans le Paoten, 1706, avec privilège.

2. Ce même volume contient aussi la comédie de *Je vous prends sans verd*, de La Fontaine, également attribuée à Dancourt. Le tome II renferme *la Coupe enchantée*, de La Fontaine, publiée de même sous le nom de Dancourt.

Il en est de même d'une édition des œuvres de Palaprat¹, dont le premier volume renferme :

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME, comédie, par M. Palaprat.

Le tome II donne encore LA SÉRÉNADE et LE BAL (le Bourgeois de Falaise), du même Regnard, attribuées également à Palaprat.

Regnard fut obligé de protester contre ces inqualifiables et véritables détournements d'état civil dont ses pièces étaient l'objet, et c'est par acte notarié, dressé le 27 décembre 1708 devant témoins, qu'il établit lui-même la nomenclature complète des comédies qu'il avait fait représenter et qui devaient porter son nom².

Ce fut d'ailleurs le dernier acte de la vie publique et en quelque sorte comme le testament littéraire de Regnard.

GEORGES D'HEYLLI.

1. *Les Œuvres de Monsieur Palaprat*, à La Haye, chez Abraham de Hondt, marchand-libraire à la Grand'Sale de la cour, à la Fortune, 1708.

2. Ce curieux document a été rendu public pour la première fois au dernier feuillet, non chiffré, de l'édition des Œuvres de Regnard publiée en 1711 à Bruxelles, chez les frères T'Serstevens (2 vol. in-12, avec fig. de Beterham). Voyez aussi, sur ce point, le tome IV du *Manuel du libraire* de Brunet, édition de 1863, et le catalogue de la vente Soleinne.



LE JOUEUR

COMEDIE

REPRESENTÉE EN 1695

Regnard. I.

ACTEURS

GERONTE, pere de Valere.

VALERE, amant d'Angelique.

ANGELIQUE, amante de Valere.

LA COMTESSE, sœur d'Angelique.

LE MARQUIS.

DORANTE, amant d'Angelique.

NERINE, servante d'Angelique.

HECTOR, valet de Valere.

M. TOUT A BAS, maître de trictrac.

M. GALONIER, tailleur.

MADAME ADAM, selliere.

Mme la Ressource, usurière

La scene est à Paris, dans un hôtel garni.



LE JOUEUR

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

HECTOR, *seul dans un fauteuil,
près d'une toilette.*

IL est parbleu grand jour. Déjà de leur ramage
Les cocqs ont éveillé tout notre voisinage.
Que servir un joüeur est un maudit métier!
Ne seray-je jamais laquais d'un sous-fermier?
Je ronflerois mon saoul la grosse matinée,
Et je m'enyvrerois le long de la journée ;
Je ferois mon chemin, j'aurois un bon employ,

Je serois dans la suite un conseiller du Roy,
 Rat de cave, ou commis, et que sçait-on ? peut-être
 Je deviendrois un jour aussi gras que mon maître ;
 J'aurois un bon carosse à ressorts bien lians,
 De ma rotondité j'emplirois le dedans.
 Il n'est que ce métier pour brusquer la fortune ;
 Et tel change de meuble et d'habit, chaque lune,
 Qui, Jasmin autrefois, d'un drap du Seau couvert,
 Bornoit sa garde-robe à son just'au-corps vert.
 Quelqu'un vient. Si matin, Nerine, qui t'envoye ?

SCENE II.

NERINE, HECTOR.

NERINE.
 Que fait Valere ?

HECTOR.
 Il dort.

NERINE.
 Il faut que je le voye.

HECTOR.
 Va, mon maître ne voit personne quand il dort.

NERINE.
 Je veux luy parler.

HECTOR.
 Paix, ne parle pas si fort.

NERINE.

Ah! j'entreray, te dis-je.

HECTOR.

Ici je suis de garde,
Et je ne puis t'ouvrir que la porte bâtarde.

NERINE.

Tes sots raisonnemens sont pour moy superflus.

HECTOR.

Voudrois-tu voir mon maître *in naturalibus*?

NERINE.

Quand se levera-t-il?

HECTOR.

Mais, avant qu'il se leve,
Il faudra qu'il se couche; et franchement...

NERINE.

Acheve.

HECTOR.

Je ne dis mot.

NERINE.

Oh! parle, ou de force, ou de gré.

HECTOR.

Mon maître en ce moment n'est pas encor rentré.

NERINE.

Il n'est pas rentré?

HECTOR.

Non, il ne tardera guere.
Nous n'ouvrons pas matin. Il a plus d'une affaire,
Ce garçon-là.

NERINE.

J'entens. Autour d'un tapis vert,

Dans un maudit brelan, ton maître jouë et pert ;
 Ou bien, réduit à sec, d'une ame familiere,
 Peut-être il parle au ciel d'une étrange maniere.
 Par ordre tres-exprés d'Angelique, aujourd'huy,
 Je viens pour rompre icy tout commerce avec luy.
 Des sermens les plus forts appuyant sa tendresse,
 Tu sçais qu'il a cent fois promis à ma maîtresse
 De ne toucher jamais cornet, carte, ny dé,
 Par quelqu'espoir de gain dont son cœur fût guidé ;
 Cependant...

HECTOR.

Je voy bien qu'un rival domestique
 Consigne entre tes mains pour avoir Angelique.

NERINE.

Et quand cela seroit, n'aurois-je pas raison ?
 Mon cœur ne peut souffrir de lâche trahison ;
 Angelique, entre nous, seroit extravagante
 De rejeter l'amour qu'a pour elle Dorante.
 Luy, c'est un homme d'ordre, et qui vit congrument.

HECTOR.

L'Amour se plaît un peu dans le déreglement.

NERINE.

Un amant fait et meur.

HECTOR.

Les filles d'ordinaire
 Aiment mieux le fruit vert.

NERINE.

D'un fort bon caractere,
 Qui ne sçut de ses jours ce que c'est que le jeu.

HECTOR.

Mais mon maître est aimé.

NERINE.

Dont j'enrage, morbleu.

Ne verrai-je jamais les femmes détrompées
De ces colifichets, de ces fades poupées,
Qui n'ont pour imposer qu'un grand air débraillé,
Un nez de tous côtes de tabac barboüillé,
Une lèvre qu'on mord pour rendre plus vermeille,
Un chapeau chifonné qui tombe sur l'oreille,
Une longue stinkerque à replis tortueux,
Un haut de chausses bas prêt à tomber sous eux ;
Qui, faisant le gros dos, la main dans la ceinture,
Viennent pour tout mérite étaler leur figure ?

HECTOR.

C'est le goût d'apresent, tes cris sont superflus,
Mon enfant.

NERINE.

Je veux, moy, reformer cet abus.
Je ne souffriray pas qu'on trompe ma maîtresse,
Et qu'on profite ainsi d'une tendre foiblesse ;
Qu'elle épouse un joüeur, un petit brelandier,
Un franc dissipateur, et dont tout le métier
Est d'aller de cent lieux faire la découverte,
Où de jeux et d'amour on tient boutique ouverte,
Et qui le conduiront tout droit à l'hôpital.

HECTOR.

Ton sermon me paroît un tant soit peu brutal.
Mais tant que tu voudras, parle, prêche, tempête :
Ta maîtresse est coëffée.

NERINE.

Et crois-tu, dans ta tête,
Que l'amour sur son cœur ait un si grand pouvoir ?
Elle est fille d'esprit : peut-être dès ce soir
Dorante par mes soins l'épousera.

HECTOR.

Tarare !

Elle est dans mes filets.

NERINE.

Et moy je te declare
Que je l'en tireray dès aujourd'hui.

HECTOR.

Bon, bon !

NERINE.

Que Dorante a pour luy Nerine et la raison.

HECTOR.

Et nous avons l'amour. Tu sçais que d'ordinaire,
Quand l'amour veut parler, la raison doit se taire,
Dans les femmes, s'entend.

NERINE.

Tu verras que, chez nous,
Quand la raison agit, l'amour a le dessous.
Ton maître est un amant d'une espece plaisante :
Son amour peut passer pour fièvre intermittente,
Son feu pour Angelique est un flus et reflux.

HECTOR.

Elle est, après le jeu, ce qu'il aime le plus.

NERINE.

Oui. C'est la passion qui seule le devore.
Dés qu'il a de l'argent son amour s'évapore.

HECTOR.

Mais en revanche, aussi, quand il n'a pas un sou,
Tu m'avoüras qu'il est amoureux comme un fou.

NERINE.

Oh! j'empêcherai bien...

HECTOR.

Nous ne te craignons guere,
Et ta maîtresse encor hier promet à Valere
De luy donner dans peu, pour prix de son amour,
Son portrait enrichi de brillans tout autour.
Nous l'attendons, ma chere, avec impatience :
Nous aimons les bijoux avec concupiscence.

NERINE.

Ce portrait est tout prêt, mais ce n'est pas pour luy,
Et Dorante en sera possesseur aujourd'huy.

HECTOR.

A d'autres!

NERINE.

N'est-ce pas une honte à Valere,
Etant fils de famille, ayant encor son pere,
Qu'il vive comme il fait, et que, comme un banni,
Depuis un an il loge en cet hôtel garni?

HECTOR.

Et vous y logez bien, et vous et votre clique.

NERINE.

Est-ce de même, dis? Ma maîtresse Angelique
Et la veuve sa sœur ne sont dans ce pays
Que pour un temps, et n'ont point de pere à Paris.

HECTOR.

Valere a deserté la maison paternelle;

Mais ce n'est point à luy qu'il faut faire querelle,
 Et, si monsieur son pere avoit voulu sortir,
 Nous y serions encore, à ne t'en point mentir.
 Ces peres bien souvent sont obstinez en diable.

NERINE.

Il a tort en effet d'être si peu traitable !
 Quoi qu'il en soit enfin, je ne t'abuse pas :
 Je fais la guerre ouverte, et je vais de ce pas
 Dire ce que je vois, avertir ma maîtresse
 Que Valere toujourns est faux dans sa promesse ;
 Qu'il ne sera jamais digne de ses amours,
 Qu'il a joué, qu'il joue, et qu'il jouera toujourns.
 Adieu.

SCENE III.

HECTOR, *seul.*

Bonjour. Autant que je m'y peux connoître,
 Cette Nerine-cy n'est pas trop pour mon maître.
 A-t-elle grand tort ? Non. C'est un panier percé
 Qui... Mais je l'apperçois. Qu'il a l'air harassé !
 On soupçonne aisément, à sa triste figure,
 Qu'il cherche en vain quelqu'un qui preste à triple usure.

SCENE IV.

VALERE, HECTOR.

*Valere paroît en desordre, comme un homme
qui a joué toute la nuit.*

VALERE.
Quelle heure est-il?

HECTOR.
Il est... Je ne m'en souviens pas.

VALERE.
Tu ne t'en souviens pas?

HECTOR.
Non, Monsieur.

VALERE.
Je suis las
De tes mauvais discours, et tes impertinences...

HECTOR, *à part*.
Ma foy, la verité répond aux apparences.

VALERE.
Ma robe de chambre. Euh?

HECTOR.
Il jure entre ses dents.

VALERE.
Hé bien? me faudra-t-il attendre encor long-temps?

HECTOR.

Hé la voila, Monsieur.

VALERE se promene, et Hector le suit, tenant sa robe de chambre toute déployée.

Une école maudite

Me coûte en un moment douze trous tout de suite.

Que je suis un grand chien ! Parbleu, je te sçauray,

Maudit jeu de trictrac, ou bien je ne pourrai.

Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie !

Mais me faire payer, parbleu je t'en defie,

Car je n'ay pas un sou.

HECTOR, *tenant toujours la robe.*

Vous plairoit-il, Monsieur? .

VALERE.

Je me ris de tes coups, j'incague ta fureur.

HECTOR.

Votre robe de chambre est, Monsieur, toute prête.

VALERE.

Va te coucher, maraut, ne me romps point la tête.

Va-t-en.

HECTOR.

Tant mieux.

SCENE V.

VALERE, *se mettant dans le fauteuil.*

Je veux dormir dans ce fauteuil

Que je suis malheureux ! je ne puis fermer l'œil ;

Je dois de tous cotez, sans espoir, sans ressource,
Et n'ay pas, grace au ciel, un écu dans ma bourse.
Hector... Que ce coquin est heureux de dormir!
Hector?

HECTOR, *derriere le theatre.*

Monsieur.

VALERE.

Hé bien, bourreau! veux-tu venir?
N'es-tu pas las encor de dormir, miserable?

SCENE VI.

VALERE, HECTOR.

HECTOR, *à moitié deshabillé.*

Las de dormir, Monsieur? hé, je me donne au diable;
Je n'ay pas eu le temps d'ôter mon just'au-corps.

VALERE.

Tu dormiras demain.

HECTOR.

Il a le diable au corps.

VALERE.

Est-il venu quelqu'un?

HECTOR.

Il est, selon l'usage,
Venu maint creancier; de plus un gros visage,
Un maître de trictrac qui ne m'est pas connu.

Le maître de musique est encore venu.
Ils reviendront bien-tôt.

VALERE.

Bon. Pour cette autre affaire,
M'as-tu deterré?...

HECTOR.

Qui? cette honnête usuriere
Qui nous prête par heure à vingt sous par écu?

VALERE.

Justement, elle-même.

HECTOR.

Oui, Monsieur, j'ay tout vû.
Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeunesse!
Mais enfin j'ay tant fait avec un peu d'adresse
Qu'elle m'a reconduit d'un air fort obligeant,
Et vous aurez, je croy, au plûtôt votre argent.

VALERE.

J'aurois les mille écus? ô ciel! quel coup de grace!
Hector, mon cher Hector, vien-ça que je t'embrasse.

HECTOR.

Comme l'argent rend tendre!

VALERE.

Et tu crois qu'en effet
Je n'ay, pour en avoir, qu'à donner mon billet?

HECTOR.

Qui le refuseroit seroit bien difficile.
Vous êtes aussi bon que banquier de la ville.
Pour la reduire au point où vous la souhaitez,
Il a fallu lever bien des difficultez,

Elle est d'accord de tout, du temps, des arrerages :
Il ne faut maintenant que luy donner des gages. *pledge*

VALERE.

Des gages?

HECTOR.

Oui, Monsieur.

VALERE.

Mais y penses-tu bien?

Où les prendray-je, dis?

HECTOR.

Ma foy, je n'en sçai rien.

Pour nippes nous n'avons qu'un grand fond d'esperance
Sur les produits trompeurs d'une rejoüissance ;
Et, dans ce siecle-cy, messieurs les usuriers
Sur de pareils effets prêtent peu volontiers

VALERE.

Mais quel gage, dis-moy, veux tu que je luy donne?

HECTOR.

Elle viendra tantôt elle-même en personne ;
Vous vous ajusterez ensemble en quatre mots ;
Mais, Monsieur, s'il vous plaist, pour changer de propos,
Aimeriez-vous toujours la charmante Angelique?

VALERE.

Si je l'aime? Ah! ce doute et m'outrage et me pique.
Je l'adore.

HECTOR.

Tant pis. C'est un signe fâcheux :
Quand vous êtes sans fond, vous êtes amoureux,
Et, quand l'argent renaît, votre tendresse expire.
Votre bourse est, Monsieur, puis qu'il faut vous le dire,

Un thermometre seur, tantôt bas, tantôt haut,
Marquant de votre cœur ou le froid ou le chaud,

VALERE.

Ne crois pas que le jeu, quelque sort qu'il me donne,
Me fasse abandonner cette aimable personne.

HECTOR.

Oui, mais j'ay bien peur, moy, qu'on ne vous plante-là.

VALERE.

Et sur quel fondement peux-tu juger cela!

HECTOR.

Nerine sort d'ici, qui m'a dit qu'Angelique
Pour Dorante votre oncle en ce moment s'explique,
Que vous jouëz toujours malgré tous vos sermens,
Et qu'elle abjure enfin ses tendres sentimens.

VALERE.

Dieux! que me dis-tu là?

HECTOR.

Ce que je viens d'entendre.

VALERE.

Bon, cela ne se peut : on t'a voulu surprendre.

HECTOR.

Vous estes assez riche en bonne opinion,
A ce qu'il me paroît.

VALERE.

Point ; sans présomtion

On sçait ce que l'on vaut.

HECTOR.

Mais si, sans vouloir rire,
Tout alloit comme j'ay l'honneur de vous le dire,
Et qu'Angelique enfin pût changer...

VALERE.

En ce cas,
Je prens le parti... mais cela ne se peut pas.

HECTOR.

Si cela se pouvoit, qu'une passion neuve...

VALERE.

En ce cas, je pourrois rabattre sur la veuve,
La comtesse sa sœur.

HECTOR.

Ce dessein me plaît fort;
J'aime un amour fondé sur un bon coffre-fort.
Si vous vouliez un peu vous aider avec elle,
Cette veuve, je croi, ne seroit point cruelle :
Ce seroit une éponge à presser au besoin.

VALERE.

Cette éponge, entre nous, ne vaudroit pas ce soin.

HECTOR.

C'est, dans son caractere, une espece parfaite,
Un ambigu nouveau de prude et de coquette,
Qui croit mettre les cœurs à contribution,
Et qui veut épouser : c'est-là sa passion.

VALERE.

Epouser?

HECTOR.

Un marquis de même caractere,
Grand épouseur aussi, la galope et la flaire.

VALERE.

Et quel est ce marquis?

HECTOR.

C'est, à vous parler net,

Un marquis de hazard fait par le lansquenet :
 Fort brave, à ce qu'il dit, intrigant, plein d'affaires,
 Qui croit de ses appas les femmes tributaires,
 Qui gagne au jeu beaucoup, et qui, dit-on, jadis
 Etoit valet de chambre avant d'être marquis.
 Mais sauvons-nous, Monsieur, j'apperçois votre pere.

SCENE VII

GERONTE, VALERE, HECTOR.

GERONTE.

Doucement, j'ay deux mots à vous dire, Valere.
 Pour toi, j'ay quelques coups de canne à te prêter.

HECTOR.

Excusez-moy, Monsieur, je ne puis m'arrêter.

GERONTE.

Demeure là, maraut.

HECTOR.

Il n'est pas temps de rire.

GERONTE.

Pour la derniere fois, mon fils, je viens vous dire
 Que votre train de vie est si fort scandaleux
 Que vous m'obligerez à quelque éclat fâcheux ;
 Je ne puis retenir ma bile davantage,
 Et ne sçaurois souffrir votre libertinage.
 Vous êtes pilier né de tous les lansquenets,
 Qui sont pour la jeunesse autant de trébuchets :

Un bois plein de voleurs est un plus seur passage ;
Dans ces lieux jour et nuit ce n'est que brigandage.
Il faut opter des deux, être dupe ou fripon.

HECTOR.

Tous ces jeux de hazard n'attirent rien de bon.
J'aime les jeux galans où l'esprit se déploie.
C'est, Monsieur, par exemple, un joli jeu que l'oye.

GERONTE.

Tai-toi. Non, à present le jeu n'est que fureur :
On joue argent, bijoux, maison, contracts, honneur,
Et c'est ce qu'une femme, en cette humeur, à craindre,
Risque plus volontiers, et perd plus sans se plaindre.

HECTOR.

Oh! nous ne risquons pas, Monsieur, de tels bijoux.

GERONTE.

Votre conduite enfin m'enflamme de courroux,
Je ne puis vous souffrir vivre de cette sorte :
Vous m'avez obligé de vous fermer ma porte ;
J'étois las, attendant chez moy votre retour,
Qu'on fist du jour la nuit, et de la nuit le jour.

HECTOR.

C'est bien fait. Ces joueurs qui courent la fortune,
Dans leurs déreglemens, ressemblent à la lune,
Se couchant le matin et se levant le soir.

GERONTE.

Vous me poussez à bout, mais je vous feray voir
Que, si vous ne changez de vie et de maniere,
Je sçaurai me servir de mon pouvoir de pere,
Et que de mon courroux vous sentirez l'effet.

HECTOR.

Votre pere a raison.

GERONTE.

Comme le voila fait !

Débraillé, mal peigné, l'œil hagard ! A sa mine,
On croiroit qu'il viendrait, dans la forêt voisine,
De faire un mauvais coup.

HECTOR.

On croiroit vray de luy,
Il a fait trente fois coupegorge aujourd'huy.

GERONTE.

Serez-vous bien-tôt las d'une telle conduite ?
Parlez, que dois-je enfin esperer dans la suite ?

VALERE.

Je reviens aujourd'huy de mon égarement,
Et ne veux plus jouër, mon pere, absolument.

HECTOR.

Voila le fruit nouveau dont son fils le regale.

GERONTE.

Quand ils n'ont pas un sou, voila de leur morale.

VALERE.

J'ay de l'argent encore, et pour vous contenter,
De mes dettes je veux aujourd'huy m'acquitter.

GERONTE.

S'il est ainsi, vrayment j'en ay bien de la joye.

HECTOR, *bas*.

Vous acquitter, Monsieur ? avec quelle monnoye ?

VALERE

Te tairas-tu ? Mon oncle aspire dans ce jour
A m'ôter d'Angelique et la main et l'amour,

Vous sçavez que pour elle il a l'ame blessée,
Et qu'il veut m'enlever...

GERONTE.

Ouy, je sçay sa pensée,
Et je seray ravy de le voir confondu.

HECTOR.

Vous n'avez qu'à parler, c'est un homme tondu.

GERONTE.

Je voudrois bien déjà que l'affaire fût faite.
Angelique est fort riche, et point du tout coquette,
Maîtresse de son choix : avec ce bon dessein,
Va te mettre en état de meriter sa main,
Payer tes creanciers...

VALERE.

J'y vais, j'y cours... Mon pere...

GERONTE.

Hé? plaît-il?

VALERE.

Pour sortir entierement d'affaire,
Il me manque environ quatre ou cinq mille francs.
Si vous vouliez, Monsieur...

GERONTE.

Ah, ah! je vous entens.
Vous m'avez mille fois bercé de ces sornettes.
Non; comme vous pourrez, allez payer vos dettes.

VALERE.

Mais, mon pere, croyez...

GERONTE.

A d'autres, s'il vous plaît.



VALERE.

Prêtez-moy mille écus.

HECTOR.

Nous payerons l'interêt

Au denier un.

VALERE.

Monsieur...

GERONTE.

Je ne puis vous entendre.

VALERE.

Je ne veux point, mon pere, aujourd'huy vous surprendre ;
Et, pour vous faire voir quels sont mes bons desseins,
Retenez cet argent, et payez par vos mains.

HECTOR.

Ah parbleu, pour le coup, c'est être raisonnable.

GERONTE.

Et de combien encore êtes-vous redevable ?

VALERE.

La somme n'y fait rien.

GERONTE.

La somme n'y fait rien ?

HECTOR.

Non ; quand vous le verrez vivre en homme de bien,
Vous ne regretterez nullement la dépense,
Et nous ferons, Monsieur, la chose en conscience.

GERONTE.

Ecoutez, je veux bien faire un dernier effort ;
Mais, après cela, si...

VALERE

Moderez ce transport.

Que sur mes sentimens votre ame se repose.
Je vais voir Angelique, et mon cœur se propose
D'arrêter son courroux, déjà prêt d'éclater.

Il sort.

HECTOR.

Je m'en vais travailler, moy, pour vous contenter,
A vous faire, en raisons claires et positives,
Le memoire succinct de nos dettes passives,
Et que j'auray l'honneur de vous montrer dans peu.

Il sort.

GERONTE, *seul.*

Mon frere, en son amour, n'aura pas trop beau jeu.
Non, quand ce ne seroit que pour le contredire,
Je veux rompre l'hymen où son amour aspire ;
Et j'auray deux plaisirs à la fois, si je puis,
De chagriner mon frere, et marier mon fils.

SCENE VIII.

M. TOUT A BAS, GERONTE.

TOUT A BAS.

Avec tous les respects d'un cœur vraiment sincere,
Je viens pour vous offrir mon petit ministere.
Je suis, pour vous servir, gentilhomme auvergnac,
Docteur dans tous les jeux, et maître de trictrac :
Mon nom est Tout à Bas, vicomte de la Case,
Et votre serviteur, pour terminer ma phrase.

GERONTE.

Un maître de trictrac? il me prend pour mon fils.
 Quoy, vous montrez, Monsieur, un tel art dans Paris,
 Et l'on ne vous a pas fait present en galere
 D'un brevet d'espalier?

TOUT A BAS.

A quel homme ay-je affaire?
 Comment? Je vous soutiens que, dans tous les états,
 On ne peut de mon art assez faire de cas;
 Qu'un enfant de famille, et qu'on veut bien instruire,
 Devroit sçavoir jouër avant que sçavoir lire.

GERONTE.

Monsieur le professeur, avecque vos raisons
 Il faudroit vous loger aux petites Maisons.

TOUT A BAS.

De quoy sert, je vous prie, une foule inutile
 De chanteurs, de danseurs qui montrent par la ville?
 Un jeune homme en est-il plus riche, quand il sçait
 Chanter *ré mi fa sol*, ou danser un menuet?
 Payra-t-on de marchands la cohorte pressante
 Avec un vaudeville, ou bien une courante?
 Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune cavalier
 Dans mon art au plûtôt se fasse initier?
 Qu'il sçache, quand il perd, d'une ame non commune,
 A force de sçavoir, rappeler la fortune;
 Qu'il apprenne un métier qui, par de surs secrets,
 En le divertissant, l'enrichisse à jamais?

GERONTE.

Vous êtes riche, à voir?

TOUT A BAS.

Le jeu fait vivre à l'aise
 Nombre d'honnêtes gens, fiacres, porteurs de chaises,
 Mille usuriers fournis de ces obscurs brillans,
 Qui vont de doigts en doigts tous les jours circulans,
 Des Gascons à souper dans les brelans fideles,
 Des chevaliers sans ordre et tant de demoiselles,
 Qui, sans le lansquenet et son produit caché,
 De leur foible vertu feroient fort bon marché,
 Et dont, tous les hyvers, la cuisine se fonde
 Sur l'impost établi d'une infaillible ronde.

GERONTE.

S'il est quelque joüeur qui vive de son gain,
 On en voit tous les jours mille mourir de faim,
 Qui, forcez à garder une longue abstinence,
 Pleurent d'avoir trop mis à la réjoüissance.

TOUT A BAS.

Et c'est de là que vient la beauté de mon art.
 En suivant mes leçons on court peu de hazard.
 Je sçay, quand il le faut, par un peu d'artifice,
 D'un sort injurieux corriger la malice ;
 Je sçay, dans un trictrac, quand il faut un sonnez,
 Glisser des dez heureux, ou chargez, ou pipez ;
 Et, quand mon plein est fait, gardant mes avantages,
 J'en substitué aussi d'autres prudens et sages
 Qui, n'offrant à mon gré que des as à tous coups,
 Me font en un instant enfiler douze trous.

GERONTE.

Et, monsieur Tout à Bas, vous avez l'insolence
 De venir dans ces lieux montrer votre science ?

TOUT A BAS.

Ouy, Monsieur, s'il vous plaît.

GERONTE.

Et vous ne craignez pas
Que j'arme contre vous quatre paires de bras
Qui le long de vos reins...

TOUT A BAS.

Monsieur, point de colere,
Je ne suis point icy venu pour vous déplaire.

GERONTE *le pousse.*

Maître juré filou, sortez de la maison.

TOUT A BAS.

Non, je n'en sors qu'après vous avoir fait leçon.

GERONTE.

A moy leçon?

TOUT A BAS.

Je veux, par mon sçavoir extrême,
Que vous escamotiez un dé comme moy-même.

GERONTE.

Je ne sçay qui me tient, tant je suis animé,
Que quelques bons soufflets donnez à poing fermé...
Va-t'en.

(Il le prend par les épaules.)

TOUT A BAS.

Puisqu'aujourd'huy votre humeur petulante
Vous rend l'ame aux leçons un peu recalcitrante,
Je reviendray demain pour la seconde fois.

GERONTE.

Revien!

TOUT A BAS.

Vous plairoit-il de m'avancer le mois ?

GERONTE, *le poussant tout-à-fait dehors.*

Sortiras-tu d'icy, vray gibier de potence ?
Je ne puis respirer, et j'en mourray, je pense.
Heureusement mon fils n'a point vû ce fripon,
Il me prenoit pour lui dans cette occasion.
Sçachons ce qu'il a fait, et, sans plus de mystere,
Concluons son hymen, et finissons l'affaire.

FIN DU PREMIER ACTE.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

MON cœur seroit bien lâche, après tant de sermens,
D'avoir encor pour luy de tendres mouvemens :
Nerine, c'en est fait, pour jamais je l'oublie,
Je ne veux ni l'aimer, ni le voir de ma vie ;
Je sens la liberté de retour dans mon cœur.
Ne me viens pas au moins parler en sa faveur.

NERINE.

Moy parler pour Valere ? il faudroit être fole ;
Que plutôt à jamais je perde la parole.

ANGELIQUE.

Ne viens point desormais, pour calmer mon dépit,
Rappeler à mes sens son air et son esprit :
Car tu sais qu'il en a.

NERINE.

De l'esprit, luy, Madame ?

Il est plus journalier mille fois qu'une femme.
 Il rêve à tout moment, et sa vivacité
 Dépend presque toujours d'une carte ou d'un dé.

ANGELIQUE.

Mon cœur est maintenant certain de sa victoire.

NERINE.

Madame, croyez moy, je connois le grimoire ;
 Souvent tous ces dépits sont des hoquets d'amour.

ANGELIQUE.

Non ; l'amour de mon cœur est banni sans retour.

NERINE.

Cet hôte dans un cœur a bien-tôt fait son gîte ;
 Mais il se garde bien d'en déloger si vite.

ANGELIQUE.

Ne crains rien de mon cœur.

NERINE.

S'il venoit à l'instant

Avec cet air flateur, soûmis, insinuant,
 Que vous lui connoissez ; que, d'un ton pathétique,
 (*Elle se met à ses pieds.*)

Il vous dit, à vos pieds : Non, charmante Angelique,
 Je ne veux opposer à tout votre courroux
 Qu'un seul mot : je vous aime, et je n'aime que vous.
 Votre ame en ma faveur n'est elle point émûë ?
 Vous ne me dites rien, vous détournez la vûë.

(*Elle se releve.*)

Vous voulez donc ma mort, il faut vous contenter.
 Peut-être, en ce moment, pour vous épouvanter,
 Il se souffletera d'une main mutinée,

Se donnera du front contre une cheminée,
 S'arrachera de rage un toupet de cheveux,
 Qui ne sont pas à luy ; mais de ces airs fougueux
 Ne vous étonnez pas ; contez qu'en sa colere
 Il ne se fera pas grand mal.

ANGELIQUE.

Laisse-moy faire.

NERINE.

Vous voila , grace au ciel , bien instruite sur tout,
 Ne vous dementez point, tenez bon jusqu'au bout.

SCENE II.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, NERINE.

LA COMTESSE.

On dit par-tout, ma sœur, qu'un peu moins prévenuë,
 Vous épousez Dorante.

ANGELIQUE.

Oüy, j'y suis resoluë.

LA COMTESSE.

Mon cœur en est ravy ; Valere est un vray fou
 Qui jouroit votre bien jusques au dernier sou.

ANGELIQUE.

D'accord.

LA COMTESSE.

J'aime à vous voir vaincre votre tendresse ;

Cet amour, entre nous , étoit une foiblesse ;
Il faut se dégager de ces attachemens
Que la raison condamne , et qui flattent nos sens.

ANGELIQUE.

Il est vray.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus à craindre dans la vie
Qu'un époux qui du jeu ressent la tyrannie.
J'aimerois mieux qu'il fût gueux , avaricieux ,
Coquet , fâcheux , mal fait , brutal , capricieux ,
Yvrogne , sans esprit , débauché , sot , colere ,
Que d'être un emporté joüeur comme est Valere.

ANGELIQUE.

Je sçay que ce deffaut est le plus grand de tous.

LA COMTESSE.

Vous ne voulez donc plus en faire votre époux ?

ANGELIQUE.

Moy, non. Dans ce dessein nos humeurs sont conformes.

NERINE.

Il a ma foy reçu son congé dans les formes.

LA COMTESSE.

C'est bien fait. Puisqu'enfin vous renoncez à luy,
Je vais l'épouser, moy.

ANGELIQUE.

L'épouser ?

LA COMTESSE.

Aujourd'huy.

ANGELIQUE.

Ce joüeur qu'à l'instant...

LA COMTESSE.

Je sçauray le reduire :
On sçait sur les maris ce que l'on a d'empire.

ANGELIQUE.

Quoy, vous voulez, ma sœur, avec cet air si doux,
Ce maintien reservé, prendre un nouvel époux?

LA COMTESSE.

Et pourquoy non, ma sœur? fais-je donc un grand crime
De rallumer les feux d'un amour legitime?
J'avois fait vœu de fuir tout autre engagement.
Pour garder du défunt le souvenir charmant,
Je portois son portrait, et cette vive image
Me soulageoit un peu des chagrins du veuvage;
Mais qu'est-ce qu'un portrait quand on aime bien fort?
C'est un époux vivant qui console d'un mort.

NERINE.

Madame n'aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE.

Cela raquite-t-il d'une perte aussi dure?

NERINE.

C'est irriter le mal au lieu de l'adoucir.

ANGELIQUE.

Connoisseuse en maris, vous deviez mieux choisir.
Vous unir à Valere!

LA COMTESSE.

Ouy, ma sœur, à luy-même.

ANGELIQUE.

Mais vous n'y pensez pas; croyez-vous qu'il vous aime?

LA COMTESSE.

S'il m'aime! luy, s'il m'aime! ah! quel aveuglement!

On a certains attraits, un certain enjoûment,
Que personne ne peut me disputer, je pense.

ANGELIQUE.

Après un si long-tems de pleine jouïssance,
Vos attraits sont à vous sans contestation.

LA COMTESSE.

Et je puis en user à ma discretion.

ANGELIQUE.

Sans doute, et je voi bien qu'il n'est pas impossible
Que Valere pour vous ait eu le cœur sensible :
L'or est d'un grand secours pour acheter un cœur ;
Ce métal en amour est un grand seducteur.

LA COMTESSE.

En vain vous m'insultez avec un tel langage,
La moderation fut toujours mon partage ;
Mais ce n'est point par l'or que brillent mes attraits,
Et jamais, en aimant, je ne fis de faux frais.
Mes sentimens, ma sœur, sont differens des vôtres :
Si je connois l'amour, ce n'est que dans les autres.
J'ay beau m'armer de fier, je vois de toutes parts
Mille cœurs amoureux suivre mes étendards.
Un conseiller de robe, un seigneur de finance,
Dorante le marquis, briguent mon alliance ;
Mais, si d'un nouveau nœud je veux bien me lier,
Je prétens à Valere offrir un cœur entier :
Je fais profession d'une vertu severe.

ANGELIQUE.

Qui peut vous assurer de l'amour de Valere ?

LA COMTESSE.

Qui peut m'en assurer ? Mon merite, je crois.

ANGELIQUE.

D'autres sur lui, ma sœur, auroient les mêmes droits.

LA COMTESSE.

Il n'eut jamais pour vous qu'une estime sterile,
 Un petit feu leger, vagabond, volatile :
 Quand on veut inspirer une solide amour,
 Il faut avoir vécu, ma sœur, bien plus d'un jour,
 Avoir un certain poids, une beauté formée
 Par l'usage du monde, et des ans confirmée ;
 Vous n'en êtes pas là.

ANGELIQUE.

J'attendray bien du temps.

NERINE.

Madame est prévoyante, elle a pris les devants.
 Mais on vient.

UN LAQUAIS.

Le marquis, Madame, est là qui monte :

LA COMTESSE.

Le marquis ! hé, non, non ! il n'est pas sur mon compte !

SCENE III.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,
 ANGELIQUE, NERINE.

LE MARQUIS, *se rajustant.*

Je suis tout en desordre ; un maudit embarras
 M'a fait quitter ma chaise à deux ou trois cens pas ;

Et j'y serois encor, dans des peines mortelles,
Si l'amour pour vous voir ne m'eût prêté ses aisles.

LA COMTESSE.

Que monsieur le marquis est galand sans fadeur!

LE MARQUIS.

Oh! point du tout, je suis votre humble serviteur;
Mais, à vous parler net, sans que l'esprit fatigue,
Près du sexe je sçais me démêler d'intrigue.
Ah! juste Ciel! quel est cet admirable objet?

LA COMTESSE.

C'est ma sœur.

LE MARQUIS.

Votre sœur! vraiment c'est fort bien fait.
Je vous sçais gré d'avoir une sœur aussi belle;
On la prendroit, parbleu, pour votre sœur jumelle.

LA COMTESSE.

Comme à tout ce qu'il dit il donne un joly tour!
Qu'il est sincere! on voit qu'il est homme de Cour.

LE MARQUIS.

Homme de Cour, moy? Non. Ma foy, la Cour m'ennuye:
L'esprit de ce pays n'est qu'en superficie;
Si tôt que vous voulez un peu l'approfondir,
Vous rencontrez le tuf. J'y pourrois m'agrandir,
J'ay de l'esprit, du cœur, plus que seigneur de France;
Je joue, et j'y ferois fort bonne contenance;
Mais je n'y vais jamais que par nécessité,
Et pour y rendre au Roy quelque civilité.

NERINE.

Il vous est obligé, Monsieur, de tant de peine.

LE MARQUIS.

Je n'y suis pas plutôt, soudain je perds haleine ;
 Ces fades complimens sur de grands mots montez,
 Ces protestations qui sont futilitez,
 Ces serremens de main dont on vous estropie,
 Ces grands embrassemens dont un flatteur vous lie,
 M'ôtent à tout moment la respiration ;
 On ne s'y dit bon jour que par convulsion.

ANGELIQUE.

Les dames de la Cour font bien mieux vostre affaire.

LE MARQUIS.

Point. Il faut être au moins gros fermier pour leur plaire.
 Leur sottie vanité croit ne pouvoir trop haut
 A des faveurs de Cour mettre un injuste tau.
 Moy, j'aime à pourchasser des beautez mitoiennes ;
 L'hyver, dans un fauteuil avec des citoyennes,
 Les pieds sur les chenets étendus sans façons,
 Je pousse la fleurette, et conte mes raisons.
 Là, toute la maison s'offre à me faire fête ;
 Valets, fille de chambre, enfans, tout est honnête ;
 L'époux même, discret, quand il entend minuit,
 Me laisse avec madame, et va coucher sans bruit.
 Voila comme je vis quand par fois dans la Ville
 Je veux bien déroger...

NERINE.

La maniere est facile,
 Et ce commerce-là me paroît assez doux.

LE MARQUIS.

C'est ainsi que je veux en user avec vous :
 Je suis tout naturel, et j'aime la franchise,

Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autorise ;
Et, quand de mon amour je vous fais un aveu,
Madame, il est trop vray que je suis tout en feu.

LA COMTESSE.

Fi donc, petit badin, un peu de retenuë ;
Vous me parlez, Marquis, une langue inconnuë,
Le mot d'amour me blesse, et me fait trouver mal.

LE MARQUIS.

L'effet n'en seroit pas peut-être si fatal.

NERINE.

Elle veut qu'en détours la chose s'enveloppe,
Et ce mot, dit à crû, luy cause une sincope.

ANGELIQUE.

Dans la bouche d'une autre il deviendroit plus doux.

LA COMTESSE.

Comment? qu'est-ce? plaît-il? Parlez, expliquez-vous,
Parlez donc, parlez donc; apprenez, je vous prie,
Que mortel tel qu'il soit ne me dit de ma vie
Un mot douteux qui puisse effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.

Croiroit-on qu'une veuve auroit tant de pudeur?

ANGELIQUE.

Mais Valere vous aime, et souvent...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire

Valere? Un autre icy conjointement souûpire?

Ah! si je le sçavois, je luy ferois, morbleu...

Où loge-t-il?

NERINE.

Icy.

LE MARQUIS. *Il fait semblant de s'en aller,
et revient.*

Nous nous verrons dans peu.

LA COMTESSE.

Mais quel droit avez-vous sur moy?

LE MARQUIS.

Quel droit, ma reine?

Le droit de bien-seance avec celui d'aubaine.

Vous me convenez fort, et je vous conviens mieux ;

Sur vous l'on sçait assez que je jette les yeux.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou, Marquis, de parler de la sorte.

LE MARQUIS.

Je sçais ce que je dis, ou le diable m'emporte.

LA COMTESSE.

Sommes-nous donc liez par quelque engagement?

LE MARQUIS.

Non pas autrement ; mais...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce à dire ? comment ?...

Parlez.

LE MARQUIS.

Je ne sçai point prendre en main des trompettes

Pour publier par-tout les faveurs qu'on m'a faites.

ANGELIQUE.

Eh, ma sœur !

NERINE.

Des faveurs !

LE MARQUIS.

Suffit, je suis discret,
Et sçais, quand il le faut, oublier un secret.

LA COMTESSE.

On ne connoît que trop ma retenuë austere,
Il veut rire.

LE MARQUIS.

Ah! parbleu, je sçauray de Valere
Quel est, en vous aimant, le but de ses desirs,
Et de quel droit il vient chasser sur mes plaisirs.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,
LES LAQUAIS.

PREMIER LAQUAIS, *rendant un billet au marquis.*

Monsieur, c'est de la part de la grosse comtesse.

LE MARQUIS, *le mettant dans sa poche.*

Je le liray tantôt.

DEUXIÈME LAQUAIS.

Cette jeune duchesse
Vous attend à vingt pas pour vous mener au jeu.

LE MARQUIS.

Qu'elle attende.

TROISIÈME LAQUAIS.

Monsieur.

LE MARQUIS.

Encore ? ha palsambleu !

Il faut que de la Ville enfin je me dérobe.

TROISIÈME LAQUAIS.

Je viens de voir, Monsieur, cette femme de robe,
Qui dit que cette nuit son mary couche aux champs,
Et que ce soir sans bruit...

LE MARQUIS.

Il suffit, je t'entens :

Tu prendras ce manteau fait pour bonne fortune,
De couleur de muraille ; et tantôt, sur la brune,
Va m'attendre en secret où tu fus avant-hier,
Là...

TROISIÈME LAQUAIS.

Je sçais.

LE MARQUIS.

Il faudroit avoir un corps de fer
Pour résister à tout. J'ay de l'ouvrage à faire,
Comme vous le voyez ; mais je m'en veux distraire,
Vous ferez desormais tous mes soins les plus doux.

LA COMTESSE.

Si mon cœur étoit libre, il pourroit être à vous.

LE MARQUIS.

Adieu, charmant objet, à regret je vous quitte :
C'est un pesant fardeau d'avoir un gros mérite.

SCENE V.

LA COMTESSE, ANGELIQUE,
NERINE.

NERINE.

Cet homme-là vous aime épouvantablement.

ANGELIQUE.

Je ne vous croyois pas un tel engagement.

LA COMTESSE.

Il est vif.

ANGELIQUE.

Il vous aime, et son ardeur est belle.

LA COMTESSE.

L'amour qu'il a pour moy luy tourne la cervelle ;
Il ne m'a pourtant veü encore que deux fois.

NERINE.

Il en a donc bien fait la premiere... Je crois
Voir Valere.

SCENE VI.

VALERE, LA COMTESSE, ANGELIQUE,
NERINE.

LA COMTESSE.

L'amour auprès de moy le guide.

NERINE.

Il tremble en approchant.

LA COMTESSE.

J'aime un amant timide,
Cela marque un bon fond. Approchez, approchez,
Ouvrez de votre cœur les sentimens cachez.
Vous allez voir ma sœur.

VALERE, à la Comtesse.

Ah ! quel bonheur, Madame,
Que vous me permettiez d'ouvrir toute mon ame !
(A Angelique.)

Et quel plaisir de dire, en des transports si doux,
Que mon cœur vous adore, et n'adore que vous !

LA COMTESSE.

L'amour le trouble. Hé quoi ! que faites-vous, Valere ?

VALERE.

Ce que vous-même icy m'avez permis de faire.

NERINE.

Voicy du qui pro quo.

VALERE.

Que je serois heureux,
S'il vous plaisoit encor de recevoir mes vœux !

LA COMTESSE.

Vous vous méprenez.

VALERE.

Non. Enfin, belle Angelique,
Entre mon oncle et moy que vostre cœur s'explique ;
Le mien est tout à vous, et jamais dans un cœur...

LA COMTESSE.

Angelique !

VALERE.

On ne vit une plus noble ardeur.

LA COMTESSE.

Ce n'est donc pas pour moy que votre cœur soupire?

VALERE.

Madame, en ce moment je n'ay rien à vous dire :
Regardez votre sœur, et jugez si ses yeux
Ont laissé dans mon cœur de place à d'autres feux.

LA COMTESSE.

Quoy! d'aucun feu pour moy votre ame n'est éprise?

VALERE.

Quelques civilitez que l'usage autorise...

LA COMTESSE.

Comment?

ANGELIQUE.

Il ne faut pas avec severité
Exiger des amans trop de sincerité.
Ma sœur, tout doucement avalez la pilule.

LA COMTESSE.

Taisez-vous, s'il vous plaît, petite ridicule.

VALERE.

Vous avez cent vertus, de l'esprit, de l'éclat,
Vous êtes belle, riche, etc...

LA COMTESSE.

Vous êtes un fat.

ANGELIQUE.

La moderation, qui fut votre partage,
Vous ne la mettez pas, ma sœur, trop en usage.

Monsieur vaut-il le soin qu'on se mette en courroux ?
C'est un extravagant : il est tout fait pour vous.

SCENE VII.

VALERE, ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

Elle connoît ses gens.

VALERE.

Ouy, pour vous je soupire,
Et je voudrois avoir cent bouches pour le dire.

NERINE.

Allons, Madame, allons, ferme, voicy le choc ;
Point de foiblesse au moins, ayez un cœur de roc.

ANGELIQUE.

Ne m'abandonne point.

NERINE.

Non, non, laissez-moy faire.

VALERE.

Mais que me sert, hélas ! que mon cœur vous prefere ?
Que sert à mon amour un si sincere aveu ?
Vous ne m'écoutez point, vous dédaignez mon feu,
De vos beaux yeux pourtant, cruelle, il est l'ouvrage ;
Je sçay qu'à vos beautez c'est faire un dur outrage
De nourrir dans mon cœur des desirs partagez,

Que la fureur du jeu se mêle où vous regnez ;
Mais...

ANGELIQUE.

Cette passion est trop forte en votre ame
Pour croire que l'amour d'aucun feu vous enflâme ;
Suivez, suivez l'ardeur de vos emportemens ;
Mon cœur n'en aura point de jaloux sentimens.

NERINE.

Optimè.

VALERE.

Desormais, plein de votre tendresse,
Nulle autre passion n'a rien qui m'intéresse ;
Tout ce qui n'est point vous me paroît odieux.

ANGELIQUE, *d'un ton plus tendre.*

Non ; ne vous présentez jamais devant mes yeux.

NERINE.

Vous mollissez.

VALERE.

Jamais ! Quelle rigueur extrême !
Jamais ! Ah ! que ce mot est cruel quand on aime !
Hé quoi ! rien ne pourra fléchir votre courroux ?
Vous voulez donc me voir mourir à vos genoux ?

ANGELIQUE.

Je prens peu d'intérêt, Monsieur, à votre vie.

NERINE.

Nous allons bien-tôt voir jouer la comédie.

VALERE.

Ma mort sera l'effet de mon cruel dépit.

NERINE.

Qu'un amant mort pour nous nous mettroit en crédit !

VALERE.

Vous le voulez? Hé bien, il faut vous satisfaire,
Cruelle, il faut mourir.

(Il veut tirer son épée.)

ANGELIQUE, *l'arrestant.*

Que faites-vous, Valere?

NERINE.

Hé bien, ne voila pas votre tendre maudit
Qui vous prend à la gorge? Euh!

ANGELIQUE.

Tu ne m'as pas dit,
Nerine, qu'il viendrait se percer à ma veuë,
Et je tremble de peur quand une épée est nuë.

NERINE.

Que les amans sont sots!

VALERE.

Puisqu'un soin genereux
Vous interesse encore aux jours d'un malheureux,
Non, ce n'est point assez de me rendre la vie,
Il faut que, par l'amour desarmée, attendrie,
Vous me rendiez encor ce cœur si precieux,
Ce cœur sans qui le jour me devient odieux.

ANGELIQUE.

Nerine, qu'en dis-tu?

NERINE.

Je dis qu'en la mêlée
Vous avez moins de cœur qu'une poule mouillée.

VALERE.

Madame, au nom des Dieux, au nom de vos attraits...

ANGELIQUE.

Si vous me promettiez...

VALERE.

Ouy, je vous le promets,
Que la fureur du jeu sortira de mon ame,
Et que j'auray pour vous la plus ardente flâme...

NERINE.

Pour faire des sermens, il est toujours tout prêt.

ANGELIQUE.

Il faut encor, ingrat, vouloir ce qu'il vous plaît :
Ouy, je vous rends mon cœur.

VALERE, *luy baisant la main.*

Ah, quelle joye extrême !

ANGELIQUE.

Et, pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Je joins à ce present celui de mon portrait.

(*Elle luy donne son portrait enrichi de diamans.*)

NERINE.

Helas ! de mes sermons voila quel est l'effet.

VALERE.

Quel excés de faveurs !

ANGELIQUE.

Gardez-le, je vous prie.

VALERE, *le baisant.*

Que je le garde, ô Ciel ! Le reste de ma vie.
Que dis-je ? je pretens que ce portrait si beau
Soit mis avecque moy dans le même tombeau,
Et que même la mort jamais ne nous separe.

NERINE.

Que l'esprit d'une fille est changeant et bizarre !

ANGELIQUE.

Ne me trompez donc plus, Valere, et que mon cœur
Ne se repente point de sa facile ardeur.

Elle sort.

VALERE.

Fiez-vous aux sermens de mon ame amoureuse.

NERINE.

Ah! que voila pour l'oncle une époque fâcheuse!

Elle sort.

VALERE.

Est-il dans l'univers de mortel plus heureux,
Elle me rend son cœur, elle comble mes vœux,
M'accable de faveurs...

SCENE VIII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR.

Monsieur, je viens vous dire...

VALERE.

Je suis tout transporté : voy, considere, admire ;
Angelique m'a fait ce genereux present.

HECTOR.

Que les brillans sont gros ! pour être plus content,
Je vous amene encore un lenitif de bourse,
Une usuriere.

VALERE.

Et qui?

HECTOR.

Madame la Ressource.

SCENE IX.

M^{me} LA RESSOURCE, VALERE,
HECTOR.

VALERE, *l'embrassant.*

Hé, bon jour, mon enfant, tu ne peux concevoir
Jusqu'où va, dans mon cœur, le plaisir de te voir.

M^{me} LA RESSOURCE.

Je vous suis obligée on ne peut davantage.

HECTOR.

Elle est jolie encor. Mais quel sombre équipage!
Vous voila, sans mentir, aussi noire qu'un four.

VALERE.

Ne vois-tu pas, Hector, que c'est un deuil de Cour?

M^{me} LA RESSOURCE.

Oh! Monsieur, point du tout; je suis une bourgeoise
Qui sçais me mesurer justement à ma toise.

J'en connois bien pourtant qui ne me valent pas,
Qui se font teindre en noir du haut jusques en bas;
Mais, pour moy, je n'ay point cette sotte manie,
Et si mon pauvre époux étoit encore en vie...

(Elle pleure.)

VALERE.

Quoi! monsieur la Ressource est mort?

Regnard. I.

M^{me} LA RESSOURCE.

Subitement.

HECTOR, *pleurant.*

Subitement, hélas ! j'en suis fâché vraiment.

Au fait.

VALERE.

J'aurois besoin, madame la Ressource,
De mille écus.

M^{me} LA RESSOURCE.

Monsieur, disposez de ma bourse.

VALERE.

Je fais, bien entendu, mon billet au porteur.

HECTOR.

Et je veux l'endosser.

M^{me} LA RESSOURCE.

Avec les gens d'honneur

On ne perd jamais rien.

VALERE.

Je veux que tu le prennes ;

Nous faisons icy-bas des routes incertaines.

Je pourrais bien mourir ; ce maraut m'avoit dit

Que sur des gages seurs tu prêtois à credit.

M^{me} LA RESSOURCE.

Sur des gages, Monsieur ! c'est une medisance,

Je sçay que ce seroit blesser ma conscience.

Pour des nantissemens qui valent bien leur prix,

De la vieille vaisselle au poinçon de Paris,

Des diamans usez, et qu'on ne sçauroit vendre,

Sans risquer mon honneur je croy que j'en puis prendre.

VALERE.

Je n'ay, pour te donner, vaisselle ni bijoux.

HECTOR.

Oh parbleu, nous marchons sans crainte des filoux.

M^{me} LA RESSOURCE.

Hé bien, nous attendrons, Monsieur, qu'il vous en vienne.

VALERE.

Compte, ma pauvre enfant, que ma mort est certaine
Si je n'ay dans ce jour mille écus.

M^{me} LA RESSOURCE.

Ah, Monsieur!

Je voudrais les avoir, ce seroit de grand cœur.

VALERE.

Ma charmante, mon cœur, ma reine, mon aimable,
Ma belle, ma mignone et ma toute adorable.

HECTOR, à genoux.

Par pitié.

M^{me} LA RESSOURCE.

Je ne puis.

HECTOR.

Ah! que nous sommes foux!

Tous ces gens là, Monsieur, ont des cœurs de cailloux;
Sans des nantissemens, il ne faut rien prétendre.

VALERE.

Dis-moy donc, si tu veux, où je les pourrai prendre.

HECTOR.

Attendez... Mais comment, avec un cœur d'airain,
Refuser un billet endossé de ma main!

VALERE.

Mais voy donc.

HECTOR.

Laissez-moy : je cherche en ma boutique.

VALERE.

Ecoute... nous avons le portrait d'Angelique.
Dans le temps difficile, il faut un peu s'aider.

HECTOR.

Ah! que dites-vous-là? vous devez le garder.

VALERE.

D'accord; honnestement je ne puis m'en défaire.

M^{me} LA RESSOURCE.

Adieu; quelqu'autre fois nous finirons l'affaire.

VALERE.

Attendez donc.

[*A Hector.*]

Tu sçais jusqu'où vont mes besoins.
N'ayant pas son portrait, l'en aimeray-je moins?

HECTOR.

Fort bien; mais voulez-vous que cette perfidie?...

VALERE.

Il est vrai. J'ay tantôt cette grosse partie
De ces joüeurs en fond qui doivent s'assembler.

M^{me} LA RESSOURCE.

Adieu.

VALERE.

Demeurez donc; où voulez-vous aller?
Je feray de l'argent, ou celui de mon pere,
Quoy qu'il puisse arriver, nous tirera d'affaire.

HECTOR.

Que peut dire Angelique alors qu'elle apprendra
Que de son cher portrait...

VALERE.

Et qui le lui dira ?

Dans une heure, au plus tard, nous irons le reprendre.

HECTOR.

Dans une heure ?

VALERE.

Ouy vraiment.

HECTOR.

Je commence à me rendre.

VALERE.

Je me mettrois en gage en mon besoin urgent.

HECTOR, *le considerant.*

Sur cette nipe-là vous auriez peu d'argent.

VALERE.

On ne perd pas toujours ; je gagneray sans doute.

HECTOR.

Votre raisonnement met le mien en dérouté :

Je sçay que ce micmac ne vaut rien dans le fond.

VALERE.

Je m'en tireray bien , Hector, je t'en répond.

Peut-on sur ce bijou, sans trop de complaisance...

M^{me} LA RESSOURCE.

Ouy, je puis maintenant prêter en conscience ;

Je voy des diamans qui répondent du prêt,

Et qui peuvent porter un modeste intérêt ;

Voila les mille écus comptez dans cette bourse.

VALERE.

Je vous suis obligé, madame la Ressource ;
Au moins ne manquez pas de revenir tantôt :
Je prétens retirer mon portrait au plutôt.

M^{me} LA RESSOURCE.

Volontiers ; nous aimons à changer de la sorte :
Plus notre argent fatigue , et plus il nous rapporte.
Adieu , Messieurs ; je suis toute à vous à ce prix.
(*Elle sort.*)

HECTOR.

Adieu, juif le plus juif qui soit dans tout Paris.
Vous faites-là, Monsieur, une action inique.

VALERE.

Aux maux desesperez il faut de l'hemetique ;
Et cet argent offert par les mains de l'amour
Me dit que la fortune est pour moy dans ce jour.

FIN DU SECOND ACTE.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

DORANTE, NERINE.

QUEL est donc le sujet pourquoy ton cœur soupire?
DORANTE.

NERINE.
Nous n'avons pas, Monsieur, tous deux sujet de rire.

DORANTE.
Dis-moy donc, si tu veux, le sujet de tes pleurs?

NERINE.
Il faut aller, Monsieur, chercher fortune ailleurs.

DORANTE.
Chercher fortune ailleurs? As-tu fait quelque piece
Qui t'auroit fait si-tôt chasser de ta maîtresse?

NERINE, *pleurant plus fort.*
Non, c'est de votre sort dont j'ay compassion ;
Et c'est à vous d'aller chercher condition.

DORANTE.

Que dis-tu ?

NERINE.

Qu'Angelique est une ame legere,
Et s'est mieux que jamais rengagée à Valere.

DORANTE.

Quoy que pour mon amour ce coup soit assommant,
Je ne suis point surpris d'un pareil changement :
Je sçay que cet amant toute entiere l'occupe,
De ses ardeurs pour moy je ne suis point la dupe ;
Et, lorsque de ses feux je sens quelque retour,
Je dois tout au dépit, et rien à son amour.
Je ne veux point, Nerine, éclater en injures,
Ny rappeler icy ses sermens, ses parjures :
Ainsi que mon amour, je calme mon courroux.

NERINE.

Si vous sçaviez, Monsieur, ce que j'ay fait pour vous !

DORANTE.

Tien, reçois cette bague, et dis à ta maîtresse
Que, malgré ses dédains, elle aura ma tendresse,
Et que la voir heureuse est mon plus grand bonheur.

NERINE, *prenant la bague en pleurant.*

Ah ! ah ! je n'en puis plus ; vous me fendez le cœur.

SCENE II.

GERONTE, HECTOR, DORANTE, NERINE.

HECTOR.

Ouy, Monsieur, Angelique épousera Valere ;
Ils ont signé la paix.

GERONTE.

Tant mieux. Bonjour, mon frere.
Qu'est-ce? hé bien, qu'avez-vous? vous êtes tout changé!
Allons, gay! vous a-t-on donné votre congé?

DORANTE.

Vous êtes bien instruit des chagrins qu'on me donne.
On ne me verra point violenter personne ;
Et, quand je perds un cœur qui cherche à s'éloigner,
Mon frere, je pretends moins perdre que gagner.

GERONTE.

Voila les sentimens d'un heros de Cassandre.
Entre nous, vous aviez fort grand tort de prétendre
Que sur votre neveu vous pussiez l'emporter.

DORANTE.

Non, je ne sçus jamais jusques-là me flater :
La jeunesse toujours eut des droits sur les belles ;
L'Amour est un enfant qui badine avec elles ;
Et quand à certain âge on veut se faire aimer,
C'est un soin indiscret qu'on devoit reprimer.

GERONTE.

Je suis en verité ravi de vous entendre,
Et vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

NERINE.

Si l'on m'en avoit cru, tout n'en iroit que mieux.

DORANTE.

Ma presence est assez inutile en ces lieux ;
Je vais de mon amour tâcher à me défaire.

Il sort.

GERONTE.

Allez, consolez-vous, c'est fort bien fait, mon frere ;
Adieu. Le pauvre enfant ! son sort me fait pitié.

NERINE, *s'en allant.*

J'en ay le cœur saisi.

HECTOR.

Moy, j'en pleure à moitié.

Le pauvre homme !

SCENE III.

GERONTE, HECTOR.

HECTOR, *tirant un papier roulé avec plusieurs autres papiers.*

Voilà, Monsieur, un petit rôle
Des dettes de mon maître. Il vous tient sa parole,
Comme vous le voyez, et croit qu'en tout cecy
Vous voudrez bien, Monsieur, tenir la vôtre aussi.

GERONTE.

Ça, voyons, expedie au plutôt ton affaire.

HECTOR.

J'auray fait en deux mots. L'honnête homme de pere!

Ah ! qu'à notre secours à propos vous venez !
Encore un jour plus tard, nous étions ruinez.

GERONTE.

Je le crois.

HECTOR.

N'allez pas sur les points vous débattre,
Foy d'honnête garçon, je n'en puis rien rabattre :
Les choses sont, Monsieur, tout au plus juste prix ;
De plus, je vous promets que je n'ay rien obmis.

GERONTE.

Finy donc.

HECTOR.

Il faut bien se mettre sur ses gardes.
*Memoire juste et bref de nos dettes criardes,
Que Mathurin Geronte auroit tantost promis,
Et promet maintenant de payer pour son fils.*

GERONTE.

Que je les paye ou non, ce n'est pas ton affaire ;
Lis toujours.

HECTOR.

C'est, Monsieur, ce que je m'en vais faire.
*Item, doit à Richard cinq cens livres dix sous
Pour gages de cinq ans, frais, mises, loyaux cousts.*

GERONTE.

Quel est ce Richard ?

HECTOR.

Moy, fort à votre service :
Ce nom n'étant point fait du tout à la propice
D'un valet de joueur, mon maître, de nouveau,
M'a mis celuy d'Hector, du valet de carreau.

GERONTE.

Le beau nom ! Il devoit appeller Angelique
Pallas, du nom connu de la dame de pique.

HECTOR.

*Secondement il doit à Jeremie Aaron,
Usurier de mestier, juif de religion...*

GERONTE.

Tout beau; n'embroüillons point, s'il vous plaît, les affaires:
Je ne veux point payer les dettes usuraires.

HECTOR.

Hé bien, soit. *Plus il doit à maints particuliers,
Ou quidans, dont les noms, qualitez et métiers
Sont deduits plus au long avecque les parties
Et assignations dont je tiens les copies,
Dont tous lesdits quidans, ou du moins peu s'en faut,
Ont obtenu déjà sentence par default,
La somme de dix mil une livre une obole
Pour l'avoir sans relâche un an, sur sa parole,
Habillé, voituré, coeffé, chaussé, ganté,
Alimenté, rasé, desalteré, porté.*

GERONTE.

Desalteré, porté ! que le diable t'emporte
Et ton maudit memoire écrit de telle sorte !

HECTOR.

Si vous ne m'en croyez, demain, pour vous trouver,
J'enverray les quidans tous à votre lever.

GERONTE.

La belle cour !

HECTOR.

De plus à Margot de la Plante,

*Personne de ses droits usante et jouissante,
Est deu loyalement deux cent cinquante ecus,
Pour ses appointemens de deux quartiers echus.*

GERONTE.

Quelle est cette Margot ?

HECTOR.

Monsieur... c'est une fille...
Chez laquelle mon maistre... Elle est vrayment gentille.

GERONTE.

Deux cens cinquante écus ?

HECTOR.

Ce n'est ma foy pas cher ;
Demandez : c'est, Monsieur, un prix fait en hyver.

GERONTE.

Et tu prétens, bourreau !...

HECTOR, *tournant le rolle.*

Monsieur, point d'invectives :
Voicy le contenu de nos dettes actives ;
Et vous allez bien voir que le compte suivant,
Payé fidelement, se monte à presque autant.

GERONTE.

Voyons.

HECTOR.

Premierement Isaac de la Serre.

Il est connu de vous...

GERONTE.

Et de toute la terre :
C'est ce negociant, ce banquier si fameux !

HECTOR.

Nous ne vous donnons pas de ces effets verreux ;

Cela sent comme beaume : or donc ce de la Serre,
Si bien connu de vous et de toute la terre,
Ne nous doit rien.

GERONTE.

Comment ?

HECTOR.

Mais un de ses parens,
Mort aux champs de Fleurus, nous doit dix mille francs.

GERONTE.

Voila certainement un effet fort bizarre.

HECTOR.

Oh, s'il n'étoit pas mort, c'étoit de l'or en barre.
Plus à mon maistre est deu du chevalier Fijac
Les droits hypotequez sur un tour de trictrac.

GERONTE.

Que dis-tu ?

HECTOR.

La partie est de deux cens pistoles ;
C'est une dupe, il fait en un tour vingt écoles ;
Il ne faut plus qu'un coup.

GERONTE, *luy donnant un soufflet.*

Tien, maraut, le voila,
Pour m'offrir un memoire égal à celui-là.
Va porter cet argent à celui qui t'envoye.

HECTOR.

Il ne voudra jamais prendre cette monnoye.

GERONTE.

Impertinent maraut, va, je t'apprendrai bien,
Avecque ton trictract...

HECTOR.

Il a dix trous à rien.

SCENE IV.

HECTOR *seul.*

Sa main est à frapper, non à donner legere,
Et mon maître a bien fait de faire ailleurs affaires ;
Mais le voicy qui vient, poussé d'un heureux vent ;
Il a les yeux sereins et l'accueil avenant.

SCENE V.

VALERE, HECTOR.

*Valere entre en comptant beaucoup d'argent dans son
chapeau.*

HECTOR.

Par votre ordre, Monsieur, j'ay vû monsieur Geronte
Qui de notre memoire a fait fort peu de compte ;
Sa monnoye est frapée avec un vilain coin,
Et de pareil argent nous n'avons pas besoin.
J'ay vû, chemin faisant, aussi monsieur Dorante ;
Morbleu, qu'il est fâché !

VALERE, *comptant toujours.*

Mille deux cens cinquante.

HECTOR.

La flote est arrivée avec les galions :
Cela va diablement hausser nos actions.
J'ay veu pareillement par votre ordre Angelique :
Elle m'a dit...

VALERE, *frapant du pied* :

Morbleu ! ce dernier coup me pique :
Sans les cruels revers de deux coups inouïs,
J'aurois encor gagné plus de deux cens loüis.

HECTOR.

Cette fille, Monsieur, de votre amour est folie.

VALERE, *à part*.

Damon m'en doit encor deux cens sur sa parole.

HECTOR, *le tirant par la manche*.

Monsieur, écoutez-moy, calmez un peu vos sens ;
Je parle d'Angelique, et depuis fort long-temps.

VALERE.

Ah ! d'Angelique ! hé bien, comment suis-je avec elle ?

HECTOR.

On n'y peut être mieux ; ah ! Monsieur, qu'elle est belle,
Et que j'ay de plaisir à vous voir racroché !

VALERE.

A te dire le vray, je n'en suis pas fâché.

HECTOR.

Comment ! quelle froideur s'empare de votre ame ?
Quelle glace ! tantôt vous étiez tout de flame.
Ay-je tort quand je dis que l'argent de retour
Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour ?
Vous vous sentez en fond, *ergo* plus de maîtresse.

VALERE.

Ah ! juge mieux, Hector, de l'amour qui me presse.
J'aime autant que jamais ; mais sur ma passion
J'ay fait en te quittant quelque reflexion :
Je ne suis point du tout né pour le mariage ;
Des parens, des enfans, une femme, un ménage,
Tout cela me fait peur. j'aime la liberté.

HECTOR.

Et le libertinage.

VALERE.

Hector, en vérité,

Il n'est point dans le monde un état plus aimable
Que celui d'un joueur ; sa vie est agréable,
Ses jours sont enchaînez par des plaisirs nouveaux :
Comedie, opera, bonne chere, cadeaux ;
Il traîne en tous les lieux la joye et l'abondance ;
On voit regner sur luy l'air de magnificence ;
Tabatieres, bijoux, sa poche est un tresor ;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

HECTOR.

Et l'or devient à rien.

VALERE.

Chaque jour, mille belles

Luy font la cour par lettre, et l'invitent chez elles ;
La porte à son aspect s'ouvre à deux grands battans ;
Là vous trouvez toujours des gens divertissans,
Des femmes qui jamais n'ont pû fermer la bouche,
Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche ;
Des oisifs de métier, et qui toujours sur eux
Portent de tout Paris le lardon scandaleux ;

Des Lucreces du temps, là, de ces filles veuves,
 Qui veulent imposer et se donner pour neuves;
 De vieux seigneurs toujours prêts à vous cajoler;
 Des plaisans qui font rire avant que de parler :
 Plus agreablement peut-on passer la vie?

HECTOR.

D'accord; mais, quand on perd, tout cela vous ennuye.

VALERE.

Le jeu rassemble tout; il unit à la fois
 Le turbulent marquis, le paisible bourgeois.
 La femme du banquier, dorée et triomphante,
 Coupe orgueilleusement la duchesse indigente.
 Là sans distinction on voit aller de pair
 Le laquais d'un commis avec un duc et pair;
 Et, quoy qu'un sort jaloux nous ait fait d'injustices,
 De sa naissance ainsi l'on vange les caprices.

HECTOR.

A ce qu'on peut juger de ce discours charmant,
 Vous voila donc en grace avec l'argent comptant.
 Tant mieux; pour se conduire en bonne politique,
 Il faudroit retirer le portrait d'Angelique.

VALERE.

Nous verrons.

HECTOR.

Vous sçavez...

VALERE.

Je dois jouer tantôt.

HECTOR.

Tirez-en mille écus.

VALERE.

Oh! non, c'est un depest.

HECTOR.

Pour mettre quelque chose à l'abry des orages,
S'il vous plaisoit du moins de me payer mes gages.

VALERE.

Quoy! je te dois...?

HECTOR.

Depuis que je suis avec vous,
Je n'ay pas en cinq ans encor receu cinq sous.

VALERE.

Mon pere te payera : l'article est au memoire.

HECTOR.

Votre pere? Ah! Monsieur, c'est une mer à boire;
Son argent n'a point cours, quoi qu'il soit bien de poids.

VALERE.

Va, j'examineray ton compte une autre fois.
J'entends venir quelqu'un.

HECTOR.

Je vois votre selliere;

Elle a flairé l'argent.

VALERE, *mettant promptement son argent
dans sa poche.*

Il faut nous en défaire.

HECTOR.

Et monsieur Galonier, votre honnête tailleur.



SCENE VI.

M^{me} ADAM, M. GALONIER, VALERE,
HECTOR.

VALERE.

Quel contre-temps ! Je suis votre humble serviteur ;
Bon jour, madame Adam, quelle joye est la mienne !
Vous voir ! c'est du plus loin, parbleu, qu'il me souviene.

M^{me} ADAM.

Je viens pourtant icy souvent faire ma cour ;
Mais vous joüez la nuit, et vous dormez le jour.

VALERE.

C'est pour cette caleche à velours à ramage ?

M^{me} ADAM.

Ouy, s'il vous plaît.

VALERE.

Je suis fort content de l'ouvrage,

[*Bas à Hector.*]

Il faut vous la payer... Songe par quel moyen
Tu pourras me tirer de ce triste entretien.

[*Haut.*]

Vous, monsieur Galonier, quel sujet vous ameine ?

GALONIER.

Je viens vous demander...

HECTOR.

Vous prenez trop de peine.

GALONIER.

Vous...

HECTOR.

Vous faites toujours mes habits trop étroits.

GALONIER.

Si...

HECTOR.

Ma culotte s'use en deux ou trois endroits.

GALONIER.

Je..

HECTOR.

Vous cousez si mal...

M^{me} ADAM.

Nous marions ma fille.

VALERE.

Quoy! vous la mariez? Elle est vive et gentille,
Et son époux futur doit en être content.

M^{me} ADAM.

Nous aurions grand besoin d'un peu d'argent comptant.

VALERE.

Je veux, madame Adam, mourir à votre veü
Si j'ay...

M^{me} ADAM.

Depuis long-temps cette somme m'est deuë.

VALERE.

Que je sois un maraut deshonoré cent fois,
Si l'on m'a veu toucher un sou depuis six mois.

HECTOR.

Ouy, nous avons tous deux, par pieté profonde,
Fait vœu de pauvreté; nous renonçons au monde.

GALONIER.

Que votre cœur pour moy se laisse un peu toucher;

Notre femme est, Monsieur, sur le point d'accoucher ;
Donnez moy cent écus sur et tant moins des dettes.

HECTOR.

Et de quoy diable aussi, du métier dont vous êtes,
Vous avisez vous-là de faire des enfans ?
Faites-moy des habits.

GALONIER.

Seulement deux cens francs.

VALERE.

Et mais... si j'en avois... comptez que dans la vie
Personne de payer n'eut jamais tant d'envie.
Demandez...

HECTOR.

S'il avoit quelques deniers comptans,
Ne me payeroit-il pas mes gages de cinq ans ?
Votre dette n'est pas meilleure que la mienne.

M^{me} ADAM.

Mais quand faudra-t-il donc, Monsieur, que je revienne ?

VALERE.

Mais quand il vous plaira. Dés demain ; que sçait-on ?

HECTOR.

Je vous avertiray quand il y fera bon.

GALONIER.

Pour moy, je ne sors point d'icy qu'on ne m'en chasse.

HECTOR.

Non, je ne vis jamais d'animal si tenace.

VALERE.

Ecoutez, je vous dis un secret qui, je croy,
Vous plaira dans la suite autant et plus qu'à moy,

Je vais me marier tout-à-fait , et mon pere
Avec mes creanciers doit me tirer d'affaire.

HECTOR.

Pour le coup...

M^{me} ADAM.

Il me faut de l'argent cependant.

HECTOR.

Cette raison vaut mieux que de l'argent comptant ;
Montrez-nous les talons.

GALONIER.

Monsieur, ce mariage

Se fera-t-il bien-tôt ?

HECTOR.

Tout au plutôt. J'enrage.

M^{me} ADAM.

Sera-ce dans ce jour ?

HECTOR.

Nous l'esperons, adieu ;
Sortez , nous attendons la future en ce lieu ;
Si l'on vous trouve icy, vous gâterez l'affaire .

M^{me} ADAM.

Vous me promettez donc...

HECTOR.

Allez , laissez-moy faire.

M^{me} ADAM et GALONIER *ensemble*.

Mais, Monsieur...

HECTOR *les mettant dehors*.

Que de bruit ! oh ! parbleu, détalez.

SCENE VII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR, *riant*.

Voilà des creanciers assez bien regalez.
Vous devriez pourtant, en fond comme vous êtes.....

VALERE.

Rien ne porte malheur comme payer ses dettes.

HECTOR.

Ah ! je ne dois donc plus m'étonner desormais
Si tant d'honnêtes gens ne les payent jamais.
Mais voicy le marquis, ce heros de tendresse.

VALERE.

C'est-là le soupirant?...

HECTOR.

Ouy, de notre comtesse.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, VALERE, HECTOR.

LE MARQUIS.

Que ma chaise se tienne à deux cens pas d'ici ;
Et vous, mes trois laquais, éloignez-vous aussi.
Je suis *incognito*.

HECTOR.

Que pretend-il donc faire ?

LE MARQUIS.

N'est-ce pas vous, Monsieur, qui vous nommez Valere?

VALERE.

Ouy, Monsieur, c'est ainsi qu'on m'a toujours nommé.

LE MARQUIS.

Jusques au fond du cœur j'en suis parbleu charmé.

Faites que ce valet à l'écart se retire.

VALERE.

Va-t-en.

HECTOR.

Monsieur.

VALERE.

Va-t-en, faut-il te le redire?

SCENE IX.

LE MARQUIS, VALERE.

LE MARQUIS.

Sçavez-vous qui je suis?

VALERE.

Je n'ay pas cet honneur.

LE MARQUIS.

[*A part.*]

Courage, allons marquis, montre de la vigueur:

[*Haut.*]

Il craint. Je suis pourtant fort connu dans la ville;

Et, si vous l'ignorez, sçachez que je faufile

Avec ducs, archiducs, princes, seigneurs, marquis,

Et tout ce que la Cour offre de plus exquis,
 Petits maîtres de robe à courte et longue queue;
 J'évente les beautés, et leur plais d'une lieue;
 Je m'érige aux repas en maistre architriclin,
 Je suis le chansonnier et l'ame du festin;
 Je suis parfait en tout, ma valeur est connue,
 Je ne me bats jamais qu'aussi-tôt je ne tue,
 De cent jolis combats je me suis démélé,
 J'ay la botte trompeuse et le jeu tres-brouillé;
 Mes ayeux sont connus, ma race est ancienne,
 Mon trisayeul étoit vice-baillif du Maine,
 J'ay le vol du chapon: ainsi, dés le berceau,
 Vous voyez que je suis gentilhomme manceau.

VALERE.

On le voit à votre air.

LE MARQUIS.

J'ay sur certaine femme
 Jetté sans y songer quelque amoureuse flame.
 J'ay trouvé la matiere assez seche de soy;
 Mais la belle est tombée amoureuse de moy.
 Vous le croyez sans peine, on est fait d'un modele
 A prétendre hypoteque à fort bon droit sur elle;
 Et vouloir faire obstacle à de telles amours,
 C'est prétendre arrêter un torrent dans son cours.

VALERE.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'on fût si temeraire.

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant que vous le voulez faire.

VALERE.

Moy?

LE MARQUIS.

Que, sans respecter ni rang, ni qualité,
Vous nourrissez dans l'ame une velleité
De me barrer son cœur.

VALERE.

C'est pure médisance,
Je sçay ce qu'entre nous le sort mit de distance.

LE MARQUIS.

[A part.] [Haut.]

Il tremble. Sçavez-vous, monsieur du Lansquenet,
Que j'ay de quoy rabattre icy votre caquet?

VALERE.

Je le sçay.

LE MARQUIS.

Vous croyez, en votre humeur caustique,
En agir avec moy comme avec l'as de pique.

VALERE.

Moy, Monsieur?

LE MARQUIS.

[A part.] [Haut.]

Il me craint. Vous faites le plongeon,
Petit noble à nasarde enté sur sauvageon.

(Valere enfonce son chapeau.) [Haut.]

Je croy qu'il a du cœur. Je retiens ma colere;
Mais...

VALERE, *mettant sa main sur son épée.*

Vous le voulez donc, il faut vous satisfaire.

LE MARQUIS.

Bon, bon! je ris.

VALERE.

Vos ris ne sont point de mon goût,
Et vos airs insolens ne plaisent point du tout,
Vous estes un faquin.

LE MARQUIS.

Cela vous plaît à dire.

VALERE.

Un fat, un malheureux.

LE MARQUIS.

Monsieur, vous voulez rire.

VALERE, *mettant l'épée à la main.*

Il faut voir sur le champ si les vice-baillifs
Sont si francs du collier que vous l'avez promis.

LE MARQUIS.

Mais faut-il nous broüiller pour un sot point de gloire?

VALERE.

Oh! le vin est tiré, Monsieur, il le faut boire.

LE MARQUIS, *criant.*

Ah! ah! je suis blessé.

SCENE X.

HECTOR, VALERE, LE MARQUIS.

HECTOR.

Quels desseins emportez...

LE MARQUIS, *mettant l'épée à la main.*

Ah! c'est trop endurer...

HECTOR.

Ah! Monsieur, arrêtez.

LE MARQUIS.

Laissez-moy donc.

HECTOR.

Tout beau.

VALERE.

Cesse de le contraindre,
Va, c'est un malheureux qui n'est pas bien à craindre.

HECTOR.

Quel sujet...

LE MARQUIS, *fierement.*

Votre maître a certains petits airs,

(*Doucement.*)

Et prend mal à propos les choses de travers.
On vient civilement pour s'éclaircir d'un doute,
Et Monsieur prend la chèvre, il met tout en déroute,
Fait le petit mutin : oh! cela n'est pas bien.

HECTOR.

Mais encor quel sujet?

LE MARQUIS.

Quel sujet! moins que rien :
L'amour de la comtesse auprès de luy m'appelle.

HECTOR.

Ah, diable! c'est avoir une vieille querelle.
Quoy! vous osez, Monsieur, d'un cœur ambitieux,
Sur notre patrimoine ainsi jeter les yeux?
Attaquer la comtesse, et nous le dire encore!

LE MARQUIS.

Bon! je ne l'aime pas : c'est elle qui m'adore.

VALERE.

Oh ! vous pouvez l'aimer autant qu'il vous plaira,
C'est un bien que jamais on ne vous enviera ;
Vous êtes en effet un amant digne d'elle :
Je vous cede les droits que j'ay sur cette belle.

HECTOR.

Ouy, les droits sur le cœur, mais sur la bourse, non.

LE MARQUIS.

Je le sçavois bien, moy, que j'en aurois raison :
Et voila comme il faut se tirer d'une affaire.

HECTOR.

N'auriez-vous point besoin d'un peu d'eau vulnereaire ?

LE MARQUIS.

Je suis ravy de voir que vous ayez du cœur,
Et que le tout se soit passé dans la douceur.
Serviteur, vous et moy nous en valons deux autres ;
Je suis de vos amis.

VALERE.

Je ne suis pas des vôtres.

SCENE XI.

VALERE, HECTOR.

VALERE.

Voila donc ce marquis, cet homme dangereux ?

HECTOR.

Ouy, Monsieur, le voila.

VALERE.

C'est un grand malheureux.

Je crains que mes joüeurs ne soient sortis du gîte :
Ils ont trop attendu ; j'y retourne au plus vite.
J'ay dans le cœur, Hector, un bon pressentiment ,
Et je dois aujourd'huy gagner assurément.

HECTOR.

Votre cœur est, Monsieur, toujours insatiable.
Ces inspirations viennent souvent du diable ;
Je vous en avertis, c'est un futé matois.

VALERE.

Elles m'ont reüssi déjà plus d'une fois.

HECTOR.

Tant va la cruche à l'eau...

VALERE.

Paix ; tu veux contredire.

A mon âge crois-tu m'apprendre à me conduire ?

HECTOR.

Vous ne me parlez point, Monsieur, de votre amour.

VALERE.

Non.

HECTOR.

Il m'en parlera peut-être à son retour

FIN DU TROISIÉME ACTE.





ACTE IV

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

EN vain vous m'opposez une indigne tendresse,
Je n'ay vû de mes jours avoir tant de molesse,
Je ne puis sur ce point m'accorder avec vous :
Valere n'est point fait pour être votre époux ,
Il ressent pour le jeu des fureurs nompareilles ,
Et cet homme perdra quelque jour ses oreilles.

ANGELIQUE.

Le temps le guerira de cet aveuglement.

NERINE.

Le temps augmente encore un tel attachement.

ANGELIQUE.

Ne combats plus, Nerine, une ardeur qui m'enchanté;
Tu prendrais pour l'éteindre une peine impuissante :

Il est des nœuds formez sous des astres malins
 Qu'on cherit malgré soy ; je cede à mes destins ;
 La raison, les conseils ne peuvent m'en distraire :
 Je voy le bon parti, mais je prens le contraire.

NERINE.

Hé bien ! Madame, soit ; contentez votre ardeur,
 J'y consens, acceptez pour époux un jouëur
 Qui, pour porter au jeu son tribut volontaire,
 Vous laissera manquer même du nécessaire ;
 Toujours triste ou fougueux, pestant contre le jeu,
 Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu.
 Quel charme qu'un époux qui, flattant sa manie,
 Fait vingt mauvais marchez tous les jours de sa vie,
 Prend pour argent comptant, d'un usurier fripon,
 Des singes, des pavez, un chantier, du charbon !
 Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle
 Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle ;
 Qui va, revient, retourne, et s'use à voyager
 Chez l'usurier bien plus qu'à donner à manger ;
 Quand, après quelque temps, d'intérêt surchargée,
 Il la laisse où d'abord elle fut engagée,
 Et prend, pour remplacer ses meubles écartez,
 Des diamans du Temple et des plats argentez ;
 Tant que, dans sa fureur, n'ayant plus rien à vendre,
 Empruntant tous les jours et ne pouvant plus rendre,
 Sa femme signe enfin, et voit en moins d'un an
 Ses terres en decret et son lit à l'encan.

ANGELIQUE.

Je ne veux point icy m'affliger par avance ;

Regnard. I.

L'événement souvent confond la prévoyance ;
Il quittera le jeu.

NERINE.

Quiconque aime aimera,
Et quiconque a joué toujours joue, et jouera.
Quelque docteur l'a dit, ce n'est point menterie ;
Et, si vous le voulez, contre vous je parie
Tout ce que je possède et mes gages d'un an
Qu'à l'heure que je parle il est dans un brelan.
Nous le saurons d'Hector, qu'icy je voy paroître.

SCENE II.

HECTOR, ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

Te voila bien soufflant : en quels lieux est ton maître ?

HECTOR, *embarrassé.*

En quelque lieu qu'il soit, je répons de son cœur.
Il sent toujours pour vous la plus sincère ardeur.

NERINE.

Ce n'est point là, maraut, ce que l'on te demande.

HECTOR, *voulant s'échaper.*

Maraut ! je voy qu'icy je suis de contrebande.

NERINE.

Non, demeure un moment.

HECTOR.

Le temps me presse, adieu.

NERINE.

Tout doux : n'est-il pas vray qu'il est en quelque lieu
Où , courant le hazard...

HECTOR.

Parlez mieux, je vous prie :
Mon maître n'a hanté de tels lieux de sa vie.

ANGELIQUE.

Tien, voila dix loüis : ne me mens pas , dis-moy
S'il n'est pas vray qu'il joüe à present.

HECTOR.

Oh ! ma foy,

Il est bien revenu de cette folle rage ,
Et n'aura pas de goût pour le jeu davantage.

ANGELIQUE.

Avec tes faux soupçons , Nerine , hé bien , tu vois ?

HECTOR.

Il s'en donne aujourd'huy pour la derniere fois.

ANGELIQUE.

Il joueroit donc ?

HECTOR.

Il joüe , à dire vray, Madame ;
Mais ce n'est proprement que par noblesse d'ame ;
On voit qu'il se défait de son argent exprés ,
Pour n'être plus touché que de vos seuls attraits.

NERINE.

Hé bien ! ai-je raison ?

HECTOR.

Son mauvais sort , vous dis-je ,
Mieux que tous vos discours aujourd'huy le corrige.

ANGELIQUE.

Quoy...

HECTOR.

N'admirez-vous pas cette fidélité?
Perdre exprés son argent pour n'être plus tenté!
Il sçait que l'homme est foible; il se met en défense.
Pour moy, je suis charmé de ce trait de prudence.

ANGELIQUE.

Quoy! ton maître jouëroit, au mépris d'un serment?

HECTOR.

C'est la dernière fois, Madame, absolument;
On le peut voir encor sur le champ de bataille:
Il frape à droit, à gauche, et d'estoc et de taille;
Il se défend, Madame, encor comme un lion.
Je l'ay vû, dans l'effort de la convulsion,
Maudissant les hazards d'un combat trop funeste,
De sa bourse expirante il ramassoit le reste,
Et, paroissant encor plus grand dans son malheur,
Il vendoit cher son sang et sa vie au vainqueur.

ANGELIQUE.

Pourquoy l'as-tu quitté dans cette décadence?

HECTOR.

Comme un ayde de camp, je viens en diligence
Appeller du secours; il faut faire approcher
Notre corps de reserve, et je m'en vais chercher
Deux cent loüis qu'il a laissez dans sa cassette.

NERINE.

Hé bien? Madame, hé bien? êtes-vous satisfaite?

HECTOR.

Les partis sont aux mains, à deux pas on se bat,

Et les momens sont chers en ce jour de combat.
Nous allons nous servir de nos armes dernieres
Et des troupes qu'au jeu l'on nomme auxiliaires.
(*Il sort.*)

SCENE III.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

Vous l'entendez, Madame. Après cette action,
Pour Valere armez-vous de belle passion ;
Cédez à votre étoile, épousez-le ; j'enrage
Lorsque j'entens tenir ce discours à votre âge.
Mais Dorante, qui vient...

ANGELIQUE.

Ah ! sortons de ces lieux,
Je ne puis me resoudre à paroître à ses yeux.
(*Elle s'en va.*)

SCENE IV.

DORANTE, NERINE.

DORANTE.

Hé quoy ! vous me fuyez ? daignez au moins m'apprendre...
Et toy, Nerine, aussi tu ne veux pas m'entendre ?
Veux-tu de ta maîtresse imiter la rigueur ?

NERINE.

Non, Monsieur, je vous sers toujours avec vigueur,
Laissez-moy faire.

(*Elle sort.*)

DORANTE.

O ciel ! ce trait me desespere ,
Je veux approfondir un si cruel mystere.

SCENE V.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

Où courez-vous, Dorante ?

DORANTE.

O contre-temps fâcheux !

Cherchons à l'éviter.

LA COMTESSE.

Demeurez en ces lieux,

J'ai deux mots à vous dire, et votre ame contente...

Mais non, retirez-vous : un homme m'épouvante ;

L'ombre d'un tête à tête, et dedans et dehors,

Me fait, même en été, frissonner tout le corps.

DORANTE.

J'obéis...

LA COMTESSE.

Revenez. Quelque espoir qui vous guide ,

Le respect à l'amour sçaura servir de bride ,

N'est-il pas vray ?

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

En ce temps, les amans
Prés du sexe d'abord sont si gesticulans...
Quoyqu'on soit vertueuse, il faut telle paroître,
Et cela quelquefois coute bien plus qu'à l'être.

DORANTE.

Madame.

LA COMTESSE.

En verité, j'ay le cœur douloureux,
Qu'Angelique si mal reconnoisse vos feux;
Et, si je n'avois pas une vertu severe,
Qui me fait renfermer dans un veuvage austere,
Je pourois bien... Mais non, je ne puis vous oüir :
Si vous continuez, je vais m'évanoüir.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Vos discours, votre air soumis et tendre
Ne feront que m'aigrir au lieu de me surprendre ;
Bannissons la tendresse, il faut la supprimer ;
Je ne puis, en un mot, me resoudre d'aimer.

DORANTE.

Madame, en verité, je n'en ai nulle envie,
Et veux bien avec vous n'en parler de ma vie.

LA COMTESSE.

Voila, je vous l'avouë, un fort sot compliment.
Me trouvez-vous, Monsieur, femme à manquer d'amant ?
J'ay mille adorateurs qui briguent ma conquête,

Et leur encens trop fort me fait mal à la tête.
 Ah! vous le prenez-là sur un fort joly ton,
 En verité.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Et je vous trouve bon.

DORANTE.

Le respect...

LA COMTESSE.

Le respect est là mal en sa place,
 Et l'on ne me dit point pareille chose en face.
 Si tous mes soupirans pouvoient me negliger,
 Je ne vous prendrois pas pour m'en dédommager.
 Du respect! du respect! ah! le plaisant visage!

DORANTE.

J'ay crû que vous pouviez l'inspirer à votre âge ;
 Mais monsieur le marquis, qui paroît en ces lieux,
 Ne sera pas peut-être aussi respectueux.

LA COMTESSE [*seule.*]

Je suis au desespoir, je n'ay vû de ma vie
 Tant de relâchement dans la galanterie.
 Le marquis vient, il faut m'assurer un parti,
 Et je n'en prétens pas avoir le démenti.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

A mon bonheur enfin, Madame, tout conspire.
Vous êtes toute à moy.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire,
Marquis ?

LE MARQUIS.

Que mon amour n'a plus de concurrent,
Que je suis et seray votre seul conquerant ;
Que, si vous ne battez au plutôt la chamade,
Il faudra vous resoudre à souffrir l'escalade.

LA COMTESSE.

Moy, que l'on m'escalade ?

LE MARQUIS.

Entre nous, sans façon,
A Valere de prés j'ay serré le bouton,
Il m'a cédé les droits qu'il avoit sur votre ame.

LA COMTESSE.

Hé, le petit poltron !

LE MARQUIS.

Oh ! palsambleu, Madame,
Il seroit un Achille, un Pompée, un Cesar,
Je vous le conduirois, poings liez, à mon char.

Il ne faut point avoir de molesse en sa vie :
Je suis vert.

LA COMTESSE.

Dans le fond, j'en ay l'ame ravie.
Vous ne connoissez pas, Marquis, tout votre mal,
Vous avez à combatre encor plus d'un rival.

LE MARQUIS.

Le don de votre cœur couvre un peu trop de gloire
Pour n'être que le prix d'une seule victoire ;
Vous n'avez qu'à nommer...

LA COMTESSE.

Non, non, je ne veux pas
Vous exposer sans cesse à de nouveaux combats.

LE MARQUIS.

Est-ce ce financier de noblesse mineure
Qui s'est fait depuis peu gentilhomme en une heure,
Qui bâtit un palais sur lequel on a mis,
Dans un grand marbre noir, en or : « l'Hôtel Damis » ;
Luy qui voyoit jadis imprimé sur sa porte :
« Bureau du pied-fourché, chair salée et chair morte » ;
Qui dans mille portraits expose ses ayeux,
Son pere, son grand-pere, et les place en tous lieux,
En sa maison de ville, en celle de campagne,
Les fait venir tout droit des comtes de Champagne
Et de ceux de Poitou, d'autant que, pour certain,
L'un s'appelloit Champagne, et l'autre Poitevin ?

LA COMTESSE.

A vos transports jaloux un autre se dérobe.

LE MARQUIS.

C'est donc ce senateur, cet Adonis de robe,

Ce docteur en soupez, qui se taît au palais,
Et sçait sur des ragoûts prononcer des arrêts ;
Qui juge sans appel sur un vin de Champagne ,
S'il est de Reims, du clos, ou bien de la montagne ;
Qui, de livres de droit toujours débarassé,
Porte cuisine en poche et poivre concassé ?

LA COMTESSE.

Non, Marquis, c'est Dorante, et j'ay sceu m'en défaire.

LE MARQUIS.

Quoy ! Dorante ? cet homme à maintien debonnaire,
Ce croquant qu'à l'instant je viens de voir sortir ?

LA COMTESSE.

C'est luy même.

LE MARQUIS.

Et parbleu ! vous deviez m'avertir,
Nous nous serions parlez sans sortir de la sale ;
Je ne suis pas méchant ; mais, sans bruit, sans scandale,
Sans luy donner le temps seulement de crier,
Pour luy votre fenêtre eût servi d'escalier.

LA COMTESSE.

Vous êtes turbulent. Si vous étiez plus sage ,
On pourroit...

LE MARQUIS.

La sagesse est tout mon apanage.

LA COMTESSE.

Quoy qu'un engagement m'ait toujours fait horreur,
On auroit avec vous quelque affaire de cœur.

LE MARQUIS.

Ah ! parbleu, volontiers. Vous me chatoüillez l'ame.
Par affaire de cœur qu'entendez-vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-même assurément.

LE MARQUIS.

Est-ce pour mariage, ou bien pour autrement?

LA COMTESSE.

Quoy! vous prétendriez, si j'avois la foiblesse?...

LE MARQUIS.

Ah! ma foy, l'on n'a plus tant de delicatesse ;
On s'aime pour s'aimer tout autant que l'on peut,
Le mariage suit, et vient après s'il veut.

LA COMTESSE.

Je pretens que l'hymen soit le but de l'affaire,
Et ne donne mon cœur que pardevant notaire.
Je veux un bon contrat sur de bon parchemin,
Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.

LE MARQUIS.

Vous aimez chastement, je vous en felicite,
Et je me donne à vous avec tout mon merite,
Quoy que cent fois le jour on me mette à la main
Des partis à fixer un empereur romain.

LA COMTESSE.

Je croy que nos deux cœurs seront toujours fidelles.

LE MARQUIS.

Oh parbleu! nous vivrons comme deux tourterelles.
Pour vous porter, Madame, un cœur tout dégagé,
Je vais dans ce moment signifier congé
A des beautez sans nombre à qui mon cœur renonce,
Et vous aurez dans peu ma derniere réponse.

LA COMTESSE.

Adieu, fasse le Ciel, Marquis, que dans ce jour
Un hymen soit le sceau d'un si parfait amour.

SCENE VII.

LE MARQUIS, *seul*.

Hé bien, Marquis, tu vois, tout rit à ton mérite ;
Le rang, le cœur, le bien, tout pour toy sollicite,
Tu dois être content de toy par tout pays,
On le seroit à moins ; allons, saute, Marquis.
Quel bonheur est le tien ! Le Ciel, à ta naissance,
Répandit sur tes jours sa plus douce influence ;
Tu fus, je croy, paîtri par les mains de l'Amour :
N'es-tu pas fait à peindre ? Est-il homme à la Cour
Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine,
Une jambe mieux faite, une taille plus fine ?
Et pour l'esprit, parbleu, tu l'as des plus exquis ;
Que te manque-t-il donc ? Allons, saute, Marquis.
La nature, le ciel, l'amour, et la fortune
De tes prosperitez font leur cause commune ;
Tu sôtiens ta valeur avec mille hauts faits,
Tu chantes, danses, ris, mieux qu'on ne fit jamais ;
Les yeux à fleur de tête, et les dents assez belles,
Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles ?
Prés du sexe tu vins, tu vis, et tu vainquis,
Que ton sort est heureux ! allons saute, Marquis.

SCENE VIII.

HECTOR, LE MARQUIS.

HECTOR.

Attendez un moment. Quelle ardeur vous transporte ?
Hé quoy ! Monsieur, tout seul vous sautez de la sorte ?

LE MARQUIS.

C'est un pas de balet que je veux repasser.

HECTOR.

Mon maître, qui me suit, vous le fera danser,
Monsieur, si vous voulez.

LE MARQUIS.

Que dis-tu là, ton maître !

HECTOR.

Ouy, Monsieur, à l'instant vous l'allez voir paroître.

LE MARQUIS.

En ces lieux je ne puis plus long-temps m'arrêter :
Pour cause nous devons tous deux nous éviter ;
Quand ma verve me prend, je ne suis plus traitable,
Il est brutal, je suis emporté comme un diable,
Il manque de respect pour les vice-baillifs,
Et nous aurions du bruit. Allons, saute, Marquis.

SCENE IX.

HECTOR, *seul.*

Allons, saute, Marquis. Un tour de cette sorte
Est volé d'un Gascon, ou le diable m'emporte.
Il vient de la Garonne. Oh ! parbleu, dans ce temps,
Je n'aurois jamais cru les marquis si prudens.
Je ris ; et cependant mon maître, à l'agonie,
Cede en un lansquenet à son mauvais genie.
Le voicy : ses malheurs sur son front sont écrits ;
Il a tout le visage et l'air d'un premier-pris.

SCENE X.

VALERE, HECTOR.

VALERE.

Non, l'enfer en courroux et toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te louë, ô destin, de tes coups redoublez ;
Je n'ay plus rien à perdre, et tes vœux sont comblez ;
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moy, cherche une autre victime.

HECTOR.

Il est sec.

VALERE.

De serpens mon cœur est devoré,

Tout semble en un moment contre moy conjuré.

(*Il prend Hector à la cravatte.*)

Parle, as-tu jamais veu le sort et son caprice
 Accabler un mortel avec plus d'injustice,
 Le mieux assassiner ? Perdre tous les partis,
 Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier-pris !
 Répond-moy donc, bourreau !

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALERE.

As-tu vû de tes jours trahison aussi haute ?
 Sort cruel ! ta malice a bien sçû triompher,
 Et tu ne me flatois que pour mieux m'étouffer.
 Dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre ;
 Confus, desespéré, je suis prêt à me pendre

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
 Dont vous puissiez, Monsieur, acheter un licou.
 Voudriez-vous souper ?

VALERE.

Que la foudre t'écrase.

Ah ! charmante Angelique ! en l'ardeur qui m'embrase,
 A vos seules bontez je veux avoir recours ;
 Je n'aimeray que vous, m'aimeriez-vous toujours ?
 Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
 N'est point si malheureux, puis qu'enfin il vous aime.

HECTOR

Notre bourse est à fond, et par un sort nouveau,
 Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALERE.

Calmons le desespoir où la fureur me livre ;
Approche ce fauteuil, va me chercher un livre.

HECTOR.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

VALERE.

Celuy qui te viendra le premier sous la main ;
Il m'importe peu : prens dans ma bibliotheque.

HECTOR.

Voila Seneque.

VALERE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Seneque ?

VALERE.

Ouy, ne sçais-tu pas lire ?

HECTOR.

Hé ! vous n'y pensez pas ;
Je n'ay lû de mes jours que dans des almanachs.

VALERE.

Ouvre, et lis au hazard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pieces.

VALERE.

Lis donc.

HECTOR *lit.*

« Chapitre VI : *Du Mépris des richesses.*

« La fortune offre aux yeux des brillans mensongers :

« Tous les biens d'icy-bas sont faux et passagers ;

« Leur possession trouble, et leur perte est legere ;

« Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire. »
 Lorsque Seneque fit ce chapitre éloquent,
 Il avoit, comme vous, perdu tout son argent.

VALERE, *se levant.*

Vingt fois le premier-pris! Dans mon cœur il s'élève
(Il s'assied.)

Des mouvemens de rage. Allons, poursuis, acheve.

HECTOR.

« L'or est comme une femme : on n'y sçauroit toucher
 « Que le cœur par amour ne s'y laisse attacher.
 « L'un et l'autre, en ce temps, si-tost qu'on les manie,
 « Sont deux grands remoras pour la philosophie. »
 N'ayant plus de maîtresse, et n'ayant pas un sou,
 Nous philosopherons maintenant tout le sou.

VALERE.

De mon sort desormais vous serez seule arbitre,
 Adorable Angelique. Acheve ton chapitre.

HECTOR.

« Que faut-il?... »

VALERE.

Je benis le sort et ses revers,
 Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
 Finy donc.

HECTOR.

« Que faut-il à la nature humaine?
 « Moins on a de richesse, et moins on a de peine :
 « C'est posséder les biens que savoir s'en passer. »
 Que ce mot est bien dit, et que c'est bien penser!
 Ce Seneque, Monsieur, est un excellent homme.
 Etoit-il de Paris?

VALERE.

Non, il étoit de Rome.

Dix fois à carte triple estre pris le premier!

HECTOR.

Ah! Monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALERE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre ;
J'ay cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre :
La rivière, le feu, le poison et le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, Monsieur, chanter un petit air,
Votre maître à chanter est icy; la musique
Peut-être calmeroit cette humeur frenetique.

VALERE.

Que je chante?

HECTOR.

Monsieur.

VALERE.

Que je chante, bourreau!

Je veux me poignarder; la vie est un fardeau
Qui pour moy desormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agreable.
Qu'un joueur est heureux! sa poche est un trésor;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or,
Disiez-vous.

VALERE.

Ah! je sens redoubler ma colere.

HECTOR.

Monsieur, contraignez-vous, j'apperçois votre pere.

SCENE XI.

GERONTE, VALERE, HECTOR.

GERONTE.

Pour quel sujet, mon fils, criez vous donc si fort?
Est-ce toy, malheureux, qui causes son transport?

VALERE.

Non pas, Monsieur.

HECTOR.

Ce sont des vapeurs de morale
Qui nous vont à la tête, et que Seneque exhale.

GERONTE.

Qu'est-ce à dire, Seneque?

HECTOR.

Ouy, Monsieur ; maintenant
Que nous ne jouïons plus, notre unique ascendant
C'est la philosophie, et voila notre livre :
C'est Seneque.

GERONTE.

Tant mieux ; il apprend à bien vivre.
Son livre est admirable et plein d'instructions,
Et rend l'homme brutal maître des passions.

HECTOR.

Ah ! si vous aviez lû son *Traité des richesses*,
Et le mépris qu'on doit faire de ses maîtresses ;
Comme la femme icy n'est qu'un vray remora,
Et que lorsqu'on y touche... on en demeure-là...

Qu'on gagne quand on perd... que l'amour dans nos ames...

Ah ! que ce livre-là connoissoit bien les femmes !

GERONTE.

Hector, en peu de temps, est devenu docteur.

HECTOR.

Ouy, Monsieur, je sçaurai tout Seneque par cœur.

GERONTE.

Je vous cherche en ces lieux avec impatience,
Pour vous dire, mon fils, que votre hymen s'avance :
Je quitte le notaire, et j'ay vû les parens,
Qui d'une et d'autre part me paroissent contens ;
Vous avez vû, je croy, Angelique, et j'espere
Que son consentement...

VALERE.

Non pas encor, mon pere,
Certaine affaire m'a...

GERONTE.

Vrayment, pour un amant,
Vous faites voir, mon fils, bien peu d'empressement ;
Courez-y, dites-lui que ma joye est extrême ;
Que, charmé de ce nœud, dans peu j'iray moy-même
Luy faire compliment et l'embrasser...

HECTOR.

Tout doux !

Monsieur fera cela tout aussi bien que vous.

VALERE.

Penetré des bontez de celuy qui m'envoye,
Je vais de cet employ m'acquitter avec joye.

HECTOR.

Il vous plaira toujours d'être mémoratif

D'un papier que tantôt d'un air rebarbatif,
Et même avec scandale...

GERONTE.

Ouy da, laisse-moy faire ;
Le mariage fait, nous verrons cette affaire.

HECTOR.

J'iray donc sur ce pied vous visiter demain ?
(*Il sort.*)

GERONTE.

Graces au Ciel, mon fils est dans le bon chemin.
Par mes soins paternels, il surmonte la pente
Où l'entraînoit du jeu la passion ardente.
Ah ! qu'un pere est heureux qui voit en un moment
Un cher fils revenir de son égarement !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ANGELIQUE, NERINE.

DORANTE.

EH! Madame, cessez d'éviter ma presence :
Je ne viens point, armé contre votre inconstance,
Faire éclater icy mes sentimens jaloux,
Ny par des mots piquans exhaler mon courroux.
Plus que vous ne pensez mon cœur vous justifie.
Votre legereté veut que je vous oublie ;
Mais, loin de condamner votre cœur inconstant,
Je suis assez vangé si j'en puis faire autant.

ANGELIQUE.

Que votre emportement en reproches éclate,
Je merite les noms de volage, d'ingrate ;
Mais enfin de l'amour l'imperieuse loy
A l'hymen que je crains m'entraîne malgré moy.
J'en prévoiy les dangers ; mais un sort tirannique...

DORANTE.

Votre cœur est hardy, genereux, heroïque :
Vous voyez devant vous un abîme s'ouvrir,
Et vous ne laissez pas, Madame, d'y courir !

NERINE.

Quand j'en devois mourir, je ne puis plus me taire ;
Je vous empêcheray de terminer l'affaire ;
Ou si dans cet amour votre cœur engagé
Persiste en ses desseins, donnez-moy mon congé :
Je suis fille d'honneur, je ne veux pas qu'on dise
Que vous ayez, sous moy, fait pareille sottise ;
Valere est un indigne, et, malgré son serment,
Vous voyez tous les jours qu'il joüe impunément.

ANGELIQUE.

En faveur de mon foible, il faut luy faire grace :
De la fureur du jeu veux-tu qu'il se défasse,
Helas ! quand je ne puis me défaire aujourd'huy
Du lâche attachement que mon cœur a pour luy ?

DORANTE.

Ces feux sont trop charmans pour vouloir les éteindre.
Je ne suis point, Madame, icy pour vous contraindre :
Mon neveu vous épouse, et je viens seulement
Donner à votre hymen un plein consentement.

SCENE II.

M^{me} LA RESSOURCE, ANGELIQUE,
DORANTE, NERINE.

NERINE.

Madame la Ressource icy ! qu'y viens-tu faire ?

M^{me} LA RESSOURCE.

Je cherche un cavalier pour finir une affaire...
On tâche autant qu'on peut, dans son petit trafic,
A gagner ses dépens en servant le public.

ANGELIQUE.

Cette Nerine-là connoît toute la France.

NERINE.

Pour vivre il faut avoir plus d'une connoissance :
C'est une illustre au moins , et qui sçait en secret
Couler adroitement un amoureux poulet.
Habile en tous métiers , intrigante parfaite ,
Qui prête , vend , revend , brocante , troque , achete ,
Met à perfection un hymen ébauché ,
Vend son argent bien cher , marie à bon marché.

M^{me} LA RESSOURCE.

Votre bonté pour moy toujours se renouvelle ,
Vous avez si bon cœur...

NERINE.

Il fait bon avec elle ,
Je vous en avertis. En bijoux et brillans ,
En poche elle a toujours plus de vingt mille francs.



DORANTE.

Mais ne craignez-vous point qu'un soir dans le silence...

NERINE.

Bon, bon ! tous les filoux sont de sa connoissance.

M^{me} LA RESSOURCE.

Nerine rit toujours.

NERINE.

Montrez-nous votre écrain.

M^{me} LA RESSOURCE.

Volontiers. J'ay toujours quelques bijoux en main.

Regardez ce rubis : je vais en faire affaire

Avec et pardevant un conseiller notaire ;

Pour certaine chanteuse, on dit qu'il en tient-là.

NERINE.

Le drôle veut passer quelque acte à l'Opera.

Mais voicy la comtesse.

M^{me} LA RESSOURCE.

On m'attend, je vous quitte.

NERINE.

Non, non ; sur vos bijoux j'ay des droits de visite.

SCENE III.

LA COMTESSE , ANGELIQUE , DORANTE ,
NERINE , M^{me} LA RESSOURCE.

LA COMTESSE.

Votre choix est-il fait ? peut-on enfin sçavoir

A qui vous pretendez vous marier ce soir ?

ANGELIQUE.

Ouy, ma sœur, il est fait, et ce choix doit vous plaire,
Puis qu'avant moy pour vous vous avez sçû le faire.

LA COMTESSE.

Apparemment, Monsieur est ce mortel heureux,
Ce fidelle aspirant dont vous comblez les vœux?

DORANTE.

A ce bonheur charmant je n'ose pas pretendre.
Si Madame eût gardé son cœur pour le plus tendre,
Plus que tout autre amant j'aurois pû l'esperer.

LA COMTESSE.

La perte n'est pas grande, et se peut reparer.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, ANGELIQUE,
DORANTE, M^{me} LA RESSOURCE, NERINE.

LE MARQUIS.

Charmé de vos beautez, je viens enfin, Madame,
Icy mettre à vos pieds et mon corps et mon ame,
Vous serez, par ma foy, Marquise cette fois,
Et j'ay sur vous enfin laissé tomber mon choix.

M^{me} LA RESSOURCE, [*à part*].

Cet homme m'est connu.

LA COMTESSE.

Monsieur, je suis ravie
De m'unir avec vous le reste de ma vie.
Vous êtes gentilhomme, et cela me suffit.

LE MARQUIS.

Je le suis, du deluge.

M^{me} LA RESSOURCE, [*à part*].

Ouy : c'est luy qui le dit.

LE MARQUIS.

Et, faisant avec moy cette heureuse alliance,
 Vous pourrez vous vanter que gentilhomme en France
 Ne tirera de vous, si vous me l'ordonnez,
 Des enfans de tout point mieux conditionnez.
 Vous verrez si je ments.

(*A M^{me} la Ressource.*)

Ah! vous voila, Madame!

[*A la comtesse.*]

Et que faites-vous donc icy de cette femme?

NERINE.

Vous la connoissez?

LE MARQUIS.

Moy? je ne sçay ce que c'est.

M^{me} LA RESSOURCE.

Ah! je vous connois trop, moy, pour mon intérêt.
 Quand vous resoudrez-vous, monsieur le gentilhomme
 Fait du temps du deluge, à me payer ma somme,
 Mes quatre cens écus prêtez depuis cinq ans?

LE MARQUIS.

Pour me les demander vous prenez bien le temps!

M^{me} LA RESSOURCE.

Je veux aux yeux de tous vous en faire avanie,
 A toute heure, en tous lieux.

LE MARQUIS.

Eh! vous révez, ma mie.

M^{me} LA RESSOURCE.

Voicy le grand mercy, d'obliger des ingrats ;
Après l'avoir tiré d'un aussi vilain pas...
Baste... !

LA COMTESSE.

Parlez , parlez.

M^{me} LA RESSOURCE.

Non, non, il est trop rude
D'aller de ses parens montrer la turpitude.

LA COMTESSE.

Comment donc ?

LE MARQUIS [*à part*].

Ah ! je grille.

M^{me} LA RESSOURCE.

Au Châtelet, sans moy,
On le verroit encor vivre aux dépens du Roy.

NERINE.

Quoy ! monsieur le marquis ?

M^{me} LA RESSOURCE.

Luy, marquis ? C'est l'Epine :
Je suis marquise donc , moy, qui suis sa cousine ?
Son pere étoit huissier à verge dans le Mans.

LE MARQUIS.

Vous en avez menty.

[*A part.*]

Maugrebleu des parens !

M^{me} LA RESSOURCE.

Mon oncle n'étoit pas huissier, qu'il t'en souviene ?

LE MARQUIS.

Son nom étoit connu dans le haut et bas Maine.

NERINE.

Votre pere étoit donc un marquis exploitant ?

ANGELIQUE.

Vous aviez-là, ma sœur, un fort illustre amant.

M^{me} LA RESSOURCE.

C'est moi qui l'ay nourri quatre mois sans reproche,
Quand il vint à Paris en giestres par le coche.

LE MARQUIS.

D'accord, puisqu'on le sçait, mon pere étoit huissier,
Mais huissier à cheval: c'est comme chevalier.
Cela n'empêche pas que dans ce jour, Madame,
Nous ne mettions à fin une si belle flame;
Jamais ce feu pour vous ne fut si violent,
Et jamais tant d'appas...

LA COMTESSE.

Taisez-vous, insolent.

LE MARQUIS.

Insolent, moy qui dois honorer votre couche,
Et par qui vous devez quelque jour faire souche!

LA COMTESSE.

Sors d'icy, malheureux, porte ailleurs tes amours.

LE MARQUIS.

Ouy! l'on agit de même avec les gens de Cour!
On reconnoît si mal le rang et le merite!
J'en suis, parbleu, ravy; pour le coup, je vous quitte:
J'ay pour briller ailleurs mille talens acquis.
Le Ciel vous tienne en joie; allons, saute, marquis!

(*Il sort.*)

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir, ma sœur, et je vous laisse;

Avec qui vous voudrez finissez de tendresse ;
Coupez , taillez , rognez , je m'en lave les mains :
Desormais pour toujours je renonce aux humains.
(*Elle s'en va.*)

SCENE V.

DORANTE, ANGELIQUE, NERINE,
M^{me} LA RESSOURCE.

DORANTE.

Ils prennent leur party.

M^{me} LA RESSOURCE.

La rencontre est plaisante ;
Je l'ay démarquisé bien loin de son attente ;
J'en voudrois faire autant à tous les faux marquis.

NERINE.

Vous auriez , par ma foy, bien à faire à Paris.
Il est tant de traitans qu'on voit, depuis la guerre,
En modernes seigneurs sortir de dessous terre,
Qu'on ne s'étonne plus qu'un laquais, un pied-plat,
De sa vieille mandille achette un marquisat.

ANGELIQUE.

Vous avez découvert icy bien du mystere.

M^{me} LA RESSOURCE.

De quoy s'avise-t-il de me rompre en visiere ?
Mais, aux grands mouvemens qu'en ce lieu je puis voir,
Madame se marie ?

NERINE.

Ouy, vrayment, dés ce soir.

M^{me} LA RESSOURCE, *fouillant dans sa poche.*
 J'en ay bien de la joye. Il faut que je luy montre
 Deux pendans de brillans que j'ay là de rencontre :
 J'en feray bon marché. Je croy que les voila ;
 Ils sont des plus parfaits. Non, ce n'est pas cela :
 C'est un portrait de prix , mais il n'est pas à vendre.

NERINE.

Faites-le voir.

M^{me} LA RESSOURCE.

Non, non , on doit me le reprendre.

NERINE, *luy arrachant.*

Oh ! je suis curieuse , il faut me montrer tout.
 Que les brillans sont gros ! ils sont fort de mon goût.
 Mais que vois-je, grands dieux ! quelle surprise extrême !
 Aurois-je la berlüe ? hé ! ma foy, c'est luy-même.
 Ah !...

(*Elle fait un grand cry.*)

ANGELIQUE.

Qu'as-tu donc, Nerine ? et te trouves-tu mal ?

NERINE.

Votre portrait, Madame, en propre original.

ANGELIQUE.

Mon portrait ? es-tu folle ?

NERINE, *pleurant.*

Ah ! ma pauvre maîtresse,

Faut-il vous voir ainsi durement mise en presse ?

M^{me} LA RESSOURCE.

Que veux dire cecy ?

ANGELIQUE.

Tu te trompes ; voy mieux.

NERINE.

Regardez-donc vous même, et voyez par vos yeux.

ANGELIQUE.

Tu ne te trompes point, Nerine, c'est luy-même,
C'est mon portrait, hélas! qu'en mon ardeur extrême,
Je viens de luy donner pour prix de ses amours,
Et qu'il m'avoit juré de conserver toujours.

M^{me} LA RESSOURCE.

Votre portrait! il est à moy, sans vous déplaire,
Et j'ay presté dessus mille écus à Valere.

ANGELIQUE.

Juste ciel!

NERINE.

Le fripon!

DORANTE, *prenant le portrait.*

Je veux aussi le voir.

M^{me} LA RESSOURCE.

Ce portrait m'appartient, et je pretens l'avoir.

DORANTE, *prenant le portrait.*

Laissez-moy le garder un moment, je vous prie,
C'est la seule faveur qu'on m'a faite en ma vie.

ANGELIQUE.

C'en est fait; pour jamais je le veux oublier.

NERINE.

S'il met votre portrait ainsi chez l'usurier,
Estant encore amant, il vous vendra, Madame,
A beaux deniers comptans quand vous serez sa femme.

(A M^{me} la Ressource.)

Mais le voicy qui vient. A trois ou quatre pas,
De grace éloignez-vous, et ne vous montrez pas.

M^{me} LA RESSOURCE.

Mais pourquoi...?

DORANTE.

Du portrait ne soyez plus en peine.

M^{me} LA RESSOURCE, *se mettant derriere.*

Lorsque je le verray, j'en seray plus certaine.

SCENE VI.

VALERE, ANGELIQUE, DORANTE,
NERINE, M^{me} LA RESSOURCE, HECTOR.

VALERE.

Quel bonheur est le mien ! Enfin voicy le jour,
Madame, où je dois voir triompher mon amour.
Mon cœur tout pénétré... Mais ciel ! quelle tristesse,
Nerine, a pû saisir ta charmante maîtresse ?
Est-ce ainsi que tantost...

NERINE.

Bon ! ne sçavez-vous pas ?
Les filles sont, Monsieur, tantôt haut, tantôt bas.

VALERE.

Hé quoy ! changer si tôt ?

ANGELIQUE.

Ne craignez point, Valere,
Les funestes retours de mon humeur legere ;
Le portrait dont ma main vous a fait possesseur
Vous est un sûr garant que vous avez mon cœur.

VALERE.

Que ce tendre discours me charme et me rassure !

NERINE.

Tu ne seras heureux, par ma foy, qu'en peinture.

ANGELIQUE.

Quiconque a mon portrait, sans crainte de rival,
Doit avoir la copie avec l'original.

VALERE.

Madame, en ce moment que mon ame est contente !

ANGELIQUE.

Ne consentez-vous pas à ce party, Dorante ?

DORANTE.

Je veux ce qui vous plaît ; vos ordres sont pour moy
Les décrets respectez d'une suprême loy.
Votre bouche, Madame, a prononcé sans feindre,
Et mon cœur subira votre arrêt sans se plaindre.

HECTOR.

De l'arrêt tout du long il va payer les frais.

ANGELIQUE.

Valere, vous voyez pour vous ce que je fais.

VALERE.

Jamais tant de bontez...

ANGELIQUE.

Montrez donc sans attendre
Le portrait que de moy vous avez voulu prendre,
Et que votre rival sache à quoy s'en tenir.

VALERE, *fouillant dans sa poche.*

Soit... Mais permettez-moy de vous desobéir,
C'est mon oncle : en voyant de mon amour ce gage,
Il jouëroit à vos yeux un mauvais personnage.

Vous sçavez bien qui l'a.

ANGELIQUE.

Vous pouvez le montrer ;
Il verra mon portrait sans se desesperer.

DORANTE.

Madame au plus heureux accordant la victoire,
Le triomphe est trop beau pour n'en pas faire gloire.

VALERE, *fouillant toujours dans sa poche.*

Puisque vous le voulez, il faut vous le chercher ;
Mais je n'auray du moins rien à me reprocher.
Vous voulez un témoin, il faut vous satisfaire.

HECTOR, *appercevant M^{me} la Ressource.*

Ah ! nous sommes perdus : j'apperçois l'usuriere !

VALERE.

C'est votre faute, si...

(*A Hector.*)

Qu'as-tu fait du portrait ?

HECTOR.

Du portrait ?

VALERE.

Ouy, maraut, parle, qu'en as-tu fait ?

HECTOR, *tournant la main par derriere
à M^{me} la Ressource.*

Madame la Ressource, un moment, sans paroître,
Prêtez-nous notre gage.

VALERE.

Ah chien ! ah double traître !

Tu l'as perdu.

HECTOR.

Monsieur.

VALERE.

Il faut que ton trépas. .

HECTOR, *à genoux.*

Ah! Monsieur, arrêtez, et ne me tuez pas.
Voyant dans ce portrait Madame si jolie,
Je l'ay mis chez un peintre : il m'en fait la copie.

VALERE.

Tu l'as mis chez un peintre?

HECTOR.

Ouy, Monsieur.

VALERE.

Ah! maraut,

Va, cours me le chercher, et reviens au plutôt.

DORANTE, *montrant le portrait.*

Epargnez-luy ces pas. Il n'est plus temps de feindre :
Le voicy.

HECTOR.

Nous voila bien achevez de peindre.

Ah carogne!

VALERE.

Le peintre...

ANGELIQUE.

Avec de vains détours,

Ingrat, ne croyez pas qu'on m'abuse toujours.

VALERE.

Madame, en verité, de telles épithetes
Ne me vont point du tout.

ANGELIQUE.

Perfide que vous êtes,

Ce portrait que tantôt je vous avois donné

Pour le gage d'un cœur le plus passionné,
Malgré tous vos sermens, parjure, à la même heure,
Vous l'avez mis en gage!

VALERE.

Ah! qu'à vos yeux je meure!

ANGELIQUE.

Ah! cessez de vouloir plus long-temps m'outrager,
Cœur lâche.

HECTOR.

Nous devons tantôt le dégager ;
Et contre mon avis vous avez fait la chose.

M^{me} LA RESSOURCE.

De tous vos débats, moy, je ne suis point la cause,
Et je prétens avoir mon portrait, s'il vous plaist.

DORANTE.

Laissez-le-moy garder, j'en payerai l'intérêt
Si fort qu'il vous plaira.

SCENE DERNIERE.

GERONTE, ANGELIQUE, VALERE,
DORANTE, NERINE, M^{me} LA RESSOURCE,
HECTOR.

GERONTE.

Que mon ame est ravie
De voir qu'avec mon fils un tendre hymen vous lie!
J'attens depuis long-temps ce fortuné moment.

NERINE.

Son cœur ressent, je croy, le même empressement.

GERONTE.

De vous trouver icy je suis ravy, mon frere :
Vous prenez, croyez-moy, comme il faut cette affaire,
Et l'hymen de Madame, à vous en parler net,
N'étoit en verité point du tout votre fait.

DORANTE.

Il est vray.

GERONTE.

Le notaire en ce lieu va se rendre ;
Avec luy nous prendrons le party qu'il faut prendre.

NERINE.

Oh! par ma foy, Monsieur, vous ne prendrez qu'un rat,
Et le notaire peut remporter son contrat.

GERONTE.

Comment donc ?

ANGELIQUE.

Autrefois mon cœur eut la foiblesse
De rendre à votre fils tendresse pour tendresse ;
Mais la fureur du jeu dont il est possédé,
Pour mon portrait enfin son lâche procedé,
Me font ouvrir les yeux ; et, contre mon attente ,
En ce moment, Monsieur, je me donne à Dorante.
Acceptez-vous ma main ?

DORANTE.

Ah ! je suis trop heureux
Que vous vouliez encor...

GERONTE, à Hector.

Parle, toy, si tu veux ,
Explique ce mystere.

HECTOR.

Oh ! par ma foy, je n'ose,
 * Ce recit est trop triste en vers ainsi qu'en prose.

GERONTE.

Parle donc.

HECTOR.

Pour avoir mis sans reflexion
 Le portrait de Madame une heure en pension
 Chez cette chienne-là, que Lucifer confonde !
 On nous donne un congé le plus cruel du monde.

GERONTE.

Sans vouloir davantage icy l'interroger,
 Sa folle passion m'en fait assez juger.
 J'ay peine à retenir le courroux qui m'agite.
 Fils indigne de moy, va, je te desherite,
 Je ne veux plus te voir après cette action,
 Et te donne cent fois ma malediction.

HECTOR.

Le beau présent de nôce !

ANGELIQUE, *donnant la main à Dorante.*

A jamais je vous laisse.
 Si vous êtes heureux au jeu comme en maîtresse,
 Et si vous conservez aussi mal ses presens,
 Vous ne ferez, je croy, fortune de long-temps.

M^{me} LA RESSOURCE.

Et mon portrait, Monsieur, vous plaist-il me le rendre ?

DORANTE.

Vous n'aurez rien perdu dans ces lieux pour attendre,

Ny toy, Nerine, aussi. Suivez-moy toutes deux.

(A Valere.)

Quelqu'autrefois, Monsieur, vous serez plus heureux.

M^{me} LA RESSOURCE, *faisant la reverence à Valere.*

En toute occasion, soyez seur de mon zele.

(Elle sort.)

HECTOR.

Adieu, tison d'enfer, fesse-mathieu femelle !

NERINE, *s'en allant, fait la reverence.*

Grace au Ciel, ma maitresse a tiré son enjeu.

Vous épouser, Monsieur, c'étoit joüer gros jeu.

VALERE, *à Hector qui s'en va aussi.*

Où vas-tu donc ?

HECTOR.

Je vais à la bibliotheque

Prendre un livre, et vous lire un traité de Seneque.

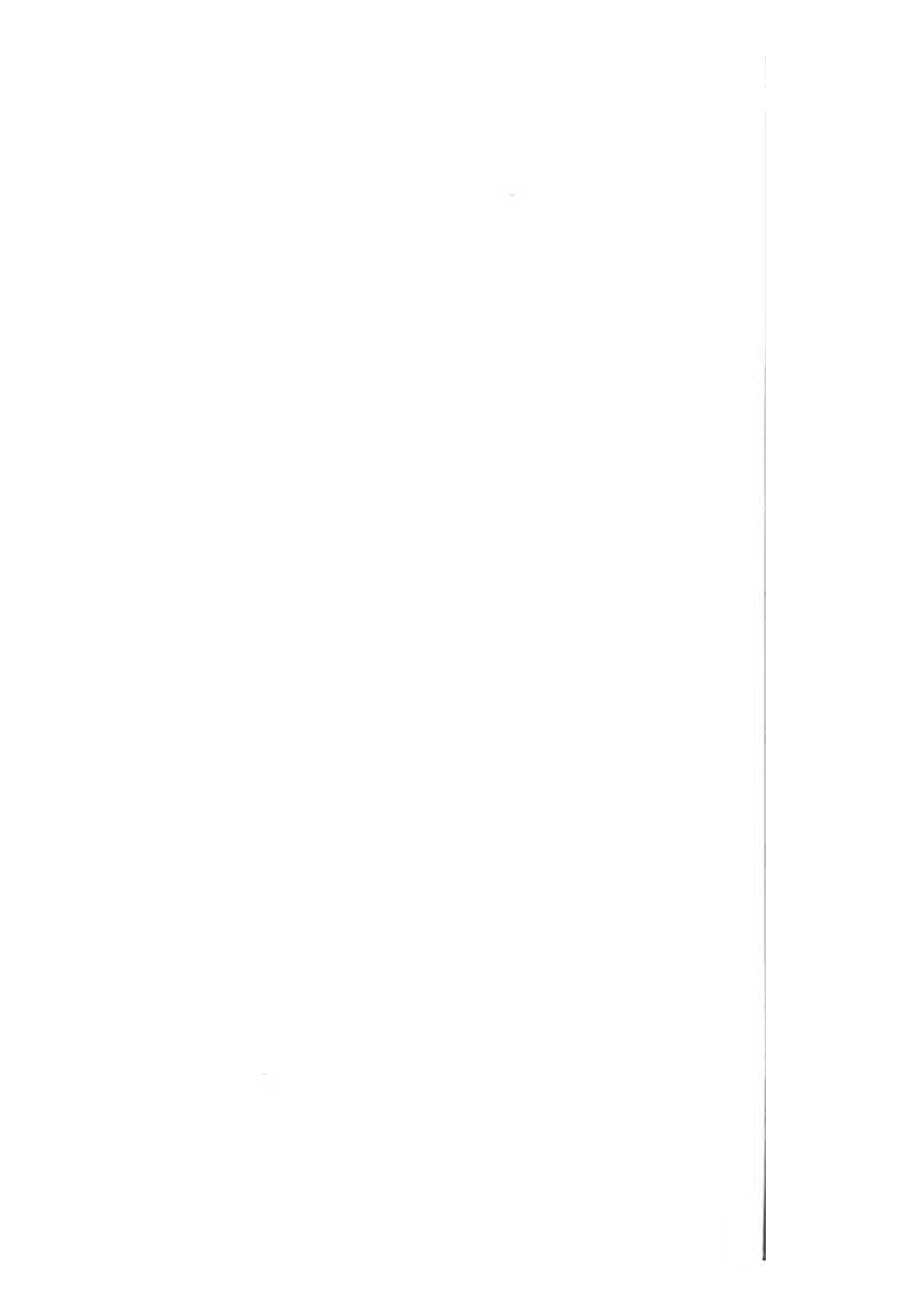
VALERE.

Va, va, consolons-nous, Hector, et quelque jour,

Le jeu m'acquittera des pertes de l'amour.

FIN.





LE DISTRAIT

COMEDIE

REPRESENTÉE EN 1698

ACTEURS

LEANDRE, distrait.

CLARICE, amante de Leandre.

MADAME GROGNAC.

ISABELLE, fille de M^{me} Grognac.

LE CHEVALIER, frere de Clarice et amant d'Isabelle.

VALERE, oncle de Clarice et du Chevalier.

LISETTE, servante d'Isabelle.

CARLIN, valet de Leandre.

POITEVIN.

La scene est à Paris, dans une maison commune.



LE DISTRAIT

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

VALERE, M^{me} GROGNAC.

VALERE.

Quoy ! toujours opposée à toute une famille ?
M^{me} GROGNAC.

Ouy.

VALERE.

Vous ne voulez point marier votre fille ?
M^{me} GROGNAC.

Non.

VALERE.

Quand on vous en parle, on vous met en courroux.

M^{me} GROGNAC.

Ouy.

VALERE.

Vous ne prendrez point des sentimens plus doux?

M^{me} GROGNAC.

Non.

VALERE.

Fort bien ; non, ouy, non : beau discours ! Vos repliques
Me paroissent, pour moy, tout-à-fait laconiques.
Mais, pour mieux raisonner avec vous là-dessus,
Et pour rendre un moment le discours plus diffus,
Dites-moy, s'il vous plaist, la veritable cause
Qui vous fait rejeter les partis qu'on propose.
Ce fameux partisan, par exemple, pourquoy...

M^{me} GROGNAC.

Eh ! fi Monsieur, fi donc ! vous radotez, je croy.
Il est trop riche.

VALERE.

Ah, ah ! nouvelle est la maxime.

M^{me} GROGNAC.

Gagne-t'on en cinq ans un million sans crime ?
Je hais ces fort-vêtus qui, malgré tout leur bien,
Sont un jour quelque chose, et le lendemain rien.

VALERE.

Et ce jeune marquis, cet homme d'importance ?
Vous ne luy pouvez pas reprocher sa naissance.
Il a les airs de Cour, parle haut, chante, rit ;
Il est bien fait, il a du cœur et de l'esprit.

M^{me} GROGNAC.

Il est trop gueux.

VALERE.

Fort bien ; la réponse est honneste,
Et vous avez toujours quelque défaite prête.
Il s'offre deux partis, vous les chassez tous deux :
Le premier est trop riche, et le second trop gueux.
Dans vos brusques humeurs, je ne puis vous comprendre ;
Comment prétendez-vous que soit fait votre gendre ?

M^{me} GROGNAC.

Je prétens qu'il soit fait comme on n'en trouve point :
Qu'il soit posé, discret, accompli de tout point ;
Qu'il ait, avec du bien, une honneste naissance ;
Qu'il ne fasse point voir ces traits de pétulance,
Ces actions de fou, ces airs évapomez,
Dignes productions des cerveaux mal timbrez ;
Qu'il ait auprès du sexe un peu de politesse ;
Qu'il mêle à ses discours certain air de sagesse ;
Qu'il ne soit point enfin, pour tout dire de luy,
Comme les jeunes gens que je vois aujourd'hui.

VALERE.

Cet homme à rencontrer sera tres-difficile,
Et si vous le trouvez, je vous tiens fort habile.
Vous nous en faites voir un rare et beau portrait,
Et, si vous ne voulez de gendre qu'ainsi fait,
Quoi qu'Isabelle soit et riche et de famille,
Elle court grand hazard de vivre et mourir fille.

M^{me} GROGNAC.

Non : Leandre est l'époux que je veux luy donner.

VALERE.

Leandre ?

M^{me} GROGNAC.

Ce party semble vous étonner ;
 Mais c'est un fait, Monsieur, dont peu je me soucie.
 Et je le trouve, moy, selon ma fantaisie.
 Je sçay bien qu'à parler de luy sans passion
 Il est particulier en sa distraction ;
 Il répond rarement à ce qu'on luy propose,
 On ne le voit jamais à luy dans nulle chose ;
 Mais ce n'est pas un crime enfin d'estre ainsi fait :
 On peut être, à mon sens, homme sage et distrait.

VALERE.

Je croyois, à parler aussi sans artifice,
 Qu'il avoit quelque goût pour ma nièce Clarice.

M^{me} GROGNAC.

Oh bien ! je vous apprens que vous vous abusiez ;
 Et, pour vous détromper, il faut que vous sçachiez
 Que je suis dés long-temps liée à sa famille,
 Et que, pour m'engager à lui donner ma fille,
 L'oncle dont il attend sa fortune et son bien
 D'un dédit mutuel cimentait ce lien.
 Leandre est allé voir cet oncle à l'agonie,
 Et j'attens son retour pour la cérémonie.
 Si je n'avois en veü un tel engagement,
 Il n'auroit pas chez moy pris un appartement.
 Vous qui logez ceans avec votre nièce,
 Vous êtes tous les jours témoins de sa tendresse.

VALERE.

Mais m'assurerez-vous que Leandre en son cœur,
 Malgré votre dédit, n'ait point une autre ardeur,

Et que d'une autre part votre fille Isabelle
A vos intentions n'ait pas un cœur rebelle?

M^{me} GROGNAC.

Leandre aime ma fille, et ma fille fera,
Lorsque j'auray parlé, tout ce qu'il me plaira.
C'est une fille simple, à mes desirs sujette,
Et je voudrois bien voir qu'elle eût quelque amourette.

VALERE.

Il faut que sur ce point nous la fassions parler;
Son cœur s'expliquera sans rien dissimuler.

M^{me} GROGNAC.

D'accord. Lisette, holà, Lisette! De la vie
On ne vit dans Paris femme si mal servie.
Lisette!

SCENE II.

LISETTE, M^{me} GROGNAC, VALERE.

LISETTE.

Hé bien, Lisette! Est-ce fait? me voilà.

M^{me} GROGNAC.

Que fait ma fille?

LISETTE.

Quoy! ce n'est que pour cela?

Vous avez bonne voix; quel bruit! A vous entendre,
J'ai crû qu'à la maison le feu venoit de prendre.

M^{me} GROGNAC.

Vous plairoit-il vous taire, et finir vos discours?

LISETTE.

Oh ! vous grondez sans cesse.

M^{me} GROGNAC.

Et vous parlez toujours ;

Répondez seulement à ce que l'on souhaite :

Que fait ma fille ?

LISETTE.

Elle est, Madame, à sa toilette.

M^{me} GROGNAC.

Toujours à sa toilette, et devant un miroir.

Voilà tout son employ du matin jusqu'au soir.

LISETTE.

Vous parlez bien à l'aise avec votre censure :

Il m'a fallu trois fois réformer sa coëffure.

Nous avons toutes deux enragé tout le jour

Contre un maudit crochet qui prenoit mal son tour.

M^{me} GROGNAC.

Belle occupation, vraiment ! Qu'elle descende.

Dites-luy de ma part qu'icy je la demande.

LISETTE.

Je vais vous l'amener.

SCENE III.

VALERE, M^{me} GROGNAC.

VALERE.

N'allez pas la gronder,

Ny par votre air severe icy l'intimider.

M^{me} GROGNAC.

Mon Dieu! je sçais assez comme il faut se conduire,
Et je ne diray rien que ce qu'il faudra dire.
La voilà. Vous verrez quels sont ses sentimens.
Venez, Mademoiselle, et saluez les gens.

SCENE IV.

ISABELLE, LISETTE, M^{me} GROGNAC,
VALERE.

Isabelle fait révérence.

M^{me} GROGNAC.

Plus bas; encor plus bas. O ciel! quelle ignorance!
Ne sçavoir pas encor faire la reverence
Depuis trois ans et plus qu'elle apprend à danser!

LISETTE.

Son maistre tous les jours vient pourtant l'exercer;
Mais que peut-on apprendre en trois ans?

M^{me} GROGNAC.

A se taire.

LISETTE.

Elle a bien aujourd'huy l'esprit atrabilaire.
Nous attendons encor un maître italien
Qui doit venir tantôt.

M^{me} GROGNAC.

Je vous le deffens bien.

Je ne veux point chez moy gens de cette sequelle.

Ce sont courtiers d'amour pour une demoiselle.
 Levez la tête; encor. Soyez droite, approchez.
 Faut-il tendre toujours le dos quand vous marchez?
 Presentez mieux la gorge, et baissez cette épaule.

LISETTE.

C'est du soir au matin un éternel contrôle.

M^{me} GROGNAC.

Avancez, s'il vous plaist, et répondez à tout:
 Parlez, le mariage est-il de votre goût?

(*Isabelle rit.*)

VALERE.

Elle rit. Bon! tant mieux, j'en tire un bon augure.

LISETTE.

Voilà ce qui s'appelle un ris d'après nature.

M^{me} GROGNAC.

Quoy! vous avez le front de rire, et devant nous?
 Vous ne rougissez pas quand on parle d'époux?

ISABELLE.

J'ignorois qu'une fille, au mot de mariage,
 D'une prompte rougeur dût couvrir son visage.
 Je dois vous obéir, et, quand je l'entendray,
 Puisque vous le voulez, d'abord je rougiray.

LISETTE.

Quel heureux naturel!

M^{me} GROGNAC.

Les époux sont bizarres,
 Brutaux, capricieux, imperieux, avarés.
 On devrait s'en passer, si l'on avoit bon sens.

ISABELLE.

N'étoient-ils pas ainsi tous faits de votre temps?
Vous n'avez pas laissé d'en prendre un, étant fille.

M^{me} GROGNAC.

Vous êtes dans l'erreur. Rodillard de Choupille
Noble au bec de corbin, grand Gruyer de Bery,
Et qui fut votre pere, étant bien mon mary,
M'enleva malgré moy : sans cela, de ma vie
De me donner un maître il ne m'eût pris envie.

LISETTE.

La même chose un jour pourra nous arriver.

ISABELLE.

On ne fait donc point mal à se faire enlever?

M^{me} GROGNAC.

Hé bien ! vit-on jamais un esprit plus reptile ?
Puis-je avoir jamais fait une telle imbecille ?
C'est une grosse-bête, et qui n'est propre à rien.

LISETTE.

Elle est bien votre fille, et vous ressemble bien.

M^{me} GROGNAC.

Euh ! plaist-il ?

LISETTE.

Vous m'avez ordonné le silence.

M^{me} GROGNAC.

Vous pourriez à la fin lasser ma patience.

VALERE.

Je veux plus doucement la sonder sur ce point.
Voulez-vous un mary ?

ISABELLE.

Je n'en demande point ;

Mais, s'il s'en rencontroit quelqu'un qui pût me plaire,
Je pourrois l'accepter, ainsi qu'a fait ma mere.

M^{me} GROGNAC.

Comment donc ?

VALERE.

Avec elle agissons sans aigreur.

C'a, dites-moy, quelqu'un vous tiendrait-il au cœur ?

ISABELLE.

Ah !

LISETTE.

Bon, courage !

VALERE.

Allons, parlez-nous sans rien craindre.

ISABELLE.

Je sens, lorsque je vois un petit homme à peindre....

VALERE.

Hé bien donc ?

ISABELLE.

Je sens-là je ne sçay quoy qui plaist ;

Mais je ne sçauois bien vous dire ce que c'est.

LISETTE.

Oh ! je le sçay bien, moy : c'est l'amour qui murmure.

M^{me} GROGNAC.

J'apprend avec plaisir une telle aventure !

Et quel est, s'il vous plaît, ce jeune adolescent

Qui vous fait ressentir ce mouvement naissant ?

ISABELLE.

Ah ! si vous le voyiez, vous l'aimeriez vous-même.

Il me dit tous les jours qu'il m'estime, qu'il m'aime :

Il pleure quand il veut. Tu sçais comme il est fait,
Lisette, et tu nous peux en faire le portrait.

LISETTE.

C'est un petit jeune homme à quatre pieds de terre,
Homme de qualité, qui revient de la guerre ;
Qu'on voit toujours sautant, dançant, gesticulant ;
Qui vous parle en siflant, et qui sifle en parlant ;
Se peigne, chante, rit, se promene, s'agite ;
Qui décide toujours pour son propre merite ;
Qui près du sexe encor vit assez sans façon.

VALERE.

Mais c'est le Chevalier !

LISETTE.

Vous avez dit son nom.

M^{me} GROGNAC.

Qui, ce fou ?

VALERE.

S'il n'a pas le bonheur de vous plaire,
Songez qu'il m'appartient ; c'est un jeune homme à faire :
Il a de la valeur, il est bien à la Cour.

M^{me} GROGNAC.

Qu'il s'y tienne.

VALERE.

Il sera très-riche quelque jour :
Il peut luy convenir de bien, d'esprit, et d'âge.

ISABELLE.

Il est tout fait pour moy ; l'on ne peut davantage.

M^{me} GROGNAC.

De quel front, s'il vous plaist, sans mon consentement,

Osez-vous bien penser à quelqu'attachement?
Vous estes bien hardie , et bien impertinente.

VALERE.

L'amour du Chevalier pourroit être innocente !

M^{me} GROGNAC.

L'amour du Chevalier n'est point du tout mon fait.
J'ay fait pour son mary choix d'un autre sujet.
Le dédit pour Leandre en est une assurance.
Que votre Chevalier cherche une autre alliance.
Je ne l'ay jamais vû , mais on m'en a parlé
Comme d'un petit fat et d'un écervelé ;
Et je vous deffens, moy, de le voir de la vie.

ISABELLE.

Je ne le verray point , vous serez obéïe.
Mes yeux trop curieux n'iront point le chercher ;
Mais luy, s'il veut me voir, puis-je l'en empêcher ?

M^{me} GROGNAC.

A ces simplicité qui sortent de sa bouche ,
A cet air si naïf, croiroit-on qu'elle y touche ?
Mais c'est une eau qui dort , dont il faut se garder.

ISABELLE.

Vous estes avec moy toujours preste à gronder.
Je parois toute sotté alors qu'on me querelle,
Et cela me maigrit.

M^{me} GROGNAC.

Taisez-vous , perronnelle.
Rentrez , et là-dedans allez voir si j'y suis.

VALERE.

Si vous vouliez pourtant écouter quelqu'avis...

M^{me} GROGNAC.

Je ne prens point d'avis , je suis independante.

VALERE.

Je le sçais , mais...

M^{me} GROGNAC.

Adieu , je suis votre servante.

VALERE.

Mais, Madame, entre nous , il est de la raison...

M^{me} GROGNAC.

Mais, Monsieur, entre nous, quand de votre façon
Vous aurez , s'il se peut , encor garçon ou fille ,
Je n'iray point chez vous regler votre famille ;
De vos enfans alors vous pourrez disposer
Tout à votre plaisir sans que j'aïlle y gloser.
Allons vite , rentrez. Faites ce qu'on ordonne.

SCENE V.

VALERE , LISETTE

LISETTE.

La madame Grognac a l'humeur herissonne ,
Et je ne voy pas , moy, son esprit se porter
A l'hymen que tantôt vous vouliez contracter.

VALERE.

J'avois dessein de faire une double alliance ;
Mais ce dédit fâcheux étourdit ma prudence.
Leandre a pour Clarice un penchant dans le cœur ;
Et, si pour Isabelle il a feint quelque ardeur,

C'étoit pour obéir à la voix importune
D'un oncle fort âgé dont dépend sa fortune.

LISETTE.

La mere d'Isabelle est un diable en procès :
Je crains que notre amour n'ait un mauvais succès.

VALERE.

Le temps et la raison la changeront peut-être ,
Et mon neveu pourra... mais je le vois paroître.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, VALERE, LISETTE.

LE CHEVALIER, *riant*.

Bon jour, mon oncle. Ah ! ah ! Lisette, te voilà.
Je ne veux de ma vie oublier celui-là, a a a.

LISETTE.

Faites-nous, s'il vous plaist, la grace de nous dire
Le sujet si plaisant qui vous excite à rire.

LE CHEVALIER.

Oh parbleu ! si je ris ce n'est pas sans sujet ;
Leandre, ce resveur, cet homme si distrait,
Vient d'arriver en poste icy couvert de crotte :
Le bon est qu'en courant il a perdu sa botte,
Et que, marchant toujours, enfin il s'est trouvé
Une botte de moins quand il est arrivé.

LISETTE.

De ces distractions il est assez capable.

LE CHEVALIER.

L'aventure est comique, ou je me donne au diable ;
Mais ce n'est rien encor, et son valet m'a dit ,
Je le crois aisément , que le jour qu'il partit
Pour aller voir mourir son oncle en Normandie ,
Il suivit le chemin qui mene en Picardie ,
Et ne s'aperçût point de sa distraction ,
Que quand il découvrit les clochers de Noyon.

LISETTE.

Il a pris le plus long pour faire sa visite.

LE CHEVALIER.

Fussiez-vous descendu du lugubre Heraclite
De pere en fils , parbleu , vous rirez de ce trait ;
Vous faites le Caton , riez donc tout-à-fait ,
Mon oncle , allons , gai , gai ; vous avez l'air sauvage.

VALERE.

Vous , n'aurez-vous jamais celui d'un homme sage ?
Faudra-t'il qu'en tous lieux vos airs extravagans ,
Vos ris immoderez donnent à rire aux gens ?

LE CHEVALIER.

Si quelqu'un rit de moy , moy je ris de bien d'autres .
Vous condamnez mes airs , et je blâme les vôtres ;
Et , dans ce beau conflit , ce que je trouve bon ,
C'est que nous prétendons avoir tous deux raison .
Pour moy , je n'ay pas tort : il faut bien que je rie
De tout ce que je vois tous les jours dans la vie .
Cette vieille qui va marchander des galants
Comme un autre feroit du drap chez les marchands ;
Cydalise , qu'on sçait avoir l'ame si bonne
Qu'elle aime tout le monde , et n'éconduit personne ;

Lucinde, qui, pour rendre un adieu plus touchant,
 Jusques sur la frontiere accompagne un amant,
 Ne sont pas des sujets qui doivent faire rire?
 Parbleu! vous vous mocquez.

VALERE.

Hé bien, votre satire
 S'exerce-t'elle assez? D'un trait envenimé
 Toujours l'honneur du sexe est par vous entamé.
 Celles dont vous vantez mille faveurs reçûes,
 De vos jours, bien souvent vous ne les avez veuës.
 Sur ce cruel deffaut ne changerez-vous point?

LE CHEVALIER *fait deux ou trois pas de balet.*

Il ne prêche pas mal. Passez au second point,
 Je suis déjà charmé. Que dis-tu de ma dance,
 Lisette?

LISETTE.

Vous dansez tout-à-fait en cadence.

VALERE.

Vous vous faites honneur d'estre un franc libertin;
 Vous mettez votre gloire à tenir bien du vin;
 Et lorsque, tout fumant d'une vineuse haleine,
 Sur vos pieds chancelans vous vous tenez à peine,
 Sur un théâtre alors vous venez vous montrer.
 Là, parmi vos pareils on vous voit folâtrer.
 Vous allez vous baiser comme des demoiselles;
 Et pour vous faire voir jusques sur les chandelles,
 Poussant l'un, heurtant l'autre, et contant vos exploits,
 Plus haut que les acteurs vous élevez la voix;
 Et tout Paris, témoin de vos traits de folie,
 Rit plus cent fois de vous que de la comedie.

LE CHEVALIER.

Votre troisième point sera-t'il le plus fort?
Soyez bref en tout cas, car Lisette s'endort;
Moy, je baille déjà.

VALERE.

Moy, votre train de vie
Cent fois bien autrement et me lasse et m'ennuie,
Et je seray contraint de faire à votre sœur
Le bien que je voulois faire en votre faveur.
Votre pere en mourant, ainsi que votre mere,
Vous laisserent de bien une somme legere;
Et, pour vous établir le reste de vos jours,
Vous devez de moy seul attendre du secours.

LE CHEVALIER.

Mais que fais-je donc tant, Monsieur, ne vous déplaie,
Pour trouver ma conduite à tel excès mauvaise?
J'aime, je bois, je jouë, et ne vois en cela
Rien qui puisse attirer ces réprimandes-là:
Je me leve fort tard, et je donne audience
A tous mes creanciers.

LISETTE.

Ouy, mais en recompense
Vous donnez peu d'argent.

LE CHEVALIER.

De là, je pars sans bruit,
Quand le jour diminue et fait place à la nuit,
Avec quelques amis et nombre de bouteilles,
Que nous faisons porter pour adoucir nos veilles,
Chez des femmes de bien, dont l'honneur est entier,
Et qui de leur vertu parfument le quartier.

Là, nous perçons la nuit d'une ardeur sans égale,
 Nous sortons au grand jour pour ôter tout scandale,
 Et chacun en bon ordre, aussi sage que moy,
 Sans bruit au petit pas se retire chez soy.
 Cette vie innocente est-elle condamnée?
 Ne faire qu'un repas dans toute une journée!
 Un malade entre nous se conduiroit-il mieux?

LISETTE.

Vous êtes trop réglé.

LE CHEVALIER.

Voyez-le par vos yeux :
 Nous sommes cinq amis que la joye accompagne,
 Qui travaillons ce soir en bon vin de champagne;
 Vous ferez le sixième, et vous payerez pour nous :
 Car, à cinq chevaliers, en nous cottisant tous,
 Et ramassant écus, livres, deniers, oboles,
 Nous n'avons-encor pû faire que deux pistoles.

LISETTE.

Heureux le cabaret, Monsieur, qui vous attend !
 Vous voilà cinq seigneurs bien en argent comptant.

VALERE.

Mais n'êtes-vous pas fou..?

LE CHEVALIER.

A propos de folie,
 Sçavez-vous que dans peu, Monsieur, je me marie.

(A Lisette.)

Comment gouvernes-tu cet objet de mes vœux ?

LISETTE.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

S'appreste-t'elle à couronner mes feux ?

C'est un petit bijou que toute sa personne
Que je veux mettre en œuvre, et que j'affectionne.
Elle est jeune, elle est riche ; et de la teste aux pieds
Vous en seriez charmé si vous la connoissiez.

VALERE.

Je la connois ; mais vous , connoissez-vous sa mere ?
Elle ne prétend pas songer à cet affaire.

LE CHEVALIER.

Elle ne pretend pas ! Il faut que nous voyions
Qui des deux doit avoir quelques pretentions.
Elle ne prétend pas ! Parbleu, le mot me touche :
Je veux apprivoiser cet animal farouche.

LISETTE.

L'apprivoiser, Monsieur ? vous perdez votre temps,
Et vous prendrez plutôt la lune avec les dents.

LE CHEVALIER.

Nous allons voir, suy-moy.

VALERE.

Eh ! doucement , de grace
Ralentissez un peu cette amoureuse audace.
A vous voir, on vous croit partir pour un assaut ;
Et chez les gens ainsi s'en va-t'on de plein saut ?

LE CHEVALIER.

Elle ne prétend pas ! Ah ! vous pouvez luy dire
Que nous sommes instruits comme il faut se conduire ;
Et nous sçavons la règle établie en tel cas.
Je la trouve admirable : elle ne prétend pas !

VALERE.

Je n'épargneray rien pour la rendre capable
 De prendre à votre amour un party convenable :
 Vous, cependant, tâchez avec des airs plus doux
 À meriter le choix qu'on peut faire de vous.

LE CHEVALIER.

J'y penseray, mon oncle.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

A Dieu. Toy, fine mouche,
 Va conter mon amour à l'objet qui me touche.
 Une affaire à present m'empêche de le voir :
 Je vais tâter du vin dont nous ferons ce soir
 Une ample effusion ; et cependant, la belle,
 Accepte ce baiser de moy pour Isabelle.

(Il veut la baiser.)

LISSETTE.

Moderez les transports de vos convulsions,
 Je ne me charge point de vos commissions ;
 Donnez-les à quelqu'autre, ou faites-les vous-même.

LE CHEVALIER.

J'adore ta maîtresse, et je sens que je t'aime
 Aussi par contre-coup.

LISSETTE.

Monsieur, retirez-vous ;
 Vous pourriez me blesser, je crains les contre-coups.

LISETTE, *seule.*

Quel amant! Pour raison importante, il differe
D'aller voir sa maîtresse; et quelle est cette affaire?
Il va tâter du vin! Ma foy, les jeunes gens,
A ne rien déguiser, aiment bien en ce temps!
Heu! les femmes, déjà si souvent attrapées,
Seront-elles encor par les hommes dupées?
Aimera-t'on toujours ces petits vilains-là?
Maudit soit le premier qui nous ensorcela!
Mais à bon chat bon rat, et ce n'est pas merveille
Si les femmes souvent leur rendent la pareille.

FIN DU PREMIER ACTE.





ACTE II

SCENE PREMIERE

LISETTE, CARLIN.

LISETTE.

AVEC plaisir, Carlin, je te vois dans ces lieux.

CARLIN.

Fraîchement débarqué, je paroïs à tes yeux,
Et mes cheveux encor sont sous la papillote.

LISETTE.

Hé bien, ton maître enfin a-t-il trouvé sa botte?

CARLIN.

Et qui diable déjà t'a conté de ses tours?

LISETTE.

Je sçay tout.

CARLIN.

Il m'en fait bien d'autres tous les jours.
Hier encor, en mangeant un œuf sur son assiete,

Il prit sans y songer son doigt pour sa mouillette,
Et se mordit, morbleu, jusques au sang.

LISETTE.

Je crois

Qu'il n'y retourna pas une seconde fois.

CARLIN.

Sortant d'une maison, l'autre jour par béveuë
Pour son carosse il prit celui qui dans la ruë
Se trouva le premier. Le cocher touche, et croit
Qu'il mene son vray maistre à son logis tout droit.
Leandre arrive, il monte, il va, rien ne l'arreste ;
Il entre en une chambre où la toilette est prête ;
Où la dame du lieu, qui ne s'endormoit pas,
Attendoit son époux, couchée entre deux draps ;
Il croit estre en sa chambre, et d'un air de franchise,
Assez diligemment il se met en chemise,
Prend la robe de chambre et le bonnet de nuit,
Et bien-tôt il alloit se mettre dans le lit,
Lorsque l'époux arrive. Il tempête, il s'emporte,
Le veut faire sortir, mais non pas par la porte,
Quand mon maistre, étonné, se sauva de ce lieu
Tout en robe de chambre, ainsi qu'il plut à Dieu ;
Mais un moment plus tard, pour t'achever mon conte,
Le maistre du logis en avoit pour son compte.

LISETTE.

Ton récit est charmant ; mais, raillerie à part,
Dis-moi, qu'avez-vous fait depuis votre départ ?

CARLIN.

Nous venons, mon enfant, de courre un benefice.

LISETTE.

Un benefice , toy ?

CARLIN.

Pour te rendre service :

Mais nos soins empressez ne nous ont rien valu ,
Et le diable a sur nous jetté son dévolu.

LISETTE.

Explique-toy donc mieux.

CARLIN.

Ah ! Lisette , j'enrage :

Notre espoir dans le port vient de faire naufrage.
Nous croyions heriter, du côté maternel,
D'un oncle, ah, ciel ! quel oncle ! il est oncle éternel.
Nous attendions en paix que son ame, à toute heure,
Passât de cette vie en une autre meilleure ;
Nous le laissions mourir à sa commodité ,
Quand un beau jour enfin le Ciel par charité
A fait tomber sur luy deux ou trois pleuresies,
Qu'escortoient en chemin nombre d'apopléxies.
Nous partons aussi-tôt, faisant par tout florés,
Seurs de trouver déjà le bon homme *ad patres* ;
Mais, fol et vain espoir ! vermiseaux que nous sommes !
Comme le Ciel se rit des vains projets des hommes !
Ecoute la noirceur de ce maudit vieillard.

LISETTE.

Vous êtes arrivez sans doute un peu trop tard
Et quelqu'autre avant vous...

CARLIN.

Non.

LISETTE.

Il auroit peut-être
En faveur de quelqu'un desherité ton maistre ?

CARLIN.

Point.

LISETTE.

Il a déclaré, se voyant sur sa fin,
Quelqu'enfant provenu d'un hymen clandestin ?

CARLIN.

Non : il ne fit jamais d'enfants, par avarice.

LISETTE.

Parle donc, si tu veux.

CARLIN.

Le vieillard, par malice,
Malgré nos vœux ardents, n'a pas voulu mourir.

LISETTE.

Le trait est vraiment noir, et ne peut se souffrir.

CARLIN.

Par trois fois de ma main il a pris l'émetique,
Et je n'en donnois pas une dose modique :
J'y mettois double charge, afin que par mes soins
Le pauvre agonisant en languît un peu moins ;
Mais par trois fois le sort injuste, inexorable,
N'a point donné les mains à ce soin charitable ;
Et le bon homme enfin, à quatre vingt-neuf ans,
Malgré sa fièvre lente et ses redoublemens,
Sa fluxion, son rhume, et ses apoplaxies,
Son crachement de sang, et ses trois pleurésies,
Sa goutte, sa gravelle, et son prochain convoy
Déjà tout préparé, se porte mieux que moy.

LISETTE.

Votre course n'a pas produit grand avantage.

CARLIN.

Nous en avons été pour les frais du voyage ;
 Mais nous avons laissé Poitevin tout exprès
 Pour prendre sur les lieux nos petits interests.
 Il doit de temps en temps nous donner des nouvelles,
 Et nous nous conduirons par ses avis fideles.

LISETTE.

Sans avoir donc rien fait, vous voilà de retour ?
 Je vous applaudis fort ; mais comment va l'amour ?
 Ton maître aime toujours ?

CARLIN.

Cela n'est pas croyable.

Je le vois pour Clarice amoureux comme un diable ,
 C'est à dire beaucoup ; mais, comme il est distrait ,
 Son esprit se promene encor sur quelque objet.
 Le dédit que son oncle a fait pour Isabelle
 Partage son amour, et le tient en cervelle.
 Je sçais que ta maîtresse a de naissans appas ,
 Et sur-tout de grands biens que Clarice n'a pas ;
 Mais mon maître est fidelle , et son ame est patrie
 De la plus fine fleur de la galanterie :
 Il ne ressemble pas à quantité d'amans ;
 C'est un homme , morbleu , tout plein de sentimens.

LISETTE.

Mais , s'il aime Clarice ensemble et ma maîtresse ,
 Que puis-je faire , moy , pour servir sa tendresse ;
 Les épousera-t'il toutes deux ?

CARLIN.

Pourquoy non ?

Il le fera fort bien dans sa distraction.
C'est un homme étonnant , et rare en son espece :
Il rêve fort à rien , il s'égaré sans cesse ;
Il cherche , il trouve , il broüille, il regarde sans voir ;
Quand on luy parle blanc , soudain il répond noir ;
Il vous dit non pour ouy, pour ouy, non ; il appelle
Une femme Monsieur, et moy Mademoiselle ;
Prend souvent l'un pour l'autre ; il va sans sçavoir où.
On dit qu'il est distrait, mais moy, je le tiens fou.
D'ailleurs fort honneste homme, à ses devoirs austere,
Exact et bon amy, genereux , doux , sincere ,
Aimant, comme j'ay dit, sa maîtresse en heros :
Il est et sage et fou ; voilà l'homme en deux mots.

LISETTE.

Si Leandre ressent une tendresse extrême
Pour Clarice, Isabelle est prise ailleurs de même,
Et pour le Chevalier son cœur s'est découvert.

CARLIN.

Tant mieux. Il nous faudra travailler de concert
Pour détourner le coup de ce dédit funeste,
Et l'amour avec nous achevera le reste.

LISETTE.

De tes soins empressez nous attendrons l'effet.

CARLIN.

Soit. Adieu donc. Mon maître est dans son cabinet ;
Il m'attend ; j'ay voulu, comme le cas me touche,
Apprendre en arrivant ta santé par ta bouche.

LISETTE.

Je me porte là là ; mais toy ?

CARLIN.

Coussi , coussi ,

En tres-bonne santé j'arriverois icy,
Si je n'étois porteur d'une large écorchure.

LISETTE.

Bon , c'est des postillons l'ordinaire aventure.
Jusqu'au revoir ; adieu , beau courier offensé.

CARLIN.

Ce n'est pas là , coquine , où le bas m'a blessé ;
Mon cœur est plus navré de ton humeur severe :
Cette friponne là seroit bien mon affaire.
Mais mon maître paroît ; il tourne icy ses pas :
Il rêve , parle seul , et ne m'apperçoit pas.

SCENE II.

CARLIN , LEANDRE.

LEANDRE , *se promenant sur le théâtre en rêvant ,
un de ses bas déroulé.*

Je ne sçay si l'absence , aux amans peu propice ,
Ne m'a point effacé de l'esprit de Clarice.
On en trouve bien peu de ces cœurs genereux
Qui , dans l'éloignement , sçachent garder leurs feux ;
Un moment les éteint , ainsi qu'il les fit naître.

CARLIN.

Me mettant face à face , il me verra peut-estre.

LEANDRE *heurte Carlin sans s'en appercevoir.*

Je serois bien à plaindre , aimant comme je fais ,
 Qu'un autre profitât du fruit de ses attraits.
 Plus je ressens d'amour, plus j'ay d'inquietude :
 Je ne puis demeurer dans cette incertitude ,
 Je veux entrer chez elle ; et, sans perdre de temps ,
 Carlin , va me chercher mon épée et mes gans.

CARLIN.

J'y cours , et je reviens , Monsieur, à l'heure même.

SCENE III.

LEANDRE, *seul.*

Je suis plus que jamais dans une peine extrême.
 Si mon oncle fût mort , j'aurois à mon retour
 Disposé de mon cœur en faveur de l'amour ;
 Mais je vois tout d'un coup mon attente trompée.

SCENE IV.

CARLIN , LEANDRE.

CARLIN.

Je ne trouve , Monsieur, ny les gans ny l'épée.

LEANDRE.

Tu ne les trouve point? Voilà comme tu fais !
 Ce qu'on te voit chercher ne se trouve jamais.
 Je te dis qu'à l'instant ils étoient sur ma table.

CARLIN.

Mais j'ay cherché par tout, ou je me donne au diable,
Il faut donc qu'un lutin soit venu les cacher.
Ah, ah! le tour est bon, et j'avois beau chercher.
Dormez-vous? veillez-vous?

(Il s'aperçoit que Leandre a son épée et ses gans.)

LEANDRE.

Quoy? que veux-tu donc dire?

CARLIN.

Fy donc, arrêtez-vous, Monsieur; voulez-vous rire?
Il en tient un peu là. Sa presence d'esprit
A chaque instant du jour me charme et me ravit.

LEANDRE.

Mais dis-moy donc, maraut...

CARLIN.

Ah! la belle équipée!

Eh! sont-ce là vos gans? est-ce là votre épée?

LEANDRE.

Ah, ah!

CARLIN.

Ah, ah!

LEANDRE.

Je rêve, et j'ay certain ennuy...

CARLIN.

Ce ne sera pas là le dernier d'aujourd'huy.

LEANDRE.

Tout autre objet, Carlin, met mon cœur au supplice;
Je veux bien l'avoüer, je n'aime que Clarice.
Ma famille prétend, attendu mes besoins,
Que j'épouse Isabelle, et je feins quelques soins.

Son bien me remettrait en fort bonne figure,
Mais je brusle, Carlin, d'une flâme trop pure.
Biens, fortune, interests, gloire, sceptre, grandeur,
Rien ne sçauroit bannir Clarice de mon cœur ;
Je ressens de la voir la plus ardente envie...
Quelle heure est-il ?

CARLIN.

Il est six heures et demie.

LEANDRE.

Fort bien : qui te l'a dit ?

CARLIN.

Comment ! qui me l'a dit ?

Palsambleu, c'est l'horloge. Il perd, ma foy, l'esprit.

LEANDRE.

Mais connois-tu comment la chose est avenuë,
Et par quel accident ma botte s'est perduë ?
Je l'avois ce matin en montant à cheval.

CARLIN.

Riez, c'est fort bien fait, le trait est sans égal.
Mais, à propos de botte, un sort doux et propice
Tout à souhait icy vous amene Clarice.
Mettez, de grace, un frein à votre vertigo,
Et n'allez pas icy faire de qui pro quo.

SCENE V.

CLARICE, LEANDRE, CARLIN.

LEANDRE.

J'allois m'offrir à vous, flatté de l'esperance

D'adoucir les tourmens de prés d'un mois d'absence.
 Vous êtes à mes yeux plus belle que jamais ;
 Chaque jour, chaque instant augmente vos attraits ;
 A chaque instant aussi mon amoureuse flâme
 Croît comme vos appas... Un fauteuil à Madame.

(Carlin apporte un fauteuil.)

CLARICE.

Chaque amant parle ainsi, mais souvent de retour
 Il oublie avec luy de ramener l'amour.
 Notre sexe autrefois changeoit, c'étoit la mode,
 Le premier en amour il prit cette methode :
 Les hommes ont depuis trouvé cela si doux
 Qu'ils sont dans ce grand art bien plus sçavans que nous.

CARLIN, *voyant que son maître a pris le fauteuil,*
apporte un tabouret à Clarice.

Madame, vous plaist-il de vous mettre à votre aise ?
 Nous n'avons qu'un fauteuil icy, ne vous déplaie,
 Et mon maître s'en sert, comme vous pouvez voir.

CLARICE.

Je te suis obligée, et ne veux point m'asseoir.
 Si je vous aimois moins, je serois plus tranquille ;
 A m'allarmer toujours l'amour me rend habile,
 Je crains autant que j'aime, et mes foibles appas
 Sur vos distractions ne me rassurent pas.
 J'apprehende en secret que quelqu'amour nouvelle....

LEANDRE.

Non, je n'aime que vous, adorable Isabelle.

CARLIN, *[bas à Leandre].*

Isabelle ! Clarice.

LEANDRE.

Et mes vœux les plus doux
Sont de passer mes jours et mourir avec vous.
Isabelle...

CARLIN, [*bas à Leandre*].

Clarice.

LEANDRE.

A pour moy mille charmes,
L'amour prend dans ses yeux les plus puissantes armes.
Isabelle est...

CARLIN, [*bas à Leandre*].

Clarice.

LEANDRE.

A mes yeux un tableau
De tout ce que jamais le Ciel fit de plus beau.

CLARICE.

Qu'entens-je, justes dieux ! Ton maître est infidelle ;
Son erreur me fait voir qu'il adore Isabelle.
Je suis au desespoir, et je sens dans mon cœur
Mon amour outragé se changer en fureur.

LEANDRE, *sortant de sa rêverie*.

Quel sujet tout à coup vous a mis en colere,
Madame ? ce maraut a-t'il pu vous déplaire ?

CLARICE.

Si quelqu'un me déplaît en ce moment, c'est vous.

LEANDRE.

Moy ?

CLARICE.

Vous.

LEANDRE.

Quoy! je pourrois exciter ce courroux?

CLARICE.

Vous êtes un ingrat, un lâche, un infidele :
Suivez, servez, aimez, adorez Isabelle.

LEANDRE.

Ah! maraut : qu'as-tu dit?

CARLIN.

Hé bien, ne voilà pas.

J'auray fait tout le mal!

LEANDRE.

J'adore vos appas,

Et je veux que du Ciel la vengeance et la foudre
Me punisse à vos yeux, et me réduise en poudre,
Si mon cœur, tout à vous, adore un autre objet.

CARLIN.

Ne jurez pas, Monsieur, vous êtes trop distrait.

CLARICE.

Vous aimez Isabelle; et de quelle assurance
Prononcez-vous un nom dont mon amour s'offense?

LEANDRE.

J'ay parlé d'Isabelle? Eh! vous voulez, je croy
Eprouver mon amour, ou vous railler de moy.
Moy, parler devant vous d'autre que de vous-même,
Vous qui m'occupez seule, et que seule aussi j'aime!

CARLIN.

Il faudroit, par ma foy, qu'il eût perdu l'esprit.

LEANDRE.

De ce cruel soupçon ma tendresse s'aigrit,
Vos yeux vous sont garands qu'il ne m'est pas possible

Que pour quelqu'autre objet je devienne sensible.
Ah! Madame, à propos, vous avez quelque accès
Auprès du rapporteur que j'ay dans mon procès ;
Ecrivez-luy, de grace, un mot pour mon affaire.

CLARICE.

Volontiers.

CARLIN.

A propos est là fort nécessaire.

CLARICE.

Quels que soient vos discours pour me persuader,
J'aime trop pour ne pas toujours apprehender ;
Mais ces distractions, qui vous sont naturelles,
Me rassurent un peu de mes frayeurs mortelles.
Je vous juge innocent, et crois que votre erreur
Provient de votre esprit plus que de votre cœur.

LEANDRE.

Avec ces sentimens vous me rendez justice.

CARLIN.

Je suis sa caution, il n'a point de malice ;
Mais le dédit pourroit traverser vos desseins.

CLARICE.

Mon oncle sur ce point nous prestera les mains ;
Il aime fort mon frere, et toute son envie
Seroit de voir un jour sa fortune établie ;
Pour luy-même à la Cour il brigue un regiment.

LEANDRE.

Je m'offre à le servir pour avoir l'agrément.

CARLIN.

Tout à propos icy le voila qui se montre.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LEANDRE, CLARICE,
CARLIN.

LE CHEVALIER *va l'embrasser.*

Hé, bon jour, mon amy, quelle heureuse rencontre !

LEANDRE.

Monsieur, avec plaisir...

(*A Carlin.*)

Quel est cet homme là ?

CARLIN.

C'est le Chevalier.

LEANDRE.

Ah !

LE CHEVALIER.

Quoy ! ma sœur, te voila !

Je t'en sçais fort bon gré. Viens-tu par inventaire
Du cœur de ton amant te porter heritiere ?

CLARICE.

Mais, dis-moy, seras-tu toujours fou, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

C'est un charmant objet qu'un nouvel heritier,
Et le noir est pour moy la couleur favorite :
Un amant en grand deüil a toujours son mérite ;
Et, quand comme Carlin on seroit mal formé,
Du moment qu'on herite, on est seur d'estre aimé.

CARLIN.

Comment, comme Carlin ? sçachez que sans reproche

Votre comparaison est odieuse et cloche.
Chacun vaut bien son prix. Carlin, dans certains cas,
Pour certains chevaliers ne se donneroit pas.

LE CHEVALIER.

Tu te fâches, mon cher, il faut que je t'embrasse.
L'oncle a donc fait la chose enfin de bonne grace?
As-tu trouvé le coffre à ton gré copieux?
Ces écus, ces louis étoient-ils neufs ou vieux?

CARLIN.

Nous n'y prenons pas garde, et toujours avec joye
Nous recevons l'argent tel que Dieu nous l'envoie.

LE CHEVALIER.

Le bon homme est donc mort? J'en ay bien du regret.
(*Il chante.*)

CLARICE.

Cela se voit assez.

CARLIN.

L'air vient fort au sujet.

LE CHEVALIER.

Je te le veux chanter : j'en ay fait la musique
Et les vers, dont chacun vaut un poëme épique.

AIR :

Je me console au cabaret
Des rigueurs d'une Iris qui rit de ma tendresse ;
Là, mon amour expire, et Bacchus en secret
Succède aux droits de ma maistresse.
Là, mon amour expire...

CARLIN.

Au cabaret? C'est là mourir au champ d'honneur!

LE CHEVALIER, *chantant.*

...Et Bacchus en secret

Succède, succède...

Ce bémol est-il fin, et va-t'il droit au cœur?

Succède...

Qu'en dis-tu?

CARLIN.

Mais je dis que, dans cet air si doux,
Bacchus est plus habile à succéder que nous.

LE CHEVALIER, *repete.*

Succède aux droits de ma maîtresse.

(*A Leandre.*)

Que vous semble, Monsieur, et de l'air et des vers?

LEANDRE, *sortant de la rêverie où il a esté pendant la scene, prend Clarice par le bras, croyant parler au Chevalier, et la tire à un des bouts du théâtre.*

Vos interests en tout m'ont toujours esté chers,
J'étois fort serviteur de Monsieur votre pere,
Et je vous veux servir de la bonne maniere.

CLARICE.

Je me sens obligée à votre honnesteté.

LEANDRE, *craignant d'estre entendu, la ramene à l'autre costé du théâtre.*

Je crois que nous serions mieux de l'autre côté.

LE CHEVALIER *fait le mesme jeu de théâtre à Carlin.*
J'ay de ma part aussi quelque chose à te dire.
Il faut nous divertir.

CARLIN.

Quel diantre ! est-ce pour rire?

LEANDRE.

Je suis comme l'on sçait assez bien près du Roy :
Je veux vous faire avoir un regiment.

CLARICE.

A moy ?

LEANDRE.

A vous-même.

LE CHEVALIER.

Ton maître au moins n'est pas trop sage.

CARLIN.

D'accord ; il vous ressemble en cela davantage.

LEANDRE à *Clarice*.

Vous avez du service, un nom, de la valeur :
Il faut vous distinguer dans un poste d'honneur.

CLARICE.

Mais regardez-moy bien.

LEANDRE.

Ah ! je vous fais excuse,
Madame, et maintenant je vois que je m'abuse :
J'ay crû qu'au Chevalier...

LE CHEVALIER.

Ma sœur, un regiment ?

CARLIN.

Ce seroit de milice un nouveau supplément ;
Et, si chaque famille armoit une coquette,
Cette troupe, je crois, seroit bien-tôt complète.

LE CHEVALIER.

Cet homme-là, ma sœur, t'aime à perdre l'esprit.

CLARICE.

Je m'en flatte en secret, du moins il me le dit.

LE CHEVALIER à *Leandre*.

Je crois bien que vos vœux tendent au mariage,
Ma sœur en vaut la peine ; elle est belle, elle est sage.

LEANDRE.

Ah ! Monsieur, point du tout.

LE CHEVALIER.

Comment donc point du tout ?

Cette grace, cet air...

LEANDRE.

Il n'est point de mon goût.

LE CHEVALIER.

Cependant vous l'aimez ?

LEANDRE.

Ouy, j'aime la musique ;

Mais, si vous voulez bien qu'en ami je m'explique,
Votre air n'a point ce tour tendre, agréable, aisé,
Et le chant entre nous m'en paroît trop usé.

LE CHEVALIER.

Et qui vous parle icy de vers et de musique ?
Cet amant-là, ma sœur, est tout-à-fait comique.

LEANDRE.

Vous chantiez à l'instant, et ne parliez-vous pas
De votre air ?

LE CHEVALIER.

Non vraiment.

LEANDRE.

J'ay donc tort en ce cas.

LE CHEVALIER.

Je vous entretenois icy de votre flâme,

Et voulois pour ma sœur faire expliquer votre ame,
Sçavoir si vous l'aimez.

LEANDRE.

Si je l'aime, grands dieux !
Ne m'interrogez point, et regardez ses yeux.

LE CHEVALIER.

Vous avez le goust bon. Si je n'étois son frere,
Prés d'elle on me verroit pousser bien loin l'affaire ;
Mais je suis pris ailleurs ; prés d'un objet vainqueur
Je fais à petit bruit mon chemin en douceur.
J'ay jusqu'icy conduit mon affaire en silence :
J'abhorre le fracas, le bruit, la turbulence,
Et je vais pour chercher cet objet de mes feux.

LEANDRE à *Clarice*.

Puisque vous désirez si tôt quitter ces lieux,
Souffrez donc, s'il vous plaist, que je vous reconduise.
(*Il met son gand, et presente à Clarice la main
qui est nuë.*)

CARLIN.

Vous donnez une main pour l'autre par méprise.
(*Il oste celui qu'il avoit.*)

LEANDRE.

Il est vray.

CLARICE.

Demeurez et ne me suivez pas.
(*Il lui donne la main jusqu'au milieu du théâtre,
et la quitte pour parler à Carlin.*)

SCENE VII.

LEANDRE, CARLIN, LE CHEVALIER.

LEANDRE.

Je veux jusques chez vous accompagner vos pas.
 J'ay, Carlin, en secret, un ordre à te prescrire ;
 Ecoute... Je ne sçais ce que je voulois dire.
 Va chez mon horloger, et reviens au plutôt ;
 Prend de ce tabac... non, tu n'iras que tantôt.

CARLIN.

Le beau secret, ma foy !

LEANDRE *au Chevalier.*

Souffrez icy sans peine
 Qu'à votre appartement, Madame, je vous meine.

LE CHEVALIER.

Vous êtes trop honnête, il n'en est pas besoin.

LEANDRE, *s'apercevant qu'il parle au Chevalier.*

Vous êtes encor là ? Je vous croyois bien loin.
 Je cherchois votre sœur, et ma peine est extrême...

LE CHEVALIER.

Vous ne vous trompez pas, c'est un autre elle-même ;
 Mais, si jamais, Monsieur, vous estes son époux,
 Dans vos distractions, défiez-vous de vous.
 Une femme suffit, tenez-vous à la vôtre,
 N'allez pas par méprise en conter à quelqu'autre.
 Ma sœur n'est pas ingrate, et, sans égard aux frais,
 Elle vous le rendroit avec les interêts.
 Adieu, Monsieur, je suis tout à votre service.

SCENE VIII.

LEANDRE, CARLIN.

LEANDRE.

Je cherche vainement, et ne vois point Clarice.

CARLIN.

N'étant plus en ce lieu, vous ne sçauriez la voir.

LEANDRE.

Ah ! mon pauvre Carlin, je suis au desespoir.

Que je suis malheureux ! contre moy tout conspire :

J'avois dans ce moment cent choses à luy dire.

Ne perdons point de temps, sortons, suivons ses pas :

Je ne suis plus à moy quand je ne la vois pas.

(Il sort.)

CARLIN.

Et quand vous la voyez, c'est cent fois pis encore.

Il auroit bien besoin de deux grains d'ellebore.

Il étoit moins distrait hier qu'il n'est aujourd'huy :

Cela croît tous les jours. Je me gête avec luy ;

On m'a toujours bien dit qu'il falloit dans la vie

Fuir autant qu'on pouvoit mauvaise compagnie ;

Mais je l'aime, et je sçay qu'un cœur qui n'est point faux

Doit aimer ses amis avec tous leurs deffauts.

FIN DU SECOND ACTE.





ACTE III

SCENE PREMIERE

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

GRACE au Ciel, à la fin vous quittez la toilette ;
Votre mere aujourd'huy doit être satisfaite.
De notre diligence on peut se prévaloir :
Il n'est encor au plus que sept heures du soir.

ISABELLE.

Il me semble pourtant que j'auray peine à plaire ,
Et je n'ai pas les yeux si vifs qu'à l'ordinaire.
Ma mere en est la cause , et ce qu'elle me dit
Me brouille tout le teint, me seiche et m'enlaidit.

LISETTE.

Elle enrage à vous voir si grande et si bien faite.
La loy devroit contraindre une mere coquette ,
Quand la beauté la quitte ainsi que les amans ,

Et qu'elle a fait sa charge environ cinquante ans,
D'abjurer la tendresse, et d'avoir la prudence
De faire recevoir sa fille en survivance.

ISABELLE.

Que ce seroit bien fait ! car enfin en amour
Il faut, n'est-il pas vray ? que chacun ait son tour.

LISETTE.

Ouy, la chanson le dit. Dites-moy, je vous prie,
Si pour le Chevalier votre ame est attendrie ?
Est-ce estime ? Est-ce amour ?

ISABELLE.

Oh ! je n'en sçay pas tant.

LISETTE.

Mais encor ?

ISABELLE.

Je ne sçay si ce que mon cœur sent
Se peut nommer amour ; mais enfin je t'avouë
Que j'ay quelque plaisir d'entendre qu'on le louë.
Par un destin puissant et des charmes secrets,
Je me trouve attachée à tous ses intérêts.
Je rougis, je pâlis, quand il s'offre à ma veuë ;
S'il me quitte, des yeux je le suis dans la ruë.
Mais que te dis-je ? hélas ! mon cœur par-tout le suit.
Ses manieres, son air, occupent mon esprit ;
Et souvent, quand je dors, d'agreables mensonges
M'en presentent l'image au milieu de mes songes.
Est-ce estime ? Est-ce amour ?

LISETTE.

C'est ce que vous voudrez ;

Mais enfin c'est un mal dont vous ne guerirez

Qu'avec un recipé d'un hymen salutaire,
 Et je veux m'employer à finir cette affaire.
 Le Chevalier, tout franc, est bien mieux votre fait;
 Leandre a de l'esprit, mais il est trop distrait.
 Il vous faut un mary d'une humeur plus fringante :
 Leger dans ses propos, qui toujours danse, chante;
 Qui vole incessamment de plaisirs en plaisirs,
 Laisant vivre sa femme au gré de ses desirs;
 S'embarrassant fort peu si ce qu'elle dépense
 Vient d'un autre ou de luy. C'est cette nonchalance,
 Qui nourrit la concorde, et fait que dans Paris
 Les femmes plus qu'ailleurs adorent leurs maris.

ISABELLE.

Tu sçais bien que ma mere est d'une humeur étrange,
 Crois-tu que son esprit à ce party se range?
 Elle m'a deffendu de voir le Chevalier.

LISETTE.

Sans se voir, on ne peut pourtant se marier.
 Ne vous allarmez point, nous trouverons peut-être
 Quelque moyen heureux que l'amour fera naître,
 Qui pourra tout d'un coup nous tirer d'embaras.
 Un sort heureux déjà conduit icy ses pas.

SCENE II.

ISABELLE, LISETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *dansant et sifflant.*

Je vous trouve à la fin. Ah! bon jour, ma princesse,

Vous avez aujourd'huy tout l'air d'une déesse,
Et la mere d'Amour, sortant du sein des mers,
Ne parut point si belle aux yeux de l'univers.
De votre amour pour moy je veux prendre ce gage.

(Il luy baise la main.)

ISABELLE.

Monsieur le Chevalier...

LISETTE.

Allons donc, soyez sage.

Comme vous debutez !

LE CHEVALIER.

Nous autres gens de Cour,
Nous sçavons abreger le chemin de l'amour.
Voudrois-tu donc me voir, en amoureux novice,
De l'amour à ses pieds apprendre l'exercice ?
Pousser de gros soupirs, serrer le bout des doigts !
Je ne fais point, morbleu, l'amour comme un bourgeois :
Je vais tout droit au cœur. Le croiriez-vous, la belle ?
Depuis dix ans et plus je cherche une cruelle,
Et je n'en trouve point, tant je suis malheureux !

LISETTE.

Je le crois bien, Monsieur, vous êtes dangereux.

LE CHEVALIER.

J'ay bien bû cette nuit, et, sans fanfaronades,
A votre intention j'ay vuïdé cent rasades.
Mon feu, qui dans le vin s'éteint le plus souvent,
Reprend vigueur pour vous, et s'irrite en beuvant.
Il fait, parbleu, bien chaud !

(Il oste sa perruque, et la peigne.)

LISETTE.

La maniere est plaisante ;
 Vous voulez nous montrer votre tête naissante.
 Ce regain de cheveux est encor bon à voir.

ISABELLE.

Vous êtes mal debout, voulez-vous vous asseoir ?
 Lisette, des fauteüils.

LE CHEVALIER.

Point de fauteüils, de grace !

ISABELLE.

Oh ! Monsieur, je sçay bien...

LE CHEVALIER.

Un fauteüil m'embarasse :

Un homme là-dedans est tout enveloppé.
 Je ne me trouve bien que dans un canapé.

(*A Lisette.*)

Fais-m'en approcher un pour m'étendre à mon aise.

LISETTE.

Tenez-vous sur vos pieds, Monsieur, ne vous déplaie.
 J'enrage quand je vois des gens qu'à tout moment
 Il faudroit étayer comme un vieux bâtiment,
 Couchez dans des fauteüils, bârer une ruelle.
 Et, mort-non de ma vie, une bonne escabelle !
 Soyez dans le respect ; nos peres autrefois
 Ne s'en portoient que mieux sur des meubles de bois.

ISABELLE.

Paix donc ; ne luy dis rien, Lisette, qui le blesse.

LISETTE.

Bon, bon ! il faut apprendre à vivre à la jeunesse.

LE CHEVALIER.

Lisette est en courroux. Ça, changeons de discours.
Comment suis-je avec vous? M'adorez-vous toujours?
Cette maman encor fait-elle la hargneuse?
C'est un vray porc épic.

ISABELLE.

Elle est toujours grondeuse;
Elle m'a depuis peu deffendu de vous voir.

LE CHEVALIER.

De me voir? Elle a tort; sans me faire valoir,
Je pretens vous combler d'une gloire parfaite;
Car ce n'est qu'en mary que mon cœur vous souhaite.

ISABELLE.

En mary! mais, Monsieur, vous êtes chevalier :
Ces gens-là ne sçauroient, dit-on, se marier.

LE CHEVALIER.

Quel abus! nous faisons tous les jours alliance
Avec tout ce qu'on voit de femmes dans la France.

LISETTE, *appercevant M^{me} Grognac*:

Ah! Madame Grognac!

ISABELLE.

Ah! Monsieur, sauvez-vous.

Sortez; non, revenez.

LISETTE.

Où nous cacherons-nous?

LE CHEVALIER.

Laissez, laissez-moy seul affronter la tempête.

LISETTE.

Ne vous y jouez pas. Il me vient dans la tête
Un dessein qui pourra nous tirer d'embarras.

Elle sçait votre nom, mais ne vous connoît pas :
 Nous attendons un maître en langue italienne,
 Faites ce maître-là pour nous tirer de peine.

ISABELLE.

Elle approche, elle vient, ô Ciel!

LE CHEVALIER.

C'est fort bien dit.

En cette occasion, j'admire ton esprit.
 J'ai par bonheur esté deux ans en Italie.

SCENE III.

M^{me} GROGNAC, ISABELLE, LE CHEVALIER,
 LISETTE.

M^{me} GROGNAC.

Ah! vraiment, je vous trouve en bonne compagnie!
 Quel est cet homme-là?

LISETTE.

Ne le voit-on pas bien?

C'est, comme on vous a dit, ce maître italien
 Qui vient montrer sa langue.

M^{me} GROGNAC.

Il prend bien de la peine :

Ma fille pour parler n'a que trop de la sienne ;
 Qu'elle apprenne à se taire, elle fera bien mieux.

LE CHEVALIER.

Un grand homme disoit que, s'il parloit aux dieux,
 Ce seroit espagnol ; italien aux femmes :

L'amour par son accent se glisse dans leurs ames ;
 A des hommes, françois, et suisse à des chevaux.
Das dich der donder schalcq.

LISETTE.

Ah ! juste Ciel ! quels mots !

M^{me} GROGNAC.

Comme je ne veux point qu'elle parle à personne,
 Sa langue luy suffit, et je la trouve bonne.

LE CHEVALIER.

Or je vous disois donc tantôt que l'adjectif
 Devoit estre d'accord avec le substantif.
Isabella bella : c'est vous, belle Isabelle.

(*Bas.*)

Amantè fedelè : c'est moy l'amant fidelle,
 Qui veut toute sa vie adorer vos appas.

(*M^{me} Grognac s'approche pour écouter.*)

(*Plus haut.*)

Il faut les accorder en genre, en nombre, en cas.

M^{me} GROGNAC.

Tout votre italien est plein d'impertinence.

LE CHEVALIER.

Ayez pour la grammaire un peu de reverence.
 Il faut presentement passer au verbe actif ;
 Car moy, dans mes leçons, je suis expeditif.
 Nous allons commencer par le verbe *amo*, j'aime.
 Ne le voulez-vous pas ?

ISABELLE.

Ma joye en est extrême.

LISETTE.

Elle a pour vos leçons l'esprit obeïssant.

LE DISTRAIT

LE CHEVALIER.

Conjuguez avec moy pour bien prendre l'accent.

Io amo, j'aime.

ISABELLE.

Io amo, j'aime.

LE CHEVALIER.

Vous ne le dites pas du ton que je demande.

(A M^{me} Grognac.)

Vous me pardonneriez bien si je la reprimande.

Il faut plus tendrement prononcer ce mot-là :

*Io amo, j'aime.*ISABELLE, *fort tendrement.**Io amo, j'aime.*

LE CHEVALIER.

Le charmant naturel, Madame, que voilà !

Aux dispositions qu'elle m'a fait paroître,

Elle en sçaura bien-tôt trois fois plus que son maître.

Je suis charmé. Voyons si d'un ton naturel

Vous pourrez aussi bien dire le pluriel.

M^{me} GROGNAC.

Elle en dit déjà trop, Monsieur, et dans les suites

Il faudra, s'il vous plaist, supprimer vos visites.

LE CHEVALIER.

J'ay trop bien commencé pour ne pas achever.

SCENE IV.

VALERE, LE CHEVALIER, M^{me} GROGNAC,
ISABELLE, LISETTE.

VALERE.

Ah! je suis, mon neveu, ravy de vous trouver.
Madame, vous voyez, sans trop de complaisance
Un gentil-homme icy d'assez belle esperance;
Et, s'il pouvoit vous plaire, il seroit trop heureux.

LISETTE [*à part*].

Que le diable t'emporte!

ISABELLE.

Ah! contre-temps fâcheux!

M^{me} GROGNAC.

Votre neveu? comment!

VALERE.

Il a sçû se produire,
Et n'a pas eu besoin de moy pour s'introduire.

M^{me} GROGNAC.

Vous n'estes pas, Monsieur, un maître italien?

VALERE.

Luy? c'est le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Il est vrai, j'en convien,
Cela n'empêche pas que, dans quelques familles,
Je ne montre par fois l'italien aux filles.

M^{me} GROGNAC [*à Lisette*].

Comment, impertinente!

LE DISTRAIT

LE CHEVALIER.

Ah! point d'emportement.

M^{me} GROGNAC.

Après vous avoir dit...

LE CHEVALIER.

Madame, doucement.

N'allez pas devant moy gronder mes écolières.

M^{me} GROGNAC.

Meslez-vous, s'il vous plaist, Monsieur, de vos affaires.
Lorsque je vous deffens...

LE CHEVALIER.

Pour calmer ce courroux,
J'aime mieux vous baiser, maman.

M^{me} GROGNAC.

Retirez-vous.

Je ne suis point, Monsieur, femme que l'on plaisante.

LE CHEVALIER.

*(Il la prend par la main, chante, et la fait danser
par force.)*

Je veux que nous dansions ensemble une courante.

VALERE, *les separant et mettant le Chevalier dehors.*

C'est trop pousser la chose, allons, retirez-vous!

Et vous, pour éviter de vous mettre en courroux,
Dans votre appartement rentrez, je vous en prie.

M^{me} GROGNAC, *s'en allant.*

Ouf! ouf! je n'en puis plus.

SCENE V.

VALERE, ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Mais quelle étourderie !

Pour éviter le bruit, j'avois trouvé moyen
De le faire passer pour maître italien,
Et vous êtes venu...

VALERE.

Mon imprudence est haute,
Mais je veux sur le champ réparer cette faute :
Je m'en vais la rejoindre, et tâcher de calmer
Son esprit violent, prompt à se gendarmer.

SCENE VI.

LISETTE, ISABELLE.

LISETTE.

Voilà, je vous l'avouë, une fâcheuse affaire.

ISABELLE.

N'as-tu pas ry, Lisette, à voir danser ma mere ?

LISETTE.

Comment donc ! vous riez, et vous ne craignez pas
La foudre toute prête à tomber en éclats ?

ISABELLE.

Laissons pour quelque temps passer icy l'orage,

Leandre vient, il faut nous ranger du passage ;
 Écoutons un moment, nous n'oserions sortir ;
 De ses distractions il faut nous divertir :
 Il ne manquera pas d'en faire icy paroistre.

LISETTE.

Je le veux ; demeurons sans nous faire connoistre ;
 Écoutons.

SCENE VII.

LEANDRE, CARLIN, ISABELLE, LISETTE.

LEANDRE.

D'où viens-tu ? parle donc, répond-moy
 Je ne te vois jamais quand j'ay besoin de toy.

CARLIN.

J'exécute votre ordre avec zele, ou je meure.
 Vous avez oublié que, depuis un quart d'heure,
 De dix commissions il vous plut me charger.
 J'ay vû le rapporteur, le tailleur, l'horloger,
 Et voilà votre montre enfin raccommodée.
 Elle sonne à present.

LEANDRE, *prenant la montre.*

Il me l'a bien gardée.

CARLIN.

Vous m'avez commandé de même d'acheter
 De bon tabac d'Espagne : en voilà pour goûter.

LEANDRE *prend le papier où est le tabac.*

Voyons.

CARLIN.

C'est du meilleur qu'on puisse jamais prendre,
Dont on frauda les droits en revenant de Flandre.

LEANDRE, *jettant la montre, croyant jeter le tabac.*
Quel horrible tabac ! tu veux m'empoisonner.

CARLIN.

La montre ! ah ! voilà bien pour la faire sonner !
Quelle distraction, Monsieur, est donc la vôtre ?

LEANDRE.

Oh ! je n'y pensais pas, j'ay jetté l'un pour l'autre.

CARLIN.

Ne nous voilà pas mal ! La montre, cette fois,
Va revoir l'horloger tout au moins pour six mois.

LEANDRE.

Cours à l'appartement de l'aimable Clarice,
Sçache si pour la voir le moment est propice ;
Peins-luy bien mon amour, et quel est mon chagrin
D'avoir manqué tantôt à luy donner la main.
Va vite, cours, reviens.

CARLIN, *mettant la montre à son oreille.*

La montre est toute en pieces.
Vous devriez, Monsieur, exercer vos largesses,
Et m'en faire present.

LEANDRE.

Va donc, ne tarde pas ;

Je t'attens.

CARLIN.

J'obeïs, et reviens sur mes pas.

SCENE VIII.

LEANDRE, ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Aprochons-nous.

LEANDRE, *prenant Isabelle pour Carlin,
et luy parlant.*

Carlin, j'attens tout de ton zele.

Si Clarice venoit à parler d'Isabelle,
 Dis-luy bien que mon cœur n'en fut jamais touché;
 Par de plus nobles nœuds je me sens attaché.
 Isabelle est jolie, au reste, peu capable
 De fixer le penchant d'un homme raisonnable.
 Malgré les faux dehors de sa simplicité,
 Elle est coquette au fonds.

LISETTE.

La curiosité

Vous pourra couter cher, aux sentimens qu'il montre.

LEANDRE.

Mais me parleras-tu toujours de cette montre?
 Hé bien! c'est un malheur. Fais-luy bien concevoir
 Qu'Isabelle sur moy n'eut jamais de pouvoir,
 Et que mon oncle en vain veut faire une alliance
 Dont mon amour murmure, et dont mon cœur s'offence.

ISABELLE.

Il ne m'aime pas trop, Lisette.

LEANDRE.

Ouy, l'on le dit.

Cette Lisette-là luy tourne mal l'esprit :
C'est une babillarde en intrigues habile,
Et qui dans un besoin pourroit montrer en ville.

LISETTE.

Voila donc mon paquet, et vous le vôtre aussi.
Luy diray-je à la fin que vous estes icy?

LEANDRE.

Ouy, tu pourras luy dire; avec impatience
J'attendray ton retour, va, cours en diligence.
Que les hommes sont fous d'empoisonner leurs jours
Par des dégoûts cruels qu'ils ont dans leurs amours!
Je savoure à longs traits le poison qui me tuë.

LISETTE.

C'est pendant trop de temps nous cacher à sa vuë,
Et je veux l'attaquer. Monsieur, si par hazard
Vous vouliez bien sur nous jeter quelque regard...

LEANDRE.

Sans ce facheux dédit qui vient troubler ma joye,
Je passerois des jours filez d'or et de soye.

LISETTE.

Vous voulez bien, Monsieur, me permettre, à mon tour,
De vous feliciter sur votre heureux retour?

LEANDRE.

Au pouvoir de l'amour c'est en vain qu'on resiste.

LISETTE.

Monsieur, par charité...

LEANDRE.

Que le Ciel vous assiste!

LISETTE

Sommes-nous donc déjà des objets de pitié?

(A Isabelle.)

De tout ce qu'on me dit, vous êtes de moitié.

(A Léandre.)

Tournez les yeux sur nous.

(Elle le tire par la manche.)

LEANDRE.

Ah! te voilà, Lisette.

LISETTE.

Et ma maistresse aussi.

LEANDRE.

Que ma joye est parfaite!

Jamais rien de plus beau ne s'offrit aux regards;

Les amours près de vous volent de toutes parts.

Au coup de vos beaux yeux qui pouroit se soustraire?

Et qu'on seroit heureux si l'on pouvoit vous plaire!

ISABELLE.

Bon! votre cœur pour moy ne fut jamais touché,

Par de plus nobles nœuds vous êtes attaché :

Je suis un peu jolie, au reste peu capable

De fixer le penchant d'un homme raisonnable ;

Malgré les faux dehors de ma simplicité,

Je suis coquette au fond.

LEANDRE.

C'est une fausseté.

Lisette, tu devrois, dans le soin qui t'anime,

Luy faire prendre d'elle une plus juste estime :

Tu gouvernes son cœur.

LISETTE.

Ouy, quelqu'un me l'a dit.

Cette Lisette-là luy tourne mal l'esprit ;

C'est une babillarde, en intrigues habile,
Et qui pourroit montrer en un besoin en ville.
Votre panegyrique a pour nous des appas.
Quel peintre! par ma foy, vous ne nous flattez pas.

LEANDRE.

Ah! maraut de Carlin, dans peu ton imprudence
Recevra de ma main sa juste récompense.

LISETTE.

J'entens venir quelqu'un. Ah Ciel! quel embarras!
C'est M^{me} Grognac qui revient sur ses pas.

ISABELLE.

Lisette, que dis-tu?

LISETTE.

Votre mere en personne!

ISABELLE.

Quel parti prendre? ô Ciel! Je tremble, je frissonne;
Sa brusque humeur sur nous pourroit bien éclater;
Aidez-moy, s'il vous plaît, Monsieur, à l'éviter.

LEANDRE.

Vous cacher à ses yeux est chose assez facile :
Mon cabinet pour vous doit estre un seur azile ;
Entrez-y.

ISABELLE.

Volontiers, mais que personne au moins
Ne puisse nous y voir.

(Elles entrent dans le cabinet de Leandre.)

LEANDRE.

Fiez-vous à mes soins.



SCENE IX.

M^{me} GROGNAC, LEANDRE.M^{me} GROGNAC.

Je ne la trouve point, Monsieur, où donc est-elle?

LEANDRE.

Qui, Madame?

M^{me} GROGNAC.

Ma fille.

LEANDRE.

Eh qui donc?

M^{me} GROGNAC.

Isabelle.

Que j'aurois de plaisir, avec deux bons soufflets,
 A vanger pleinement les affronts qu'on m'a faits!
 Mais je ne perdray pas icy toute ma peine,
 Puisqu'il faut aussi-bien que je vous entretienne,
 Et vous dise en deux mots que je veux dès ce jour,
 Votre oncle vif ou mort, terminer votre amour.
 Vous sçavez ses desseins, et qu'un dédit m'engage,
 Monsieur, à vous donner ma fille...

LEANDRE.

En mariage?

M^{me} GROGNAC.

Comment donc? Ouy, Monsieur, en mariage, oüy;
 Et je prétens de plus que ce soit aujourd'huy.
 Je ne puis plus long-temps voir traîner cette affaire,

Et je vais ordonner qu'on m'amene un notaire ;
C'est un point resolu, Monsieur, dans mon cerveau :
La garde d'une fille est un trop lourd fardeau.

LEANDRE.

Ce dédit m'embarrasse, et me tient en cervelle.

SCENE X.

CARLIN, CLARICE, LEANDRE.

CARLIN.

J'ay fait ce que vos feux attendoient de mon zele,
Et j'amene Clarice.

LEANDRE.

Ah! Madame, en ces lieux
Quel bonheur tout nouveau vous presente à mes yeux!

CLARICE.

Malgré votre dédit, je viens icy vous dire
Que mon oncle à nos feux est tout prest de souscrire.
Mon cœur en est charmé; mais je crains votre humeur,
Et qu'une autre que moy ne regne en votre cœur.

LEANDRE.

Ces soupçons mal fondez me font trop d'injustice,
Et je n'aime que vous, adorable Clarice.

SCENE XI.

LEANDRE, CLARICE, CARLIN,
UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS à *Clarice*.

Mon maître ici m'envoie avec ce mot d'écrit.
(*Clarice lit.*)

CARLIN.

Ce petit jouflu-là montre avoir de l'esprit.

CLARICE à *Leandre*.

De votre rapporteur je reçois cette lettre:
Vous pouvez de ses soins bien-tôt tout vous promettre;
Je vous quitte un moment, et je monte là-haut
Pour luy faire réponse, et reviens au plutôt.

LEANDRE, *l'arrestant*.

Si dans mon cabinet vous vouliez bien écrire,
Vous auriez plutôt fait.

CLARICE.

Je craindrois de vous nuire.

LEANDRE.

Vous me ferez plaisir, Madame, assurément.

CLARICE.

Puisque vous le voulez, j'en use librement;
Je vais le supplier de vous faire justice,
Et de continuer à vous rendre service.
J'auray fait en deux mots.

SCENE XII.

LEANDRE, CARLIN.

CARLIN.

Vos feux sont en bon train,
Je vous vois bien-tôt prest à vous donner la main.
Le ciel jusques au bout nous garde de disgrâce.

LISETTE, *dans le cabinet.*

Sortons, sortons, Madame, il faut quitter la place.

CARLIN.

Dans votre cabinet, Monsieur, j'entens du bruit.
Que veut dire cela? N'est-ce point un esprit
Qui lutine Clarice?

LEANDRE.

Ah! je vois ma méprise;
Carlin, tout est perdu; j'ay fait une sottise.
En plaçant là Clarice, en mon esprit distrait,
Je n'ay pas réfléchy que dans le même endroit
J'avois mis Isabelle.

CARLIN.

Isabelle! Ah! j'enrage:
Nous allons bien-tôt voir arriver du carnage.
Estes-vous fou, Monsieur? Mais qu'est-ce que je vois?
Quelle prospérité! Pour une, en voilà trois!

SCENE XIII.

ISABELLE, CLARICE, LISETTE,
LEANDRE, CARLIN.

ISABELLE.

Vous pouvez dans ce lieu tout à votre aise écrire,
Et tant qu'il vous plaira; pour moy, je me retire.

CLARICE.

Vous avez eu le temps, pour vous, tout à loisir,
D'y pouvoir sans témoins remplir votre desir.

LEANDRE.

Le hazard, malgré moy, dans ce lieu vous assemble :
Mon dessein n'étoit point de vous y mettre ensemble.

(A Isabelle.)

Votre mere tantôt...

ISABELLE.

Je suis au desespoir.

LEANDRE à Clarice.

Madame, vous sçauvez....

CLARICE.

Je ne veux rien sçavoir.

LEANDRE à Isabelle.

Je n'ay pas réfléchi que...

ISABELLE, *s'en allant.*

Vous estes un traistre.

LEANDRE à Clarice.

Le hazard...

CLARICE, *s'en allant.*

Devant moy gardez-vous de paroître.

LISSETTE.

Tu nous as fait le tour ; mais vingt coups de bâton,
Dans peu , Monsieur Carlin , nous en feront raison.

SCENE XIV.

CARLIN , LEANDRE.

CARLIN.

Je tombe de mon haut.

LEANDRE.

Moy, je me desespere :
Allons de l'une et l'autre arrêter la colere.

CARLIN.

Courons-y donc, je crains quelque accident cruel,
Et ces deux filles-là se vont battre en duel.

FIN DU TROISIÉME ACTE





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VALERE, CLARICE

CLARICE.

DE vos soins genereux je vous suis obligée,
Mais, depuis un moment, mon ame est bien changée.

VALERE.

Plaist-il?

CLARICE.

Je ne veux plus me marier.

VALERE.

Comment?

D'où vous peut donc venir un si prompt changement?

CLARICE.

J'ay pensé meurement aux soins du mariage,
Aux chagrins presque seurs où son joug nous engage,
A cette liberté que l'on perd sans retour :
L'hymen est trop souvent un écueil pour l'amour.

Je ne me sens point propre aux soins d'une famille,
Et, tout considéré, j'aime mieux rester fille.

VALERE.

Je sçay bien que l'hymen peut avoir ses dégoûts :
Chaque état a les siens, et nous le sentons tous ;
Cependant vous vouliez de moy ce bon office.

CLARICE.

D'accord ; mais, plus on voit de près le précipice,
Plus nos sens étonnez frémissent du danger.
Leandre est pris ailleurs, et, pour le dégager,
Votre application peut-être seroit vaine.

VALERE.

Calmez-vous, je prétens y réussir sans peine ;
Leandre sent pour vous une sincere ardeur ;
Je pourrois bien icy répondre de son cœur,
Et ce n'est qu'un devoir de pure obéissance
Qui retient jusqu'icy son esprit en balance.

SCENE II.

LE CHEVALIER, VALERE, CLARICE.

LE CHEVALIER.

Ah! mon oncle, parbleu, je vous trouve à propos,
Pour vous laver la tête, et vous dire en deux mots...

VALERE.

Le début est nouveau.

LE CHEVALIER.

Se peut-il qu'à votre âge

Vous n'avez pas encor les airs d'un homme sage?
Si j'en faisais autant, je passerois chez vous
Pour un franc étourdy Là, là, répondez-nous.

VALERE.

J'ay tort, mais...

LE CHEVALIER.

Mais, mais, mais.

CLARICE.

Quelle est votre querelle?

LE CHEVALIER.

Je m'étois introduit tantôt chez Isabelle,
Que j'aime à la fureur, et qui m'aime encor plus.
J'y passois pour un autre, et Monsieur, là-dessus,
Est venu brusquement gâter tout le mystere,
Et m'a mal à propos fait connoître à la mere.
Parlez; n'est-il pas vray?

VALERE.

D'accord, mon cher neveu.

Mais je répareray ma faute.

LE CHEVALIER.

Eh! ventrebleu!

C'est un étrange cas. Faut-il que la jeunesse
Apprenne maintenant à vivre à la vieillesse,
Et qu'on trouve des gens avec des cheveux gris
Plus étourdis cent fois que nos jeunes marquis?
Je n'y connois plus rien; dans le siecle où nous sommes,
Il faut fuir dans les bois, et renoncer aux hommes.

VALERE.

Je veux vous marier, et votre sœur aussi.

LE CHEVALIER.

Ma sœur? vous vous moquez.

VALERE.

Pourquoy donc ce souci?

LE CHEVALIER.

Quelle injustice! ô Ciel! On me vole, on me pille.
Cela n'est point dans l'ordre, et l'on sçait qu'une fille,
Pour enrichir un frere, en faire un gros seigneur,
Doit renoncer au monde.

CLARICE.

On connoît ton bon cœur,
Et je sçay qui t'oblige à parler de la sorte :
C'est l'amour de mon bien.

LE CHEVALIER.

Ouy, le diable m'emporte.

VALERE.

Je prétens luy donner cinquante mille écus,
Vous reservant à vous de mon bien le surplus ;
Et je veux aujourd'huy terminer cette affaire.

SCENE III.

LE CHEVALIER, CLARICE.

LE CHEVALIER.

Veux-tu que sur ce point je m'explique en bon frere?
Tu sçais bien qu'entre nous nous parlons assez net ;
Un hymen, quel qu'il soit, n'est point du tout ton fait.
Te voilà faite au tour, nul soin ne te travaille,

Et le premier enfant te gâteroit la taille.
Crois-moy, le mariage est un triste métier.

CLARICE.

Mon frere, cependant tu veux te marier.

LE CHEVALIER.

Le devoir d'une femme engage à mille choses :
On trouve mainte épine où l'on cherchoit des roses ;
Le plaisir de l'hymen est terrestre et grossier.

CLARICE.

Mon frere, cependant tu veux te marier.

LE CHEVALIER.

Parlons à cœur ouvert, et confessons la dette.
Je suis un peu coquet, tu n'es pas mal coquette ;
Notre mere l'étoit, dit-on, en son vivant :
Nous chassons tous de race, et le mal n'est pas grand.
Si quelqu'amant venoit fraper ta fantaisie,
Tu pourrais avec luy faire quelque folie.

CLARICE.

Mon frere, cependant...

LE CHEVALIER.

Tu vas te récrier :

Mon frere, cependant tu veux te marier.
Quel diable ! tu répons toujours la même prose.

CLARICE.

Mais tu me dis aussi toujours la même chose.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, CLARICE, LISETTE.

LISETTE.

Bonjour, Monsieur. Depuis votre maudit jargon,
La Madame Grognac est pire qu'un dragon,
Et je viens vous chercher icy pour vous apprendre
Qu'elle veut dès ce soir finir avec Leandre.
Elle m'a commandé de luy faire venir
Un notaire.

LE CHEVALIER.

Bon, bon ! il faut la prévenir.

LISETTE.

Ah ! vous voilà, Madame ! Hé, dites-moy, de grace,
Au cabinet encor venez-vous prendre place ?
Quelque nouvel amant, en dépit des jaloux,
Vous donne-t'il icy quelque autre rendez-vous ?

LE CHEVALIER.

Comment, un rendez-vous ? que dis-tu ? Prens bien garde,
C'est ma sœur.

LISETTE.

Votre sœur ? Peste ! quelle égrillarde !

CLARICE.

Pour faire une réponse aux termes d'un billet,
Leandre a bien voulu m'ouvrir son cabinet,
Où j'ai trouvé d'abord Isabelle enfermée.

LE CHEVALIER.

Isabelle ?

CLARICE.

Et Lisette.

LE CHEVALIER.

Ah! petite rusée!

Avant le mariage, on me fait de ces tours?

L'augure est vraiment bon pour nos futurs amours!

LISETTE.

Icy mal à propos votre esprit se gendarme.

Le mal est donc bien grand pour faire un tel vacarme?

Ne vous souvient-il plus du maître italien,

Et de cette courante à contrecœur?

LE CHEVALIER.

Hé bien?

LISETTE.

Hé bien! pour éviter le retour de la dame,

Qui pestoit contre nous, et juroit dans son ame,

Nous avons fait retraite au cabinet sans bruit;

Clarice est arrivée en ce même réduit

Pour écrire une lettre, et voilà le mystere.

LE CHEVALIER.

L'une écrit une lettre, et l'autre fuit sa mere,

Et toutes deux d'abord s'en vont chez un garçon :

C'est prendre son parti, l'asile est vraiment bon.

CLARICE.

Lisette, tu remets le calme dans mon ame,

Mon soupçon se dissipe, et fait place à ma flâme.

Peut-être à tes discours j'ajoute trop de foy;

Mais Leandre aujourd'huy triomphe encor de moy.

LE CHEVALIER, *l'arrestant.*

Ecoute donc, ma sœur.

CLARICE.

Que me veux-tu, mon frere?

LE CHEVALIER.

Mets-toi dans un couvent, tu ne sçaurois mieux faire.

CLARICE.

Je prens comme je dois tes conseils là-dessus ;
Mais l'avis ne vaut pas cinquante mille écus.

SCENE V.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Voilà ce que me vaut ta legere cervelle.
Le maudit instrument qu'une langue femelle !
De ses soupçons jaloux pourquoi la gueris-tu ?

LISETTE.

Comment, de ma maîtresse effleurer la vertu !
J'entens venir quelqu'un ; adieu, je me retire.

SCENE VI.

LEANDRE, LE CHEVALIER, CARLIN.

LE CHEVALIER.

C'est Leandre ; tant mieux, j'ay deux mots à luy dire.
Un sort heureux, Monsieur, vous presente à mes yeux.

LEANDRE.

Peut-être elle pourra revenir en ces lieux.

LE CHEVALIER.

Je sçay que vous voulez devenir mon beau-frere.
 C'est fort bien fait à vous ; ma sœur a de quoy plaire :
 Elle est riche en vertu ; pour en argent comptant ,
 Je crois , sans la flater, qu'elle ne l'est pas tant.
 Quand mon pere mourut , il nous laissa pour vivre
 Ses dettes à payer et sa maniere à suivre.
 C'est , comme vous voyez , peu de bien que cela.

LEANDRE.

Et n'avez-vous jamais eu que ce pere-là ?

LE CHEVALIER *rit.*

Comment ?

LEANDRE.

Que cette sœur, Monsieur, j'ay voulu dire.

CARLIN.

L'erreur est pardonnable , il ne faut point tant rire.

LE CHEVALIER.

Je sçay votre naissance et votre probité ,
 Et je suis fort content de vous par ce côté.
 Vous n'avez qu'un deffaut , qui par tout vous décele ;
 Dans le fond cependant , c'est une bagatelle ;
 Mais je serois content de vous en voir défait.
 Vous êtes accusé d'estre un peu trop distrait ,
 Et tout le monde dit que cette létargie
 Fait insulte au bon sens , et vise à la folie.

LEANDRE.

Chacun ne peut pas être aussi sage que vous.
 Tous les hommes , Monsieur, sont differemment fous.
 Chacun a sa folie , et j'ay grace à vous rendre
 De ne trouver en moy qu'un deffaut à reprendre.

LE CHEVALIER.

Ce que je vous en dis n'est que par amitié,
Et je vous trouve, moy, trop sage de moitié.
On ne m'entend jamais censurer ny médire,
Et je ne dis icy que ce que j'entens dire.

LEANDRE.

On parle volontiers; mais un homme d'esprit
Doit donner rarement creance à ce qu'on dit.
De louange et d'encens les hommes sont avarés :
Ils font rarement grace aux vertus les plus rares ;
Au lieu qu'avec plaisir, d'une langue sans frein ,
De leur traits médisans ils chargent le prochain.
Je suis toujours en garde, et n'ay pas voulu croire
Cent bruits semez de vous fâcheux à votre gloire.

LE CHEVALIER.

Que peut-on, s'il vous plaist, Monsieur, dire de moy ?
On n'insultera pas ma naissance, je croy.

LEANDRE.

Non.

LE CHEVALIER.

Nul dans l'univers ne peut dire, je gage,
Que dans l'occasion je manque de courage.

LEANDRE.

Non.

LE CHEVALIER.

Peut-on m'accuser d'estre fourbe, flateur,
Fat, insolent, ingrat, suffisant, imposteur ?

LEANDRE.

(Il prend sa tabatiere, la renverse ; prend ses gants pour son mouchoir.)

Non, vous dis-je, Monsieur, et je ne vois personne
 Qui de ces vices-là seulement vous soupçonne ;
 Mais on ne me dit pas de vous autant de bien
 Que je souhaiterois. On dit, je n'en crois rien,
 Qu'en discours vous prenez un peu trop de licence ;
 Qu'on ne peut se soustraire à votre médisance ;
 Que vous parlez toujours avant que de penser ;
 Que tout votre mérite est de chanter, danser ;
 Que, pour vous faire croire homme à bonne fortune,
 Vous passez en hyver les nuits au clair de lune,
 A souffler dans vos doigts, et prendre vos ébats
 Sous la porte d'Iris, qui ne vous connoît pas ;
 Que souvent vous prenez trop de vin de Champagne,
 Et qu'il faut que toujours quelqu'un vous accompagne
 Pour pouvoir vous montrer votre chemin la nuit,
 Et même quelquefois vous reporter au lit.
 Enfin, que sçais-je, moy ? l'on charge ma mémoire
 De cent mauvais récits que je ne veux pas croire ;
 Et tout homme prudent doit se garder toujours
 De donner trop crédit à de mauvais discours.

LE CHEVALIER.

Adieu, Carlin, adieu.

CARLIN.

Monsieur de la musique,
 Redites-nous encor ce petit air bachique.

SCENE VII.

LEANDRE, CARLIN.

CARLIN.

Vous avez fort bien fait de luy river son clou.
C'est bien à faire à luy de vous appeller fou !
Et vous deviez encor lui mieux laver la tête.

LEANDRE.

J'ay bien un autre soin qui m'occupe et m'arrête.
Tu t'imagines bien que Clarice en courroux
Se livre toute entiere à ses transports jaloux,
Et m'accable des noms d'ingrat et d'infidelle ;
D'une autre part aussi, que peut dire Isabelle ?

CARLIN.

Vous avez tort. Faut-il que chaque instant du jour
Votre distraction nous fasse quelque tour ?
Vous avez de l'esprit et de la politesse ;
Vous raisonnez par fois comme un sage de Grece,
Et d'autres fois aussi vos faits et vos raisons
Vous font croire échapé des Petites-Maisons.

LEANDRE.

Mais sçais-tu bien , maraut , qu'avec ta remontrance ,
Tu te feras chasser ?

CARLIN.

Monsieur, en conscience ,
Je ne veux point du tout icy vous corriger.

LEANDRE.

Ma maniere est fort bonne, et n'en veux point changer ;

Je ne ressemble point aux hommes de notre âge
 Qui masquent en tout temps leurs cœurs à leur visage ;
 Mon deffaut prétendu , mon peu d'attention
 Fait la sincerité de mon intention.
 Je ne prépare point avec effronterie
 Dans le fond de mon cœur d'indigne menterie ;
 Je dis ce que je pense , et sans déguisement ;
 Je suis sans réfléchir mon premier mouvement ;
 Un esprit naturel me conduit et m'anime :
 Je suis un peu distrait, mais ce n'est pas un crime.

CARLIN.

Ce n'est pas un grand mal. Pour être bel esprit,
 Il faut avec mépris écouter ce qu'on dit,
 Rêver dans un fauteuil, répondre en coq-à-l'ânes,
 Et voir tous les mortels ainsi que des prophanes.
 Au suprême degré vous avez ce deffaut,
 Et bien d'autres encor.

LEANDRE.

(Pendant ce couplet, il oste la cravate à son valet par distraction.)

Te tairas-tu, maraut?..

Un cerveau foible, étroit, qui ne tient qu'une chose,
 Peut répondre en tout temps à ce qu'on luy propose ;
 Mais celui qui comprend toujours plus d'un objet
 Peut bien être excusé, s'il est un peu distrait.

CARLIN *remet sa cravatte.*

Je vous excuse aussi ; mais permettez de grace
 Que je remette icy chaque chose en sa place ;
 Il n'est pas encor temps que je m'aille coucher.

LEANDRE *déboutonne son valet.*

C'est le moindre deffaut qu'on puisse reprocher.
Est-il juste, après tout, que l'on s'assujettisse
A répondre à cent sots selon leur sot caprice?
Ce qu'on pense vaut mieux cent fois que leur discours.
J'irois de ma pensée interrompre le cours
Pour un jeune étourdy qui me rompt les oreilles
De ses travaux fameux d'amour et de bouteilles;
Pour un plaisant qui vient de son bruit m'enyvrer,
Qui croit me faire rire, et qui me fait pleurer;
Pour un fastidieux qui n'a, pour ordinaire,
Ny le don de parler, ny l'esprit de se taire?

CARLIN, *remettant son juste-au-corps.*

Mais voyez, je vous prie, quelle distraction!

LEANDRE.

Je crains pour mon amour quelque alteration.
La belle est en courroux; toute mon innocence
Ne me rassure pas, et je crains sa presence.

CARLIN.

Je vous diray, Monsieur, pour sortir d'embarras,
Comme ordinairement j'en use en pareil cas.
Il faudroit qu'une lettre, écrite d'un beau stile,
Pût vous rendre près d'elle un accès plus facile.
Mandez-luy que tantôt ce que vous avez fait
N'est qu'un coup d'étourdy.

LEANDRE.

Je seray satisfait
Si la lettre a l'effet, Carlin, que tu l'esperes.

CARLIN.

Une lettre, Monsieur, remet bien des affaires,
Et trois ou quatre mots, en hâte barboüillez,
Font souvent embrasser des amans bien broüillez.

LEANDRE.

En cette occasion, Carlin, je te veux croire.
Va vite me chercher la table et l'écritoire.

CARLIN.

Je vais, je cours, je vole, et je reviens à vous.

SCENE VIII.

LEANDRE *seul.*

Je veux la rassurer de ses soupçons jaloux,
Dissiper son erreur. Oui, charmante Clarice,
Vous verrez que mon cœur, dépouillé d'artifice,
Ne brûle que pour vous d'un véritable feu,
Et ma main sur le champ en va signer l'aveu.

SCENE IX.

CARLIN, LEANDRE.

CARLIN, *lui présentant un livre.*

Tenez, Monsieur, voilà...

LEANDRE.

Comment, es-tu donc yvre?
Pour écrire un billet tu m'aportes un livre?

CARLIN.

Ah ! vous avez raison. On hurle avec les loups,
Et je seray bien-tôt aussi distrait que vous :
Votre absence d'esprit est une maladie
Qui se gagne aisément.

LEANDRE.

Et tais-toy, je te prie,
Ne me fatigue point par tes mauvais discours :
Les valets sont fâcheux et font tout à rebours.

CARLIN, *apportant une table et une écritoire.*
Pour écrire, à ce coup, j'apporte toute chose.

LEANDRE *s'assit pour écrire.*

Donne-moy promptement.

CARLIN.

Voyons de votre prose.
Si pour vous d'Apollon les tresors sont ouverts,
Vous pouvez même aussi vous escrimer en vers,
En sonnet, en balade, en ode, en elegie :
Le sexe aime les vers.

LEANDRE.

*(Il change plusieurs fois de plume, qu'il trempe
dans la poudre pour le cornet.)*

Quelque mauvais genie
Des plumes que je prens vient empêcher l'effet.

CARLIN.

Je le crois bien, Monsieur, car voilà le cornet,
Et dans le poudrier vous trempiez votre plume.

LEANDRE.

Tu peux avoir raison : c'est contre ta coutume.

CARLIN.

L'écriture est un art bien utile aux amans :
 Petits soins, rendez-vous, doux racommodemens,
 Promesse d'épouser, plainte, douceur, rupture,
 Tout cela se trafique avecque l'écriture.
 Si le papier qui sert aux amoureux billets
 Coûtoit comme celui qu'on employe au Palais,
 Cette ferme en un an produiroit plus de rente
 Que le papier timbré ne peut rendre en quarante.

LEANDRE *renverse sur sa lettre le cornet
 pour la poudre.*

Ma lettre est achevée...

CARLIN.

Ah ! perdez-vous l'esprit ?
 Vous versez à grands flots l'encre sur votre écrit.
 Quelle est donc, s'il vous plaît, cette façon de peindre ?

LEANDRE.

De mon esprit trop prompt c'est à moy de me plaindre.

CARLIN, *montrant la lettre.*

Le bel écrit, ma foy, pour un traité de paix !
 On croira qu'un démon en a formé les traits.
 Les experts écrivains s'y donneront au diable ;
 Je tiens dès à present la lettre indéchiffrable.

LEANDRE *se remet à écrire.*

Il faut recommencer, le mal n'est pas bien grand ;
 Je ne plains point, Carlin, la peine que je prens.

CARLIN.

C'est tres-bien fait, mais moy je plains fort Isabelle.

LEANDRE.

Isabelle ?

CARLIN.

Ouy, Monsieur.

LEANDRE, *écrivant.*

Ne me parle point d'elle.

CARLIN.

Soit. Quand d'une cruelle on veut toucher le cœur,
C'est un style éloquent qu'un billet au porteur,
Qui vaut mieux qu'un discours remply de fariboles.
Si vous vous en serviez ?..

LEANDRE.

Fais trêve à tes paroles.

CARLIN.

Quand une belle voit, comme par supplément,
Quatre doigts de papier plié bien proprement
Hors du corps de la lettre, et qu'avant sa lecture
(Car c'est toujours par là que l'on fait l'ouverture)
On voit du coin de l'œil sur ce petit papier :
« Monsieur, par la presente il vous plaira payer
Deux mille écus comptant, aussi-tôt lettre veuë,
A damoiselle (en blanc), d'elle valeur reçuë »,
Et Dieu sçait la valeur ! un discours aussi rond
Fait taire l'éloquence et l'art de Ciceron.

LEANDRE, *écrivant.*

Cela peut être vray pour de serviles ames
Qui trafiquent d'un cœur.

CARLIN.

Aujourd'huy bien des femmes
Se mêlent du traficq.

LEANDRE.

J'ay finy ; je n'ay plus
Qu'à cacheter ma lettre et mettre le dessus.

CARLIN.

Le Ciel en soit louë ! me voilà hors de crise.
Je tremblois de vous voir faire quelque méprise :
Vous avez plus d'esprit que je ne l'eusse crû,
Et j'attendois encor un trait de votre crû.

LEANDRE.

Tu deviens insolent.

CARLIN.

Ce n'est que par tendresse.

LEANDRE.

Tien , porte de ce pas la lettre à son adresse.
De ton zele empressé j'attens tout dans ce jour,
Et me remets sur toy du soin de mon amour.

CARLIN.

Pour vous servir plus vite en cette conjoncture,
Je m'en vas emprunter les ailes de Mercure.

SCENE X.

CARLIN, *seul.*

Allons nous acquitter de notre honneste employ,
Remettons deux amans... mais qu'est-ce que je voy?
Pour Isabelle! O diable! aurois-je la berluë?
Quelque nuage épais m'obscurcit-il la veuë!

Mais non ; j'ay, grace au Ciel, encore deux bons yeux.
Monsieur, Monsieur ! Il est déjà loin de ces lieux.
Il me semble pourtant que, selon tout indice,
Le billet que je tiens doit aller à Clarice ;
Mais le nom d'Isabelle est peint sur ce papier.
Ne me jouëroit-il point un tour de son métier ?
Il se peut faire aussi qu'il instruisse Isabelle
De l'état de son cœur, et qu'il rompe avec elle,
Lui donne en peu de mots son congé par écrit.
Ouy, voilà ce que c'est, et le cœur me le dit.
Ah ! qu'un maistre est heureux quand un valet habile
A la conception et legere et facile !
Il peut se fourvoyer sans rien apprehender,
Et de tels serviteurs sont nez pour commander.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE, CARLIN.

ISABELLE, *tenant une lettre ouverte.*

CROIT-IL que de mon cœur je sois embarrassée,
Et que de l'engager on ait eu la pensée?

CARLIN.

Je ne dis pas cela.

LISETTE.

Dans son petit cerveau
Pense-t-il que l'on soit bien tenté de sa peau,
Et de la tienne aussi?

CARLIN.

Je ne l'ay pas trop rude.

ISABELLE.

Pour m'outrager encor, il a mis tant d'étude
A m'offrir un billet pour Clarice dicté.

CARLIN, *à part.*

Le traître a fait le coup, je m'en suis bien douté.

ISABELLE.

Mon party sur ce point est fort facile à prendre.

CARLIN.

Madame, écoutez-moy.

ISABELLE.

Je ne veux rien entendre.

CARLIN.

Mais, de grace, un seul mot.

LISETTE.

Sors d'icy, malheureux ;
Va-t'en porter ailleurs ton cartel amoureux.

CARLIN.

On ne traita jamais un courier de la sorte.

LISETTE.

Détallons.

CARLIN.

Vous sçaurez...

LISETTE.

Gagneras-tu la porte?

CARLIN.

Mais tu pers le respect : je suis ambassadeur.

LISETTE.

Sortiras-tu d'icy, postillon de malheur?

[*Carlin s'en va.*]

Il est enfin party malgré son éloquence ;
Mais d'un autre côté le Chevalier s'avance.

SCENE II.

LE CHEVALIER, ISABELLE, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Hé bien ! la mere encor fait-elle le lutin ?
 Pourrons-nous nous soustraire à son brusque chagrin ?

ISABELLE.

Vous sçavez son humeur. Ah ! juste Ciel ! je tremble ;
 Elle peut revenir et nous trouver ensemble.

LE CHEVALIER.

Que ce soin ne vous fasse aucune impression.
 Je vous prens en ces lieux sous ma protection.
 N'êtes-vous pas ma femme ? Et, pour hâter les choses,
 J'ay dressé le contract moy-même avec les clauses,
 Dont mon oncle est porteur.

LISETTE.

 Tout est bien avancé,
 Puisque déjà par vous le contract est dressé ;
 Et l'aveu de la mere est une bagatelle.

ISABELLE.

Nous aurons de la peine à venir à bout d'elle.

LE CHEVALIER.

Avant d'accorder tout à mon juste transport,
 Je veux sur son esprit faire un dernier effort ;
 Me jeter à ses pieds, luy dire mes allarmes,
 Crier, gémir, pleurer, car j'ay le don des larmes.
 Lisette m'appuyera ; malgré son air chagrin,

Nous la flaterons tant qu'il faudra bien enfin
Qu'elle me cède un bien dont mon amour est digne.

LISETTE.

Bon, bon ! plus on la flate, et plus elle égratigne :
C'est un esprit rétif et qu'on ne réduit pas.
Mais je vois votre sœur tourner icy ses pas.

SCENE III.

LE CHEVALIER, CLARICE, ISABELLE,
LISETTE.

LE CHEVALIER.

Hé bien ! ma chere sœur, quel soin icy t'amene,
Et quelle intention est maintenant la tienne ?
As-tu pris ton party ?

CLARICE.

J'espere qu'à la fin
Mon oncle avec Leandre unira mon destin.

ISABELLE.

Tant mieux ; mais, puisqu'enfin vous épousez Leandre,
L'amitié, la raison, m'obligent à vous rendre
Un billet amoureux qu'il m'écrit : le voicy.

CLARICE.

De Leandre ?

ISABELLE.

De luy.

LE CHEVALIER.

Quel rôle fais-je icy?

Un rival odieux auroit pû vous écrire ?

ISABELLE.

De ce qui s'est passé je sçauray vous instruire,
Suivez-moy seulement, et demeurez en paix.

[*A Clarice*].

Tenez, voilà la lettre, et le cas que j'en fais.
Adieu.

LE CHEVALIER.

Bonsoir, ma sœur. Il faut aller, Madame,
Faire un dernier effort pour couronner ma flâme.

SCENE IV.

CLARICE, *seule*.

L'ai-je bien entendu? dois-je en croire mes yeux?
Mais je puis sur le champ m'éclaircir encor mieux.
Lisons : *Pour Isabelle!* O ciel! je suis trahie.
Je vois, je tiens, je sens toute sa perfidie.
Mais je vois son valet. Approche, monstre affreux,
Ministre impertinent d'un maître malheureux :
A qui va cette lettre? est-ce pour Isabelle?

SCENE V.

CARLIN, CLARICE.

CARLIN.

Madame, c'est pour elle, et ce n'est pas pour elle.

CLARICE.

Avec ces vains détours penses-tu me tromper ?

Voyons ; demeure là , ne crois pas m'échaper.

(Elle lit.)

Je suis au desespoir, Mademoiselle, que l'avanture du cabinet vous ait donné quelque soupçon de ma fidélité...

Vien-ça , maraut , répond , parle.

(Elle le prend par la cravatte.)

CARLIN.

Misericorde !

Cette lettre est pour nous la pomme de discorde.

Ouf, hay ! Je n'en puis plus , vous serrez le siflet.

Mais du moins jusqu'au bout lisez donc le billet.

CLARICE.

Que je lise , maraut ! que veux-tu qu'il m'apprenne ?

De ses déloyautez ne suis-je pas certaine ?

CARLIN.

Si mon maître est ingrat , puis-je mais de cela ?

Mais il vient, vous pouvez l'étrangler : le voilà.

SCENE VI.

LEANDRE , CLARICE , CARLIN.

CLARICE.

J'ay peine en le voyant à tenir ma colere.

CARLIN.

Ne parlons pas trop haut de peur de le distraire.

CLARICE.

Vous voilà donc, Monsieur? Cherchez-vous en ces lieux
Que ma rivale encor se presente à mes yeux?

LEANDRE.

Ah! Madame; à propos, avez-vous lû ma lettre?

CLARICE.

Ouy, traître, ma rivale a sçu me la remettre,
Je la tiens d'Isabelle, et le cas qu'elle en fait
Peut me vanger assez de ton lâche forfait.

LEANDRE.

Un autre que Carlin en vos mains l'a remise?
Le maraut! je sçauray châtier sa méprise;
Je le roûray de coups; le coquin tous les jours
Lasse ma patience, et me fait de ces tours.
Je le vois. Vien-ça, traître; aux dépens de ta vie
Je veux tirer raison de cette perfidie.
Tu mourras de ma main.

CARLIN.

Ah! Monsieur, doucement.

Grace, je n'ay point fait encor mon testament.
Non, je n'ay jamais vû de pièce d'écriture
Faire tant de procès.

LEANDRE.

Parle sans imposture :

Qu'as-tu fait de ma lettre, et quel affreux démon
Te pousse à me trahir d'une telle façon?

CARLIN.

Moy, Monsieur, vous trahir? Je vous sers avec zele :
Je l'ay mise avec soin dans les mains d'Isabelle.

LEANDRE, *tirant son épée.*

Et voilà pour ta mort l'arrêt tout prononcé.

CARLIN.

Quelle faute ay-je fait ?

LEANDRE.

Quelle faute, insensé ?

CARLIN.

Ouy, vous avez raison de vous faire justice.

LEANDRE.

Ne t'avois-je pas dit de la rendre à Clarice ?

CARLIN.

A Clarice, Monsieur ? Je veux estre pendu
Si je me ressouviens de l'avoir entendu.

LEANDRE.

Mais le dessus écrit suffit pour te confondre.
A ce témoin muet que pourras-tu répondre ?
Pour luy faire sentir son peu de jugement,
De grace, prestez moy cette lettre un moment.

(Il prend la lettre.)

CARLIN.

Bon ! c'est où je l'attens.

LEANDRE.

Vien, tête sans cervelle,

Lis avec moy, bourreau, lis donc... *Pour Isabelle!*

CARLIN.

Pouph ! Il faut l'avoüer, vous avez à mon gré

La presence d'esprit au suprême degré.

Lis donc, bourreau, lis donc !

LEANDRE.

Ah ! de grace, Madame,

Pardonnez mon erreur en faveur de ma flâme :
Mon cœur n'a point de part au crime de ma main.

CLARICE.

Vous tâchez, inconstant, à me séduire en vain ;
Mais je ne reçois point un grossier artifice.

CARLIN.

Je répons pour mon maître : il n'a point de malice ,
Et, s'il n'estoit point fou, je veux dire distrait,
Ce seroit, je vous jure, un garçon tout parfait.

LEANDRE.

Mais, si vous avez lû le dedans de ma lettre ,
De ces soupçons cruels elle a dû vous remettre.

CLARICE.

Ma curiosité m'en a fait lire assez ,
Je n'en ay que trop lû.

CARLIN.

Mon Dieu, recommencez ;
En changeant le dessus nous changeons bien la these.
Vous avez le bras bon, soit dit par parenthese.

CLARICE *lit.*

Je suis au desespoir que l'avanture du cabinet vous ait peu
donner quelque soupçon de ma fidélité. Votre rivale ne servira
qu'à rendre votre triomphe plus parfait. Monsieur, par la pré-
sente il vous plaira payer à Damoiselle en blanc, d'elle valeur
requë, et Dieu sçait la valeur!..

CARLIN.

Fy donc ! Madame, fy ! vous mocquez-vous de moy ?
Cela n'est point écrit.

CLARICE.

Voy donc.

CARLIN.

Ah! par ma foy,
Votre méprise icy me paroît fort étrange.
Quoi! vos billets d'amour sont des lettres de change?
Vous aurez bien-tôt fait votre paix à ce prix.

LEANDRE.

C'est ce malheureux-là qui, pendant que j'écris,
M'embarasse l'esprit de ses impertinences.

CARLIN.

J'ay diablement d'esprit : on écrit mes sentences!

CLARICE *continue de lire.*

Ouy, belle Clarice, je n'adore que vous, et fais tout mon
bonheur de vous aimer le reste de ma vie.

CARLIN.

Vous trouvez maintenant les termes plus coulans,
Et vous ne venez plus pour étrangler les gens.

CLARICE.

Je respire Ah! Carlin, c'est une joye extrême
De trouver innocent un coupable qu'on aime.
Et que sans nul effort on fait un prompt retour
Des mouvemens jaloux aux transports de l'amour!

LEANDRE.

A mes distractions faites grace, Madame :
Nul autre objet que vous ne regne dans mon ame.

CARLIN.

C'est une verité ; le plaisir qu'il reçoit
Fait qu'il ne vous croit pas où souvent il vous voit.
Voicy Monsieur votre oncle ; à vos vœux tout conspire.

SCENE VII.

VALERE, LEANDRE, CLARICE, CARLIN.

VALERE.

Avec empressement, Monsieur, je viens vous dire
 Que mon plaisir seroit de pouvoir en ce jour,
 Au gré de vos souhaits, contenter votre amour.

LEANDRE.

Je crois qu'à mes desirs vous n'êtes point contraire.

VALERE.

Je donne volontiers les mains à cette affaire ;
 Mais il faut du dédit encor vous délier,
 Et procurer de plus l'hymen du Chevalier.
 Nous nous trouvons toujours dans une peine extrême.

CARLIN.

Il me vient dans l'esprit un petit stratagème :
 La vieille ne songeoit dans votre engagement
 Qu'au bien qu'on vous devoit laisser par testament.

LEANDRE.

Non, sans doute.

CARLIN.

L'on peut dresser quelque machine,
 Faire jouer sous main quelque secrette mine...

VALERE.

J'ay déjà dans ma poche un contract.

CARLIN.

Bon ! tant mieux ;

La mere ne sçait point que je suis en ces lieux :
Elle ne m'a point vû ; je puis aisément dire
Ce que pour vous servir mon adresse m'inspire.

VALERE.

Mais crois-tu?...

CARLIN.

Laissez-moy, l'affaire est dans le sac.

VALERE.

J'entens venir quelqu'un : c'est madame Grognac.

CARLIN.

Je vais tout preparer pour que la mine jouë ;
Et vous, ne manquez pas de pousser à la rouë.

SCENE VIII.

M^{me} GROGNAC, LE CHEVALIER, LEANDRE,
CLARICE, VALERE.

LE CHEVALIER.

Le dessein en est pris, je ne vous quitte point
Que je ne sois enfin satisfait sur ce point.
Je prétens malgré vous devenir votre gendre :
Vous ne sçauriez mieux faire, et, pour vous en deffendre,
Vous avez beau jurer, pester, tempester.

M^{me} GROGNAC.

Ouais !

Je vous trouve plaisant ! Au gré de mes souhaits
Je ne pourray donc pas disposer de ma fille ?
Je ne veux point, Monsieur, d'un fou dans ma famille.

LE DISTRAIT

LE CHEVALIER.

Là, là!... doucement.

M^{me} GROGNAC.

Paix.

ISABELLE.

Ma mere.

M^{me} GROGNAC.

Taisez-vous.

LE CHEVALIER.

Un peu de naturel.

M^{me} GROGNAC.

Non.

VALERE.

Calmez ce couroux

M^{me} GROGNAC.

Vous, calmez, s'il vous plaît, votre langue indiscrete,
 Ennuyeux harangueur. C'est une affaire faite ;
 Monsieur sera mon gendre et, pour me délivrer
 Des importunitez qui pourroient trop durer,
 J'ai mandé tout exprés en ces lieux un notaire.

LE CHEVALIER.

Moy, je m'inscris en faux contre ce qu'il peut faire.

M^{me} GROGNAC.

Mais où sommes-nous donc ? Vous, monsieur le distrait,
 Vous êtes là debout planté comme un piquet.

VALERE.

Il ne répond point trop aux offres que vous faites.

M^{me} GROGNAC.

Monsieur, guerissez-vous des soucis où vous êtes :
 Quand il ne voudroit point encor se marier,

Je n'auray point recours à votre Chevalier,
Un fat dont la conduite est toute impertinente.

VALERE, *à part*.

Et qui luy fait danser quelquefois la courante.

M^{me} GROGNAC.

Un petit libertin qui doit de tous côtez,
Un étourdy fieffé.

LE CHEVALIER.

Passons les qualitez :

Cela ne rendra pas le contract moins valide.

SCENE DERNIERE.

VALERE, M^{me} GROGNAC, CLARICE,
ISABELLE, LE CHEVALIER, LEANDRE.
LISETTE, CARLIN *en courier*.

LISETTE.

Place, place au courier qui vient à toute bride.

CARLIN.

Ah ! Monsieur, vous voilà ! quelle fatalité !
Votre oncle icy m'envoye... Ouf ! je suis éreinté,
Pour vous dire... attendez.

CLARICE.

Tu nous fais bien attendre.

LEANDRE.

N'as tu point de sa part quelque lettre à me rendre ?

CARLIN.

Non : depuis qu'il est mort le deffunt n'écrit plus.

LE CHEVALIER, *riant*.

C'est Carlin.

CARLIN.

Ah ! Monsieur, vos ris sont superflus,
De vos pleurs bien plutôt lâchez icy la bonde,
En aprenant le coup le plus fatal du monde,
Et qui fera trembler les pâles heritiers
Jusques dans l'avenir de nos neveux derniers.

CLARICE.

Dis-nous donc, si tu veux, cette action si noire.

CARLIN.

La volonté de l'homme est bien ambulatoire !
A grand peine au bon homme aviez-vous dit adieu,
Qu'il a fait appeller le notaire du lieu,
Et, n'écoutant alors qu'un aveugle caprice,
Bien informé d'ailleurs que vous aimiez Clarice,
Et que vous deveniez réfractaire à ses loix,
Refusant d'épouser celle dont il fit choix,
Sans avoir en mourant égard à ma priere,
Il a testamenté tout d'une autre maniere,
Et l'avare deffunt, descendant au cercueil,
Ne vous a pas laissé de quoy porter le deuil.

M^{me} GROGNAC.

Ah ! juste Ciel, qu'entens-je !

CARLIN.

O cruelle disgrâce !

Nous voilà pour jamais réduits à la besace.

M^{me} GROGNAC.

Le deffunt a bien fait, et je l'en applaudis,
Il devoit à mon sens encore faire pis.

CARLIN.

Helas ! qu'auroit-il fait ?

M^{me} GROGNAC.

Ta plainte m'importune.

Vous, Monsieur, vous pouvez chercher ailleurs fortune.

Votre hymen à present ne me convient en rien :

Pour épouser ma fille il faut avoir du bien.

VALERE.

Mon neveu ne craint point la disgrâce cruelle

D'un pareil testament. S'il épouse Isabelle,

Je luy donne à present mon bien après ma mort :

En faveur de l'amour faites-vous cet effort ?

M^{me} GROGNAC.

Il est bien étourdy.

LE CHEVALIER.

Dans peu je me propose

De l'être encore plus ; si je vaux quelque chose,

C'est par là que je vaux, et par ma belle humeur.

M^{me} GROGNAC.

Euh ! j'ay cette courante encore sur le cœur.

VALERE.

Signez donc ce papier... Une plume, Lisette.

LISETTE.

Voilà tout ce qu'il faut.

M^{me} GROGNAC, *signant*.

C'est une affaire faite ;

Je signeray, pourvû que vous me promettiez

Qu'il deviendra plus sage, et que vous le signiez.

VALERE.

(A Leandre.)

D'accord. Vous, pour le prix d'une juste tendresse,



Soyez heureux, Monsieur, je vous donne ma nièce.

M^{me} GROGNAC.

Comment donc? rêvez vous, Monsieur? êtes-vous fou
De donner votre nièce à qui n'a pas un sou?

VALERE.

Il ne faut pas icy plus long-temps vous séduire,
Et vous me permettrez maintenant de vous dire
Que ce faux testament, Madame, n'est qu'un jeu
Inventé par Carlin pour tirer votre aveu.

M^{me} GROGNAC.

Parle!

CARLIN.

Le dénouement est bien prest à se faire.

M^{me} GROGNAC.

Ne nous as tu dit que l'oncle, en sa colere,
A d'autres qu'à Leandre avoit laissé son bien?

CARLIN.

Ma foi, je le croyois, mais, puisqu'il n'en est rien,
Le Ciel en soit loüé!

M^{me} GROGNAC.

Je suis assassinée!

LISETTE.

Il ne faut point icy tant faire l'étonnée;
C'est vous qui nous montrez à choisir un mary.
Quand votre époux jadis, grand gruyer de Berry,
Voulut vous enlever, vous le laissâtes faire :
Votre fille est encor plus sage que sa mere.

M^{me} GROGNAC.

Coquine!

ISABELLE.

Ecoutez-moy.

M^{me} GROGNAC.

Taisez-vous, s'il vous plaist.

LE CHEVALIER.

J'ay, si vous la grondez, un menuet tout prest.

CARLIN.

Vous payrez le dédit, parbleu!

VALERE.

De bonne grace,

Puisque tout est signé, que la chose se fasse.

Pour apporter la paix et calmer votre esprit,

Je m'oblige pour vous à payer le dédit,

Et je donne de plus cette somme à ma nièce.

M^{me} GROGNAC.

Je suis au desespoir; c'est à moy qu'on s'adresse

Pour faire de ces tours! Vous sçauvez, en un mot,

Que je ne donneray pas cela pour sa dot

Fasse qui le voudra les frais du mariage :

Vous l'avez commencé, finissez votre ouvrage,

Et je prétens de plus qu'en formant ces liens,

On les separe encore et de corps et de biens.

(*Elle sort.*)

VALERE.

Rentrons, et sur le champ terminons cette affaire.

LE CHEVALIER (*à Clarice et à Isabelle*).

Allons, embrassez-vous, vous ne sçauriez mieux faire.

Vous serez belles-sœurs; mais sur tout gardez-vous

De prendre à l'avenir le même rendez-vous.

ISABELLE.

Lorsque j'en donneray, je seray plus secrète.

CLARICE.

Une autre fois aussi, je seray plus discrète.

LEANDRE.

Toy, Carlin, à l'instant prépare ce qu'il faut
Pour aller voir mon oncle, et partir au plutôt.

CARLIN.

Laissez votre oncle en paix. Quel diantre de langage !
Vous devez cette nuit faire un autre voyage :
Vous n'y songez donc plus ? Vous estes marié.

LEANDRE.

Tu m'en fais souvenir : je l'avois oublié !

CARLIN.

Ah, Ciel ! un jour de noce oublier une femme !
Cette erreur me paroît un peu digne de blâme.
Pour le lendemain passe, et j'en vois aujourd'huy
Qui voudroient bien pouvoir l'oublier comme luy.

FIN.



LE RETOUR

IMPREVEU

COMEDIE

REPRESENTÉE EN 1700

ACTEURS

CLITANDRE, *amant de Lucile,*

LUCILE

CYDAISE.

LE MARQUIS.

LISETTE.

MADAME BERTRAND, *tante de Lucile.*

M. GERONTE, *pere de Clitandre.*

MERLIN, *valet de Clitandre.*

JAQUINET, *valet de M. Geronte.*

M. ANDRÉ, *usurier.*



LE RETOUR

IMPREVEU

SCENE PREMIERE.

M^{me} BERTRAND, LISETTE.

M^{me} BERTRAND.

AH! vous voilà! je suis fort aise de vous rencontrer; parlons ensemble un peu serieusement, je vous prie, Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Aussi serieusement qu'il vous plaira, Madame Bertrand.

M^{me} BERTRAND.

Sçaves vous bien que je suis fort mecontente de la conduite et des manieres de ma nièce.

LISETTE.

Comment donc, Madame? Que fait-elle de mal, s'il vous plaist?

M^{me} BERTRAND.

Elle ne fait rien que de mal; et le pis que j'y trouve, c'est qu'elle garde auprès d'elle une coquine comme vous, qui ne luy donnez que de mauvais conseils, et qui la poussez dans un précipice, où son penchant ne l'entraîne déjà que trop.

LISETTE.

Voilà un discours tres-serieux au moins, Madame; et, si je répondois aussi serieusement, la fin de la conversation pourroit bien faire rire; mais le respect que j'ay pour votre âge, et pour la tante de ma maîtresse, m'empêchera de vous répondre avec aigreur.

M^{me} BERTRAND.

Vous avez bien de la moderation!

LISETTE.

Il seroit à souhaiter, Madame, que vous en eussiez autant; vous ne seriez pas la premiere à scandaliser votre nièce, et à la décrier, comme vous faites dans le monde, par des discours qui n'ont point d'autre fondement que le déreglement de votre imagination.

M^{me} BERTRAND.

Comment, impudente! le déreglement de mon imagination! c'est le déreglement de vos actions qui me fait parler, et il n'y a rien de plus horrible que la vie que vous faites.

LISETTE.

Comment donc, Madame? quelle vie faisons-nous, s'il vous plaist?

M^{me} BERTRAND.

Quelle? Y a-t'il rien de plus scandaleux que la dépense que Lucile fait tous les jours : une fille qui n'a pas un sou de revenu!

LISETTE.

Nous avons du credit, Madame.

M^{me} BERTRAND.

C'est bien à elle d'avoir seule une grosse maison, des habits magnifiques!

LISETTE.

Est-il défendu de faire fortune?

M^{me} BERTRAND.

Et comment la fait-elle, cette fortune?

LISETTE.

Fort innocemment : elle boit, mange, chante, rit, jouë, se promene; les biens nous viennent en dormant, je vous en assure.

M^{me} BERTRAND.

Et la reputation se perd de même. Elle verra ce qu'il luy arrivera : elle n'aura pas un sou de mon bien. Premièrement, ma fille unique ne veut plus être religieuse, je m'en vais la marier; mon frere le chanoine, qui luy en veut depuis long-temps, la desheritera, car il est vindicatif. Patience, patience; elle ne sera pas toujours jeune.

LISETTE.

Hé ! vraiment, c'est pour cela que nous songeons à profiter de la belle saison.

M^{me} BERTRAND.

Ouy, fort bien ; et tout le profit qui vous en demeurera, c'est que vous mourrez toutes deux à l'Hôpital, et deshonorées encore.

LISETTE.

Oh ! pour cela, non, Madame ; un bon mariage va nous mettre à couvert de la prédiction.

M^{me} BERTRAND.

Un bon mariage ! elle va se marier ?

LISETTE.

Ouy, Madame.

M^{me} BERTRAND.

A la bonne heure ! Je ne m'en mesle point : je la renonce pour ma nièce, et je ne prétens pas aider à tromper personne ; adieu.

LISETTE.

Nous ferons bien nos affaires sans vous ; ne vous mettez pas en peine

M^{me} BERTRAND.

Je croi que ce sera quelque belle alliance !

LISETTE.

Ce sera un mariage dans toutes les formes ; et, quand il sera fait, vous serez trop heureuse de nous faire la cour et d'estre la tante de votre nièce.

SCENE II.

MERLIN, LISETTE.

MERLIN.

Bonjour, ma chere enfant ; qui est cette vieille Madame avec qui tu estois en conversation ?

LISETTE.

Quoi ? tu ne connois pas madame Bertrand, la tante de ma maîtresse ?

MERLIN.

Si fait, vraiment, je ne connois autre ; je ne l'avois pas bien envisagée.

LISETTE.

C'est une femme fort à son aise, qui a de bonnes rentes sur la ville, des maisons à Paris : Lucile est fort bien apparentée, au moins.

MERLIN.

Ouy, mais elle n'en est pas plus riche.

LISETTE.

Il ne faut desesperer de rien ; cela peut venir : s'il luy mourroit trois oncles, deux tantes, trois couples de cousins germains, deux paires de neveux, et autant de nieces, elle se trouveroit une grosse héritiere.

MERLIN.

Comment diable ! mais sçais tu bien qu'en temps de peste cette fille-là pourroit devenir un tres gros party ?

LISETTE.

Le party n'est pas mauvais dès à present ; et la beauté....

MERLIN.

Tu as raison, sa beauté luy tient lieu de tout, et mon maître est absolument déterminé à l'épouser.

LISETTE.

Et elle absolument déterminée à épouser ton maître.

MERLIN.

Il y aura peut-être quelque tribulation à essayer au retour de notre bon homme de pere, mais il ne reviendra pas si tôt ; nous aurons le temps de nous préparer, et mon maître ne sera pas malheureux, s'il n'a que ce chagrin-là de son mariage.

LISETTE.

Comment donc ? que veux-tu dire ?

MERLIN.

Le mariage est sujet à de grandes revolutions.

LISETTE.

Ah ! ah ! tu es encore un plaisant visage, de croire que Clitandre puisse jamais se repentir d'avoir épousé Lucile, une fille que j'ay élevée !

MERLIN.

Tant pis !

LISETTE.

Une fille belle, jeune, et bien faite.

MERLIN.

Il n'y a pas là de quoy se rassurer.

LISETTE.

Une fille aisée à vivre.

MERLIN.

La plupart des filles ne le sont que trop.

LISETTE.

Une fille sage et vertueuse.

MERLIN.

Et c'est toy qui l'as élevée?

LISETTE.

Parle donc, maraut, que veux-tu dire?

MERLIN.

Tien, veux-tu que je te parle franchement? Cette alliance ne me plaist point du tout, et je ne prévoi pas que nous y trouvions notre compte, ny l'un, ny l'autre. Clitandre fait de la dépense, parce qu'il est amoureux; l'amour rend liberal, le mariage corrige l'amour: si mon maistre devenoit avare, où en serions-nous?

LISETTE.

Il est d'un naturel trop prodigue, pour devenir jamais trop œconome. A-t'il donné de bons ordres pour le regal d'aujourd'huy?

MERLIN.

Je t'en répons: trois garçons de la Guerbois viennent d'arriver avec tout leur attirail de cuisine; Camel, le fameux Camel, marchoit à leur tête; l'illustre Forel a envoyé six douzaines de bouteilles de vin de Champagne; comme il n'y en a point, il l'a fait lui-même.

LISETTE.

Tant mieux ; j'aime la bonne chere ; mais voicy ton maistre.

SCENE III.

CLITANDRE, MERLIN, LISETTE.

CLITANDRE.

Hé ! bon jour, ma chere Lisette, comment te portes-tu, mon enfant ? que fait ta belle maîtresse ?

LISETTE.

Elle est chez elle avec Cidalise.

CLITANDRE.

Va, cours, ma chere Lisette, la prier de se rendre au plûtôt icy ; je n'ay d'heureux momens que ceux que je passe avec elle.

LISETTE.

Que vous êtes bien faits l'un pour l'autre ! Elle s'ennuye à la mort quand elle ne vous voit point ; elle ne tardera pas, je vous en répons.

SCENE IV

CLITANDRE, MERLIN.

MERLIN.

Hé bien ! Monsieur, vous allez donc épouser ? Vous voicy, grace au Ciel, bien-tôt à la conclusion

de votre amour, et à la fin de votre argent. C'est vraiment bien fait de terminer ainsi toutes ses affaires. Mais, s'il vous plaist, qu'allons-nous faire en attendant le retour de Monsieur votre pere, qui est en Espagne depuis un an pour les affaires de son commerce, et que ferons-nous quand il sera revenu ?

CLITANDRE.

Que tu es impertinent avec tes reflexions ! Hé ! mon amy, jouissons du present, n'ayons point de regret au passé, et ne lisons point des choses fâcheuses dans l'avenir : n'as tu pas reçu de l'argent pour moy, ces jours passez ?

MERLIN.

Il n'y a que trois semaines que j'ay touché une demie année d'avance de ce fermier à qui vous avez donné quittance de l'année entiere.

CLITANDRE.

Bon !

MERLIN.

J'ay receu, l'autre semaine, dix huit cens livres de ce curieux pour ces deux grands tableaux dont votre pere avoit refusé deux mille écus quelque temps avant que de partir.

CLITANDRE.

Bon !

MERLIN.

Bon ! J'ay encore eu deux cens loüis d'or de ce fripier pour cette tapisserie que Monsieur votre

pere avoit achetée, il y a deux ans, cinq mille francs à un inventaire.

CLITANDRE.

Bon !

MERLIN.

Ouy, ouy, nous avons fait de bons marchez pendant son absence, n'est-ce pas ?

CLITANDRE.

Voila un petit rafraîchissement qui nous menera quelque temps, et nous travaillerons ensuite sur nouveaux frais.

MERLIN.

Travaillez-y donc vous-même ; car, pour moy, je fais conscience d'être l'instrument et la cheville ouvriere de votre ruine ; c'est par mes soins que vous avez trouvé le moyen de dissiper plus de dix mil écus, sans compter douze ou quinze mille francs que vous devez encore à plusieurs quidams, usuriers ou notaires (c'est presque la même chose), qui nous vont tomber sur le corps au premier jour.

CLITANDRE.

Celuy qui m'embarasse le plus, c'est se persecutant Monsieur André ; et fi ! je ne luy dois que trois mille cinq cens livres !

MERLIN.

Il ne vous a presté que cela, mais vous avez fait le billet de deux mille écus. Il a depuis quatre jours obtenu contre vous une sentence des consuls ; et il ne seroit pas plaisant que, le jour de la noce, il vous fist coucher au Châtelet.

CLITANDRE.

Nous trouverons des expedients pour nous parer de cet inconvenient.

MERLIN.

Hé ! quel expedient trouver ? Nous avons fait argent de tout ; les revenus sont touchez d'avance ; la maison de la ville est démeublée à faire pitié ; nous avons abbatu les bois de la maison de campagne , sous pretexte d'avoir de la veüe ; pour moy, je vous avouë que je suis à bout.

CLITANDRE.

Si mon pere peut estre encore cinq ou six mois sans venir, j'auray tout le temps de réparer par mon œconomie les premiers desordres de ma jeunesse.

MERLIN.

Assurément ; et Monsieur votre pere, de son costé, ne travaille-t'il pas à reboucher tous ces trous là ?

CLITANDRE.

Sans doute.

MERLIN.

Il vaut mieux que vous fassiez toutes ces sotises-là de son vivant qu'après sa mort ; il ne seroit plus en état d'y remedier

CLITANDRE.

Tu as raison, Merlin.

MERLIN.

Allez, Monsieur, vous n'avez pas tant de tort qu'on diroit bien : Monsieur votre pere fera un gros profit pendant son voyage, vous aurez fait une grosse dépense pendant son absence ; quand il re-

viendra, de quoy aura-t'il à se plaindre? ce sera comme s'il n'avoit bougé de chez luy; et, au pis aller, ce sera luy qui aura eu tort de voyager.

CLITANDRE.

Que tu parles aujourd'huy de bon sens, mon pauvre Merlin!

MERLIN.

Entre nous, ce n'est pas un grand génie que Monsieur votre pere; je l'ay mené autrefois par le nez, comme vous sçavez; je luy fais accroire ce que je veux; et, quand il reviendrait presentement, je me sens encore assez de vigueur pour vous tirer des affaires les plus épineuses. Allons, Monsieur, grande chere et bon feu; le courage me revient; combien serez vous à table aujourd'huy?

CLITANDRE.

Cinq ou six.

MERLIN.

Et votre bon amy le Marquis, soi disant tel, que vous aide à mangersi genereusement votre bien, es qui n'est qu'un fat au bout de compte, y sera-t'il?

CLITANDRE.

Il me l'a promis : mais voicy la charmante Lucile et sa cousine.

SCENE V

LUCILE, CYDALISE, CLITANDRE,
MERLIN, LISETTE.

LUCILE.

Les démarches que vous me faites faire, Clitandre, ne peuvent estre justifiées que par le succès qu'elles vont avoir ; et je serois entierement perduë dans le monde, si le mariage ne mettoit fin à toutes les parties de plaisir où je me laisse engager tous les jours.

CLITANDRE.

Je n'ay jamais eu d'autres sentimens, belle Lucile, et voila votre amie qui peut vous en rendre témoignage.

CYDALISE.

Je suis caution de la bonté de votre cœur, et vous touchez au moment de la justifier par vous-même ; mais moy qui n'entre pour rien dans l'avanture, et qui n'ay point en veü de conclusion, quel personnage est-ce que je fais dans tout cecy, et que dira-t'on, je vous prie ?

MERLIN.

On dira qu'on se fait pendre par compagnie, et par compagnie il ne tiendra qu'à vous de vous faire épouser ; mon maistre a tant d'amis ! vous n'avez qu'à dire.

LISETTE.

Prenez-en quelqu'un, Madame ; plus on est de fous, plus on rit : allons, déterminez-vous.

MERLIN.

Je me donne au diable ; pendant que nous sommes en train, il me prend envie d'épouser Lisette aussi par compagnie, moy ; c'est une chose bien contagieuse que l'exemple.

CLITANDRE.

Je voudrais que le nôtre la pût engager à nous imiter, et j'ay un jeune homme de mes amis qui s'est broüillé depuis quelques jours avec sa famille.

MERLIN.

Voilà le vray moyen de le racommoder. Le cœur vous en dit-il ?

CYDALISE.

Non ; ces sortes d'alliances-là ne me plaisent point ; je ne dépens de personne, je veux prendre un mary aussi indépendant que moy.

MERLIN.

C'est bien fait : il n'est rien tel que d'avoir tous deux la bride sur le cou. Mais voicy votre Marquis, qui vient au rendez-vous ; je vais voir si tout se prépare pour votre souper.

SCENE VI.

LE MARQUIS, CLITANDRE, LUCILE,
CYDALISF, LISETTE.

LE MARQUIS.

Serviteur, mon amy. Ah ! Mesdames, je suis ravy de vous voir ; vous m'attendiez, c'est bien fait ; je suis l'ame de vos parties, j'en conviens ; le premier mobile de vos plaisirs, je le sçai : où en sommes-nous ? le souper est-il pres ? épouserons nous ? aurons-nous du vin abondamment ? allons, de la gayeté ; je ne me suis jamais senty de si belle humeur, et je vous défie de m'ennuyer.

CYDALISE.

En vérité, Monsieur le Marquis, vous vous êtes bien fait attendre.

LISETTE.

Cela seroit beau qu'un Marquis fût le premier au rendez-vous ! on croiroit qu'il n'auroit rien à faire !

LE MARQUIS.

Je vous assure, Mesdames, qu'à moins de voler on ne peut pas faire plus de diligence ; il n'y a pas en verité trois quarts-d'heure que je suis parti de Versailles. Vous connoissez ce cheval barbe et cette jument arabe que je mets ordinairement à ma chaise : il n'y a pas deux meilleurs animaux pour un rendez-vous de vitesse.

CLITANDRE.

Quelle affaire si pressé?...

LE MARQUIS.

Et un postillon... un postillon qui n'est pas plus gros que le poing, et qui va comme le vent; si nous n'avions pas, nous autres, de ces voitures volantes-là, nous manquerions la moitié de nos occasions.

LUCILE.

Et depuis quand, Monsieur le Marquis, vous meslez-vous d'aller à Versailles? il me semble que vous faites ordinairement votre cour à Paris.

LE MARQUIS.

Hé bien! qu'est-ce, mon cher? te voila au comble des plaisirs, tu vas nager dans les delices; tu sçais l'intérêt que je prens à tout ce qui te touche: quelle felicité, lorsque deux cœurs bien épris approchent au moment attendu... là, qu'on se voit à la queuë du roman!

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous.

CLITANDRE.

Je ressens mon bonheur dans toute son étendue. Mais dis-moy, je te prie, as tu passé, comme tu m'avois promis, chez ce jouëllier por ces diamans?

LE MARQUIS.

Et vous, la belle cousine, qu'est-ce? Le cœur ne vous en dit-il point? Il faut que l'exemple vous encourage: ne voulez-vous point, en vous mariant, payer vos dettes à l'amour et à la nature?

Fy ! que cela est vilain d'estre une grande inutile dans le monde !

CYDALISE.

L'état de fille ne m'a point encore ennuyée.

LE MARQUIS.

Ce sera quand il vous plaira, au moins, que nous ferons quelque marché de cœur ensemble ; je suis fait pour les dames, et les dames, sans vanité, sont aussi faites pour moy ; je veux estre des-honoré, si je ne vous trouve fort à mon gré : je me sens même de la disposition à vous aimer un jour à l'adoration, à la fureur ; mais point de mariage au moins, point de mariage : j'aime les amours sans consequence, vous m'entendez bien.

LISETTE.

Vrayement, ce discours-là est assez clair, il n'a pas besoin de commentaire. Quoy ! Monsieur le Marquis...

LE MARQUIS.

Il n'est pas connoissable depuis qu'il me hante, ce petit homme ; il est vray que je n'ay pas mon pareil pour débourgeoiser un enfant de famille, le mettre dans le monde, le pousser dans le jeu, lui donner le bon goût pour les habits, les meubles, les équipages. Je le mene un peu roide ; mais ces petits messieurs-là ne sont ils pas trop heureux qu'on leur inspire les manieres de Cour, et qu'on leur apprenne à se rüiner en deux ou trois ans ?

LUCILE.

Avez-vous bien des écoliers ?

LE MARQUIS.

A propos, où est Merlin ? je ne le voy point icy ; c'est un joly garçon, je l'aime, je le trouve admirable pour faire une ressource, pour écarter les creanciers, amadoüer des usuriers, persuader des marchands, démeubler une maison en un tour de main. Que ton pere a eu de prevoyance, d'esprit, de jugement, de te laisser un gouverneur aussi sage, un œconome aussi entendu ? Ce coquin-là vaut vingt mille livres de rente comme un soû à un enfant de famille.

SCENE VII.

MERLIN, LE MARQUIS, CLITANDRE.

MERLIN.

Messieurs et Mesdames, quand vous voudrez entrer, le souper est tout prest.

LE MARQUIS.

Ouy, c'est bien dit, ne perdons point de temps ; je vous disois bien que Merlin estoi un joly garçon : je me sens en disposition louable de bien boire du vin, vous allez voir si j'en tiens raisonnablement ; allons, Mesdames, qui m'ame me suive.

CLITANDRE.

Les momens sont trop chers aux amans ; n'en perdons aucun.

SCENE VIII.

MERLIN.

Voilà, Dieu mercy, les affaires en bon train, nos amans sont en joye ; fasse le Ciel que cela dure long-temps ! Mais que vois je ? voilà, je croi, Jaquinet, le valet de notre bon-homme !

SCENE IX.

JAQUINET, MERLIN.

JAQUINET.

A la fin, me voilà. Hé ! bon jour, Merlin, soyez le bien retrouvé ; comment te portes tu ?

MERLIN.

Et vous, le mal revenu, Monsieur Jaquinet, comment t'en va ?

JAQUINET.

Tu vois, mon enfant, le mieux du monde ; à la fatigue prés, nous avons fait un bon voyage.

MERLIN.

Comment ! vous avez fait un bon voyage ? Tu n'es donc pas venu tout seul ?

JAQUINET.

La belle question ! vraiment non ; je suis arrivé avec mon maître ; et, pendant qu'il est allé avec

le carose de voiture faire visiter à la doüane quelques ballots de marchandise, il m'a fait prendre les devants pour venir dire à Monsieur son fils qu'il est de retour en parfaite santé.

MERLIN.

Voilà une nouvelle qui le rejoüira fort! qu'along-nous faire?

JAQUINET.

Qu'as-tu? il semble que tu ne me fais guere bonne mine, et tu ne me parois pas trop content de notre arrivée.

MERLIN.

Je ne suis pas celuy qu'elle chagrinerà le plus. Tout est perdu. Et, dis moi, le bon-homme a t'il affaire pour long-temps à cette doüane?

JAQUINET.

Non, il sera icy dans un moment.

MERLIN.

Dans un moment? Où me fourerai je?

JAQUINET.

Mais que diable as-tu donc? parle.

MERLIN.

Je ne sçaurois. Ah! le maudit vieillard! Revenir si mal-à-propos, et ne pas avertir qu'il revient encore! cela est bien traître.

JAQUINET.

Te voila bien intrigué; ce retour impreveu ne dérangerait-il point un peu vos petites affaires?

MERLIN.

Oh ! non , elles sont toutes dérangées , de par tous les diables.

JAQUINET.

Tant pis !

MERLIN.

Jaquinet , mon pauvre Jaquinet , aide-moy un peu à sortir d'intrigue , je te prie.

JAQUINET.

Moy ! que veux-tu que je fasse ?

MERLIN.

Va te reposer , entre au logis , tu trouveras bonne compagnie ; ne t'effarouche point , on te fera boire de bon vin de Champagne.

JAQUINET.

Cela n'est pas bien difficile.

MERLIN.

Dis à mon maître que son pere est de retour ; mais qu'il ne s'embarasse point , je vais l'attendre icy , et tâcher de faire en sorte que nous puissions... Je me donne au diable si je sçai comment m'y prendre ; dis-luy qu'il se tienne en repos , et toy , commence par t'enyvrer , et tu t'iras coucher ; bon soir.

JAQUINET.

J'executeray tes ordres à merveille ; ne te mets pas en peine.

SCENE X

MERLIN, *seul.*

Allons, Merlin, de la vivacité, mon enfant, de la présence d'esprit ! Cecy est violent : un pere qui revient en impromptu d'un long voyage, un fils dans la débauche, sa maison en desordre, pleine de cuisiniers, les apprêts d'une nôce prochaine ; il faut se tirer d'embarras. Ah ! le voicy ; tenons-nous un peu à l'écart, et songeons d'abord aux moyens de l'empêcher d'entrer chez lui.

SCENE XI

GERONTE, MERLIN.

GERONTE.

Enfin, après bien des travaux et des dangers, voila, grace au Ciel, mon voyage heureusement terminé ; je retrouve ma chere maison, et je croy que mon fils sera bien sensible au plaisir de me revoir en bonne santé.

MERLIN, *à part.*

Nous le serions bien davantage à celuy de le sçavoir encore bien loin d'icy.

GERONTE.

Les enfans ont bien de l'obligation aux peres qui se donnent tant de peine pour leur laisser du bien.

MERLIN *à part.*

Ouy, mais ils n'en ont gueres à ceux qui reviennent si mal-à-propos.

GERONTE.

Je ne veux pas differer davantage à rentrer chez moy, et à donner à mon fils le plaisir que lui doit causer mon retour : je croi que le pauvre garçon mourra de joye en me voyant.

MERLIN *à part.*

Je le tiens déjà plus que demi-mort ; mais il faut l'aborder. (*Hault.*) Que vois-je ? juste Ciel ! suis-je bien éveillé ; est-ce un spectre ?

GERONTE.

Je croys, si je ne me trompe, que voila Merlin.

MERLIN.

Mais vrayment, c'est Monsieur Geronte lui-même, ou c'est le diable sous sa figure : serieusement parlant, seroit-ce vous, mon cher maître ?

GERONTE.

Ouy, c'est moy, Merlin ; comment te portes-tu ?

MERLIN.

Vous voyez, Monsieur, fort à votre service, comme un serviteur fidele, gay, et gaillard, et toujours prest à vous obéir.

GERONTE.

Voila qui est bien ; entrons au logis.

MERLIN.

Nous ne vous attendions point, je vous assure, et vous estes tombé des nuës pour nous, en verité.

GERONTE.

Non ; je suis venu par le carrosse de Bordeaux, où mon vaisseau est heureusement arrivé depuis quelques jours... Mais nous ferons aussi bien...

MERLIN.

Que vous vous portez bien ! quel visage ! quel embonpoint ! il faut que l'air du país d'où vous venez soit merveilleux pour les gens de votre âge ; vous y deviez bien demeurer, Monsieur, pour votre santé, [*à part*] et pour notre repos.

GERONTE.

Comment se porte mon fils ? a-t'il eu grand soin de mes affaires ; et mes deniers ont-ils bien profité entre ses mains ?

MERLIN.

Oh ! pour cela , je vous en répons, il s'en est servi d'une maniere... vous ne sçauriez comprendre comme ce jeune homme-là aime l'argent ; il a mis vos affaires dans un état dont vous serez étonné, sur ma parole.

GERONTE.

Que tu me fais de plaisir, Merlin, de m'apprendre une si bonne nouvelle ! je trouveray donc une grosse somme d'argent qu'il aura amassée ?

MERLIN.

Point du tout, Monsieur.

GERONTE.

Comment ! point du tout ?

MERLIN.

Et non, vous dis-je ; ce garçon-là est bien meilleur ménager que vous ne pensez , il suit vos traces , il fatigue son argent à outrance , et , si-tôt qu'il a dix pistoles , il les fait travailler jour et nuit.

GERONTE.

Voilà ce que c'est de donner aux enfans de bonnes leçons et de bons exemples à suivre. Je me meurs d'impatience de l'embrasser : allons, Merlin.

MERLIN.

Il n'est pas au logis, Monsieur ; et, si vous êtes si pressé de le voir...

SCENE XII.

M. ANDRÉ, GERONTE, MERLIN.

M. ANDRÉ.

Bon jour, Monsieur Merlin.

MERLIN.

Votre valet, Monsieur André, votre valet. [*Apart.*] Voilà un coquin d'usurier qui prend bien son temps pour venir demander de l'argent !

M. ANDRÉ.

Sçavez-vous bien, Monsieur Merlin, que je suis las de venir tous les jours sans trouver votre maître, et que, s'il ne me paye aujourd'huy, je le feray cofrer demain, afin que vous le sçachiez.

Regnard.

MERLIN [*à part.*]

Nous voila gastez.

GERONTE.

Quelle affaire avez-vous donc...?

MERLIN.

Je vous l'expliqueray tantost ; ne vous mettez pas en peine.

M. ANDRÉ.

Une affaire de deux mille écus qui me sont dûs par son maître, dont j'ai le billet, et en vertu d'iceluy une bonne sentence par corps que je vais faire mettre à execution.

GERONTE.

Qu'est-ce que cela veut dire, Merlin?

MERLIN.

C'est un maraut qui le feroit comme il le dit.

GERONTE.

Clitandre vous doit deux mille écus?

M. ANDRÉ.

Ouy, justement, Clitandre, un enfant de famille, dont le pere est allé je ne sçai où, et qui sera bien surpris, à son retour, quand il apprendra la vie que son fils mene pendant son absence.

MERLIN [*à part.*].

Cela va mal.

M. ANDRÉ.

Autant que le fils est jouëur, dépensier, et prodigue, autant le pere, à ce qu'on dit, est un vilain, un ladre, un fesse-mathieu.

GERONTE.

Que voulez-vous dire avec votre ladre et votre fesse-mathieu?

M. ANDRÉ.

Ce n'est pas de vous dont je veux parler, c'est du pere de Clitandre, qui est un sot, un imbecille.

GERONTE.

Merlin...

MERLIN.

Il vous dit vrai, Monsieur; Clitandre lui doit deux mille écus.

GERONTE.

Et tu dis qu'il a esté d'une si bonne conduite?

MERLIN.

Ouy, Monsieur, c'est un effet de sa bonne conduite de devoir cet argent-là.

GERONTE.

Comment! emprunter deux mille écus d'un usurier! car je vois bien à la mine que Monsieur est du métier.

M. ANDRÉ.

Ouy, Monsieur, et je vous croy aussi de la profession.

MERLIN [*à part*].

Comme les honnestes gens se connoissent!

GERONTE.

Tu appelles cela l'effet d'une bonne conduite?

MERLIN.

Paix, ne dites mot; quand vous sçaurez le fond

de cette affaire-là, vous serez charmé de Monsieur votre fils : il a acheté une maison de dix mille écus.

GERONTE.

Une maison de dix mille écus ?

MERLIN.

Qui en vaut plus de quinze ; et, comme il n'avoit que vingt quatre mille francs d'argent comptant, pour ne pas manquer un si bon marché, il a emprunté les deux mille écus en question de l'honneste fripon que vous voyez : vous n'êtes plus si fâché que vous estiez, je gage.

GERONTE.

Au contraire, je ne me sens pas de joye. Oh ça, Monsieur, ce Clitandre qui vous doit de l'argent est mon fils.

MERLIN.

Et Monsieur est son pere, entendez-vous ?

M. ANDRÉ.

J'en ay bien de la joye.

GERONTE.

Ne vous mettez point en peine de vos deux mille écus, j'approuve l'employ que mon fils en a fait ; revenez demain, c'est de l'argent comptant.

M. ANDRÉ.

Soit ; je suis votre valet.

SCENE XIII.

GERONTE, MERLIN.

GERONTE.

Et, dis-moy un peu, dans quel endroit de la ville mon fils a-t'il acheté cette maison ?

MERLIN.

Dans quel endroit ?

GERONTE.

Ouy ; il y a des quartiers meilleurs les uns que les autres : celui-cy, par exemple...

MERLIN.

Mais vraiment, c'est aussi dans celui-cy qu'il l'a achetée.

GERONTE.

Bon ! tant mieux ; où cela ?

MERLIN.

Tenez, voyez-vous bien cette maison couverte d'ardoise dont les fenestres sont reblanchies depuis peu ?

GERONTE.

Ouy, hé bien ?

MERLIN.

Ce n'est pas celle-là ; mais un peu plus loin à gauche, là... cette grande porte cochère qui est vis-à-vis de cette autre qui est vis-à-vis d'elle : là... dans cette autre rue.

GERONTE.

Je ne sçaurois voir cela d'icy.

MERLIN.

Ce n'est pas ma faute.

GERONTE.

Ne seroit-ce point la maison de M^{me} Bertrand ?

MERLIN.

Justement, de M^{me} Bertrand, la voila ; c'est une bonne acquisition, n'est-ce pas ?

GERONTE.

Ouy, vrayment ; mais pourquoy cette femme-là vend-elle ses heritages ?

MERLIN.

On ne prévoit pas tout ce qui arrive : il luy est survenu un grand malheur, elle est devenuë folle.

GERONTE.

Elle est devenuë folle ?

MERLIN.

Ouy, Monsieur ; sa famille l'a fait interdire ; et son fils, qui est un dissipateur, a donné sa maison pour moitié de ce qu'elle vaut. [*A part.*] Je m'embourbe ici de plus en plus.

GERONTE.

Mais elle n'avoit point de fils quand je suis party.

MERLIN.

Elle n'en avoit point ?

GERONTE.

Non, assurément.

MERLIN.

Il faut donc que ce soit sa fille.

GERONTE.

Je suis fâché de son accident. Mais je m'amuse icy trop long-temps; fais-moy ouvrir la porte.

MERLIN [*à part*].

Ouf! nous voilà dans la crise.

GERONTE.

Te voila bien consterné: seroit-il arrivé quelque accident à mon fils?

MERLIN.

Non, Monsieur.

GERONTE.

M'auroit-on volé pendant mon absence?

MERLIN.

Pas tout à fait... [*A part.*] Que luy diray-je?

GERONTE.

Explique-toy donc, parle.

MERLIN.

J'ai peine à retenir mes larmes; n'entrez pas, Monsieur; votre maison, cette chere maison que vous aimiez tant, depuis six mois...

GERONTE.

Hé bien! ma maison, depuis six mois. .

MERLIN.

Le diable s'en est emparé, Monsieur, il nous a fallu déloger à mi-terme.

GERONTE.

Le diable s'est emparé de ma maison?

MERLIN.

Ouy, Monsieur; il y revient des lutins lutinants... c'est ce qui a obligé votre fils à acheter

cette autre maison ; nous ne pouvions plus demeurer dans celle-là.

GERONTE.

Tu te moques de moy ; cela n'est pas croyable.

MERLIN.

Il n'y a sorte de niches qu'ils ne m'ayent faite : tantost ils me chatoüilloient la plante des pieds , tantôt ils me faisoient la barbe avec un fer chaud , et toutes les nuits regulierement ils me donnoient des camouflets qui puoient le souphre.

GERONTE.

Mais, encore une fois, je croy que tu te moques de moy.

MERLIN.

Point du tout , Monsieur : qu'est-ce qu'il m'en reviendrait ? Nous avons vû là dessus les meilleures devineresses de Paris, la du Vergé même ; il n'y a pas moyen de les faire déguerpir : ce diable-là est furieusement tenace ; c'est celuy qui possede ordinairement les femmes, quand elles ont le diable au corps.

GERONTE.

Une frayeur soudaine commence à me saisir. Et, dis-moy, je te prie, n'ont-ils point esté dans ma cave ?

MERLIN.

Helas ! Monsieur, ils ont fouragé par tout.

GERONTE.

Ah ! je suis perdu ; j'ay caché en terre un sac de cuir où il y a vingt mille francs.

MERLIN.

Vingt mille francs ! quoy ! Monsieur, il y a vingt mille francs dans votre maison ?

GERONTE.

Tout autant, mon pauvre Merlin.

MERLIN.

Ah ! voila ce que c'est : les diables cherchent les tresors, comme vous sçavez. Et en quel endroit ?

GERONTE.

Dans la cave.

MERLIN.

Dans la cave, justement, c'est là où ils font leur sabath : ah ! si nous l'avions sçû plutôt ! Et de quel costé, s'il vous plaist ?

GERONTE.

A gauche, en entrant, sous une grande pierre noire qui est à costé de la porte.

MERLIN.

Sous une grande pierre noire vingt mille francs ! Vous deviez bien nous en avertir, vous nous eussiez épargné bien de l'embarras : c'est à gauche, en entrant, dites-vous ?

GERONTE.

Ouy ; l'endroit n'est pas difficile à trouver.

MERLIN.

Je le trouveray bien ; mais sçavez-vous bien, Monsieur, que vous jouïez là à nous faire tordre le cou ? Et toute la somme est-elle en or ?

GERONTE.

Toute en loüis vieux.



MERLIN [*à part*].

Bon! elle en sera plus aisée à emporter. [*Haut.*]
Oh ça, Monsieur, puisque nous sçavons la cause
du mal, il ne sera pas difficile d'y remédier; je croi
que nous en viendrons à bout, laissez-moy faire.

GERONTE.

J'ai peine à me persuader tout ce que tu me dis;
cependant on fait tant de contes sur ces matieres-
là que je ne sçai qu'en croire : je m'en vais au de-
vant de mes hardes, et je reviens sur mes pas pour
voir ce qu'il faut faire en cette occasion. Qu'il y a
de traverses dans la vie! On ne sçauroit avoir un
peu de bien, que les hommes ou le diable ne cher-
chent à vous l'attraper. [*Il s'éloigne.*]

MERLIN.

Le diable n'aura pas celui-cy.

SCENE XIV.

LISETTE, MERLIN.

LISETTE.

Ah! mon pauvre Merlin, est-il vrai que le pere
de ton maistre est arrivé?

MERLIN.

Cela n'est que trop vrai; mais, pour nous en
consoler, j'ay trouvé un tresor.

LISETTE.

Un tresor?

MERLIN.

Il y a dans la cave, en entrant, à gauche, sous une grande pierre noire, un sac de cuir qui contient vingt mille francs

LISETTE.

Vingt mille francs!

MERLIN.

Ouy, mon enfant, je te diray cela plus ample-ment; cours au sac, au sac, c'est le plus pressé.

LISETTE.

Mais si...

MERLIN.

Que le diable t'emporte avec tes si et tes mais! j'entens Monsieur Geronte qui revient sur ses pas; sauve-toy au plus viste; au sac! au sac! [*Seul.*] Nous voila dans un joly petit embarras! Et vogue la galere!

SCENE XV.

MERLIN , GERONTE.

GERONTE.

Je n'ay pas tardé, comme tu vois, j'ay trouvé mes gens à deux pas d'icy, et je les ai fait demeurer parce qu'il m'est venu en pensée de mettre mes balots dans cette maison que mon fils a achetée.

MERLIN [*à part*].

Nouvel embarras!

GERONTE.

Je ne la remets pas bien, vien-t'en m'y conduire toy-mesme.

MERLIN.

Je le veux bien, Monsieur; mais...

GERONTE.

Quoy! mais?

MERLIN.

Le diable ne s'est pas emparé de celle-là; mais M^{me} Bertrand y loge encore.

GERONTE.

Elle y loge encore?

MERLIN.

Ouy, vrayment; on est convenu qu'elle acheveroit le terme, et, comme elle a l'esprit foible, elle se met dans une fureur épouvantable quand on lui parle de la vente de cette maison: c'est là sa plus grande folie, voyez-vous.

GERONTE.

Je lui en parleray d'une maniere qui ne luy fera pas de peine: allons, vien.

MERLIN [*à part*].

Oh! pour le coup, tout est perdu.

GERONTE.

Tu me fais perdre patience; je veux absolument lui parler, te dis-je.

MERLIN.

Hé bien! Monsieur, parlez-lui donc, la voilà qui vient heureusement; mais souvenez-vous toujours qu'elle est folle.

SCENE XVI.

GERONTE, M^{me} BERTRAND, MERLIN.M^{me} BERTRAND.

Comment ! voila Monsieur Geronte de retour ,
je pense.

MERLIN [*bas à M^{me} Bertrand*].

Ouy, Madame, c'est lui-même ; mais il est re-
venu fou ; son vaisseau a pery, il a bù de l'eau sa-
lée un peu plus que de raison ; cela lui a tourné la
cervelle.

M^{me} BERTRAND.

Quel dommage ! le pauvre homme !

MERLIN.

S'il s'avise de vous accoster par hazard , ne pre-
nez pas garde à qu'il vous dira, nous allons le faire
enfermer. (*A Geronte.*) Si vous lui parlez, ayez un
peu d'égard à sa foiblesse ; songez qu'elle a le
timbre un peu feslé.

GERONTE.

Laissez-moy faire.

M^{me} BERTRAND.

Il a quelque chose d'égaré dans la veuë.

GERONTE.

Comme sa phisionomie est changée ! Elle a les
yeux hagards.

M^{me} BERTRAND.

Hé bien ! qu'est-ce , Monsieur Geronte ; vous voila donc de retour en ce pays-cy ?

GERONTE.

Prest à vous rendre mes petits services.

M^{me} BERTRAND.

J'ay bien du chagrin en verité du malheur qui vous est arrivé.

GERONTE.

Il faut prendre patience ; on dit qu'il revient des esprits dans ma maison : il faudra bien qu'ils en délogent, quand ils seront las d'y demeurer.

M^{me} BERTRAND.

Des esprits dans sa maison ! Il ne faut pas le contredire, cela redoublerait son mal.

GERONTE.

Je voudrois bien, Madame Bertrand, mettre dans votre maison quelques ballots que j'ay rapportés de mon voyage.

M^{me} BERTRAND [*à part*].

Il ne se souvient pas que son vaisseau a pery, quelle pitié ! [*Haut.*] Je suis à votre service, et ma maison est plus à vous qu'à moy-même.

GERONTE.

Ah ! Madame, je ne prétens point abuser de l'état où vous estes. [*A Merlin.*] Mais vraiment, Merlin, cette femme-là n'est pas si folle que tu disois.

MERLIN.

Elle a quelquefois de bons momens ; mais cela ne dure pas.

GERONTE.

Dites-moy, Madame Bertrand, estes-vous toujours aussi sage, aussi raisonnable qu'à present.

M^{me} BERTRAND.

Je ne pense pas, Monsieur Geronte, qu'on m'ait jamais veuë autrement.

GERONTE.

Mais, si cela est, votre famille n'a point esté en droit de vous faire interdire.

M^{me} BERTRAND.

De me faire interdire, moi? de me faire interdire?

GERONTE.

Elle ne connoist pas son mal.

M^{me} BERTRAND.

Mais, si vous n'estes pas ordinairement plus fou qu'à présent, je trouve qu'on a grand tort de vous faire enfermer.

GERONTE.

Me faire enfermer? voila la machine qui se detraque; ça, ça, changeons de propos. Hé bien! qu'est-ce, Madame Bertrand; êtes-vous fâchée qu'on ait vendu votre maison?

M^{me} BERTRAND.

On a vendu ma maison?

GERONTE.

Du moins vaut-il mieux que mon fils l'ait achetée qu'un autre, et que nous profitions du bon marché.

M^{me} BERTRAND.

Mon pauvre Monsieur Geronte, ma maison n'est point venduë, et elle n'est point à vendre.

GERONTE.

Là! là! ne vous chagrinez point, je prétens que vous y ayez toujours votre appartement comme si elle étoit à vous, et que vous fussiez dans votre bon sens.

M^{me} BERTRAND.

Qu'est-ce-à-dire, comme si j'étois dans mon bon sens? Allez, vous êtes un vieux fou, un vieux fou à qui il ne faut point d'autre habitation que les Petites Maisons; les Petites Maisons, mon amy.

MERLIN [*à M^{ne} Bertrand*].

Estes-vous sage de vous emporter contre un extravagant?

GERONTE.

Oh! parbleu, puisque vous le prenez sur ce ton-là, vous sortirez de la maison; elle m'appartient, et j'y feray mettre mes ballots malgré vous. Mais voyez cette vieille folle!

MERLIN [*à Geronte*].

A quoy pensez-vous de vous mettre en colere contre une femme qui a perdu l'esprit?

M^{me} BERTRAND.

Vous n'avez qu'à y venir, je vais vous y attendre. Hom, l'extravagant! Hastez-vous de le faire enfermer; il devient furieux, je vous en avertis.

MERLIN [*à part*].

Je ne sçai pas comment je me tirerai de cette affaire.

SCENE XVII.

LE MARQUIS *yvre*, GERONTE, MERLIN.

LE MARQUIS, *yvre*.

Que veut donc dire tout ce tintamare-là? Vient-on, s'il vous plaist, faire tapage à la porte d'un honneste homme, et scandaliser toute une populace?

GERONTE.

Merlin, qu'est-ce que cela veut dire?

MERLIN.

Les diables de chez vous sont un peu yvroignes; ils se plaisent dans la cave.

GERONTE.

Il y a icy quelque fourberie, je ne donne point là-dedans.

LE MARQUIS.

Il nous est revenu que le maistre de ce logis vient d'arriver d'un long voyage; serait-ce vous par aventure?

GERONTE.

Ouy, Monsieur, c'est moy-même.

LE MARQUIS.

Je vous en félicite: c'est quelque chose de beau que les voyages, et cela: façonne bien un jeune homme: il faut sçavoir comme Monsieur votre fils s'est façonné pendant le vôtre; les jolies manieres!.. Ce garçon-là est bien genereux: il ne vous ressemble pas: vous estes un vilain, vous.

GERONTE.

Monsieur, Monsieur...

MERLIN.

Ces lutins-là sont d'une insolence...

GERONTE.

Tu es un fripon.

LE MARQUIS.

Nous avons eu bien du chagrin, bien du soucy, bien de la tribulation de votre retour, je veux dire de votre absence; votre fils en a pensé mourir de douleur, en verité; il a pris toutes les choses de la vie en dégoût, il s'est défait de toutes les vanités qui pouvoient l'attacher à la terre : richesse, meubles, ajustemens. Ce garçon-là vous aime, cela n'est pas croyable.

MERLIN.

Il seroit mort, je croy, de chagrin pendant votre absence sans cet honneste Monsieur-là.

GERONTE.

Hé! que venez-vous de faire chez moy, Monsieur, s'il vous plaist?

LE MARQUIS.

Ne le voyez-vous pas bien sans que je vous le dise? J'y viens de boire du bon vin de Champagne, et en fort bonne compagnie; votre fils est encore à table, qui se console de votre absence du mieux qu'il est possible.

GERONTE.

Ce fripon me ruine, il faut aller...

LE MARQUIS.

Alte-là ! s'il vous plaist ; je ne souffriray pas que vous entriez là-dedans.

GERONTE.

Je n'entreray pas dans ma maison ?

LE MARQUIS.

Non ; les lieux ne sont pas disposés pour vous recevoir.

GERONTE.

Qu'est-ce à dire ?

LE MARQUIS.

Il seroit beau, vrayment, qu'au retour d'un voyage, après une si longue absence, un fils qui sçait vivre, et que j'ay façonné, eût l'impolitesse de recevoir son tres cher et honoré pere dans une maison où il n'y a que les quatre murailles ?

GERONTE.

Que les quatre murailles ! Et ma belle tapisserie, qui me coustoit près de deux mille écus, qu'est-elle devenuë ?

LE MARQUIS.

Nous en avons eu dix-huit cent livres : c'est bien vendre.

GERONTE.

Comment bien vendre , une tenture comme celle-là !

LE MARQUIS.

Fy ! le sujet estoit lugubre : elle representoit la bruslure de Troye ; il y avoit là-dedans un grand

vilain cheval de bois qui n'avoit ny bouche ny éperons ; nous en avons fait un amy.

GERONTE [à Merlin].

Ah ! pandard !

LE MARQUIS.

N'aviez-vous pas aussi deux grands tableaux qui representoient quelque chose ?

GERONTE.

Ouy, vrayment, ce sont deux originaux d'un fameux maistre, qui representent l'enlevement des Sabines.

LE MARQUIS.

Justement ; nous nous en sommes aussi défaits, mais par delicatesse de conscience.

GERONTE.

Par delicatesse de conscience ?

LE MARQUIS.

Un homme sage, vertueux, religieux comme Monsieur Geronte ! ah ! il y avoit là une immodeste Sabine, décolletée, qui... fy ! ces nudités-là sont scandaleuses pour la jeunesse.

SCENE XVIII.

M^{me} BERTRAND, GERONTE,
LE MARQUIS, MERLIN.

M^{me} BERTRAND.

Ah ! vrayment, je viens d'apprendre de jolies

choses, Monsieur Geronte, et votre fils, à ce qu'on dit, engage ma nièce dans de belles affaires.

GERONTE.

Je ne sçai ce que c'est que votre nièce ; mais mon fils est un coquin, Madame Bertrand.

MERLIN.

Ouy, un débauché qui m'a donné de mauvais conseils, et qui est cause...

LE MARQUIS.

Ne nous plaignons point les uns des autres, et ne parlons point mal des absens ; il ne faut point condamner les personnes sans les entendre : un peu d'attention, Monsieur Geronte. Il est constant que si... vous prenez les choses du bon côté... quand vous serez content, tout le monde le sera... D'ailleurs, comme dans tout cecy il n'y a pas de votre faute, vous n'avez qu'à ne point faire de bruit, on n'aura pas le mot à vous dire.

GERONTE.

Allez au diable avec votre galimathias. Mais que vois-je ? mon sac et mes vingt mille francs qu'on emporte.

M^{me} BERTRAND.

C'est cette coquine de Lisette et ma nièce.

GERONTE.

Et mon fripon de fils ! Ah ! miserable !

SCENE DERNIERE.

M^{me} BERTRAND, GERONTE,
LE MARQUIS, CLITANDRE, MERLIN.

CLITANDRE.

Il ne faut pas, mon pere, abuser plus long-temps de votre crédulité : tout cecy est un effet du zele et de l'imagination de Merlin pour vous empêcher d'entrer chez vous, où j'estois avec Lucile dans le dessein de l'épouser. Je vous demande pardon de ma conduite passée; consentez à ce mariage, je vous prie, on vous rendra votre argent, et je promets que vous serez content de moy dans la suite.

GERONTE [à Merlin].

Ah ! pendard, tu te moquois de moy ?

MERLIN.

Cela est vray, Monsieur.

M^{me} BERTRAND.

Lucile est ma nièce, et, si votre fils l'épouse, je lui donnerai un mariage dont vous serez content.

GERONTE.

Pouvez-vous donner quelque chose ? et n'estes-vous pas interdite ?

MERLIN.

Elle ne l'est que de ma façon.

GERONTE.

Quoi ? la maison...

MERLIN.

Tout cela part de là.

GERONTE.

Ah, malheureux ! mais... qu'on me rende mon argent, je me sens assez d'humeur à consentir à ce que vous voulez ; c'est le moyen de vous empêcher de faire pis.

LE MARQUIS.

C'est bien dit, cela me plaist ; touchez-là, Monsieur Geronte ; vous estes un brave homme, je veux boire avec vous : allons nous remettre à table ; cela est heureux que vous soyez venu tout-à-propos pour estre de la nôce.

FIN.





NOTES ET VARIANTES

Le premier chiffre de la note renvoie à la page, et le second indique le vers.

LE JOUEUR.

Page 3, vers 4. *Sous-fermier*, titulaire d'une des sous-fermes, subdivisions des fermes du roi.

4, 8. *Drap du Seau*, orthographe vicieuse; il s'agit ici d'un drap alors fabriqué à Usseau, près de Carcassonne.

7, 8. La steinkerque était une sorte de cravate négligemment nouée autour du cou, et qui était alors très-portée par les deux sexes. Ce nom lui avait été donné à l'époque de la victoire de Steinkerque, remportée, le 3 août 1692, par le maréchal de Luxembourg sur le prince Guillaume d'Orange. L'enthousiasme populaire fut alors si grand que, pour un moment, toutes les modes furent « à la Steinkerque ».

9, 9. Var. : *Le portrait est tout prêt...*

12, 8. *Incagner*, braver, défier.

15, 6. *Rejoüissance*, carte que celui qui donne, au lansquenet, tire après la sienne et sur laquelle tous les joueurs peuvent hasarder leur argent.

24, 4. *Espalier*, titre donné au premier rameur d'un banc dans une galère.

Page 24, vers 16. *Courante*, ancienne danse qui s'exécutait sur un mouvement à trois temps, et ainsi nommée à cause des fréquentes allées et venues dont elle se composait.

25, 16. Var. : On court peu le hasard.

— 18. Var. : *Du* sort injurieux.

— 19. *Sonnez*, double six, au jeu de trictrac.

— 21. Au jeu de trictrac, on dit, selon les coups, faire, conserver, tenir ou rompre son plein.

27. Dans les éditions suivantes l'acte premier est divisé en onze scènes.

33, 16. *Fier*, adjectif auquel l'auteur a voulu donner le sens de fierté.

35, 16. *Rencontrer le tuf*, terme de géologie appliqué, dans le sens où Regnard le prend ici, à un homme superficiel et léger et qui ne sait rien à fond.

— 17. Var. : Plus que seigneur *en* France.

36, 11. Dans l'édition de 1728 on lit *taut*, plus régulier pour la rime, au lieu de *taux*.

37, 13-14. Var. :

Que mortel, *quel* qu'il soit, ne me dit de ma vie
Un mot douteux qui *pût* effleurer mon honneur.

43, 14. Allusion aux paroles de la Comtesse, même acte, scène II, vers 11, page 33.

46, 3. *Tendre*, terme vieilli employé pour le mot tendresse.

48, 11. *Lenitif de bourse*, c'est-à-dire une personne propre à alléger votre bourse.

54. Dans les éditions suivantes, le deuxième acte est divisé en quinze scènes.

57, 9. *Cassandre*, célèbre roman de La Calprenède, sur l'histoire d'Alexandre le Grand, et l'un des meilleurs qu'il ait écrits. Publié de 1642 à 1649, ce roman n'avait pas moins de dix volumes.

59, 16. *A la propice*, terme employé pour dire que le

nom de Richard n'est pas celui qui convient à un valet de joueur.

Page 59, vers 17. Var. : HECTOR.

. *Je me suis de nouveau
Donné celui d'Hector, du valet de carreau.*

GÉRONTE.

Le beau nom !

HECTOR.

*C'est un nom d'une nouvelle espèce
Qui part de mon esprit fécond en gentillesse.
« Secondement il doit... etc...*

— 21. Var. : HECTOR.

*De plus, à Madame une telle,
Pour certaine maison que nous occupons d'elle,
Sise vers le rempart, deux cent cinquante écus
Pour parfait payement de cinq quartiers échus.*

GÉRONTE.

Quelle est cette maison ?

HECTOR.

*Monsieur, c'est un asile
Où nous nous retirons des fracas de la ville,
Où mon maître, la nuit, pour noyer son chagrin,
Fait entrer sans payer quelques cartauts de vin.*

GÉRONTE.

Et tu prétends, bourreau..., etc.

64, 13. *Racroché*, terme vieilli dans ce sens, et qui veut dire ici raccommodé, réconcilié...

65, 23.

Portent de tout Paris *le lardon scandaleux*,
c'est-à-dire qui sont l'objet de la médisance générale.

68, 8. *Vous LA payer*. Dans les éditions suivantes on a fait accorder le dernier article avec le mot *ouvrage*, et non avec le mot *caleche*, qui en est trop éloigné.

69, 9. Var. : *Que je sois en maraut*.

73, 9. Le verbe *faufiler* est pris ici dans le sens de *frayer* ou *faire société* avec...

Page 74, vers 4. *Maistre architriclin*, l'ordonnateur d'un repas (de *archi*, et *triclinium*, salle à manger).

75, 10. Se dit d'un homme qui accepte trop facilement les marques de mépris des autres.

78, 9. Var. : *Que vous avez du cœur.*

79. L'acte troisième est divisé en quatorze scènes dans les éditions suivantes.

82, 4. Var. : *Certain docteur.*

84, 15. Dans les éditions modernes cette réplique d'Angélique est mise dans la bouche de Nérine.

89, 5. *La chamade*, terme militaire ; signal de tambour ou de trompette pour indiquer qu'une troupe veut se rendre. Au figuré, *battre la chamade*, se rendre, céder...

90, 2. C'est-à-dire : ferme, absolu, positif.

92, 1. Var. : LA COMTESSE.

*Ce que vous entendez vous-même, et je prétends
Qu'un hymen bien scellé...*

LE MARQUIS.

C'est comme je l'entends.

Et ce n'est qu'en époux que je prétends vous plaire.

LA COMTESSE.

*Je ne donne mon cœur que par-devant notaire,
Je veux un bon contrat, etc...*

95, 8. Se dit, au lansquenet, du coupeur, lorsque sa carte est amenée la première par celui qui tient la main.

96, 4. Var. : Perdre tous les *paris*.

97, 8. Regnard met ici son personnage en contradiction avec lui-même. C'est ce même Hector, qui n'a jamais « lu que dans les almanachs », qui lit avec tant d'importance grotesque le mémoire qu'il présente à Géronte (acte III, scène III, page 59).

98, 9. Le remora est un poisson qui passait autrefois pour avoir le pouvoir d'arrêter les navires. Au figuré, ce mot signifie empêchement, obstacle...

101, 19. *Etre mémoratif*, terme familier pour exprimer l'idée de « se souvenir ».

Page 102. Dans les éditions suivantes, l'acte quatrième est divisé en seize scènes.

106, 4. Var. :

Volontiers j'ai toujours *quelque hasard* en main.

Regardez ce *brillant*...

109, 9. *Verge*, nom donné à la baguette d'ivoire que portaient autrefois les huissiers.

110, 18. Var. :

Je *vais m'en consoler*, allons, saute, marquis!

111, 11. La mandille était une sorte de casaque que portaient les valets de bonne maison.

112, 14. *Mettre en presse*, terme vieilli qui voulait dire mettre en gage.

115, 4. Var. :

Doit, *avec la copie*, avoir l'original.

— 17. Var. :

En voyant de *votre* amour ce gage.

116, 4. Le vers correspondant à celui-ci pour la rime manque dans l'édition originale. On l'a fait précéder, dans les éditions modernes, du vers ci-après :

Madame, aux plus heureux accordant la victoire.

121. L'acte cinquième est divisé en douze scènes dans les éditions suivantes.

LE DISTRAIT.

126, 9. Le partisan était celui qui avait l'entreprise de la levée des impôts.

133, 4. Il s'agit ici de l'officier chargé de la répression des délits en matière de chasse ou de pêche.

135, 15. Var. :

Il peut lui convenir *d'esprit*, de bien et d'âge.

142, 1. Var. : Là nous *passons* la nuit.

Page 144, vers 8. Var. : Dont nous *boirons* ce soir.

145. Le premier acte est divisé en huit scènes dans les éditions modernes.

151, 7. *Non pour ouy, pour ouy non...* Les deux termes, bien que renversés, expriment exactement la même idée; aussi lit-on, dans quelques éditions modernes, la version suivante, plus conforme à la pensée même de Regnard :

Il vous dit *non pour oui, oui pour non...*

152, 5. Var. :

Jusqu'au revoir, adieu, *courrier malencontreux*.

CARLIN.

Mon grand mal est celui que m'ont fait tes beaux yeux.

— 7. Var. : Ton humeur *légere*.

162, 11. Var. : « *Que diantre!* »

167. Le deuxième acte est divisé en douze scènes dans les éditions modernes.

171, 18. Var. : Remplaçant les vers compris entre celui-ci et la réplique d'Isabelle, à la page 172 :

Ah! le verre à la main, qu'il faisait beau nous voir!

Il fait, parbleu, grand chaud.

ISABELLE.

Voulez-vous vous asseoir?

172, 13. *Bârer une ruelle*.

Il s'agit ici d'une ruelle de lit, où les seigneurs venaient faire leur cour aux femmes à la mode.

183, 3. *Montrer en ville*, c'est-à-dire donner des leçons d'intrigues.

187, 9. Var. :

A vos vœux est tout prêt à souscrire.

190, 3. Var. :

Non pas, c'est moy qui sors et le laisse avec vous;

Je sçais qu'on ne doit pas troubler un rendez-vous.

191. Le troisième acte est divisé en vingt-deux scènes dans les éditions modernes.

196, 16. Var. : *Que diable!*

Page 205, vers 12. Vers faux, qu'on a remplacé par le suivant, dans les éditions postérieures à celle de 1728 :

Mais voyez, *s'il vous plaît*, quelle distraction !

205, 21. Var. :

je serai satisfait

Si la lettre, *Carlin*, a l'effet que j'espère.

CARLIN.

Une lettre, Monsieur, remet bien *une affaire*.

223, 12. Var. :

Vous avez beau *pester, crier*, tempêter.

230. L'acte cinquième est divisé en treize scènes dans les éditions modernes.

LE RETOUR IMPRÉVU.

Page 239. Forel était un cabaretier du temps, qui avait pour enseigne : *A l'Alliance*. Il était tout voisin de la Comédie française.

248. *Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous*.

Vers d'*Atys*, tragédie lyrique en cinq actes, de Quinault, musique de Lulli, représentée avec le plus grand succès le 10 janvier 1676. Cet ouvrage a eu neuf reprises, à l'Opéra, de 1678 à 1740.

279. La pièce est divisée en vingt-trois scènes dans les éditions modernes.







TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
LES COMÉDIES DE REGNARD.	1
LE JOUEUR, comédie en cinq actes, en vers.	1
LE DISTRAIT, comédie en cinq actes, en vers.	123
LE RETOUR IMPREVEU, comédie en un acte, en prose.	231
NOTES ET VARIANTES.	281



831621

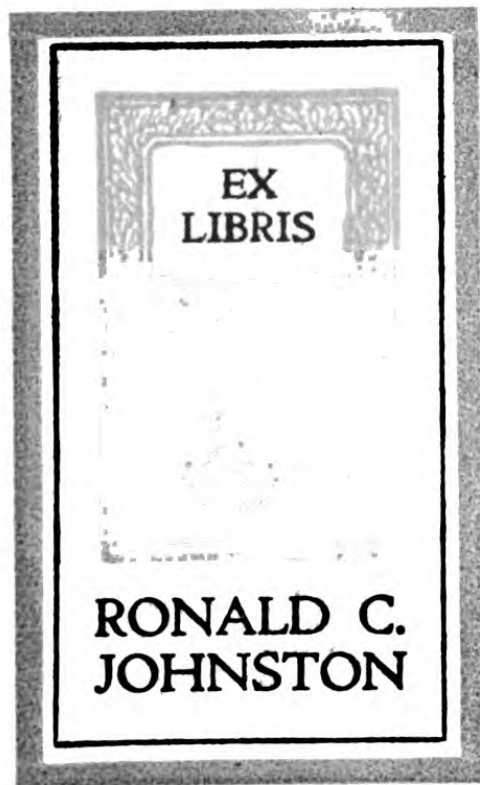
69908. — PARIS, IMPRIMERIE LAHURE
9, rue de Fleurus, 9



THÉÂTRE

DE

J. FR. REGNARD



THÉÂTRE
DE
J. FR. REGNARD

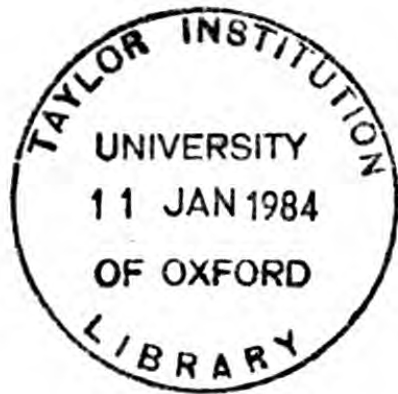
Publié avec une Notice et des Notes

PAR G. D'HEYLLI

TOME SECOND



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
E. FLAMMARION, SUCCESSEUR
26, Rue Racine, 26



LES
FOLIES AMOUREUSES
COMEDIE

REPRESENTÉE EN 1704

ACTEURS

ALBERT, jaloux, et tuteur d'Agathe.

ERASTE, amant d'Agathe.

AGATHE, amante d'Eraste.

LISETTE, servante de Monsieur Albert.

CRISPIN, valet d'Eraste.



PROLOGUE

DES

FOLIES AMOUREUSES

SCENE PREMIERE.

M^{lle} BEAUVAL.

OUY, je vous le soutiens, Messieurs, c'est fort mal fait,
Vous n'avez point de conscience.
C'est tromper, c'est piller le public en effet,
C'est voler avec confiance.
On vient icy, dans l'esperance
D'un divertissement complet;
Depuis un mois, votre affiche promet
Que de l'Amour chez vous on verra les Folies;
En un besoin, je croy que ce sujet
Fourniroit trente comedies;
Et vous en pretendez donner effrontément

Une en trois actes seulement?
 Fy, fy! c'est une extravagance.
 M'en croirez-vous, Messieurs? Reprenez votre argent
 Avant que la piece commence.

SCENE II.

M. DANCOURT, M^{lle} BEAUVAL.

M. DANCOURT.

Parbleu, vous vous chargez d'un soin bien obligeant !

M^{lle} BEAUVAL.

Qu'est-ce à dire?

M. DANCOURT.

Hé! Mademoiselle,
 De quoy diantre vous mêlez-vous?

M^{lle} BEAUVAL.

Moy, Monsieur, de quoy je me mêle?
 Hé! ne devons-nous pas nous interesser tous
 A faire reüssir une piece nouvelle?

M. DANCOURT.

Vous faites sans doute éclater
 Un merveilleux excés de zele
 Pour la reüssite de celle
 Que nous allons représenter!

M^{lle} BEAUVAL.

Moy, je n'y sçay point de finesse,
 J'avertis qu'elle finira

Une heure au moins plutôt qu'une autre pièce,
Et que peut-être elle ennuyra.

M. DANCOURT.

On ne peut louer davantage ;
C'est parler comme il faut en faveur d'un ouvrage :
L'auteur vous en remerciera.

M^{lle} BEAUVAL.

L'auteur est mon amy, je l'estime, je l'aime.

M. DANCOURT.

Vous luy prouvez tres-bien vraiment.

M^{lle} BEAUVAL.

Sans doute. Je n'en veux pour juge que luy-même ;
Et, s'il avoit voulu suivre mon sentiment,
Ou qu'il eût eu moins de paresse...

M. DANCOURT.

Hé! qu'eût-il fait?

M^{lle} BEAUVAL.

Il eût premierement
Changé le titre de la pièce,
Qui ne lui convient nullement.
Il promet trop, il a trop d'étendue ;
Et chacun, si tôt qu'on l'entend,
Porte indifferemment la veüe
Sur toute sorte d'accident
Dont peut l'amoureuse manie
Embarrasser l'organe du genie
Le plus sage et le plus prudent.

M. DANCOURT.

Mais à qui diantre avez-vous oüy dire
Tous les grands mots que vous repetez là?

M^{lle} BEAUVAL.

Comment donc, s'il vous plaist? que veut dire cela?

Ma foy, Monsieur, je vous admire!

Il semble aux gens, parce qu'ils sçavent lire,

Qu'on ne sçauroit parler aussi bien qu'eux.

Vous êtes de plaisans crasseux!

M. DANCOURT.

Mille pardons, Mademoiselle;

Je ne prétens point vous fâcher.

J'en sçay la consequence, et je ne veux tâcher

Qu'à finir au plûtost la petite querelle

Qu'assez à contre-temps vous paroissez chercher.

M^{lle} BEAUVAL.

Qui, moy, chercher querelle? hé bien! la médisance!

Parce que naturellement,

Avec simplicité je dis ce que je pense,

Que j'avertis le public bonnement

Qu'une piece n'a rien du titre qu'on luy donne?

M. DANCOURT.

Ouy, vous estes tout-à-fait bonne!

M^{lle} BEAUVAL.

Hé bien, Monsieur, pourquoy me chagriner?

Vrayment, je vous trouve admirable!

On me fait passer pour un diable,

Moy qui comme un mouton suis facile à mener.

M. DANCOURT.

S'il est ainsi, laissez-vous donc conduire,

Rentrez dans les foyers, songez à commencer.

M^{lle} BEAUVAL.

Commencer, moy? Non, vous aurez beau dire.

M. DANCOURT.

De grace...

M^{lle} BEAUVAL.

Là dessus rien ne me peut forcer.

M. DANCOURT.

Mademoiselle !

M^{lle} BEAUVAL.

Ah ouy ! vous sçauvez m'y reduire !

M. DANCOURT.

Quoy?...

M^{lle} BEAUVAL.

Je ne jôuray point, Monsieur.

M. DANCOURT.

Mais on dira...

M^{lle} BEAUVAL.

Mais on dira, Monsieur, tout ce que l'on voudra.

M. DANCOURT.

La bonne cervelle !

M^{lle} BEAUVAL.

Il est drolle !

J'aurai chauffé ma teste, et l'on me contraindra ?

Ah ! vous verrez comme on reüssira !

M. DANCOURT.

Si...

M^{lle} BEAUVAL.

L'on me contredit ; mais ce qui m'en console,

Joûra le rôle qui pourra.

M. DANCOURT.

Mais, si vous ne jouëz, la piece tombera ;

Et, pour ne point jouër un rôle,
Il faut avoir des raisons, s'il vous plaist.

M^{lle} BEAUVAL.

J'en ay, Monsieur, une tres-bonne.

M. DANCOURT.

Et c'est?...

M^{lle} BEAUVAL.

J'en ay, vous dis-je, et je ne suis point folle,
Je n'en demordray point; en un mot comme en cent,
Votre discours devient lassant.

Vous me prenez pour une idole :
Vous croyez me pétrir comme une cire molle ;
Mais vous êtes un innocent,
Et votre éloquence est frivole.

Vous avez beau parler, prier, estre pressant,
Je ne sçaurois jouër, j'ai perdu la parole.

M. DANCOURT.

Il y paroît!

SCENE III.

M. DANCOURT, M^{lle} BEAUVAL,
M^{lle} DES BROSSES.

M^{lle} DES BROSSES.

Voicy bien un autre embaras!
L'auteur dans les foyers se fait tenir à quatre.
Il ne veut point laisser jouër sa piece.

M^{lle} BEAUVAL.

Helas!

M^{lle} DES BROSSES.

Ouy, de quelques raisons qu'on puisse le combattre,
Si l'on veut l'obliger, on ne la jouëra pas.

M^{lle} BEAUVAL.

On ne la jouëra pas? hé! pourquoy, je vous prie?
L'auteur l'entend fort bien! il seroit beau, ma foy,
Que messieurs les auteurs nous donnassent la loy!

Oh! contre sa mutinerie,
Puisqu'il le prend ainsi, je me revolte, moy.
Pour le faire enrager, je pretends qu'on la jouë.

M^{lle} DES BROSSES.

Venez donc luy parler. Tout le monde s'enrouë
Pour luy faire entendre raison.

M. DANCOURT.

Mais peut-estre en a-t-il quelques-unes?

M^{lle} BEAUVAL.

Luy? Bon!

Ses raisons ne sont pas meilleures que les nôtres.
La piece est sçüe, il faut la jouër, vous dit-on.
Appuyez-vous, Monsieur, ses raisons?

M. DANCOURT.

Pourquoy non?

Vous m'avez déjà fait presqu'approuver les vôtres.

M^{lle} BEAUVAL.

Mardienne! Monsieur, finissez.
Je n'aime pas qu'on me plaisante.
Avec votre sang froid...

M. DANCOURT.

Que vous estes charmante
Lorsque vous vous radoucissez!

M^{lle} BEAUVAL.

Je suis la douceur même, et je ne me tourmente
 Que quand les choses ne vont pas
 Selon mes interests, ou selon mon attente.
 Mais, quand on me fâche, en ce cas,
 Je deviens vive, et je suis petulante.

M. DANCOURT.

Allez donc employer votre vivacité
 Et déployer votre éloquence
 Pour faire revenir un auteur entêté;
 Mais au moins point de petulance!

M^{lle} BEAUVAL.

Mais d'où vient son entêtement?

M^{lle} DES BROSSES.

Il dit qu'on prend plaisir à decrier sa pièce,
 Qu'on n'a pour les auteurs aucun ménagement,
 Qu'un si dur procédé le blesse,
 Que l'un blâme son dénoûment,
 Que vous, vous condamnez son titre.

M^{lle} BEAUVAL.

L'auteur ment.

Je ne dis jamais rien. Est-ce que je me mêle
 D'aller prôner mon sentiment?
 Ce sont bien là mes allures vraiment!

M. DANCOURT.

Pour cela, non. Mademoiselle
 N'en a lâché qu'un mot confidemment,
 Et tout à l'heure encore, au public seulement;
 Mais ce n'est qu'une bagatelle.

M^{lle} BEAUVAL.

Si je l'ay dit, je m'en dedis.

La piece est bonne, et je la soutiens telle.

Diantre soit des censeurs et des donneurs d'avis,
Qui de leurs sots discours m'échauffent les oreilles!

Puis, je ne sçay ce que je dis.

Le dénoûment est bon, le titre est à merveilles :

Car ce qui fait ce dénoûment

Ne sont-ce pas d'agreables folies,

D'ingenieuses rêveries

Que fait imaginer l'Amour dans le moment

Pour attraper un vieux amant?

M. DANCOURT.

Sans doute.

M^{lle} BEAUVAL.

Hé! pourquoy donc est-ce qu'on le critique?

Avec raison l'auteur se picque.

Sur ce pied là le titre est excellent,

Et le sujet est tout-à-fait galant.

Cela reüssira.

M^{lle} DES BROSSES.

Qui vous dit le contraire?

M^{lle} BEAUVAL.

De sottes gens qui ne peuvent se taire,

Qui font les beaux esprits, les sçavans connoisseurs.

M. DANCOURT.

Laissez parler de tels censeurs.

On les connoît, on ne les croira guere.

M^{lle} BEAUVAL.

C'est fort bien dit.

M^{lle} DES BROSSES.

La grande affaire
Est à present de radoucir l'auteur.

M^{lle} BEAUVAL.

Il ne tiendra par sa colere.

SCENE IV.

M. DANCOURT, M^{lle} BEAUVAL,
M^{lle} DES BROSSES, M. DU BOCAGE.

M. DU BOCAGE.

Tout le monde veut s'en aller.
Hé! commençons, de grace, allez vous habiller.
De nos débats le public n'a que faire.

M^{lle} BEAUVAL.

Mais est-on d'accord là derriere?

M. DU BOCAGE.

Ouy, là-dessus n'ayez point de soucy,
Une personne fort jolie,
Qui paroît beaucoup notre amie,
Et qui l'est de l'auteur aussi,
Dans le moment vient d'arriver icy
Avec nombreuse compagnie.
Ils disent que c'est la Folie;
Et c'est elle en effet. J'ai bien jugé d'abord,
Comme on a mis son nom au titre de la piece,
Qu'au succès elle s'interesse.

Mais je vois quelqu'un qui s'empresse
A venir de sa part pour vous mettre d'accord.

SCENE V.

M. DANCOURT, M^{lle} BEAUVAL, M^{lle} DES
BROSSES, M. DU BOCAGE, MOMUS.

MOMUS.

Serviteur à la compagnie.
Des dieux de la mythologie
Vous voyez en moy le bouffon,
Momus, dieu de la raillerie,
Et partant de la comédie
Le protecteur et le patron.

M^{lle} BEAUVAL.

Monsieur Momus, point de cérémonie.
Soyez le bienvenu. Notre profession
Avec la vôtre a quelque ressemblance :
Gens de même condition
Font entr'eux bien-tôt connoissance.

MOMUS.

Il est vray, vous avez raison.
Là-haut je raille et je fais rire,
Vous faites de même icy-bas :
Les dieux n'échappent point aux traits de ma satire ;
Et les hommes, je croy, quand vous voulez médire,
Ne vous échappent pas.
Je suis ravi qu'enfin nos emplois ordinaires

Mettent du rapport entre nous.
 Touchez là, je suis tout à vous.
 Serviteur donc, mes amis et confreres.

M. DANCOURT.

Seigneur Momus, votre divinité
 A notre corps fait une grace entiere;
 Mais, en vous avouant ainsi notre confrere,
 Vous nous autorisez à trop de vanité.

Mlle BEAUVAL.

Non, point du tout, laissez-le faire.
 Mais dites-nous avec sincerité,
 Franchement, là... quelle heureuse aventure
 Vous a fait venir dans ces lieux?
 En faveur du plus grand des dieux,
 Venez-vous ménager quelque conquête seure?
 Au lieu d'être Momus, n'êtes-vous point Mercure?

MOMUS.

Oh! pour cela non, par ma foy.
 Chacun là-haut a son employ,
 Et nous n'usurpons rien sur les charges des autres.
 Nos rôlles sont marquez, ainsi que sont les vôtres,
 Et de n'en point changer on se fait une loy.
 Je voudrois bien trocquer ma charge avec Mercure :
 Il est bien plus aisé de servir deux amans
 Dans une tendre conjoncture
 Que de faire rire les gens.

Mlle BEAUVAL.

Vous en pouvez parler mieux qu'un autre peut-être;
 Et, sans trop vous flatter, je croy

Que vous êtes un fort grand maître
Et dans l'un et dans l'autre employ.

M^{lle} DES BROSSES.

Mais enfin quel dessein icy-bas vous attire ?

MOMUS.

Ne trouvant plus là-haut de sujet de médire,
Car vous sçavez que depuis quelque temps
Les dieux sont devenus d'assez honnêtes gens,
Et vous n'entendez plus parler de leurs fredaines,
J'ay resolu, malgré les perils et les peines,
De venir sourdement m'établir en ces lieux,
Et d'y jouër la comédie.

M^{lle} BEAUVAL.

Quelle diable de fantaisie !

MOMUS.

Dans ce dessein capricieux,
J'amene une troupe choisie :
J'ai pris avec moy la Folie,
Et son futur époux, Monsieur du Carnaval,
De qui je suis un peu rival.
Chacun de nous doit, suivant son genie,
Se faire un rôle original.

Je viens donc à Paris pour y lever boutique,
Et pour faire valoir mon talent, comme vous.
Je croy qu'en ce pays, et soit dit entre nous,
Mon humeur vive et satyrique
Ne manquera pas de pratique,
Car il n'y manque pas de fous.

M^{lle} BEAUVAL.

Comment donc ! mercy de ma vie !

Vous venez , dites-vous , jouër la comedie ?
Et pour vous établir vous choisissez ces lieux ?

Croyez-moy, remontez aux cieux.

Nous ne gagnons pas trop , le temps est malheureux ,
Je ne souffriray point de concurrens semblables.

Si vous m'irritez une fois ,

Et contre tous les dieux et contre tous les diables
Seule je deffendray mes droits.

MOMUS.

Nous ne pretendons point nuire à votre fortune.

Joignons-nous de bonne amitié ;

Nous partagerons par moitié ,

Et nous ferons bourse commune.

Si non , nouveaux comediens ,

Nous irons courir la campagne ;

Et si, malgré tous nos moyens ,

Nous dépensons plus qu'on ne gagne ,

Nous leverons un opera ,

Qui peut-être reüssira.

Nous jourons des pieces nouvelles :

Nous avons des musiciens

Dont les voix sonores et belles

Ne sont point artificielles ,

Et non pas des Italiens ,

De qui les voix ne sont ny mâles ny femelles.

M^{lle} BEAUVAl.

J'ai grande opinion de votre habileté ;

Mais cependant , avant que de finir l'affaire

Et d'entrer en societé ,

Encor faut-il bien voir ce que vous sçavez faire.

MOMUS.

Vous pouvez , à l'essay, juger de nos talens.

Vous êtes, ce me semble , en peine,
Et vous auriez besoin de quelque scène,
De quelques airs vifs et brillans,
Pour allonger votre piece nouvelle ?

M. DU BOCAGE.

Voila le fait.

MOMUS.

C'est une bagatelle.

Je ne veux que quelques momens
Pour preparer des divertissemens
Dont le public, je croy, pourra se satisfaire.
Nous autres dieux, nous ne sçaurions mal faire.

M^{lle} BEAUVAL.

Tout dieux que vous soyez, je soutiens le contraire ;
Le public a le goût si delicat, si fin,
Qu'avec tous vos talens et votre esprit divin
Ce ne sera pas peu que de pouvoir luy plaire.
Mais quel sujet choisirez-vous enfin ?

MOMUS.

Je n'en manqueray pas, et j'en fais mon affaire.

Tout à l'heure, dans vos foyers,
J'ai trouvé des sujets pour mille comedies :
Nombre d'originaux, de tous arts et métiers,
Dont on peut sur la scène extraire des copies :
Un marquis éventé, qui vient avec fracas,
En bourdonnant un air, étaler ses appas ;
Une sçavante à toute outrance,
Qui decide à tort, à travers,

Des auteurs de prose et de vers ,
 De l'Andrienne et de Terence ;
 Un abbé d'égale science
 Qui , dressant un petit collet ,
 D'un air presomptueux , et d'un ton de faucet ,
 Applaudit à son ignorance ;
 Un tas de ces faux mécontents
 Et de la Cour et du service ,
 Qui se plaignent de l'injustice
 Qu'on leur fait depuis si long-temps ,
 Qui , prenant un autre exercice ,
 Et méprisant de vains lauriers ,
 Bornent tous leurs exploits guerriers
 A lorgner dans une coulisse
 Quelque belle au tendre regard ,
 Laquelle aussi n'est pas novice
 A contre-lorgner de sa part.
 Ne sont-ce pas là , je vous prie ,
 D'amples sujets de comédie ?

M^{lle} BEAUVAL.

Ah ! tout beau, Monseigneur Momus !
 Avec tous ces gens-là point de plaisanterie.

M^{lle} DES BROSSES.

Nous souffririons de votre raillerie.

MOMUS.

Je vois ce qui vous tient. Vous aimez les écus ,
 Je n'en diray pas davantage ;
 Et ce ne sont point eux aussi que j'envisage
 Pour servir de matière au divertissement.

Nous vous donnerons seulement

Quelques chansons et gentilles gambades
 Que du mieux qu'ils pourront feront mes camarades ;
 Quelque agreable petit rien ,
 Des amusantes bagatelles ,
 Qui font souvent de vos pieces nouvelles
 Tout le succès et le soutien.

M. DANCOURT.

L'imagination merite qu'on la loue ,
 Et la piece , je croy , s'en trouvera fort bien.

M^{lle} DES BROSSES.

Sur ce pied-là , l'auteur voudra bien qu'on la joue.

M^{lle} BEAUVAL.

Commençons donc.

MOMUS, *au parterre.*

Messieurs , vous serez les témoins

De notre zele et de nos soins.

Nous descendons exprés de la celeste vouête
 Pour vous donner quelques plaisirs nouveaux.
 On ne fait pas ce chemin qu'il n'en coûte.
 Il seroit bien fâcheux qu'après tant de travaux ,
 Avec un pied de nez , et n'ayant pû vous plaire ,
 On vît rentrer dans la celeste sphere
 Une troupe de dieux penaux.

Je vous fais donc , Messieurs , tres-instante priere
 (La priere d'un dieu n'est pas à rejeter)
 De vouloir à ma troupe accorder grace entiere.
 Si favorablement vous daignez l'écouter ,
 Je vous promets , foy de dieu veridique ,
 Qui raille assez souvent , mais qui ne ment jamais ,
 Que de ma veine satyrique

Vous n'exercerez point les traits :
C'est beaucoup dans un temps où chacun dans sa vie
Fait pour le moins une folie.
Adieu jusqu'au revoir. Sur-tout, vivons en paix.

FIN DU PROLOGUE





LES FOLIES AMOUREUSES

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

AGATHE, LISETTE.

LISETTE.

LORSQU'EN un plein repos chacun encor sommeille,
Quel demon, s'il vous plaist, vous tire par l'oreille,
Et vous fait hazarder de sortir si matin ?

AGATHE.

Paix, tay-toy, parle bas ; tu sçauras mon destin :
Eraste est de retour.

LISETTE.

Eraste ?

AGATHE.

D'Italie.

LISETTE.

D'où sçavez-vous cela, Madame, je vous prie ?

AGATHE.

J'ay crû le voir hier paroître dans ces lieux,
Et j'en crois plus mon cœur encore que mes yeux.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus que votre diligence
Ait du seigneur Albert trompé la vigilance.
Par ma foy, c'est un guide excellent que l'amour.

AGATHE.

J'étois à ma fenestre, en attendant le jour,
Quand quelqu'un est sorti : voyant la porte ouverte,
J'ai saisi promptement l'occasion offerte,
Tant pour prendre le frais que pour flater l'espoir
Qui pourroit attirer Eraste pour me voir.

LISETTE.

Vous n'avez pas envie, à ce qu'on peut comprendre,
Que le pauvre garçon s'enrhume à vous attendre.
Il arrive le soir, et vous, au point du jour,
Vous l'attendez icy pour flater son amour.
C'est perdre peu de temps. Mais, si par aventure
Albert, votre tuteur, jaloux de sa nature,
Vient à nous rencontrer, que dira-t-il de nous ?

AGATHE.

Je me veux affranchir du pouvoir d'un jaloux,
J'ay trop long-temps languï sous son cruel empire ;

Je leve enfin le masque, et, quoy qu'il puisse dire,
Je veux sans nul égard luy montrer desormais
Comme je pretens vivre, et combien je le hais.

LISETTE.

Que le Ciel vous maintienne en ce dessein louable !
Pour moy, j'aimerois mieux cent fois servir le diable.
Ouy, le diable. Du moins, quand il tiendrait sabat,
J'aurois quelque repos. Mais, dans mon triste état,
Soir, matin, jour ou nuit, je n'ay ny paix ny treve.
Si cela dure encore, il faudra que je creve.
Tant que le jour est long, il gronde entre ses dents :
« Fais cecy, fais cela, va, vien, monte, descends,
« Fais bien la guere à l'œil, ferme porte et fenêtre,
« Avertis si de loin tu vois quelqu'un paroître. »
Il s'arrête, il s'agite, il court sans sçavoir où,
Toute la nuit il rode ainsi qu'un loup garou ;
Il ne nous permet pas de fermer la prunelle !
Luy, quand il dort d'un œil, l'autre fait sentinelle ;
Il n'a ri de sa vie ; il est jaloux, fâcheux,
Brutal à toute outrance, avare, dur, hargneux.
J'aimerois mieux chercher mon pain de porte en porte
Que servir plus long-temps un maître de la sorte.

AGATHE.

Lisette, tous nos maux vont finir desormais.
Qu'Eraste est different du portrait que tu fais !
Dés mes plus tendres ans chez sa mere nourrie,
Nos cœurs se sont trouvez liez de sympathie ;
Et l'amour acheva, par des nœuds plus charmans,
De nous unir encor par ses engagemens.
Plâtôt que de souffrir la contrainte effroyable

Qui depuis quelque temps et me gêne et m'accable,
 Je serois fille à prendre un party violent ;
 Et, sous un habit d'homme, en chevalier errant,
 Pour m'affranchir d'Albert et de ses loix si dures,
 J'irois par le pays chercher des aventures.

LISETTE.

Oh! sans aller si loin, icy, quand vous voudrez,
 Je vous suis caution que vous en trouverez.

AGATHE.

Tu ne sçais pas encor quel est mon caractere
 Quand on m'impose un joug à mon humeur contraire.
 J'ay vécu dans le monde au milieu des plaisirs ;
 La contrainte où je suis irrite mes desirs.
 Presentement qu'Eraste à m'épouser s'apprête,
 Mille vivacités me passent par la tête.
 J'ay du cœur, de l'esprit, du sens, de la raison,
 Et tu verras dans peu des traits de ma façon.
 Mais comment du château la porte est-elle ouverte?

LISETTE.

Bon! votre vieux Cerbere est à la découverte,
 Faut-il le demander? Il rode dans les champs.
 Il fait toute la nuit sentinelle en dedans ;
 Et sur le point du jour il va battre l'estrade.
 S'il pouvoit par bonheur cheoir en quelqu'embuscade,
 Et que des égrillards avec des bons bâtons...
 Mais paix, j'entens du bruit, quelqu'un vient; écoutons.

SCENE II.

ALBERT, AGATHE, LISETTE.

ALBERT.

J'ay fait dans mon château toute la nuit la ronde,
Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde.
Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,
J'ay voulu même encor m'assurer des dehors.
Grace au ciel, tout va bien. Une terreur secrète,
En dépit de mes soins, cependant m'inquiete.
Je vis hier roder un certain curieux
Qui de loin, ce me semble, examinait ces lieux.
Depuis plus de six mois ma lâche complaisance
Met à chaque moment en défaut ma prudence ;
Et, pour laisser Agathe à l'aise respirer,
Je n'ay, par bonté d'ame, encor rien fait murer.
Ce n'est point par douceur qu'on rend sages les filles ;
Je veux du haut en bas faire attacher des grilles,
Et que de bons barreaux, larges comme la main,
Puissent servir d'obstacle à tout effort humain.
Mais j'entens quelque bruit, et dans le crepuscule
J'entrevoiy quelque objet qui marche et qui recule.
Approchons. Qui va-là ? Personne ne répond ;
Ce silence affecté ne me dit rien de bon.

LISETTE.

Je tremble.

ALBERT.

C'est Lisette. Agathe est avec elle.

AGATHE.

Est-ce donc vous, Monsieur, qui faites sentinelle ?

ALBERT.

Ouy, ouy. C'est moy, c'est moy. Mais, à l'heure qu'il est,
Que venez-vous chercher en ce lieu, s'il vous plaît ?

AGATHE.

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,
Lisette et moy, Monsieur, nous avons fait partie
D'être devant le jour sous ces arbres épais
Pour voir naître l'aurore, et respirer le frais.

LISETTE.

Ouy.

ALBERT.

Respirer le frais et voir l'aurore naître,
Tout cela se pouvoit faire à votre fenêtre.
Icy pour me trahir vous êtes de complot.

LISETTE [à part].

Que ce seroit bien fait !

ALBERT.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Pas le mot.

ALBERT.

Des filles sans intrigue, et qui sont retenuës,
Sont à l'heure qu'il est dans leur lit étenduës,
Dorment tranquillement, et ne vont point si-tôt
Prendre dans une cour ny le froid ny le chaud.

LISETTE.

Et comment, s'il vous plaist, voulez-vous qu'on repose ?
Chez vous toute la nuit on n'entend autre chose

Qu'aller, venir, monter, fermer, descendre, ouvrir,
Crier, tousser, cracher, éternuer, courir.
Lorsque par grand hazard quelquefois je sommeille,
Un bruit affreux de clefs en sursaut me reveille ;
Je veux me rendormir, mais point. Un juif errant
Qui fait du mal d'autrui son plaisir le plus grand,
Un lutin que l'enfer a vomi sur la terre
Pour faire aux gens dormans une éternelle guerre
Commence son vacarme et nous lutine tous.

ALBERT.

Et quel est ce lutin et ce juif errant ?

LISETTE.

Vous.

ALBERT.

Moy ?

LISETTE.

Ouy, vous. Je croyois que ces brusques manieres
Venoient de quelque esprit qui vouloit des prieres ;
Et, pour mieux m'éclaircir dans ce fâcheux état
Si c'étoit ame ou corps qui faisoit ce sabat,
Je mis un certain soir à travers la montée
Une corde aux deux bouts fortement arrêtée.
Cela fit tout l'effet que j'avois esperé.
Si-tôt que pour dormir chacun fût retiré,
En personne d'esprit, sans bruit et sans chandelle,
J'allay dans certain coin me mettre en sentinelle.
Je n'y fus pas long-temps qu'aussi-tôt, patatras !
Avec un fort grand bruit voila l'esprit à bas.
Ses deux jambes, à faux dans la corde arrêtées,
Luy font avec le nez mesurer les montées.

Soudain j'entens crier : « A l'aide ! je suis mort ! »
 A ces cris redoublez , et dont je riois fort ,
 J'accours , et je vous vois étendu sur la place ,
 Avec une apostrophe au milieu de la face ;
 Et votre nez cassé me fit voir par écrit
 Que vous étiez un corps et non pas un esprit.

ALBERT.

Ah ! malheureuse engeance , appanage du diable ,
 C'est toy qui m'as joué ce tour abominable !
 Tu voulois me tuer avec ce trait maudit ?

LISETTE.

Non ; c'étoit seulement pour attraper l'esprit.

ALBERT.

Je ne sçay maintenant qui retient mon courage ,
 Que de vingt coups de poing au milieu de visage...

AGATHE.

Eh ! Monsieur, doucement !

ALBERT.

Vous pourriez bien icy,
 Vous, la belle, attraper quelque gourmade aussi.
 Taisez-vous, s'il vous plaît. Pour punir son audace,
 Il faut que de chez moy sur le champ je la chasse.
 Qu'on sorte de ce pas !

LISETTE, *pleurant.*

Juste Ciel ! quel arrêt !

Monsieur !

ALBERT.

Non, dénichons au plus tost, s'il vous plaît.

LISETTE, *riant.*

Ah ! par ma foy, Monsieur, vous nous la donnez bonne,

De croire qu'en quittant votre triste personne ,
Le moindre déplaisir puisse saisir mon cœur !
Un ecolier qui sort d'avec son precepteur,
Une fille long-temps au celibat liée
Qui quite ses parens pour être mariée ,
Un esclave qui sort des mains des mécreans ,
Un vieux forçat qui rompt sa chaîne après trente ans ,
Un heritier qui voit un oncle rendre l'ame ,
Un époux quand il suit le convoy de sa femme ,
N'ont pas le demi quart tant de plaisir que j'ay
En recevant de vous ce bienheureux congé.

ALBERT.

De sortir de chez moy tu peux être ravie?

LISETTE.

C'est le plus grand plaisir que j'auray de ma vie.

ALBERT.

Ouy? Puisqu'il est ainsi, je change de desir,
Et je ne prétens pas te donner ce plaisir.
Tu resteras icy pour faire penitence.
Et vous, sans raisonner, rentrez en diligence.

(Agathe rentre en faisant la reverence, et Lisette en fait autant, et Albert continuë.)

Demeure, toy : je veux te parler sans témoins.

(A part.)

Il faut l'amadoüer, j'ay besoin de ses soins.

SCENE III.

ALBERT, LISETTE.

ALBERT.

Allons, faisons la paix, vivons d'intelligence,
Je t'aime dans le fond, et plus que l'on ne pense.

LISETTE.

Et je vous aime aussi plus que vous ne pensez.

ALBERT.

Un bel amour, vraiment, à me casser le nez !
Mais je pardonne tout, et te donne promesse,
Que tu ressentiras l'effet de mes largesses,
Si tu veux me servir dans une occasion.

LISETTE.

Voyons. De quel service est-il donc question ?

ALBERT.

Tu sçais depuis long-temps que sur le fait d'Agathe,
J'ay, comme on doit avoir, l'ame un peu delicate.
La donzelle bien-tôt prendroit le mord aux dents
Sans la precaution que près d'elle je prens.
Près la dame du Bourg jusqu'à quinze ans nourrie,
Toujours dans le grand monde elle a passé sa vie.
Cette dame étant morte, un parent me pria
D'en vouloir prendre soin, et me la confia.
L'amour depuis ce temps s'est glissé dans mon ame,
Et j'ay quelque dessein d'en faire un jour ma femme.

LISETTE.

Votre femme ? Fy donc !

ALBERT.

Qu'entens-tu par ce ton?

LISETTE.

Fy! vous dis-je.

ALBERT.

Comment?

LISETTE.

Hé! fy! fy! vous dit-on,

Vous avez trop d'esprit pour faire une sottise,
Et j'en appellerois à votre barbe grise.

ALBERT.

Je n'ay point eu d'enfans de mon hymen passé,
Et je veux achever ce que j'ai commencé,
Faire des heritiers, dont l'heureuse naissance
De mes collateraux détruit l'esperance.

LISETTE.

Ma foy, faites, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira.
Jamais postérité de vous ne sortira.
C'est moy qui vous le dis.

ALBERT.

Et pourquoy donc?

LISETTE.

Que sçais-je?

ALBERT.

Qui t'a de deviner donné le privilege?
Dis donc, parle, répons.

LISETTE.

Mon Dieu, je ne dis rien.

Sans dire la raison, vous la devinez bien.
Je m'entens, il suffit.

ALBERT.

Ne te mets point en peine.
Ce sera mon affaire, et point du tout la tienne.

LISETTE.

Ah! vous avez raison.

ALBERT.

Tu sçais bien qu'icy-bas,
Sans trouver quelque embûche on ne peut faire un pas.
Des pieges qu'on me tend mon ame est allarmée.
Je tiens une brebis avec soin enfermée ;
Mais des loups ravissans rodent pour l'enlever.
Contre leur dent cruelle il la faut conserver ;
Et, pour ne craindre rien de leur noire furie,
Je veux de toutes parts fermer la bergerie,
Faire avec soin griller mon château tout au tour,
Et ne laisser partout qu'un peu d'entrée au jour.
J'ay besoin de tes soins, en cette conjoncture,
Pour faire, à mon desir, attacher la clôture.

LISETTE.

Qui, moy?

ALBERT.

Je ne veux pas que cette invention
Paroisse estre l'effet de ma précaution.
Agathe avec raison pourroit être allarmée
De se voir par mes soins de la sorte enfermée ;
Cela pourroit causer du refroidissement.
Mais, en fille d'esprit, il faut adroitement
Luy dorer la pillulle, et luy faire comprendre
Que tout ce qu'on en fait n'est que pour se deffendre ;

Et que, la nuit passée, un nombre de bandits
N'a laissé que les murs dans le prochain logis.

LISETTE.

Mais croyez-vous, Monsieur, avec ce stratagème,
Et bien d'autres encor dont vous usez de même,
Vous faire bien aimer de l'objet de vos vœux?

ALBERT.

Ce n'est pas ton affaire ; il suffit, je le veux.

LISETTE.

Allez, vous estes fou de vouloir, à votre âge,
Pour la seconde fois tâter du mariage ;
Plus fou d'estre amoureux d'un objet de quinze ans ;
Encor plus fou d'oser la griller là-dedans.
Ainsi, dans ce dessein, funeste en consequences,
Je compte la valeur de trois extravagances
Dont la moindre va droit aux Petites Maisons.

ALBERT.

Pour me conduire ainsi j'ay de bonnes raisons.

LISETTE.

Pour moy, grace aux effets de la bonté celeste,
J'ay jusqu'à present eu de la vertu de reste ;
Mais, si j'avois amant ou mary de ce goût,
Ils en auroient, parbleu, sur la teste et par-tout.
Si vous me choisissez pour prendre cette peine,
Je vous le dis tout net, votre esperance est vaine.
Je ne veux point tremper dans vos lâches desseins,
Le cas est trop vilain, je m'en lave les mains.

ALBERT.

Sçais-tu qu'après avoir employé la priere,
Je sçauray contre toy prendre un party contraire?

LISETTE.

Pestez , jurez , criez , mettez vous en couroux ,
Vous m'entendrez toujours vous dire qu'un jaloux
Est un objet affreux à qui l'on fait la guerre ,
Qu'on voudroit de bon cœur voir à cent pieds sous terre ;
Qu'il n'est rien plus hideux ; que Sathan , Lucifer ,
Et tant d'autres Messieurs habitans de l'enfer ,
Sont des objets plus beaux , plus charmans , plus aimables ,
Des bourreaux moins cruels et moins insupportables ,
Que certains jaloux tels qu'on en voit en ce lieu .
Vous m'entendez , j'ay dit ; je me retire ; adieu .

SCENE IV.

ALBERT.

Pour me trahir icy tout le monde s'employe .
On diroit qu'ils n'ont pas tous de plus grande joye .
Lisette ne vaut rien ; mais , de crainte de pis ,
Malgré sa brusque humeur , je la garde au logis .
Je ne laisseray pas , quoy qu'on dise et qu'on glose ,
D'accomplir le dessein que mon cœur se propose .

SCENE V.

ALBERT , CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

Mon maistre , qui m'attend au cabaret prochain ,
M'envoye icy devant pour sonder le terrain .

Voilà, je croi, notre homme ; il faut feindre de sorte...

ALBERT.

Que faites-vous icy seul , et devant ma porte ?

CRISPIN.

Bon jour, Monsieur.

ALBERT.

Bon jour.

CRISPIN.

Je... Vous portez-vous bien ?

ALBERT.

Ouy.

CRISPIN.

En verité , j'en ay le cœur bien réjoüi.

ALBERT.

Content , ou non content , quel sujet vous attire ,
Et quel homme estes vous ?

CRISPIN.

J'aurois peine à le dire.

J'ay fait tant de métiers d'après le naturel
Que je puis m'appeller un homme universel.
J'ai couru l'univers : le monde est ma patrie.
Faute de revenu , je vis de l'industrie ,
Comme bien d'autres font ; selon l'occasion ,
Quelquefois honneste homme , et quelquefois fripon ,
J'ai servi volontaire un an dans la marine ;
Et , me sentant le cœur enclin à la rapine ,
Après avoir été dix-huit mois flibustier ,
Un mien parent me fit apprentif maltôtier.
J'ai porté le mousquet en Flandre , en Allemagne ,

Et j'étois miquelet dans les guerres d'Espagne.

ALBERT.

Voila bien des métiers!

[*A part.*]

Du bas jusques en haut,

Cet homme me paroît avoir l'air d'un maraut.

[*A Crispin.*]

Que faites-vous icy? Parlez.

CRISPIN.

Je me retire.

ALBERT.

Non, non; il faut parler.

CRISPIN, *à part.*

Je ne sçais que luy dire.

ALBERT.

Vous me portez tout l'air d'estre de ces fripons
Qui rodent pour entrer la nuit dans les maisons.

CRISPIN.

Vous me connoissez mal, j'ai d'autres soins en teste.
Tandis que le hazard dans ce séjour m'arrête,
Ayant pour bien des maux des secrets merveilleux,
Je m'amuse à chercher des simples dans ces lieux.

ALBERT.

Des simples?

CRISPIN.

Ouy, Monsieur : tout le temps de ma vie
J'ay fait profession d'exercer la chymie.
Tel que vous me voyez, il n'est gueres de maux
Où je ne sçache mettre un remede à propos :
Pierre, gravelle, toux, vertiges, maux de mere,

On m'a même accusé d'avoir un caractere.
Il ne s'en est fallu qu'un degré de chaleur
Pour estre de mon temps le plus heureux souffleur.

ALBERT.

Cet habit cependant n'est pas de competence...

CRISPIN.

Vous sçavez que l'habit ne fait pas la science ;
Et je ne serois pas réduit d'estre valet,
Si je n'avois eu bruit avec le Chastelet.
Mais un jour on verra triompher l'innocence.

ALBERT.

Vous avez , dites-vous?...

CRISPIN.

Voyez la medisance !

Certain jour, me trouvant le long d'un grand chemin,
Moy troisiéme, et le jour estant sur son déclin,
En un certain borbier j'aperçus certain coche.
En homme secourable aussi-tost je m'approche,
Et, pour le soulager du poids qui l'arrestoit,
J'ôtay des magasins les paquets qu'il portoit.
On a voulu depuis, pour ce trait charitable,
De ces paquets perdus me rendre responsable.
Le prevôt s'en méloit. C'est pourquoy mes amis
Me conseillerent tous de quitter le pays.

ALBERT.

C'est agir prudemment en affaires pareilles.

CRISPIN.

J'arrive de la guerre, où j'ay fait des merveilles.
Les Ardennes m'ont vû soutenir tout le feu,

Et batailler un jour, seul, contre un party bleu.
 J'ay dans le Milanois payé de ma personne.
 Sçavez-vous bien, Monsieur, que j'étois dans Cremone?

ALBERT.

Je vous crois. Mais, après tous ces exploits fameux,
 Que voulez-vous enfin de moy?

CRISPIN.

Ce que je veux?

ALBERT.

Ouy.

CRISPIN.

[sonne,

Rien. Je croy qu'on peut, quoy que l'on en rai-
 Se promener icy sans offenser personne.

ALBERT.

Ouy. Mais il ne faut pas trop long-temps y rester.
 Serviteur.

CRISPIN.

Serviteur! Avant de nous quitter,
 Dites-moi, s'il vous plaist, Monsieur, à qui peut être
 Le chasteau que voila?

ALBERT.

Mais... il est à son maistre.

CRISPIN.

C'est parler comme il faut. Vous répondez si bien
 Que l'on ne peut si-tôt quitter votre entretien.
 Nous devons à la ville aller ce soir au giste.
 Y serons-nous bien-tôt.

ALBERT.

Si vous allez bien viste.

CRISPIN, *à part.*

Cet homme n'aime pas les conversations.
Pour finir en un mot toutes mes questions,
Je pars, et dites-moy quelle heure il pourroit estre.

ALBERT.

La demande est plaisante ! A ce qu'on peut connoître,
Vous me croyez icy mis comme les cadrans,
Pour du haut d'un clocher montrer l'heure aux passans.
Allez l'apprendre ailleurs, partez ; je vous conseille
De ne pas plus long-temps étourdir mon oreille.
Votre aspect me fatigue autant que vos discours.
Adieu, bonjour.

SCENE VI.

CRISPIN, *seul.*

Cet homme a bien de l'air d'un ours.
Par ma foy, ce début commence à m'interdire.
Le vieillard me paroist un peu sujet à l'ire ;
Pour en venir à bout, il faudra batailler.
Tant mieux : c'est où je brille, et j'aime à ferrailer.
Mais j'apperçois mon maistre.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Hé bien ! quelle nouvelle ?
Cher Crispin, dans ces lieux as-tu vû cette belle ?

As-tu vû ce tuteur, et vois-tu quelque jour,
Quelque rayon d'espoir qui flatte mon amour?

CRISPIN.

A vous dire le vray, ce n'étoit pas la peine
De venir de Milan icy tout d'une haleine
Pour nous en retourner d'abord du mesme train ;
Vous pouviez m'épargner le travail du chemin.
Ah ! que ce Mont Cenis est un pas ridicule !
Vous souvient-il, Monsieur, quand ma maudite mule
Me jetta par malice en ce trou si profond ?
Je fus près d'un quart d'heure à rouler jusqu'au fond.

ERASTE.

Ne badine donc point ; parle d'autre maniere.

CRISPIN.

Puisque vous souhaitez une phrase plus claire ,
Je vous diray, Monsieur, que j'ay vû le jaloux,
Qui m'a receu d'un air qui tient de l'aigre doux.
Il faudra du canon pour emporter la place.

ERASTE.

Nous en viendrons à bout, quoy qu'il dise et qu'il fasse ;
Et je ne prétens point abandonner ces lieux
Que je ne sois nanti de l'objet de mes vœux.
L'Amour de ce brutal vaincra la resistance.

CRISPIN.

J'aurois pour le succès assez bonne esperance,
Si de quelque argent frais nous avions le secours.
C'est le nerf de la guerre, ainsi que des amours.

ERASTE.

Ne te mets point en peine. Agathe en mariage
A trente mille écus de bon bien en partage.

Quand elle n'auroit rien, je l'aime cent fois mieux
Qu'une autre avec tout l'or qui séduiroit tes yeux.
Dés ses plus tendres ans chez ma mere élevée,
Son image en mon cœur est tellement gravée
Que rien ne pourra plus en effacer les traits.
Nos deux cœurs, qui sembloient l'un pour l'autre estre faits,
Goûtoient de cet amour l'heureuse intelligence,
Quand ma mere mourut. Dans cette décadence,
Albert, ce vieux jaloux que l'Enfer confondra,
Par avis de parens, d'Agathe s'empara.
Je ne le connois point, et luy, comme je pense,
De moy ny de mon nom n'a nulle connoissance.
On m'a dit qu'il estoit d'un très facheux esprit,
Defiant, dur, brutal.

CRISPIN.

Et l'on vous a bien dit.

Il faut sçavoir d'abord si dans la forteresse
Nous nous introduirons par force ou par adresse ;
S'il est plus à propos, pour nos desseins conçûs,
De faire un siege ouvert ou former un blocus.

ERASTE.

Tu te sers à propos des termes militaires.
Tu reviens de la guerre.

CRISPIN.

En toutes les affaires,
La teste doit toujours agir avant le bras.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je voy des combats :
J'ai mesme deserté deux fois dans la milice.
Quand on veut, voyez-vous, qu'un siege réüssisse,
Il faut premierement s'emparer des dehors,



Connoistre les endroits, les faibles et les forts.
 Quand on est bien instruit de tout ce qui se passe,
 On ouvre la tranchée, on canonne la place,
 On renverse un rempart, on fait brèche aussi-tôt;
 On avance en bon ordre, et l'on donne l'assaut,
 On égorge, on massacre, on tuë, on vole, on pille:
 C'est de mesme à peu près quand on prend une fille.
 N'est-il pas vray, Monsieur?

ERASTE.

A quelque chose près.

La suivante Lisette est dans nos interests.

CRISPIN.

Tant mieux. Plus dans la ville on a d'intelligence,
 Et plus pour le succès on conçoit d'esperance.
 Il la faut avertir que sans bruit, sans tambours,
 Il est toute la nuit arrivé du secours;
 Luy faire des signaux pour luy faire comprendre...

ERASTE.

Allons voir là-dessus quels moyens il faut prendre;
 Et, pour ne point donner de soupçon dangereux,
 Evitons de rester plus long-temps en ces lieux.

CRISPIN.

Moy, comme ingenieur et chef d'artillerie,
 Je vais voir où je dois placer ma batterie
 Pour battre en brèche Albert, et l'obliger bien-tôt
 A nous rendre la place, ou soutenir l'assaut.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II

SCENE PREMIERE.

ALBERT, *seul.*

UN secret confié, dit un excellent homme
(J'ignore son pays, et comment il se nomme),
C'est la chose à laquelle on doit plus regarder,
Et la plus difficile en ce temps à garder.
Cependant, n'en déplaie à ce docteur habile,
La garde d'une fille est bien plus difficile.
J'ay fait par le jardin entrer le serrurier,
Qui doit à mon dessein promptement s'employer.
Je veux faire sortir Agathe et sa suivante,
De peur qu'à cet aspect leur cœur ne s'épouvante :
Il faut les appeller, afin qu'à son plaisir
L'ouvrier, libre et seul, puisse agir à loisir.
Quand j'auray sur ce point satisfait ma prudence,
Il faudra les resoudre à prendre patience.
Hola ! quelqu'un ! Venez sous ces arbres épais
Pendant quelques momens prendre avec moy le frais.

SCENE II.

AGATHE, LISETTE, ALBERT.

LISETTE.

Voilà du fruit nouveau ! Quel démon favorable
Vous rend l'accueil si doux et l'humeur si traitable ?
Par votre ordre étonnant, depuis plus de six mois,
Nous sortons aujourd'huy pour la première fois.

ALBERT.

Il faut changer de lieu. Quelquefois dans la vie
Le plus charmant séjour à la fin nous ennuye.

AGATHE.

Sous quelqu'autre climat que je sois avec vous,
L'air n'y sera pour moy ny meilleur ny plus doux.
Je ne sçay pas pourquoy, mais enfin je soupire,
Quand je suis près de vous, plus que je ne respire.

ALBERT.

Mon cœur à ce discours se pâme de plaisirs.
Il te faut un époux pour calmer ces soupirs.

AGATHE.

Les filles, d'ordinaire assez dissimulées,
Font au seul nom d'époux d'abord les réservées,
Masquent leurs vrais desirs, et répondent souvent
N'aimer d'autre party que celui du couvent.
Pour moy, que le pouvoir de la vérité presse,
Qui ne trouve en cela ny crime ny foiblesse,
J'ay le cœur plus sincere, et je vous dis sans fard
Que j'aspire à l'hymen, et plus tôt que plus tard.

LISETTE.

C'est bien dit. Que sert-il, au printemps de son âge,
De vouloir se soustraire au joug du mariage,
Et de se retrancher du nombre des vivans ?
Il étoit des maris bien avant des couvents ;
Et je tiens, moy, qu'il faut suivre en toute methode
Et la plus ancienne et la plus à la mode :
Le parti d'un époux est le plus ancien
Et le plus usité ; c'est pourquoi je m'y tien.

ALBERT.

En personne d'esprit vous parlez l'une et l'autre.
Mes sentimens aussi sont conformes au vôtre.
Je veux me marier. Riche comme je suis,
On me vient tous les jours proposer des partis
Qui paroissent pour moy d'un tres-grand avantage ;
Mais je répons toujourns qu'un autre amour m'engage,
Que mon cœur, prévenu de ta rare beauté,
Pour toy seule soupire, et que, de ton côté,
Tu n'adores que moy.

AGATHE.

Comment donc ?

ALBERT.

Ouy, mignonne,
J'ai déclaré l'amour qui pour moy t'éguillonne.

AGATHE.

Vous avez, s'il vous plaît, dit?...

ALBERT.

Qu'au fond de ton cœur
Pour moy tu nourrissois une sincere ardeur.

AGATHE.

Votre discretion vraiment ne paroît guere !

ALBERT.

On ne peut être heureux, belle Agathe, et se taire.

AGATHE.

Vous ne deviez pas faire un tel aveu si haut.

ALBERT.

Et pourquoy, mon enfant ?

AGATHE.

C'est que rien n'est si faux,

Et qu'on ne peut mentir avec plus d'impudence.

ALBERT.

Vous ne m'aimez donc pas ?

AGATHE.

Non ; mais en recompense

Je vous hais à la mort.

ALBERT.

Eh pourquoy ?

AGATHE.

Qui le sçait ?

On aime sans raison, et sans raison on hait.

LISETTE.

Si l'aveu n'est pas tendre, il est du moins sincere.

ALBERT.

Après ce que j'ay fait, basilic, pour te plaire !

LISETTE.

Ne nous emportons point ; voyons tranquillement

Si l'amour vous a fait un objet bien charmant...

Vos traits sont effacez, elle est aimable et fraîche ;

Elle a l'esprit bien fait, et vous l'humeur revêche ;

Elle n'a pas seize ans , et vous êtes fort vieux ;
Elle se porte bien , vous êtes cathéreur ;
Elle a toutes ses dents , qui la rendent plus belle ,
Vous n'en avez plus qu'une , encore branle-t-elle ,
Et doit être emportée à la première toux :
A quelle malheureuse icy-bas plairiez-vous ?

ALBERT.

Si j'ay pris pour luy plaire une inutile peine ,
Je veux , par la sang-bleu , meriter cette haine ,
Et mettre en seureté ses dangereux appas.
Je vais en certain lieu la mener de ce pas ,
Loin de tous damoiseaux , où de son arrogance
Elle aura tout loisir de faire penitence.
Allons , vite , marchons.

AGATHE.

Où voulez-vous aller ?

ALBERT.

Vous le sçaurez tantost , marchons sans tant parler.

[*Apercevant Eraste*].

Quel fâcheux contre-temps dans cette conjoncture !
Au diable le fâcheux , et sa sottie figure !

SCENE III.

ERASTE, ALBERT, AGATHE, LISETTE,
CRISPIN.

*Eraste entre comme un homme qui se promene,
Il aperçoit Albert, et le salue.*

ALBERT.

Souhaitez-vous, Monsieur, quelque chose de moy?

LISETTE, *bas.*

C'est Eraste.

AGATHE, *bas.*

Paix donc! je le voy mieux que toy.

(*Eraste continue à saluer.*)

ALBERT.

A quoy servent, Monsieur, les façons que vous faites?
Parlez donc, je suis las de toutes ces courbettes.

ERASTE.

Etranger dans ces lieux, et ravi de vous voir,
Vous rendant mes respects, je remplis mon devoir.
Assez près de chez vous ma chaise s'est rompuë.
Lorsqu'à la reparer icy l'on s'evertuë,
Attiré par l'aspect et le frais de ces lieux,
Je viens y respirer un air délicieux.

ALBERT.

Vous vous trompez, Monsieur; l'air qu'icy l'on respire
Est tout-à-fait mal sain. Je dois même vous dire

Que vous ferez fort mal d'y demeurer long-temps,
Et qu'il est dangereux et mortel aux passans.

AGATHE.

Helas! rien n'est plus vray. Depuis que j'y respire,
Je languis nuit et jour dans un cruel martyre.

CRISPIN.

Que l'on me donne à moy toujours du même vin
Que celui que notre hôte a percé ce matin,
Et je deffie icy toux, fièvre, apoplexie,
De pouvoir de cent ans attenter à ma vie.

ERASTE [à Agathe].

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté,
Et cet air si fleury, vous manquiez de santé.

ALBERT.

Qu'elle se porte bien, ou qu'elle soit malade,
Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

ERASTE.

Cet objet que le Ciel a pris soin de parer,
Cette vûë où mon œil se plaît à s'égarer,
Enchante mes regards, et jamais la nature
N'étalla ses attraits avec tant de parure.
Mon cœur est amoureux de ce qu'on voit icy.

ALBERT.

Ouy, le país est beau, chacun en parle ainsi;
Mais vous employeriez mieux la fin de la journée.
Votre chaise à present doit être accommodée,
Votre presence icy ne fait aucun besoin,
Partez, vous devriez être déjà bien loin.

ERASTE.

Je pars dans le moment. Dites-moy, je vous prie...

ALBERT.

Puisque de babiller vous avez tant d'envie,
Je vais vous écouter avec attention.

(*A Agathe et à Lisette.*)

Rentrez, rentrez.

LISETTE.

Monsieur...

ALBERT.

Eh ! rentrez, vous dit-on !

ERASTE.

Je me retirerai plutôt que d'être cause
Que Madame pour moi souffre la moindre chose.

AGATHE.

Non, Monsieur, demeurez, et jusques à demain
Différez, croyez-moi, de vous mettre en chemin ;
Et ne vous y mettez qu'en bonne compagnie.
Les chemins sont mal-seurs.

ALBERT.

Que de cérémonie !

Allons vite, rentrons.

LISETTE.

Ouy, ouy, je rentrerai ;
Mais devant ces Messieurs tout haut je vous dirai
Que le Ciel enverra quelque honnête personne
Pour faire enfin cesser les chagrins qu'on nous donne.
Depuis plus de six mois, dans ce cloître nouveau,
Nous n'avons aperçu que l'ombre d'un chapeau.
A tout homme en ce lieu l'entrée est interdite.
Tout dans cette maison est sujet à visite.
Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin.

Rien n'entre icy, s'il n'est du genre feminin.
 Jugez si quelque fille en ce lieu peut se plaire.

ALBERT, *lui mettant la main sur la bouche,*
et la faisant rentrer.

Ah ! je t'arracheray ta langue de vipere.

SCENE IV

ALBERT , ERASTE , CRISPIN.

ALBERT, *bas.*

Je ne veux point si-tôt rentrer dans le logis,
 Pour donner tout le temps que les barreaux soient mis.
 Leurs plaintes et leurs cris me toucheroient peut être.

[*Haut*].

Ça, de quoy s'agit-il ? parlez, vous voila maistre.
 Mais sur-tout soyez bref.

ERASTE.

Je suis fâché vrayment
 Que pour moy votre fille ait un tel traitement.

ALBERT.

Qu'est-ce à dire, ma fille ?

ERASTE.

Est-ce donc votre femme ?

ALBERT.

Cela sera bien-tôt.

ERASTE.

Je suis ravy dans l'ame.
 Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau dessein,

Et vous faites fort bien de luy tenir la main.
Tous les maris devraient faire ce que vous faites.
Les femmes aujourd'huy sont toutes si coquettes...

ALBERT.

J'empêcheray, parbleu, que celle que je prens
Ne suive la maniere et le train de ce tems.

CRISPIN.

Ah! que vous ferez bien! Je suis si fou des femmes,
Et je suis si ravy quand quelques bonnes ames
Se servent de main mise un peu de tems en tems!

ALBERT [*à part*].

Ce garçon-là me plaît, et parle de bon sens.

ERASTE.

Pour moy, je ne vois rien de si digne de blâme
Qu'un homme qui s'endort sur la foy d'une femme;
Qui, sans être jamais de soupçons combattu,
Compte tranquillement sur sa frêle vertu,
Croit qu'on fit pour lui seul une femme fidelle
Il faut faire soi-même en tout tems sentinelle,
Suivre par tout ses pas, l'enfermer, s'il le faut;
Quand elle veut gronder, crier encor plus haut;
Et, malgré tous les soins dont l'amour nous occupe,
Le plus fin, tel qu'il soit, en est toujourns la dupe.

ALBERT.

Nous sommes un peu Grec sur ces matieres-là.
Qui pourra m'attraper bien habile sera.
Chaque jour là-dedans j'invente quelque adresse
Pour mieux déconcerter leur ruse et leur finesse.
Ma foy, vous aurez beau, Messieurs leurs partisans,
Debonnaires maris, doucereux courtisans,

Abbez blonds et musquez, qui cherchez par la ville
Des femmes dont l'époux soit d'un accès facile,
Publier que je suis un brutal, un jaloux :
Dans le fond de mon cœur je me riray de vous.

ERASTE.

Quand vous seriez jaloux, devez-vous vous deffendre,
Pour avoir plus qu'un autre un cœur sensible et tendre ?
Sans être un peu jaloux, on ne peut être amant.
Bien des gens cependant raisonnent autrement.
Un jaloux, disent-ils, qui sans cesse querelle,
Est plutôt le tyran que l'amant d'une belle.
Sans relâche agité de fureur et d'ennuy,
Il ne met son plaisir que dans le mal d'autrui.
Insupportable à tous, odieux à lui-même,
Chacun à le tromper met son plaisir extrême,
Et voudroit qu'on permît d'étouffer un jaloux
Comme un monstre échappé de l'enfer en courroux.
C'est dans le monde ainsi qu'on parle d'ordinaire ;
Mais, pour moy, je soutiens un parti tout contraire,
Et dis qu'un galant homme, et qui fait tant d'aimer,
Par de jaloux transports peut se voir animer,
Ceder à ce penchant, et qu'il faut dans la vie
Assaisonner l'amour d'un peu de jalousie.

ALBERT.

Certes, vous me charmez, Monsieur, par votre esprit.
Je voudrois pour beaucoup que cela fût écrit,
Pour le montrer aux sots qui blâment ma manière.

CRISPIN.

Entrons chez vous, Monsieur. Là, pour vous satisfaire,
Je vous l'écriray tout, sans qu'il vous coûte rien.

ALBERT, *l'arrêtant.*

Je vous suis obligé, je m'en souviendray bien.
 Vous n'avez pas, je crois, autre chose à me dire.
 Voilà votre chemin; adieu, je me retire.
 Que le Ciel vous maintienne en ces bons sentimens,
 Et ne demeurez pas en ce lieu plus long-temps.

SCENE V

LISETTE, ERASTE, ALBERT, CRISPIN.

LISETTE.

Au secours! aux voisins! Quel accident terrible!
 Quelle triste aventure! Ah, ciel! est-il possible?
 Pauvre seigneur Albert, que vas-tu devenir?
 Le coup est trop mortel, je n'en puis revenir.

ALBERT.

Qu'est-il donc arrivé?

LISETTE.

La plus rude disgrâce...

ALBERT.

Mais encor faut-il bien sçavoir ce qui se passe.

LISETTE.

Agathe...

ERASTE.

Hé bien! Agathe?...

LISETTE.

Agathe en ce moment
 Vient de devenir folle, et tout subitement.

ALBERT.

Agathe est folle?

ERASTE.

Ah ! Ciel !

ALBERT.

Cela n'est pas croyable.

LISETTE.

Ah ! Monsieur, ce malheur n'est que trop veritable.
Quand, par votre ordre exprés, elle a veu travailler
Ce maudit serrurier, venu pour nous griller,
Qu'elle a veu ces barreaux et ces grilles paroître,
Dont ce noir forgeron condamnoit sa fenêtre,
J'ay dans ce même instant veu ses yeux s'égarer,
Et son esprit frappé soudain s'évaporer.
Elle tient des discours remplis d'extravagance.
Elle court, elle grimpe, elle chante, elle danse,
Elle prend un habit, puis le change soudain
Avec ce qu'elle peut rencontrer sous sa main.
Tout-à-l'heure elle a mis, dans votre garde robe,
Votre large calotte et votre grande robe ;
Puis, prenant sa guitarre, elle a de sa façon
Chanté differens airs en different jargon.
Enfin c'est cent fois pis que je ne puis vous dire.
On ne peut s'empêcher d'en pleurer, et d'en rire.

ERASTE.

Qu'entens-je ? juste Ciel !

ALBERT.

Quel funeste malheur !

LISETTE.

De ce triste accident vous êtes seul l'auteur ;
Et voilà ce que c'est que d'enfermer les filles.

ALBERT.

Maudite prevoyance et malheureuses grilles !

LISETTE.

J'ay voulu dans sa chambre un moment l'enfermer ;
C'étoit des hurlemens qu'on ne peut exprimer.
De rage elle battoit les murs avec sa tête.
J'ay dit qu'on ouvre tout, et qu'aucun ne l'arrête.
Mais je la vois venir. Hélas ! à tout moment
Elle change de forme et de déguisement.

SCENE VI.

ALBERT, ERASTE, AGATHE, LISETTE,
CRISPIN.

*AGATHE en habit de Scaramouche, avec une guitarre,
faisant le musicien.*

Toute la nuit entiere,
Un vieux vilain matou
Me guette sur la goutiere.
Ah ! qu'il est fou !
Ne se peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou ?

ERASTE.

Malgré son mal, Crispin, l'aimable et doux visage !

CRISPIN.

Je l'aimerois encor mieux qu'une autre plus sage.

AGATHE, *chantant.*

Ne se peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou?

Vous êtes du métier? Musiciens, s'entend :
Fort vains, fort alterez, fort peu d'argent comptant.
Je suis, ainsi que vous, membre de la Musique,
Enfant de *Ge re sol*; et de plus, je m'en pique,
D'un bout du monde à l'autre on vante mon talent
Sur un certain duo que je trouve excellent,
Parce qu'il est de moy; je veux sans complaisance
Que chacun de vous deux m'en dise ce qu'il pense.

ALBERT.

Ah! ma chere Lisette! Elle a perdu l'esprit.

LISETTE.

Qui le sçait mieux que moy? ne vous l'ay-je pas dit?
(*Agathe chante un petit prélude.*)

CRISPIN.

Ce qui m'en plaist, Monsieur, sa folie est gaillarde.

ALBERT.

Elle a les yeux troublez et la mine hagarde.

AGATHE *presente une main à Albert, qu'elle secouë
rudement, et laisse baiser l'autre à Eraste.*

J'aime les gens de l'art. Touchez là, touchez là.

L'air que vous entendrez est fait en *A mi la*.

C'est mon ton favori: la musique en est vive,

Bizarre, petulante, et fort recreative,

Les mouvemens legers, nouveaux, vifs et pressez;

L'on m'envoya chercher, un de ces jours passez,

Pour détremper un peu l'humeur mélancolique

D'un homme dés long-temps au lit paralytique
 Dès que j'eus mis en chant un certain rigaudon,
 Trois sages medecins venus dans la maison,
 La garde, le malade, un vieil apoticaire
 Qui venoit d'exercer son grave ministere,
 Sans respect du metier, se prenant par la main,
 Se mirent à danser jusques au lendemain.

CRISPIN.

Voir une Faculté faire en rond une danse,
 Et sortir dans la rue ainsi tous en cadence,
 Cela doit être beau, Monsieur!

ERASTE.

Quoy! malheureux,
 Tu peux rire, et la voir en ce desordre affreux?

AGATHE.

Attendez, doucement; mon demon de musique
 M'agite, me saisit; je tiens du cromatique.
 Les cheveux à la tête en dresseront d'horreur.
 Ne troublez pas le dieu qui me met en fureur.
 Je sens qu'en tons heureux ma verve se degorge.

(Elle tousse beaucoup, et crache au nez d'Albert.)

Pouah! C'est un diœsis que j'avois dans la gorge.
 Or donc, dans le duo dont il est question,
 Vous y verrez du vif et de la passion.
 Je reüssis des mieux et dans l'un et dans l'autre.
 Voila votre partie; et vous, voila la vostre.

*(Elle donne un papier de musique à Albert, et une
 lettre à Eraste, et tousse pour se preparer à
 chanter.)*

CRISPIN.

Ecartons-nous un peu , je crains les diœsis.

LISETTE.

Nous entendrons bien-tôt de beaux charivaris.

ALBERT.

Agathe , mon enfant , ton erreur est extrême.
Je suis seigneur Albert , qui te cheris , qui t'aime.

AGATHE.

Parbleu ! vous chanterez.

ALBERT.

Hé bien ! je chanteray ;
Et , si c'est ton desir encor , je danserai.

ERASTE , *ouvrant son papier.*

Une lettre , Crispin !

CRISPIN.

Ah ciel ! quelle aventure !

Le maistre de musique entend la tablature.

AGATHE.

Ça , comptez bien vos temps , pour partir cette fois.
C'est vous qui commencez , allons viste. Un , deux , trois.

(Elle donne un coup du papier dont elle bat la mesure sur la tête d'Albert , et frappe du pied sur le sien avec colere.)

Partez donc , partez donc , musicien barbare ,
Ignorant par nature , ainsi que par bé care.
Quelle rauque grenouille , au milieu de ses joncs ,
Ta donné de ton art les premieres leçons ?
Sçais-tu dans un concert ou croacer ou braire ?

ALBERT.

Je vous ay déjà dit , sans vouloir vous déplaire ,
Que je n'ay point l'honneur d'être musicien.

AGATHE.

Pourquoy donc , ignorant , viens-tu , ne sçachant rien,
Interrompre un concert où ta seule presence
Cause des contre-temps et de la discordance?
Vit-on jamais un âne essayer des bémols ,
Et se mesler aux chants des tendres rossignols?
Jamais un noir corbeau de malheureux présage
Troubla-t-il des serains l'agreable ramage,
Et jamais dans les bois un sinistre hibou
Pour chanter en concert sortit-il de son trou?
Tu n'es et ne seras qu'un sot toute ta vie.

CRISPIN.

Mon maistre comme il faut chantera sa partie.
J'en suis sa caution.

AGATHE.

Il faut que dés ce soir
Dans une serenade il montre son sçavoir ;
Qu'il fasse une musique et prompte, et vive et tendre,
Qui m'enleve !

LISETTE, à *Crispin*.
Entens-tu?

CRISPIN.

Je commence à comprendre...
C'est comme qui diroit une fugue.

AGATHE.

D'accord.

CRISPIN.

Une fugue, en musique, est un morceau bien fort
Et qui coûte beaucoup.

(*Bas.*)

Nous n'avons pas un double.

AGATHE.

Nous pourrions à tout, qu'aucun soin ne vous trouble.

ERASTE.

Vous verrez que je suis un homme de concert ;
Et que je sçay de plus chanter à livre ouvert.

AGATHE *s'en va*, *chantant l'air italien qui suit :*

L'ucelleto

*No non e matto ;
Chi cercando di qua di la,
Va trovando la libertà,
Ut re mi, re mi fa,
Mi fa sol, fa sol la.*

Al dispetto

*D'un vechio bruto,
E cercando di qua di la,
L'ucelleto si salvera :
Ut re mi, re mi fa,
Mi fa sol, fa sol la.*

ALBERT.

Lisette, suivons-la ; voyons s'il est possible
D'apporter du remede à ce malheur terrible.

LISETTE.

Ma pauvre maîtresse ! Ah ! j'ay le cœur si saisi !
Je croy que je m'en vais devenir folle aussi.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE, *ouvrant la lettre.*

Il est entré. Lisons...

Vous serez surpris du party que je prens ; mais, l'esclavage où je me trouve devenant plus dur chaque jour, j'ay cru qu'il m'estoit permis de tout entreprendre. Vous, de votre costé, essayez tout pour me délivrer de la tyrannie d'un homme que je hais autant que je vous aime.

ERASTE.

Que dis-tu, je te prie,
De tout ce que tu vois, et de cette folie ?

CRISPIN.

J'admire les ressorts de l'esprit féminin,
Quand il est agité de l'amoureux lutin.

ERASTE.

Il faut que cette nuit, sans plus longue remise,
Nous fassions éclater quelque noble entreprise,
Et que nous l'arrachions, Crispin, d'un joug si dur.

CRISPIN.

Vous voulez l'enlever ?

ERASTE.

Ce seroit le plus seur

Et le plus prompt.

CRISPIN.

D'accord. Mais, vous rendant service,
Je crains après cela...

ERASTE.

Que crains-tu ?

CRISPIN.

La justice.

ERASTE.

C'est pour nous épouser.

CRISPIN.

C'est fort bien entendu.

Vous serez épousez ; moi , je seray pendu.

ERASTE.

Il me vient un dessein.... Tu connois bien Clitandre ?

CRISPIN.

Ouy da.

ERASTE.

D'un tel ami nous pouvons tout attendre.
Son château n'est pas loin. C'est chez luy que je veux
Me choisir un azile en partant de ces lieux.
Là , bravant du jaloux le depot et la rage ,
Nous disposerons tout pour notre mariage.
La joye et les plaisirs regnent dans ce sejour,
Et nous y conduirons et l'hymen et l'amour.

SCENE VIII.

ALBERT , ERASTE , CRISPIN.

ALBERT.

Ah ! Monsieur, excusez l'ennuy qui me possede.
Je reviens sur mes pas pour chercher du remede,
Cet homme est à vous ?

ERASTE.

Ouy.

ALBERT.

De grace, ordonnez-luy
Qu'il veuille à mon secours s'employer aujourd'huy.

ERASTE.

Et que peut-il pour vous? Parlez.

ALBERT.

De sa science

Il a daigné tantôt me faire confidence ;
Il a mille secrets pour guerir bien des maux :
Peut-être en a-t-il un pour les foibles cerveaux

CRISPIN.

Ouy, ouy, j'en ay plus d'un, dont l'effet salutaire...
Mais vous m'avez tantost traité d'une maniere...

ALBERT.

Ah ! Monsieur !

CRISPIN.

Refuser, lorsqu'on vous en prioit,
De dire le chemin et l'heure qu'il étoit !

ALBERT.

Pardonnez mon erreur.

CRISPIN.

En nul lieu, de ma vie,
On ne me fit tel tour, pas même en Barbarie.

ALBERT.

Pourrez-vous sans pitié voir éteindre les jours
D'un objet si charmant, sans luy donner secours?

[*A Eraste*].

Monsieur, parlez pour moy.

ERASTE.

Crispin , je t'en conjure ,
Tâche à guerir le mal que cette belle endure.

CRISPIN.

J'immole encor pour vous tout mon ressentiment.
Ouy, je veux la guerir, et radicalement.

ALBERT.

Quoy ! vous pourriez ?...

CRISPIN.

Rentrez , je vas voir dans mon livre
Le remede qu'il est plus à propos de suivre.
Vous me verrez tantôt dans l'operation.

ALBERT.

Je ne puis exprimer mon obligation.
Mais aussi soyez seur que mon bien et ma vie...

CRISPIN.

Allez , je ne veux rien , qu'elle ne soit guerie.

SCENE IX.

ERASTE , CRISPIN.

ERASTE.

Que veut dire cela ? par quel heureux destin.
Es-tu donc à ses yeux devenu medecin ?

CRISPIN.

Ma foy, je n'en sçay rien. Ce que je puis vous dire,
C'est que , tantôt sa veuë ayant sçû m'interdire ,
Pour cacher mon dessein et me deguiser mieux,

J'ay dit que je cherchois des simples dans ces lieux ;
 Que j'avois pour tous maux des secrets admirables ,
 Et faisois tous les jours des cures incurables :
 Et voila justement ce qui fait son erreur.

ERASTE.

Il en faut profiter. Je ressens dans mon cœur
 Renaître en ce moment l'esperance et la joye.
 Allons nous consulter, et voir par quelle voye
 Nous pourrons reüssir dans nos nobles projets ,
 Et ferons éclater ton art et tes secrets.

CRISPIN.

Moy, je suis prêt à tout ; mais il est inutile
 D'entreprendre un projet sans ce premier mobile.
 Nous sommes sans argent : qui nous en donnera ?

ERASTE, *montrant sa lettre.*

L'amour y pourvoira.

CRISPIN.

L'amour y pourvoira ?

Il semble à ces messieurs, dans leur maniere étrange ,
 Que leurs billets d'amour soient des lettres de change.

FIN DU SECOND ACTE.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, *seul.*

JE ne puis revenir de tout ce que j'entens.
Qu'une fille a d'esprit, de raison, de bon sens,
Quand l'amour, une fois s'emparant de son ame,
Luy peut communiquer son genie et sa flamme !
De mon côté, j'ay pris, ainsi que je le doy,
Tous les soins que l'amour peut attendre de moy.
Crispin est averty de tout ce qu'il faut faire :
Quelque secours d'argent nous seroit nécessaire.

SCENE II.

ALBERT, ERASTE.

ALBERT.

Je ne puis demeurer en place un seul moment.
Je vais, je viens, je cours ; tout accroît mon tourment.

Prés d'elle, mon esprit, comme le sien, se trouble.
 Son accès de folie à chaque instant redouble.
 Ah ! Monsieur ! suis-je assez au rang de vos amis
 Pour m'aider du secours que vous m'avez promis ?
 Cet homme qui tantôt m'a vanté sa science
 Veut-il de ses secrets faire l'expérience ?
 En l'état où je suis, je dois tout accorder,
 Et, lorsque l'on perd tout, on peut tout hasarder.

ERASTE.

Je me fais un plaisir de rendre un bon office.
 On se doit en tout temps l'un à l'autre service.
 La malade aujourd'huy m'a fait trop de pitié
 Pour ne vous pas donner ces marques d'amitié.
 L'homme dont il s'agit en ces lieux doit se rendre :
 J'ay voulu sur le mal le sonder et l'entendre ;
 Mais il m'en a parlé dans des termes si nets,
 En m'en développant la cause et les effets,
 Qu'en vérité je crois qu'il en sçait plus qu'un autre.

ALBERT.

Quel service, Monsieur, peut être égal au vôtre ?
 Comme le Ciel envoie icy, sans y songer,
 Cette honnête personne exprés pour m'obliger.

ERASTE.

Je ne garantis point sa science profonde.
 Vous sçavez que ces gens venus du bout du monde
 Pour tout genre de maux apportent des tresors.
 C'est beaucoup s'ils n'ont pas ressuscité des morts ;
 Mais, si l'on peut juger de tout ce qu'il peut faire
 Pour tout ce qu'il m'a dit, cet homme est votre affaire.
 Il ne veut que la fin du jour pour tout délai.

Si vous le souhaitez, vous en ferez l'essay,
D'un office d'amy simplement je m'acquitte.

ALBERT.

Je suis persuadé, Monsieur, de son merite.
Nous voyons tous les jours de ces sortes de gens
Apprendre, en voyageant, des secrets surprenants.

SCENE III.

LISETTE, AGATHE, *en viette*,
ALBERT, ERASTE.

LISETTE.

Ah Ciel ! Vous allez voir bien une autre folie.
Si cela dure encore, il faudra qu'on la lie.

AGATHE.

Bon jour, mes doux amis, Dieu vous gard, mes enfans.
Hé bien ? qu'est-ce ? comment passez vous votre temps ?
Que le Ciel pour long-temps la santé vous envoie,
Vous conserve gaillard, et vous maintienne en joye.
Le chagrin ne vaut rien et ronge les esprits :
Il faut se divertir, c'est moy qui vous le dis.

ERASTE.

Je la trouve charmante, et, malgré sa vieillesse,
On trouveroit encor des retours de jeunesse.

AGATHE.

Ho ! vous me regardez, vous êtes ébobis
De me trouver si fraîche, avec des cheveux gris.
Je me porte encor mieux que tous tant que vous êtes :

Je fais quatre repas et je lis sans lunettes ;
 Je sirotte mon vin, tel qu'il soit, vieux, nouveau ;
 Je fais rubi sur l'ongle, et n'y mets jamais d'eau.
 Je vuide gentiment mes deux bouteilles.

LISETTE.

Peste !

AGATHE.

Ouy vraiment, du champagne encor, sans qu'il en reste.
 On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents.
 J'ay pourtant, voyez-vous, quatre-vingt-dix-huit ans
 Vienne la Saint-Martin.

LISETTE.

La jeunesse est complete.

AGATHE.

Tout autant ; mais je suis encore verdelette,
 Et je ne laisse pas, à l'âge où me voilà,
 D'avoir des serviteurs, et qui m'en comptent, da !
 Mais vois-tu, mon amy, veux-tu que je te dise,
 Les hommes d'aujourd'huy c'est pietre marchandise ;
 Ils ne vallent plus rien, et, pour en ramasser,
 Tiens, je ne voudrois pas seulement me baisser.

ERASTE.

De ces vapeurs souvent est elle travaillée ?

ALBERT.

Helas ! jamais. Il faut qu'on l'ait ensorcelée.

AGATHE.

A mon âge, je vaux encor mon pesant d'or.
 Les enfans cependant m'ont beaucoup fait de tort.
 Je ne paroïtrois pas la moitié de mon âge,

Si l'on ne m'avoit mise à treize ans en menage.
C'est tuer la jeunesse, à vous en parler franc,
Que la mettre si-tôt en un péril si grand.
Je ne me souviens pas d'avoir presque été fille.
A vous dire le vray, j'étois assez gentille.
A vingt-sept ans, j'avois déjà quatorze enfans.

LISETTE.

Quelle fecondité ! quatorze !

AGATHE.

Ouy, tout groüillans,
Et tous garçons encor, je n'en avois point d'autres,
Et n'en voyois aucuns tournez comme les nôtres.
Mais ce sont des fripons, et qui finiront mal.
Les malheureux voudroient me voir à l'hopital.
Croiriez-vous que, depuis la mort de feu leur pere,
Ils m'ont jusqu'à present chicanné mon douïaire ?
Un douïaire gagné si legitimement !

ALBERT.

Helas ! peut-on plus loin pousser l'égarement ?

LISETTE, *à part*.

La friponne, ma foy, joue à charmer ses rôlles.

AGATHE.

J'aurois tres-grand besoin de quelques cent pistoles :
Pretez-les moy, Monsieur, pour survenir aux frais,
Et pour faire juger ce malheureux procès.

ALBERT.

Tu rêves, mon enfant ; mais, pour te satisfaire,
J'avanceray les frais, et j'en fais mon affaire.

AGATHE.

Si je n'ay cet argent, ce jour, en mon pouvoir,
Mon unique recours sera le desespoir.

ALBERT.

Mais songe, mon enfant...

AGATHE.

Vous êtes honnête homme.

Ne me refusez pas de grace cette somme.

ALBERT.

Je veux flater son mal.

ERASTE.

Vous ferez sagement :

Il ne faut pas, de front, heurter son sentiment.

LISETTE.

Si vous luy résistez, elle est fille peut-être
A s'aller de ce pas jeter par la fenêtre.

ALBERT.

D'accord.

LISETTE.

Il me souvient que vous avez tantôt
Receu ces cent louis, ou du moins peu s'en faut.
Quel risque à ses desirs de vouloir condescendre ?

ALBERT.

Il est vray qu'à l'instant je pourray luy reprendre.
Tien, voila cet argent, va : puissent au procès
Ces cent louis prêtez donner un bon succès !

AGATHE, *prenant la bourse.*

Je suis seure à present du gain de notre affaire.
Mais ce secours m'étoit tout-à-fait nécessaire.

Donne à mon procureur, Lisette, cet argent :
Je crois qu'à me servir il sera diligent.

LISETTE.

Il n'y manquera pas.

ERASTE.

Comptez aussi, Madame,
Que je veux vous servir, et de toute mon ame.

AGATHE.

Je reviens sur mes pas en habit plus décent,
Pour aller avec vous, dans ce besoin pressant,
Solliciter mon juge, et demander justice.
Adieu. Qu'un jour le Ciel vous rende ce service !
Qu'une veuve est à plaindre, et qu'elle a de tourmens
Quand elle a mis au jour de méchans garnemens !

LISETTE, *bas à Eraste.*

Voila de quoy, Monsieur, avancer votre affaire.

ERASTE.

J'auray soin du procès, je sçay ce qu'il faut faire.

ALBERT, *à Lisette.*

Prens bien garde à l'argent.

LISETTE.

N'ayez point de chagrin.
J'en répons corps pour corps : il est en bonne main.

SCENE IV.

ALBERT, ERASTE.

ALBERT.

Vous voyez à quel point cette folie augmente.
 Votre homme ne vient point, et je m'impatiente.

ERASTE.

Je ne sçay qui l'arreste, il devoit estre icy ;
 Mais je le voy qui vient ; n'ayez plus de soucy.

SCENE V.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT.

Eh ! Monsieur, venez donc ! Avec impatience
 Tous deux nous attendons icy votre presence.

CRISPIN.

Un sçavant philosophe a dit élegamment :
 Dans tout ce que tu fais hâte-toy lentement.
 J'ay, depuis peu de temps, pourtant bien fait des choses
 Pour sçavoir si le mal dont nous cherchons les causes
 Reside dans la basse ou haute region.
 Hipocrate dit ouy, mais Galien dit non,
 Et, pour mettre d'accord ces deux messieurs ensemble,
 Je n'ay pas, pour venir, trop tardé, ce me semble.

ALBERT.

Vous voyez donc, Monsieur, d'où procede son mal ?

CRISPIN.

Je le vois aussi net qu'à travers un cristal.

ALBERT.

Tant mieux. Vous sçauvez que depuis tantost la belle
Sent toujours de son mal quelque crise nouvelle.

En ces lieux écartez n'ayant nuls medecins,
Monsieur m'a conseillé de la mettre en vos mains.

CRISPIN.

Sans doute elle seroit beaucoup mieux dans les siennes ;
Mais j'espere employer utilement mes peines.

ALBERT.

Vous avez donc guery de ces maux quelquefois ?

CRISPIN.

Moy ? si j'en ay guery ? Ah ! vraiment, je le crois !

Il entre dans mon art quelque peu de magie.

Avec trois mots qu'un Juif m'apprit en Arabie,

Je gueris une fois l'infante de Congo,

Qui vraiment avoit bien un autre vertigo.

Je laisse aux medecins exercer leur science

Sur les maux dont le corps ressent la violence ;

Mais l'objet de mon art est plus noble : il guerit

Tous les maux que l'on voit s'attaquer à l'esprit.

Je voudrois qu'à la fois vous fussiez maniaque,

Attrabilaire, fou, même hypocondriaque,

Pour avoir le plaisir de vous rendre demain

Sage comme je suis, et de corps aussi sain.

ALBERT.

Je vous suis obligé, Monsieur, d'un si grand zele.

CRISPIN.

Sans perdre plus de temps, entrons chez cette belle.

ALBERT, *l'arrestant.*

Non, s'il vous plaist, Monsieur, il n'en est pas besoin,
Et de vous l'amener je vais prendre le soin.

SCENE VI.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Tout va bien, la fortune à nos vœux s'intéresse.
Agathe en ton absence, avec un tour d'adresse,
A sçû tirer d'Albert ces cent louis comptans.

CRISPIN.

Comment donc ?

ERASTE.

Tu sçauras le tout avec le temps.
Nous avons maintenant, sans chercher davantage,
De quoy sauver Agathe et nous mettre en voyage,
Pourvû qu'un seul moment nous puissions écarter
Ce malheureux Albert, qui ne la peut quitter.
Tant qu'il suivra ses pas, nous ne sçaurions rien faire.

CRISPIN.

Reposez-vous sur moy, je répons de l'affaire.
Vous avez de l'esprit, je ne suis pas un sot,
Et la fausse malade entend à demi mot.

ERASTE.

J'imagine un moyen des plus fous ; mais qu'importe ?

La piece en vaudra mieux, plus elle sera forte.
Il faut convaincre Albert qu'avec de certains mots,
Ainsi que tu l'as dit déjà fort à propos,
Tu pourrois la guerir de cette maladie,
Si quelque autre vouloit prendre la frenesie.
Je m'offrirai d'abord à tous evenemens.
Laisse-moy faire après le reste seulement ;
Va, si de belle peur le vieillard ne trepasse,
Il faudra pour le moins qu'il nous quitte la place.

CRISPIN.

Mais comment voulez-vous qu'Agathe à ce dessein,
Sans en avoir rien sçû, puisse prêter la main ?

ERASTE.

Je l'instruirai de tout, je t'en donne parole ;
Mais songe seulement à bien jouër ton rôle,
Et, lorsque dans ces lieux Agathe reviendra,
Amuse le vieillard du mieux qu'il se pourra
Pour me donner le temps d'expliquer le mystere,
Et luy dire en deux mots ce qu'elle devra faire.
Albert ne peut tarder ; mais je le vois qui sort.

CRISPIN.

Dieu conduise la barque, et la mette à bon port !

SCENE VII.

LISSETTE, ERASTE, ALBERT, CRISPIN.

ALBERT.

Ah ! Messieurs, sa folie à chaque instant augmente.

Un transport martial à present la tourmente.
 De l'habit dont jadis elle couroit le bal,
 Elle s'est mise en homme, à cet accès fatal.
 Elle a pris aussi-tôt un attirail de guerre,
 Un bonnet de dragon, un large cimenterre.
 Elle ne parle plus que de sang, de combats ;
 Mon argent doit servir à lever des soldats :
 Elle veut m'enrôller.

SCENE VIII.

ALBERT, ERASTE, AGATHE, LISETTE,
 CRISPIN.

AGATHE, *en juste-au-corps et bonnet de dragon.*

Morbleu, vive la guerre !

Je ne puis plus rester inutile sur terre.
 Mon équipage est prest. Ah ! marquis, en ce lieu
 Je te trouve à propos, et viens te dire adieu.
 J'ay trouvé de l'argent pour faire ma campagne,
 Et cette nuit enfin je pars pour l'Allemagne.

ALBERT.

Ciel ! quel égarement !

AGATHE.

Parbleu, les officiers
 Sont malheureux d'avoir affaire aux usuriers.
 Pour tirer de leurs mains cent mauvaises pistoles,
 Il faut plus s'intriguer, et plus jouer de rôles.
 Celuy qui m'a prêté son argent, je le tien

Pour le plus grand coquin, le plus juif, le plus chien
Que l'on puisse trouver en affaires pareilles.
Je voudrois que quelqu'un m'apportât ses oreilles.
Enfin me voila prest d'aller servir le Roy ;
Il ne tiendra qu'à toy de partir avec moy.

ERASTE.

Partout où vous irez je suis de la partie.

(A Albert.)

Il faut avec prudence entrer dans sa manie.

AGATHE.

Je quitte avec plaisir l'étendart de l'amour.
Je puis sous ses drapeaux aller loin quelque jour.
J'ay mille qualitez, de l'esprit, des manieres.
Je sçay l'art de reduire aisément les plus fieres.
Mais quoy? que voulez-vous, je ne suis point leur fait ;
Le beau sexe sur moy ne fit jamais d'effet.
La gloire est mon penchant. Cette gloire inhumaine
A son char éclatant en esclave m'enchaîne.
Ce pauvre sexe meurt et d'amour et d'ennuy,
Sans que je sois tenté de rien faire pour luy.
Plus de délai ; je cours où la gloire m'appelle.
Amene mes chevaux, l'occasion est belle.
Partons, courons, volons.

CRISPIN.

Je ne la quitte pas,
Et suis prest à la suivre au milieu des combats.

(Albert surprend Eraste parlant bas à Agathe.)

ERASTE.

J'examinois ses yeux. A ce qu'on peut comprendre.
Quelque accès violent sans doute va la prendre,

Lequel sera suivi d'un assoupissement.
 Ordonnez qu'on apporte un fauteuil vite.

AGATHE.

Qu'il me tarde déjà d'estre au champ de la gloire,
 D'aller aux ennemis arracher la victoire !
 Que de veuves en deuil ! que d'amantes en pleurs !
 Enfans, suivez-moy tous, ranimez vos ardeurs.
 Je vois dans vos regards briller votre courage.
 Que tout ressent ici l'horreur et le carnage.
 La bayonnette au bout du fusil. Ferme, bon,
 Frappez, serrez vos rangs, percez cet escadron.
 Les coquins n'oseroient soutenir notre veue.
 Ah ! marauts, vous fuyez ? Non, point de quartier, tue.
 (*Elle tombe pâmée dans un fauteuil.*)

CRISPIN.

En peu de temps voilà bien du sang repandu.

ALBERT.

Sans espoir de retour elle a l'esprit perdu.

CRISPIN.

Tout se prepare bien, je la vois qui repose.
 Son mal, à mon avis, ne provient d'autre chose
 Que d'une humeur contrainte, un esprit irrité
 Qui veut avec effort se mettre en liberté.
 Quelque demon d'amour a saisi son idée.

LISSETTE.

Comment ? la pauvre fille est-elle possédée ?

CRISPIN.

Ce démon violent, dont il faut la sauver,
 Est bien fort, et pourroit dans peu nous l'enlever.
 Si j'avois un sujet, dans cette maladie,

En qui je fisse entrer cet esprit de folie,
Je vous répondrais bien...

ALBERT.

Lisette est un sujet
Qui, sans aller plus loin, vous servira d'objet.

LISETTE.

Je vous baise les mains, et vous donne parole
Que je n'en feray rien. Je ne suis que trop folle.

ERASTE.

Hâtez-vous donc. Son mal augmente à chaque instant.

CRISPIN.

Malepeste ! cecy n'est pas un jeu d'enfant.
On ne sçauroit agir avec trop de prudence.
Quand dans le corps d'un homme un demon prend seance,
Je puis, sans me flater, l'en tirer aisément ;
Mais dans un corps femelle il tient bien autrement.

ERASTE, à *Albert*.

Pour sçavoir aujourd'huy jusqu'ou va sa science,
Je veux bien me livrer à son experience.
Je commence à douter de l'effet, et je croy
Qu'il s'est voulu mocquer et de vous et de moy.
Je veux l'embarasser.

CRISPIN.

Moy ? Je veux vous confondre,
Et vous mettre en état de ne pouvoir répondre.
Mettez-vous auprès d'elle. Et non, comme cela,
Un genou contre terre, et vous tenez bien, là.
Toujours sur ses beaux yeux votre veue assurée,
Votre main dans la sienne étroitement serrée.

(*A Albert.*)

Ne consentez-vous pas qu'il luy donne la main
Pour que l'attraction se fasse plus soudain ?

ALBERT.

Ouy, je consens à tout.

CRISPIN.

Tant mieux. Sans plus attendre
Vous verrez un effet qui pourra vous surprendre.

(*Crispin fait quelques cercles avec sa baguette sur
les deux amans en disant : MICROC SALAM
HIPOCRATA.*)

AGATHE, *se levant de son fauteuil.*

Ciel ! quel nuage épais se dissipe à mes yeux ?

ERASTE.

Quelle sombre vapeur vient obscurcir ces lieux ?

AGATHE.

Quel calme en mon esprit vient succéder au trouble ?

ERASTE.

Quel tumulte confus dans mes sens se redouble ?

Quels abîmes profonds s'entr'ouvrent sous mes pas ?

Quel dragon me poursuit ? Ah ! traître, tu mourras.

D'un monstre tel que toy je veux purger le monde.

(*Eraste poursuit Albert l'épée à la main, Crispin
se met au devant.*)

CRISPIN.

Ah ! Monsieur, évitez sa rage furibonde.

Sauvez-vous, sauvez-vous !

ERASTE.

Laissez-moy de son flanc

Tirer des flots mêlez de poison et de sang.

CRISPIN, *retenant Eraste.*

Aux accès violens dont son cœur se transporte,
Je voy que j'ay donné la doze un peu trop forte.

ERASTE.

Je le veux immoler à ma juste fureur.

CRISPIN.

N'auriez-vous point chez vous quelque forte liqueur,
Du bon esprit de vin, des gouttes d'Angleterre,
Pour calmer cet esprit et ces vapeurs de guerre ?
Il s'en va m'échaper.

ALBERT, *tirant sa clef.*

Ouy, j'ay ce qu'il luy faut.

Lisette, tien ma clef, va, cours vite là haut,
Prends la phiole où...

LISETTE.

Je crains, en ce desordre extrême,
De faire un qui pro quo ; vous feriez mieux vous-même.

CRISPIN.

Courez donc au plutôt. Laissez-vous perir
Un homme qui pour vous s'est offert à mourir ?

LISETTE, *le poussant.*

Allez vite, allez donc !

ALBERT.

Je reviens tout à l'heure.

SCENE IX.

ERASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

ERASTE.

Ne perdons point de temps, quittons cette demeure.
Ce bois nous favorise, Albert ne sçaura pas
De quel côté l'Amour aura tourné nos pas.

AGATHE.

Je mets entre vos mains et mon sort et ma vie.

LISETTE.

Vive, vive Crispin, et vivat la folie !
Allons courir les champs pour remplir notre sort,
Et le laissons tout seul exhaler son transport.

SCENE DERNIERE.

ALBERT, *seul, tenant une phiole à sa main.*

J'apporte un elixir d'une force étonnante.
Mais je ne vois plus rien. Quel soupçon m'épouvante ?
Lisette ! Agathe ! O Ciel ! tout est sourd à mes cris.
Que sont-ils devenus ? Quel chemin ont-ils pris ?
Au voleur ! à la force ! au secours ! Je succombe.
Où marcher ? où courir ? Je chancelle, je tombe.
Par leur feinte folie ils m'ont enfin séduit ;
Et moy seul en ce jour j'avois perdu l'esprit.

Voilà de mon amour la suite ridicule.
Ah ! maudite bouteille, et vieillard trop credule !
Allons, suivons leurs pas, ne nous arrêtons plus.
Traîtres de ravisseurs, vous serez tous pendus,
Et toy, sexe trompeur, plus à craindre sur terre
Que le feu, que la faim, que la peste et la guerre,
De tous les gens de bien tu dois être maudit ;
Je te rends pour jamais au diable, qui te fit.

FIN DU TROISIÈME ACTE.





LE
MARIAGE DE LA FOLIE
DIVERTISSEMENT

POUR LA COMEDIE DES FOLIES AMOUREUSES

ACTEURS.

CLITANDRE, ami d'Eraste.	CRISPIN, valet d'Eraste.
ERASTE, amant d'Agathe.	MOMUS.
AGATHE, amante d'Eraste.	LA FOLIE.
ALBERT.	LE CARNAVAL.
LISETTE, servante de Monsieur Albert.	Troupes de gens masquez.
	Une pagode.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ERASTE.

CLITANDRE.

TU ne pouvois, ami, faire un plus digne choix.
Cette jeune beauté ravit, enleve, enchante ;
Aux yeux de tout le monde, elle est toute charmante,
Et je te trouve heureux de vivre sous ses loix.

ERASTE.

Je le suis d'autant plus que, selon mon attente,

Je retrouve toujours le même cœur en toy :
 Un ami genereux, une ame bienfaisante,
 Qui prend à mon bonheur la même part que moy ;
 Et l'accueil qu'ici je reçois
 Est une faveur éclatante
 Que je ressens comme je doys.

CLITANDRE.

Point de compliment, je te prie ;
 Nous sommes amis de long-temps,
 Bannissons la ceremonie.
 Je suis ravi de t'avoir dans un temps
 Où se trouve chez moy si bonne compagnie.
 Attendant que tes feux soient tout-à-fait contens,
 Pendant que votre hymen s'apprête,
 A vous desennuyer nous travaillerons tous,
 Et nous honorerons la fête
 Des amusemens les plus doux.

ERASTE.

Tout respire chez toy la joye et l'allegresse,
 Y peut-on manquer de plaisirs ?
 A-t-on même le temps de former des desirs ?
 De tous les environs la brillante jeunesse
 A te faire la cour donne tous ses loisirs.
 Tu la reçois avec noblesse :
 Grand' chere, vin délicieux,
 Belle maison, liberté toute entiere,
 Bals, concerts, enfin tout ce qui peut satisfaire
 Le goût, les oreilles, les yeux.
 Icy le moindre domestique
 A du talent pour la musique.
 Chacun, d'un soin officieux,
 A ce qui peut plaire s'applique.
 Les hôtes même, en entrant au château,
 Semblent du maistre épouser le génie.
 Toujours société choisie,
 Et, ce qui me paroist surprenant et nouveau,
 Grand monde et bonne compagnie.

CLITANDRE.

Pour être heureux, je l'avouerai,
 Je me suis fait une façon de vie
 A qui les souverains pourroient porter envie ;
 Et, tant qu'il se pourra, je la continuerai.
 Selon mes revenus je règle ma dépense ;
 Et je ne vivrois pas content,
 Si toujours, en argent comptant,
 Je n'en avois au moins deux ans d'avance.
 Les dames, le jeu, ny le vin,
 Ne m'arrachent point à moy-même ;
 Et cependant je bois, je jouë, et j'aime.
 Faire tout ce qu'on veut, vivre exempt de chagrin,
 Ne se rien refuser, voilà tout mon système ;
 Et de mes jours ainsi j'attraperai la fin.

ERASTE.

Sur ce pied-là, ton bonheur est extrême.
 Heureux qui peut jouïr d'un semblable destin !

CLITANDRE.

J'en suis content ; mais, que vous veut Crispin ?
 Comme le voila fait !

SCENE II.

CLITANDRE, ERASTE, CRISPIN *en habit de medecin.*

ERASTE.

Que veux-tu ? Qui t'amene ?

Es-tu fou ?

CRISPIN.

Non, Monsieur, mais je suis hors d'haleine.
 Je n'en puis plus.

ERASTE.

Hé bien ?

CRISPIN.

Voici bien du fracas.

CLITANDRE.

Comment?

CRISPIN.

Dans ce château l'on a suivi nos pas.

ERASTE.

Ah! Ciel!

CLITANDRE.

Ne craignez rien.

CRISPIN.

Après la belle Helene

Tant de monde ne courut pas.

ERASTE.

Traître! de quoy ris-tu? Dy.

CRISPIN.

De votre embarras.

ERASTE.

Prens-tu quelque plaisir à me tenir en peine?

Qui nous a suivis? Parle. Est-ce notre jaloux?

CRISPIN.

Non pas, Monsieur, ce sont des folles et des fous :

Aux environs d'icy la campagne en est pleine ;

En grande bande ils viennent tous ;

Et Momus, qui vous les amene,

A fait de ce château le lieu du rendez-vous.

ERASTE.

Mais toy-même es-tu fou? Dy-le moy, je te prie.

Quel habit as-tu là? que viens-tu nous conter?

CRISPIN.

Non, par ma foy, Monsieur, ce n'est point rêverie :

Le Carnaval, Momus et la Folie

Viennent avec leur suite icy vous visiter.

Et j'ay cru devant eux pouvoir me presenter

En habit de ceremonie.

Suis-je bien ?

CLITANDRE.

C'est sans doute une galanterie

Que quelqu'un de la compagnie,



Pour nous divertir mieux, a pris soin d'inventer.
Chacun, selon son goût, chaque jour en fait naître.
Allons voir ce que ce peut être.

CRISPIN.

C'est la Folie en propre original,
Vous dit-on; de mes yeux moy-même je l'ay veuë;
Nous l'avons rencontrée au bout de l'avenüe,
Riant, dansant, chantant avec le Carnaval,
Avec Momus, tous trois suivis d'une cohuë.
Ho! vous allez chez vous avoir un joly bal.

CLITANDRE.

C'est justement ce que je pense.

CRISPIN.

On sent déjà l'effet de sa puissance.
Je ne vous diray point ny comment ny par où :
Mais je sçais bien qu'à sa seule presence
Dans le château tout est devenu fou.

ERASTE.

Oh! pour toy, je vois bien que tu n'es pas trop sage.

CRISPIN.

Lisette, que voilà, ne l'est pas davantage.

SCENE III.

CLITANDRE, ERASTE, CRISPIN,
LISETTE.

ERASTE.

Qu'est-ce que tout cecy?

LISETTE.

Me le demandez-vous?

Que pourroit-ce être que la suite
De ce que la Folie a déjà fait pour nous;
Par elle ma maîtresse évite
L'hymen et les fers d'un jaloux.
Elle a trouvé tant d'art, tant de merite,

Dans cette heureuse invention
 Qui facilita notre fuite,
 Que c'est par admiration
 Qu'elle vient vous rendre visite
 Avec un cortège de fous,
 Les plus divertissans de tous.
 A la bien recevoir, Messieurs, on vous invite.
 Jusqu'au jour de votre union,
 Ma maîtresse consent d'être sa favorite ;
 Mais ce n'est qu'à condition
 Que, l'hymen fait, elle vous quitte.

ERASTE.

Elle peut demeurer autant qu'il luy plaira :
 Je n'ay de son pouvoir aucune défiance,
 Et je prevois que sa presence,
 En nous divertissant, même nous servira.

CRISPIN.

Avec Momus la voicy qui s'avance.
 Joye, honneur, salut et silence.

(*Marche fort courte pour Momus et la Folie.*)

SCENE IV.

MOMUS, LE CARNAVAL, LA FOLIE,
 AGATHE, et les acteurs de la scene precedente.

MOMUS chante.

Cette foule qui suit nos pas
 Est moins folle qu'elle ne semble.
 Les plus fous des mortels ne sont pas
 Ceux que le plaisir rassemble.

LA FOLIE chante les quatre premiers vers.

De ces agreables demeures
 Le galant seigneur veut-il bien
 Nous recevoir chez luy pour quelques heures,
 Pour quelques jours, s'il est moyen ?

(*Elle parle.*)

Avec entiere garantie
De n'occuper que son château,
Et de ne remplir le cerveau
Que de quelque heureuse manie.

(*Elle chante.*)

Je le promets, foy de Folie.

CLITANDRE.

Disposez de ces lieux au gré de votre envie,
Vous m'offrez un party qui me paroît trop beau :
Avec plaisir je l'accepte, et vous êtes
La maîtresse chez moy. Madame, ordonnez, faites
Tout ce que vous voudrez : ce qui vous conviendra
Nous servira de loix ; on vous obeïra.

LA FOLIE.

Sur ce pied-là, je puis vous dire
Que j'y viendray tenir, tous les ans desormais,
Les Etats de mon vaste empire.
J'y viendray, je vous le promets.
Pour aujourd'huy j'amene icy l'élite
De mes plus fideles sujets,
De qui la troupe favorite
De mes nôces fait les apprêts.

CLITANDRE.

De son mieux chacun s'en acquite.

LA FOLIE.

Allons, mon fiancé, Monsieur du Carnaval,
Un petit air en attendant le bal.

LE CARNAVAL *chante.*

Tandis que pour quelque temps
L'hyver interrompt la guerre,
Et que jusques au printemps
Mars a quitté son tonnerre,
Je viens avec vous sur la terre
Partager ces heureux instans.
Venez, enfans de la gloire,
Vous ranger sous mes drapeaux.

Après des chants de victoire,
 Qui couronnent vos travaux,
 Chantez des chansons à boire.
 Évitez les trompeurs appas,
 Dont l'amour voudra vous surprendre.
 Fuyez, et ne l'écoutez pas,
 Gardez-vous d'avoir un cœur trop tendre.

(*On danse.*)

MOMUS.

C'est se tremousser hardiment,
 Et voilà des folles fringantes
 Qui pourroient mettre en mouvement
 Les cervelles les plus pesantes :
 Témoin Monsieur du Carnaval.
 Voyez de quoy cet animal s'avise,
 De se charger de telle marchandise.
 Baste ! l'hymen est seur : il s'en trouvera mal.

LA FOLIE.

L'hymen est seur ? pas tout-à-fait, je pense.

LE CARNAVAL.

Comment donc ?

LA FOLIE.

Rien n'est moins certain.

MOMUS.

Ah ! ah !

LA FOLIE.

Pour aujourd'huy j'y vois quelque apparence :
 Mais je ne le voudray peut-être pas demain.

(*Elle chante : La, la, la,...*)

MOMUS.

Tu n'a pas resolu de luy donner la main ?

LA FOLIE.

Ouy da, tres-volontiers, qu'il la prenne en cadence.

(*Elle chante : La, la, la.*)

MOMUS.

Vous avez du goût pour la danse.
 Oh bien ! je vais danser aussi par complaisance.

Nous verrons qui s'en lassera.
Allons guay, quelque contredanse.

(*Il chante.*)

MOMUS, *après avoir dansé.*

Ma foy, je n'en puis plus.

LA FOLIE, *au Carnaval.*

A toy, mon gros bedon.

Viens.

LE CARNAVAL.

Je ne danse point.

LA FOLIE.

Un petit rigodon,

Je t'en aimeray mieux.

LE CARNAVAL.

Non, je n'en veux rien faire.

LA FOLIE.

Ouy, vous le prenez sur ce ton?

Il vous sied bien d'être en colere!

Fy! le vilain, le triste Carnaval!

Je serois bien lottie avec cet animal.

Est-ce donc en grondant que tu prétends me plaire?

Va, je renonce à l'union,

Et j'ay mauvaise opinion

D'un Carnaval atrabilaire.

LE CARNAVAL.

Je ne le suis que par reflexion.

LA FOLIE.

Eh! Quand on se marie, est ce qu'il en faut faire?

LE CARNAVAL.

Jeune folle, et d'humeur legere,

Avec esprit de contradiction,

Ma divine moitié, soit dit sans vous déplaire,

Vous me semblez un peu sujette à caution.

LA FOLIE.

D'accord, rien n'est conclu, veux-tu rompre la paille?

Ce n'est point un affront pour moy que tes refus :

Je m'en mocque, et voilà Momus,
Qui, tout Dieu qu'il est...

MOMUS.

Tout coup vaille,

Je suis toujours prêt d'épouser ;
Et j'enrage en effet de voir que la Folie,
Trop facile à s'humaniser,
S'encanaille et se mésallie,
Et qu'un simple mortel pretende en abuser,
Jusqu'au point de la mépriser.
Monsieur du Carnaval...

LE CARNAVAL.

Chacun sçait son affaire,

Monsieur Momus ; personne, que je croy,
Dans tout pays n'est instruit mieux que moy
Des bons tours qu'aux maris les femmes sçavent faire,
Et le temps où je regne est celuy d'ordinaire
Le plus propre à couvrir un manquement de foy.
Depuis que je suis dans l'employ,
J'ay veu l'hymen traité de gaillarde maniere,
Et ce que tous les jours je voy,
Seigneur Momus, fait que je desespere
D'être exempté de la commune loy.

MOMUS.

Pauvre sot, pourquoy donc songer au mariage ?

LE CARNAVAL.

Je suis amoureux à la rage,
Et ne puis être heureux sans devenir mary.

MOMUS.

Épouse donc sans tarder davantage,
Et de l'amour bien-tôt tu te verras guery.

LE CARNAVAL.

Hé bien ! soit, ferme, allons, courage !
Je veux bien n'en pas appeller,
Et je suis trop en train pour pouvoir reculer.

LA FOLIE.

Hola ! petit mary, lorsque de jalousie

Je te verray l'ame saisie,
 Je sçauray bien t'en garentir.
 Elle ne se nourrit que dans l'incertitude ;
 Et moy, qui ne sçay point mentir,
 Si je fais par hazard quelque douce habitude,
 Pour te tirer d'inquietude,
 J'auray soin de t'en avertir.

LE CARNAVAL.

Grand mercy.

MOMUS.

Rien n'est plus honnête.

LA FOLIE.

Je suis franche.

LE CARNAVAL.

Achevons la fête,

Au hazard de m'en repentir.

Je sçais le monde, et ne suis pas si bête,
 Que, lorsqu'il me viendra quelque chagrin en tête,
 Je ne trouve aisement de quoy le divertir.

Allons, pour plaire à la Folie,
 Que chacun avec moy s'allie.

LA FOLIE.

Il va se mettre en train, ah ! le joly garçon !

LE CARNAVAL.

M'aimeras-tu ?

LA FOLIE.

Selon la chanson.

LE CARNAVAL *chante.*

L'Hymen en ma faveur allume son flambeau ;
 Je suis charmé de ma conquête.
 Amour, viens honorer la fête
 Et couronner un feu si beau.

MOMUS *chante.*

L'hymen en ce beau jour t'apprête
 Une couronne de sa main,
 Tu t'en repentiras peut-être dés demain.

Souvent, quoy que l'Amour soit prié de la fête,
Il ne l'est pas du lendemain.

LE CARNAVAL *chante.*
Si l'Amour, volage, s'envole
Et veut me quitter sans retour,
Viens, Bacchus, c'est toy qui console
De l'inconstance de l'amour.

MOMUS.
La chanson est jolie.

LA FOLIE.
Ouy, j'en suis fort contente.
Il me plaist assez quand il chante ;
Et, s'il ne s'étoit pas présenté pour mary,
J'en aurois fait peut-être un favori.
La musique me prend, j'ay du foible pour elle.

MOMUS.
On vous la donne telle quelle,
Sans y chercher trop de façon.
Allons, à votre tour, prenez bien votre ton.

ENTRÉE.

Ensuite LA FOLIE chante.

Mortels, que le sort le plus doux
Sous mon empire a fait naistre,
Quelle fortune est-ce pour vous,
Quand vous sçavez bien la connoistre ?
Les plus heureux sont les plus fous :
Gardez-vous de cesser de l'être.

ENTRÉE.

Danse en dialogue entre Momus et la Folie.

LA FOLIE.
Momus ?

MOMUS.
Plaist-il ?

LES FOLIES AMOUREUSES

LA FOLIE.
Tu m'as aimée?

MOMUS.

Un peu.

LA FOLIE.
Beaucoup.

MOMUS.

Trop tendrement.

LA FOLIE.
De toy j'avois l'ame charmée.

MOMUS.

Pourquoy donc prendre un autre amant ?

LA FOLIE.
J'ay dû changer.

MOMUS.

Pourquoy, je te prie ?

LA FOLIE.
Pour te faire enrager.

MOMUS.

L'excuse est jolie.

LA FOLIE.

Volage.

MOMUS.

Ingrate.

LA FOLIE.
Ah ! ah !

MOMUS.

Tu ris de mon tourment.

LA FOLIE.
Bon ! si j'en usois autrement,
Je ne serois pas ia Folie.

MOMUS.

S'il est des fous heureux, il ne le sont pas tous,
Et vous allez en voir un d'une espece
Autant à plaindre...

LA FOLIE.

Qui seroit-ce ?

MOMUS.

Monsieur Albert.

ERASTE.

Ah! ciel!

AGATHE.

C'est mon jaloux.

MOMUS.

Justement, un vieux fou qui cherche sa maîtresse,
Et cette maîtresse, c'est vous.

LA FOLIE.

Qu'il entre, je veux bien l'entendre.

AGATHE.

Eh! quoy? Madame, au lieu de le faire chasser...

ERASTE.

Je vous conjure, au nom de l'amour le plus tendre.

LA FOLIE.

Vous l'avez prise, il faut la rendre,
Mon pauvre amy.

ERASTE.

Rien ne m'y peut forcer.

LA FOLIE.

L'un des deux doit y renoncer.
Et le plus fou des deux de moy doit tout attendre.

ERASTE.

Je suis perdu, Ciel!

LA FOLIE.

Non, vous y devez pretendre,
Plus que vous ne pouvez penser.
Je me declare en cecy votre amie,
Et c'est être plus fou qu'un autre, assurément,
De prendre serieusement
Ce qu'en riant dit la Folie.

ERASTE.

Madame...

AGATHE.

Vous cherchiez à nous embarasser

LISETTE.

La chose n'étoit pas trop facile à comprendre.
Voicy le loup-garou.

SCENE DERNIERE.

ALBERT, AGATHE, LISETTE, MOMUS,
LE CARNAVAL, LA FOLIE.

ALBERT.

Je crains de me méprendre ;
A qui, Monsieur, me faut-il adresser ?

MOMUS.

Vous voyez votre souveraine.

LA FOLIE.

Ah ! le plaisant magot ! Que veux-tu ? Qui t'amene ?

ALBERT.

Une ingrate que j'aime, et qu'un godelureau
Est venu m'enlever jusques chez moy, Madame.
On m'a dit qu'elle étoit icy, je la reclame ;
Je la vois, permettez...

AGATHE.

Tout beau, Monsieur, tout beau !
Dans vos pretentions quel droit vous autorise ?

LISETTE.

Voyons.

ALBERT.

Entre mes mains vos parens vous ont mise.

AGATHE.

Ils ont fait un beau coup vraiment ;
Mais, pour reparer leur sottise,
La Folie et l'Amour ont fait adroitement
Reüssir l'heureuse entreprise
Qui m'a renduë à mon premier amant.
Il m'a conduite en ce lieu de franchise.

Où, sans crainte on peut dire vray,
Je l'aime autant que je vous hay.

ALBERT.

Je le vois bien.

LA FOLIE.

Ma favorite,
C'est parler net et clairement ;
Et je suis dans l'étonnement
D'avoir une fille à ma suite,
Qui s'explique si sensément.
Sçais-tu, mon bon ami, quel parti tu dois prendre?

ALBERT.

Parlez. De vos conseils je me fais une loy.

LA FOLIE.

Ou te consoler, ou te pendre.

ALBERT.

Me consoler.

LA FOLIE.

Je parle contre moy :
D'extravagant je veux te rendre sage.
Te consoler est le meilleur pour toy,
Te pendre nous plaît davantage.

ALBERT.

Mais, pour me consoler, que faut-il faire?

LE CARNAVAL.

Boy.

LE CARNAVAL *chante.*
Infortuné, veux-tu m'en croire ?
Renonce aux plaisirs amoureux ;
Prends le party de boire,
Laisse-là l'hymen et ses feux.
La jeunesse a seule en partage
L'amour et les tendres desirs ;
Mais tu peux encore, à ton âge,
Suivre Bacchus et ses plaisirs.

ALBERT.

Parbleu, j'y veux passer le reste de ma vie.

Sans être amoureux, ny jaloux.
Madame, je vous remercie.

LA FOLIE, à *Eraste*.

Monsieur, de mon aveu, vous serez son epoux.

ALBERT.

Le bon vin desormais sera seul mon envie.
Il faut que ce soit luy qui nous reconcilie :
Je brûle d'en boire avec vous.
Dure éternellement ma nouvelle folie.

Chanson en branle.

Tous les mortels nous font hommage :
Les plus sages et les plus fous,
En tous lieux, tout temps, et tout âge,
Aucun d'eux n'échappe à nos coups.
Lorsque l'on change dans la vie
De goût, d'humeur, ou de façon,
Est-ce devenir sage? Non,
Ce n'est que changer de folie.

Damon, jeune, avoit la manie
De vouloir mourir vieux garçon.
A trente ans, il passoit sa vie,
Plus retiré qu'un vieux barbon ;
Puis, à soixante, il se marie,
Et devient courtisan, dit-on.
Est-ce devenir sage? Non,
Ce n'est que changer de folie.

Un amant, las d'une cruelle,
Dont il essuya les refus,
Dompte l'amour qu'il a pour elle,
Et se donne tout à Bacchus.
Dans les flots du vin il oublie
L'amour qui troubla sa raison.
Est-ce devenir sage? Non,
Ce n'est que changer de folie.

Un blondin, à leste équipage,
Grand adorateur de Vénus,
Dissipe d'un gros heritage
Le fond avec les revenus.
Puis à vieille riche il s'allie,
Afin de se remettre en fond.
Est-ce devenir sage? Non,
Ce n'est que changer de folie.

Chacun où son plaisir l'appelle
Se porte, dans le carnaval,
Soit au jeu, soit près d'une belle,
L'un au cabaret, l'autre au bal ;
Vous venez à la comédie,
Quand un opéra n'est pas bon.
Est-ce devenir sage? Non,
Ce n'est que changer de folie.

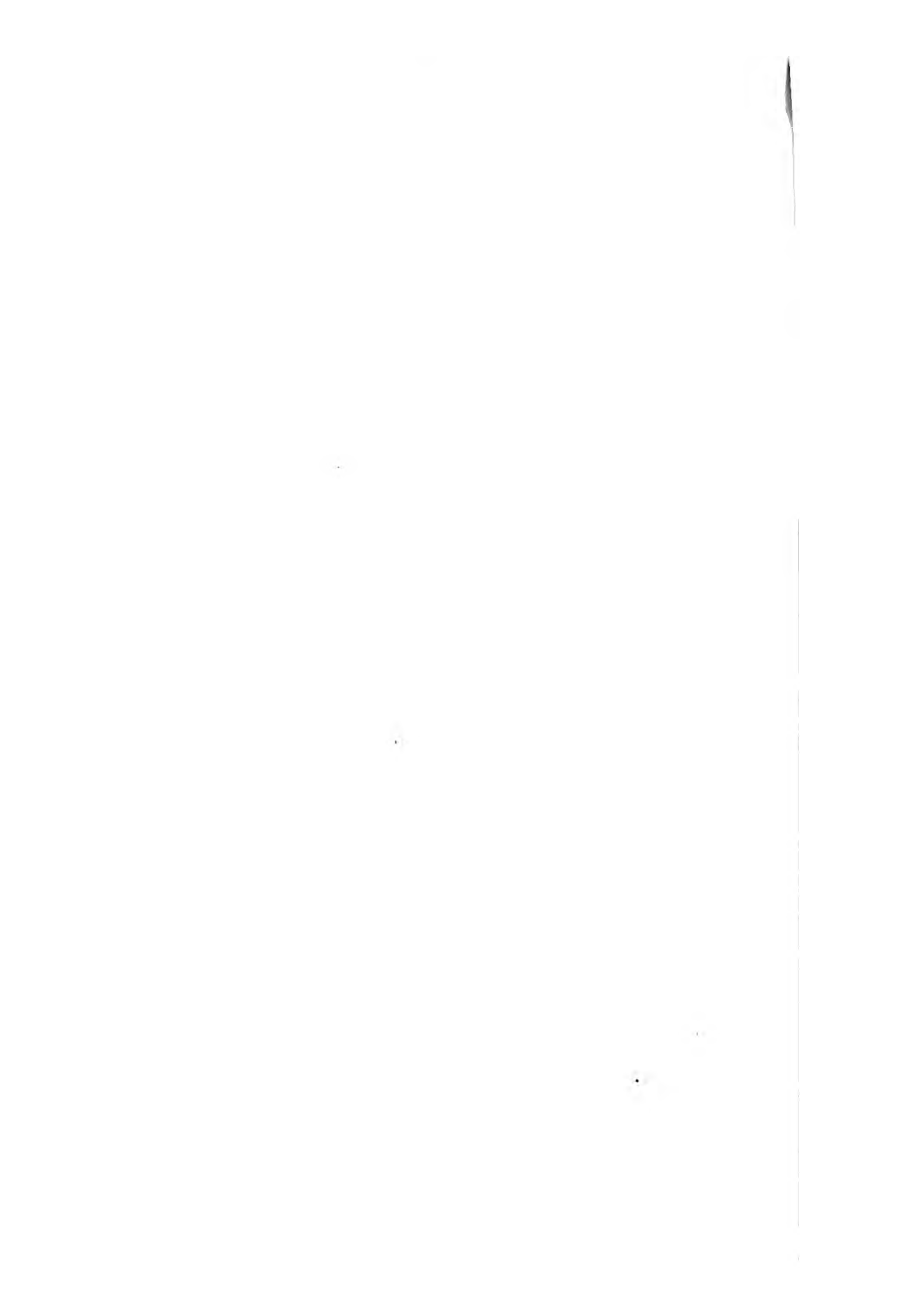
FIN DES FOLIES AMOUREUSES.



LES
MENECHMES

COMEDIE

REPRESENTÉE EN 1706





EPISTRE

A M. DESPREAUX

FAVORI des neuf Sœurs, qui sur le mont Parnasse,
De l'aveu d'Apollon, marches si près d'Horace,
O toy qui, comme luy maître en l'art des bons vers,
As joüi de ton nom et mis l'envie aux fers,
Et qui, par un destin aussi noble que juste,
Trouves pour bienfaicteur un prince tel qu'Auguste :
Ouvre une main facile ; accepte avec plaisir
Un poëme imparfait, enfant de mon loisir.
De tes traits éclatans admirateur fidelle,
Ton style de tout temps me servit de modelle ;
Et si quelque bon vers par ma veine est produit,
De tes doctes leçons ce n'est que l'heureux fruit.
Toy-même as bien voulu, sensible à mes prieres,
Sur cet ouvrage offert me prêter tes lumieres.
Ton applaudissement, que rien n'a suspendu,

*De celui du public m'a toujours répondu.
Qui peut mieux en effet, dans le siècle où nous sommes,
Aux règles du bon goût assujettir les hommes?
Qui connoist mieux que toy le cœur et ses travers?
Le bon sens est toujours à son aise en tes vers ;
Et, sous un art heureux découvrant la nature,
La vérité par tout y brille toute pure.
Mais qui peut, comme toy, prendre un si noble essor
Et de tous les métaux tirer des veines d'or?
Que d'auteurs, en suivant Despreaux et Pindare,
Se sont fait un destin commun avec Icare !
De tous ces beaux lauriers qu'ils ont cherché en vain,
Je ne veux qu'une feuille offerte de ta main.
Si je l'ay méritée, et que tu me la donnes,
Ce présent sur mon front vaudra mille couronnes,
Et pour disciple enfin si tu veux m'avoüer,
C'est par ce seul endroit qu'on pourra me louer.*

REGNARD.





LES
MENECHMES
ou
LES JUMEAUX

PROLOGUE

ACTEURS.

APOLLON, MERCURE, PLAUTE.

La scene est sur le Parnasse.

SCENE PREMIERE.

APOLLON, MERCURE.

MERCURE.

HONNEUR au seigneur Apollon.

APOLLON.

Ah! Dieu vous gard, seigneur Mercure.

Par quelle agreable avanture

Vous voit-on au sacré Vallon?

MERCURE.

Vous sçavez, grand Dieu du Parnasse,

Que je ne me tiens guere en place.
 J'ay tant de differens emplois,
 Du couchant jusqu'aux lieux où l'Aurore étincelle,
 Que ce n'est pas chose nouvelle
 De me rencontrer quelquefois.

APOLLON.

Vous êtes le bras droit du grand Dieu du tonnerre,
 Votre peine est utile aux hommes comme aux dieux,
 Et c'est par vos soins que la terre
 Entretient quelquefois commerce avec les cieux.

MERCURE.

Ce travail me lasse et m'ennuye,
 Lorsque je voy tant de dieux faineants,
 Qui ne songent là-haut qu'à respirer l'encens
 Et qu'à se gonfler d'ambroisie.

APOLLON.

Vous vous plaignez à tort d'un trop penible employ.
 S'il vous falloit donc, comme moy,
 Eclairer la machine ronde,
 Rendre la nature feconde,
 Mener quatre chevaux quinteux,
 Risquer de tomber avec eux
 Et de faire un bucher du monde;
 Dans ce métier penible et dangereux,
 Vous auriez sujet de vous plaindre.
 Depuis que l'univers est sorti du cahos,
 Ay-je encor trouvé, moy, quelque jour de repos?
 Quoy qu'il en soit, parlons sans feindre;
 A vous servir je seray diligent.
 Le seigneur Jupiter, dont vous êtes l'agent

Honnête ou non , c'est dont fort peu je m'embarasse,
Pour goûter des plaisirs nouveaux,
A quelque nymphe du Parnasse
Voudroit-il en dire deux mots?

MERCURE.

Vos Muses, ailleurs destinées,
Sont pour luy par trop surannées :
Depuis trois ou quatre mille ans,
Tous vos faiseurs de vers, mal avec la fortune,
En ont tous épousé quelqu'une ;
Il faut à Jupiter des morceaux plus friands.
La qualité n'est pas ce qui plus l'inquiète.
Une bergere, une grisette
Luy fait souvent courir les champs.

APOLLON.

Que dit à cela son épouse?

MERCURE.

Elle suit les transports de son humeur jalouse.
Mais le bon Jupiter ne s'en étonne pas ;
Et là-haut c'est comme icy bas.
Quand un epoux a fait quelque intrigue nouvelle,
La femme a beau crier, le mari va son train.
Quand la dame, en revanche, a formé le dessein
De se dédommager d'un epoux infidelle,
Et qu'un galant se rend patron
De la femme et de la maison,
L'époux a beau gronder, faire le ridicule,
Il faut qu'il en passe par-là
Et qu'il avale la pillule
Ainsi que Vulcain l'avala.

APOLLON.

Quelle est donc la raison nouvelle
Qui près d'Apollon vous appelle?

MERCURE.

Je vais vous le dire ; écoutez.
Vous sçavez qu'au ciel et sur terre
On me donne cent qualitez.

Je suis l'agent du dieu qui lance le tonnerre,
Je conduis les morts aux enfers ;
Mon pouvoir s'étend sur les mers ;
Je suis le dieu de l'éloquence ;
Ma planète preside aux fous,
Aux marchands ainsi qu'aux filous :
Fort petite est la difference ;
Je donne aux chymistes la loy ;
Des pâles medecins la cohorte assassine
M'appelle , suivant mon employ,
Le furet de la medecine :
Heureux qui se passe de moy !

APOLLON.

Entre tant de métiers mis dans votre apanage,
Qui pourroient fatiguer quatre dieux comme vous,
C'est celuy de porter, je croy, les billets doux
Qui vous occupe davantage.

MERCURE.

Mon credit est tombé, je suis de bonne foy :
Chacun, depuis un temps, de ce métier se picque,
Et tant d'honnêtes gens exercent mon employ
Que je leur laisse ma pratique ;
Ils y sont presque tous aussi sçavants que moy.

APOLLON.

Vous avez trop de modestie.
Mais venons donc au fait dont il est question.

MERCURE.

Les spectacles, la comedie,
Me donnent à Paris quelque occupation :
Je les ay pris sous ma protection.
Pour celebrer une feste publique,
J'aurois aujourd'huy grand besoin
D'avoir quelque piece comique
Qui fût marquée à votre coin.

APOLLON.

Hé, quoy? Sans vous donner la peine
De venir icy de si loin,
N'est-il point là d'auteurs amoureux de la scene,
Qui du theatre encor puissent prendre le soin?

MERCURE.

Depuis qu'un peu trop tost la Parque meurtriere
Enleva le fameux Moliere,
Le censeur de son temps, l'amour des beaux esprits,
La Comedie en pleurs et la Scène deserte
Ont perdu presque tout leur prix;
Depuis cette cruelle perte,
Les plaisirs, les jeux et les ris
Avec ce rare autheur sont presque ensevelis.

APOLLON.

Il faut reparer le dommage
Que le destin a fait au theatre François,
Et tirer du tombeau quelque grand personnage,

Pour paroistre encore une fois.
 Plaute fut en son temps les delices de Rome,
 Tel que Moliere fut le charme de Paris;
 Il tient icy son rang parmy les beaux esprits.
 Il faut consulter ce grand homme :
 Qu'on le fasse venir.

MERCURE.

Certes, je suis confus
 Des bontez que pour moy...

APOLLON.

Finissons là-dessus.

Entre des dieux tels que nous sommes
 Il ne faut pas de longs discours.
 Laissons les complimens aux hommes,
 Ils en sont les dupes toujours.

SCENE II.

PLAUTE, APOLLON, MERCURE.

APOLLON à *Plaute*.

Pendant que tu vivois je t'ay comblé de gloire
 Autant que de son temps auteur le fut jamais;
 J'ay fait graver ton nom au Temple de Memoire,
 Et t'ay prodigué mes bienfaits.

PLAUTE.

Il est vrai; mais enfin, quelque amour qui vous guide,
 Les dons qu'aux beaux esprits prodigue votre main
 N'ont rien de réel, de solide,

Et n'ôtent pas toujours les soins du lendemain.
 Qui ne mâche chez vous qu'un laurier insipide
 Court risque de mâcher à vuide,
 Et souvent de mourir de faim ;
 Et, si j'avois à reprendre naissance,
 J'aimerois mieux être portier
 D'un traitant ou d'un sous-fermier
 Que mignon de Votre Excellence.

MERCURE.

C'est faire peu de cas et mettre à trop bas prix
 Les faveurs qu'Apollon dispense aux beaux esprits,
 Et mon avis n'est pas le vôtre.

PLAUTE.

J'en pourrois mieux parler qu'un autre.
 Croiriez-vous que, sur mon declin,
 Laisant le Dieu des vers, que j'étois las de suivre,
 Ne pouvant me donner de pain,
 Je me suis vû réduit pour vivre
 A tourner la meule au moulin ?

MERCURE.

Vous ?

PLAUTE.

Moy.

MERCURE.

Cet illustre poëte
 Finir ses jours au moulin ?

PLAUTE.

Ouy.

MERCURE.

Si Plaute a fait en ce lieu sa retraite,
 Où donc renverrons-nous nos rimeurs d'aujourd'huy ?

APOLLON.

Un poète aisément s'endort dans la molesse.
L'abondance souvent, unie à la paresse,
Seiche sa veine et la tarit ;
Mais la nécessité reveille son esprit.

MERCURE.

Enfin, quel qu'ait été votre sort domestique,
Je viens, charmé de vos talens,
Vous demander une piece comique,
De celles que dans Rome on vit de votre temps,
Pour sçavoir si le goût antique
Trouveroit à Paris encor ses partisans.

PLAUTE.

J'en doute fort. Les caracteres,
Les esprits, les mœurs, les manieres,
En près de deux mille ans ont bien changé, je croy.
Et par exemple, dites-moy
A Paris aujourd'hui de quel goût sont les dames ?

MERCURE

Mais... elles sont du goût des femmes.

PLAUTE

A Rome de mon temps, libres dans leurs soupirs,
Elles ne trouvoient point l'hymen un esclavage
Et, faisant du divorce un legitime usage,
Elles changeoient d'époux au gré de leurs desirs.

MERCURE.

Oh! ce n'est plus le temps. Une loy plus austere
Fixe une femme au premier choix,
Elle ne peut avoir qu'un époux à la fois,

Mais un usage moins severe
 Aux coquettes du temps permet encor par fois
 D'avoir autant d'amans qu'elles en peuvent faire.

APOLLON.

C'est un temperament et, comme je le voy,
 L'usage adoucit bien la rigueur de la loy.

PLAUTE.

Mais voit-on encor par la ville
 Une troupe lâche et sterile
 De fades et mauvais plaisants,
 Qui chez les grands de Rome alloient chercher à vivre,
 Et qui ne cessoient de les suivre,
 Soit à la ville, soit aux champs?
 De ces lâches flateurs, des complaisans serviles,
 Que dans mes vers j'ay souvent exprimez?
 Des parasites affamez,
 De ces importans inutiles,
 Qui tous les jours dans les maisons,
 A l'heure du dîner, font de sûres visites?

MERCURE

Non; mais l'on y voit des Gascons
 Qui valent bien des parasites.

PLAUTE.

Le goût étant changé, comme enfin je le voy,
 Une piece de moy, je croy, ne plairoit guere,
 A moins qu'Apollon ne fist choix
 D'un auteur, comique et françois,
 Qui pût accommoder le tout à sa maniere,
 Porter la scene ailleurs, changer, faire et défaire.
 S'il pouvoit reüssir dans ce noble dessein,

Moitié François, moitié Romain,
Je pourrois peut-être encor plaire.

APOLLON.

Je me souviens qu'un de ces jours
Un auteur qui par fois erre dans ces détours
Me fit voir un sujet qu'on nomme
Les MENECHMES, qu'il dit avoir tiré de vous,
Et qui fut applaudi dans Rome.

PLAUTE.

Tout auteur que je sois, je ne suis point jaloux
Que mon travail luy soit utile
Le sujet qu'il a pris
Divertit autrefois un peuple difficile,
Et peut-estre aura-t-il même sort à Paris.

MERCURE.

Sur cet augure heureux, de ce pas je vais faire
Tout ce qui sera nécessaire
Pour mettre la piece en estat.

APOLLON.

Et moy, je vais commencer ma carrière,
Et rendre au monde son éclat.

SCENE III.

MERCURE, *seul.*

Messieurs, ne soyez point en peine
Comment je puis si promptement

Ajuster cette piece , et faire en un moment
Qu'elle paroisse sur la scene ;
Nous autres dieux , d'un coup de main ,
Nous passons tout effort humain.
Agréez donc mes soins , et , pour reconnoissance
D'avoir voulu vous divertir ,
Ayez pour mon travail quelque peu d'indulgence ,
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.
J'écarteray de vous tout ce qui peut vous nuire :
Coupeurs de bourse adroits , medecins , usuriers ,
Avocats babillards , insolens creanciers ,
Tous ces gens sont sous mon empire.
Et , s'il est parmy vous quelqu'un
Possedant femme ou maîtresse fidelle
(C'est un cas qui n'est pas commun) ,
Je n'employray jamais prés d'elle ,
Pour corrompre son cœur et sa fidelité ,
Ny mon art ny mon eloquence.
C'est payer trop , en verité ,
Quelques momens de complaisance :
Mais un dieu doit user de generosité .

FIN DU PROLOGUE



ACTEURS

MENECHME,
LE CHEVALIER MENECHME, } freres jumeaux.
DEMOPHON, pere d'Isabelle.
ISABELLE, amante du Chevalier.
ARAMINTE, vieille tante d'Isabelle, amoureuse
du Chevalier.
FINETTE, suivante d'Araminte.
VALENTIN, valet du Chevalier.
ROBERTIN, notaire.
UN MARQUIS.
M. COQUELET, marchand.

La scene est à Paris, dans une place publique.



LES
MENECHMES
OU
LES JUMENTAUX

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER MENECHME.

JE suis tout hors de moy ; maudit soit le valet !
Pour me faire enrager il semble qu'il soit fait.
Je ne puis plus long-temps souffrir sa negligence ;
Tous les jours le coquin lasse ma patience,
Il sçait que je l'attens... Mais enfin je le voy.
D'où viens-tu donc, maraut ? Dis, parle, repons-moy.

SCENE II.

VALENTIN , LE CHEVALIER.

VALENTIN , *portant une valise , la met à terre
et s'assit dessus.*

Quant à present, Monsieur, je ne vous puis rien dire ;
Un moment, s'il vous plaist, souffrez que je respire,
Je suis tout essoufflé.

LE CHEVALIER.

Veux-tu donc tous les jours
Me mettre au desespoir, et me joüer ces tours?
Je ne sçay qui me tient que de vingt coups de canne...
Quoy ! maraut, pour aller jusques à la doüanne
Retirer ma valise, il te faut tant de temps?

VALENTIN.

Ah ! Monsieur, ces commis sont de terribles gens.
Lesjuifs, tout juifs qu'ils sont, sont moins durs, moins arabès.
Ils ne répondent point que par monossyllabes.
« Ouy, non, paix, quoy? — Monsieur...? — Je n'ay pas le loisir...
— Mais, Monsieur... — Revenez. — Faites-moy le plaisir..
— Vous me rompez la tête, allez. » Enfin les traîtres,
Quand on a besoin d'eux, sont plus fiers que leurs maistres.

LE CHEVALIER.

Quoy ! tu serois resté jusqu'à l'heure qu'il est
Toujours à la doüane?

VALENTIN.

Oh ! non pas, s'il vous plaist.

Voyant que le commis qui gardoit ma valise
Usoit depuis une heure avec moy de remise,
Las d'avoir pour objet un visage ennuyeux,
J'ay cru qu'au cabaret j'attendrois beaucoup mieux.

LE CHEVALIER.

Faudra-t-il que le vin te commande sans cesse?

VALENTIN.

Vous sçavez que chacun, Monsieur, a sa foiblesse;
Mais le mauvais exemple, encor plus que le vin,
Me retient malgré moy dans le mauvais chemin.
Je me sens de bien vivre une assez bonne envie.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoy hantes-tu mauvaise compagnie?

VALENTIN.

Je fais de vains efforts, Monsieur, pour l'éviter;
Mais je vous aime trop, je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu donc, maraut?

VALENTIN.

Monsieur, un long usage
De parler librement me donne l'avantage.
En pareil cas que moy vous vous estes trouvé :
Assez souvent d'un vin bien pris et mal cuvé,
Je vous ay vû le chef plus lourd qu'à l'ordinaire;
J'ay même quelquefois presté mon ministere
Pour vous donner la main et vous conduire au lit.
De ces petits excés je ne vous ay rien dit :
Nous devons nous prester aux foiblesses des autres,
Leur passer leurs défauts comme ils passent les nôtres.

LE CHEVALIER.

'e te pardonnerois d'aimer un peu le vin,
 si je te connoissois à ce seul vice enclin ;
 Mais ton maudit penchant à mille autres te porte,
 Tu ressens pour le jeu la pente la plus forte...

VALENTIN.

Ah ! si je jouë un peu, c'est pour passer le temps.
 Quand vous passez les nuits dans certains noirs brelans,
 Je vous entends jurer au travers de la porte :
 Je jure comme vous quand le jeu me transporte,
 Et, ce qui peut tous deux nous differentier,
 Vous jurez dans la chambre, et moy sur l'escalier.
 Je vous imite en tout. Vous, d'une ardeur extrême,
 Bûvez, jouëz, aimez ; je boy, je jouë et j'aime ;
 Et, si je suis coquet, c'est vous qui le premier,
 Consommé dans cet art, m'appristes le métier.
 Vous allez chaque jour, d'une ardeur vagabonde,
 Faisant raffle par-tout, de la brune à la blonde.
 Isabelle à present vous retient sous sa loy :
 Vous l'aimez, dites-vous, je ne sçay pas pourquoi.

LE CHEVALIER.

Tu ne sçais pas pourquoi ! Se peut-il qu'à ses charmes,
 A ses yeux tout divins on ne rende les armes ?
 Je la vis chez sa tante, où j'en fus enchanté ;
 Le trait qui me perça, mon cœur l'a rapporté.

VALENTIN.

Autrefois, cependant, pour sa tante Araminte,
 Toute folle qu'elle est, vous aviez l'ame atteinte.
 J'approuvois fort ce choix : outre que ses ducats
 Nous ont plus d'une fois tiré de mauvais pas,

J'y trouvois mon profit; vous cajoliez la tante,
Et moy je pourchassois Finette, la suivante.
Ainsi vous voyez bien...

LE CHEVALIER.

Ouy, je vois, en un mot,
Que tu fais le docteur et que tu n'es qu'un sot.
Pour t'empêcher de dire encor quelque sottise,
Finissons, et chez moy va porter ma valise.

VALENTIN, *remettant la valise sur son épaule.*
J'obeïs; cependant, si je voulois parler,
Sur un si beau sujet je pourrois m'étaller.

LE CHEVALIER.

Eh! tais-toy.

VALENTIN.

Quand je veux, je parle mieux qu'un autre.

LE CHEVALIER.

Quelle est cette valise?

VALENTIN.

Eh! parbleu, c'est la vôtre.

LE CHEVALIER.

De la mienne elle n'a ny l'air, ny la façon.

VALENTIN.

J'ay long-temps comme vous esté dans le soupçon.
Mais de votre cachet la figure et l'empreinte,
Et l'adresse, bien mise, ont dissipé ma crainte.
Lisez plutôt ces mots distinctement écrits :
C'est à Monsieur Menechme, à present à Paris.

LE CHEVALIER.

Il est vray; mais enfin, quoy que tu puisses dire,

Je ne reconnois point cette façon d'écrire :
Enfin, ce n'est point là ma valise.

VALENTIN.

D'accord.

Cependant à la vôtre elle ressemble fort.

LE CHEVALIER.

Tu m'auras fait icy quelque coup de ta tête.

VALENTIN.

Mais vous me prenez donc, Monsieur, pour une bête ?
En revenant de Flandre où, par trop brusquement,
Vous avez pris congé de votre regiment,
Et passant à Perone où fut le dernier gîte,
Nous y prîmes la poste et, pour aller plus vite,
Vous me fistes porter au coche, qui partoit,
Votre malle assez lourde, et qui nous arrestoit.
J'obeïs à votre ordre avec zele et vitesse ;
Je fis par le commis metre dessus l'adresse.
Ainsi je n'ay rien fait que bien dans tout cecy.

LE CHEVALIER.

C'est de quoy dans l'instant je veux estre éclaircy.
Ouvre vite, et voyons quel est tout ce mystere.

VALENTIN, *tirant un paquet de clefs.*

Dans un moment, Monsieur, je vais vous satisfaire ;
Ouais ! la clef n'entre point.

LE CHEVALIER.

Romps chaîne et cadenas.

VALENTIN.

Puisque vous le voulez, je n'y resiste pas.
Or sus, instrumentons.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu? tu me regardes.

VALENTIN.

Je ne voy là-dedans pas une de vos hardes.

LE CHEVALIER.

Comment donc, malheureux!

VALENTIN.

Monsieur, point de courroux.

Au troc que nous faisons peut-être gagnons-nous;
Et je ne crois pas, moy, que dans votre valise
Nous eussions pour vingt francs de bonne marchandise.

LE CHEVALIER.

Et ces lettres, maraut, qui faisoient mon bonheur,
Où l'aimable Isabelle exprimoit son ardeur,
Qui me les rendra, dis?

VALENTIN, *tirant un paquet de lettres de la valise.*

Tenez, en voila d'autres

Qui vous consoleront d'avoir perdu les vôtres.

LE CHEVALIER, *prenant les lettres.*

Sçais-tu que les railleurs et les mauvais plaisans
D'ordinaire avec moy passent fort mal leur temps?

(*Le chevalier lit les lettres, pendant que Valentin fait inventaire des hardes.*)

VALENTIN.

Mon dessein n'étoit pas de vous mettre en colere;
Mais, sans perdre de temps, faisons notre inventaire.

(*Il tire un sac de procès.*)

Ce meuble de chicane appartient seurement
A quelque homme du Maine ou quelque bas Normand.

(*Il tire un habit de campagne.*)



L'habit est vraiment leste, et des plus à la mode ;
Pour un sur-tout de chasse il me sera commode.

LE CHEVALIER.

O Ciel !

VALENTIN.

Quel est l'excès de cet étonnement ?

LE CHEVALIER.

L'aventure ne peut se comprendre aisément.

VALENTIN.

Qu'avez-vous donc, Monsieur ? est-ce quelque vertige
Qui vous monte à la tête ?

LE CHEVALIER.

Elle tient du prodige :

Tu ne la croiras pas quand je te la dirai.

VALENTIN.

Si vous ne mentez pas, Monsieur, je vous croiray.

LE CHEVALIER.

Je suis né, tu le sais, assez près de Peronne,
D'un sang dont la valeur ne le cede à personne.
Tu sçais qu'ayant perdu pere, mere, et parens,
Et demeurant sans bien dés mes plus tendres ans,
Las de passer mes jours dans le fond d'une terre,
Je suivis à quinze ans le métier de la guerre.
Un frere seul resta de toute la maison,
Avec un oncle avare et riche, disoit-on ;
En differens pays j'ay brusqué la fortune,
Sans que l'on ait de moy reçû nouvelle aucune,
Et je sçay, par des gens qui m'en ont fait rapport,
Que depuis tres long-temps mon frere me croit mort.

VALENTIN.

Je le sçais et, de plus, je sçay que votre mere
Mourut en accouchant de vous et de ce frere ;
Que vous estes jumeaux, et que votre portrait
En toute sa personne est rendu trait pour trait ;
Que vos airs dans les siens sont si reconnoissables
Que deux gouttes de lait ne sont pas plus semblables.

LE CHEVALIER.

Nous nous ressemblions, mais si parfaitement
Que les yeux les plus fins s'y trompoient aisément ;
Et notre pere même, en commençant à croître,
Nous attachoit un signe afin de nous connoître.

VALENTIN.

Vous m'avez dit cela déjà plus d'une fois ;
Mais que fait cette histoire au trouble où je vous vois ?

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas sans raison que j'ay l'ame surprise.
Valentin, à ce frere appartient la valise,
Et j'apprens, en lisant la lettre que je tiens,
Que notre oncle est défunt et qu'il laisse ses biens
A ce frere jumeau, qui doit icy se rendre

VALENTIN.

La nouvelle, en effet, a de quoy vous surprendre.

LE CHEVALIER.

Ecoute, je te prie, avec attention.
Ceci merite bien quelque reflexion.

(*Il lit.*)

Je vous attens, Monsieur, pour vous remettre comptant les
soixante mille écus que votre oncle vous a laissez par testament,
et pour épouser Mademoiselle Isabelle dont je vous ay plusieurs

fois parlé dans mes lettres : le party vous convient fort, et son pere Demophon souhaite cette affaire avec passion. Ne manquez donc point de vous rendre au plutost à Paris, et faites-moy la grace de me croire votre tres-humble et tres-obeissant serviteur.

ROBERTIN.

Robertin, c'est le nom d'un honnête notaire
 Qui travailloit pour nous du vivant de mon pere.
 La datte, le dessus, et le nom, bien écrit,
 Dans mes préventions confirment mon esprit.
 Mon frere, pour venir au gré de cette lettre,
 Comme moy sa valise au coche aura fait mettre ;
 Et, dans le même temps, ce rapport de grandeur,
 De cachet et de nom a causé ton erreur,
 Et je conclus enfin, sans être fort habile,
 Que mon frere est déjà peut-être en cette ville.

VALENTIN.

Cela pourroit bien être, et je suis stupefait
 Des effets surprénans que le hazard a fait.
 Il faut que justement je fasse une méprise,
 Et que notre bonheur vienne de ma sottise.
 Nous trouvons en un jour un vieil oncle enterré,
 Qui laisse de grands biens dont il vous a frustré ;
 Un frere qui reçoit tous ces biens qu'on luy laisse,
 Et qui vient enlever encor votre maistresse.
 Voila tout à la fois cinq ou six incidens
 Capables d'étourdir les plus habiles gens.

LE CHEVALIER.

Nous ferons tête à tout, et de cette aventure
 Je conçois dans mon cœur un favorable augure.

VALENTIN.

Soixante mille écus nous feroient grand besoin.

LE CHEVALIER.

Il faut, pour les avoir, employer notre soin.
Ils sont à moy, du moins, tout autant qu'à mon frere.
Mais il faut déterrer le frere et le notaire.
Va, cours, informe-toy, ne perds pas un moment.

VALENTIN.

Vous connoissez mon zele et mon empressement ;
Et, s'il est à Paris, j'ay des amis fideles.
Qui, dans une heure au plus, m'en diront des nouvelles.

LE CHEVALIER.

Je vais chez Araminte, elle sçait mon retour :
Il faudra feindre encor que je brûle d'amour.
Elle n'a nul soupçon de ma nouvelle flâme.
Tu sçais le caractere et l'esprit de la dame :
Elle est vieille et jalouse à desoler les gens,
Ses airs et ses discours sont tous impertinens,
Enfin, c'est une folle, et qui veut qu'on la flate.
Quoy qu'un rayon d'espoir pour mon amour éclate,
Incertain du succès, je la veux ménager.
Retourne à la douane, au coche, au messenger.
Mais Araminte sort ; va vîte où je t'envoye.

SCENE III.

ARAMINTE, FINETTE, LE CHEVALIER

ARAMINTE.

Nous reverrons Menechme aujourd'huy. Quelle joye !

Je ne puis demeurer en place, ni chez moy.
 Pareil empressement doit l'agiter, je croy.
 Comment me trouves-tu, dis, Finette?

FINETTE.

Charmante.

Votre beauté surprend, ravit, enleve, enchante.
 Il semble que l'Amour, dans ce jour si charmant,
 Ait pris soin par mes mains de votre ajustement.

ARAMINTE.

Cette fille toujours eut le goût admirable.

[*Apercevant le chevalier*].

Ah! Monsieur, vous voila! Quel destin favorable
 Plus que je n'esperois presse votre retour,
 Et quel dieu près de moy vous ramene?

LE CHEVALIER.

L'Amour.

ARAMINTE.

L'Amour? Le pauvre enfant!

LE CHEVALIER.

Votre aimable presence

Me dédommage bien des chagrins de l'absence.

Non, je ne vois que vous qui, sans art, sans secours,
 Puissiez paroistre ainsi plus jeune tous les jours.

ARAMINTE.

Fy donc, badin! l'Amour quelquefois, quoy qu'absente,
 A votre souvenir me rendoit-il presente?

Votre portrait charmant, et qui fait tout mon bien,

Que je reçus de vous quand vous prites le mien,

Me consoloit un peu d'une absence effroyable:

Le mien a-t-il sur vous fait un effet semblable?

LE CHEVALIER.

Votre image m'occupe et me suit en tous lieux.
La nuit même ne peut vous cacher à mes yeux.
Et cette nuit encor, je rappelle mon songe,
O douce illusion d'un aimable mensonge!
Je me suis figuré, dans mon premier sommeil,
Etre dans un jardin, au lever du soleil,
Que l'Aurore vermeille, avec ses doigts de roses,
Avoit semé de fleurs nouvellement écloses.
Là, sur les bords charmans d'un superbe canal,
Qui reçoit dans son sein un torrent de cristal,
Où cent flots écumans et tombans en cascades
Semblent être poussez par autant de Nayades;
Là, dis-je, reposant sur un lit de roseaux,
Je vous voy sur un char sortir du fond des eaux :
Vous aviez de Vénus et l'habit et la mine ;
Cent mille Amours pousoient une conque marine ;
Et les Zephirs badins, volans de toutes parts,
Faisoient au gré des airs flotter des étendarts.

FINETTE.

Ah! Ciel! le joly rêve!

ARAMINTE.

Achevez, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Mon ame, à cet aspect, d'étonnement saisie...

ARAMINTE.

Et j'étois la Vénus flottant sur ce canal?

LE CHEVALIER.

Ouy, Madame, vous même en propre original.

L'esprit donc enchanté d'un si noble spectacle,
Je me suis avancé près de vous sans obstacle.

ARAMINTE.

De grace, dites-moy, parlant sincèrement,
Sous l'habit de Vénus, avois-je l'air charmant,
Le port noble et divin?

LE CHEVALIER.

Le plus divin du monde :
Vous sentiez la déesse, une lieuë à la ronde.
M'étant donc avancé pour vous donner la main,
Le jardin, à mes yeux, a disparu soudain,
Et je me suis trouvé dans une grotte obscure,
Que l'art embellissoit ainsi que la nature.
Là, dans un plein repos, et couronné de fleurs,
Je vous persuadois de mes vives douleurs.
Vous vous laissiez toucher d'une bonté nouvelle,
Et preniez de Vénus la douceur naturelle,
Lorsque, par un malheur qui n'a point de pareil,
Mon valet, en entrant, a causé mon reveil.

ARAMINTE.

Je suis au desespoir de cette circonstance,
Et voilà des valets l'ordinaire imprudence :
Toûjours mal à propos ils viennent nous trouver.

LE CHEVALIER.

Mon songe n'est pas fait, et je veux l'achever.

ARAMINTE.

D'accord ; mais je voudrois que, pour vous satisfaire,
Votre bonheur toûjours ne fût pas en chimere,
Et qu'un heureux hymen, entre nous concerté,
Pût donner à vos feux plus de réalité.

Mais j'en crains le retour : dans le siècle où nous sommes,
Le dégoût dans l'hymen est naturel aux hommes ;
Et la possession souvent, du premier jour,
Leur ôte tout le sel et le goût de l'amour.

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame , pour vous mon amour est extrême ,
Je sens qu'il doit aller par-delà la mort même ,
Et si , par un malheur que je n'ose prévoir,
Votre mort... Ah ! grands Dieux, quel affreux désespoir !
Mon ame , en y pensant , de douleur possédée...

ARAMINTE.

Rejettons loin de nous cette funeste idée,
Et , pour mieux célébrer le plaisir du retour,
Je veux que nous dinions ensemble dans ce jour.
J'ay fait dès ce matin inviter une amie,
Et vous augmenterez la bonne compagnie.

LE CHEVALIER.

Madame , cet honneur m'est bien avantageux.
Une affaire à présent m'arrache de ces lieux ;
Pour revenir plustost , je pars en diligence.

ARAMINTE.

Allez , je vous attens avec impatience.

LE CHEVALIER.

Icy , dans un moment , je reviens sur mes pas.

SCENE IV.

ARAMINTE, FINETTE.

ARAMINTE.

L'amour qu'il a pour moy ne s' imagine pas ;
 Mais en revanche aussi je l'aime à la folie.
 Comment le trouves-tu ?

FINETTE.

Sa figure est jolie.
 Son valet Valentin n'est pas mal fait aussi ;
 Nous nous aimons un peu... Mais quelqu'un vient icy.
 C'est Demophon.

SCENE V.

DEMOPHON, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

Bon jour, ma sœur.

ARAMINTE.

Bon jour, mon frere.

DEMOPHON.

Bon jour. J'allois chez vous pour vous parler d'affaire.

ARAMINTE.

Icy, comme chez moy, vous pouvez m'ennuyer.

DEMOPHON.

Votre niece Isabelle est d'âge à marier ;

Et Monsieur Robertin, dont je connois le zele,
 A sçu me menager un bon parti pour elle :
 Un jeune homme doué d'esprit et de vertus,
 Possedant, qui plus est, soixante mille écus
 D'un oncle qui l'a fait unique legataire,
 Dont ledit Robertin est le dépositaire ;
 Et j'apprends, par les mots du billet que voicy,
 Que cet homme en ce jour doit arriver icy.

ARAMINTE.

J'en suis vraiment fort aise.

DEMOPHON.

Or donc, ce mariage
 Estant pour la famille un fort grand avantage,
 Et vous voyant déjà, ma sœur, sur le retour,
 N'ayant, comme je croy, nul penchant pour l'amour,
 Je me suis bien promis qu'en faveur de l'affaire
 Vous feriez de vos biens donation entiere,
 Vous gardant l'usufruit jusques à votre mort.

ARAMINTE.

Jusqu'à ma mort ! Vrayment, ce projet me plaist fort !
 Vous vous êtes promis, il faut vous dépromettre.
 L'âge, comme je croy, peut encor me permettre
 D'aspirer à l'hymen et d'avoir des enfans.

DEMOPHON.

Vous mocquez-vous, ma sœur ? Vous avez cinquante ans.

ARAMINTE.

Moy ? J'ay cinquante ans ? moy ? Finette ?

FINETTE.

Quels reproches !

Helas ! on n'est jamais trahi que par ses proches.

A cause que Madame a vécu quelque temps,
On ne la croit plus jeune ! Il est de sottés gens.

DEMOPHON.

Ma sœur, dans mon calcul je croy vous faire grace,
Et je raisonne ainsi : J'en ay cinquante, et passe ;
Vous êtes mon aînée : *ergo*, dans un seul mot,
Vous voyez si j'ay tort.

ARAMINTE.

Votre *ergo* n'est qu'un sot,
Et je sçay fort bien, moy, que cela ne peut être.
Ma jeunesse à mon teint se fait assez connoistre.
Ce que je puis vous dire en termes clairs et nets,
C'est qu'il faut de mon bien vous passer pour jamais ;
Que je me porte mieux que tous tant que vous êtes ;
Que, malgré les complots qu'en votre ame vous faites,
Je prétens enterrer, avec l'aide de Dieu,
Les enfans que j'auray, vous, et ma niece. Adieu.
C'est moy qui vous le dis ; m'entendez-vous, mon frere ?
Allons, Finette, allons.

DEMOPHON.

Le joly caractere !

FINETTE.

Monsieur, une autre fois, ou bien ne parlez pas,
Ou prenez, s'il vous plaist, de meilleurs almanachs.
Ma maistresse est encor, malgré vous, jeune et belle,
Et tous les connoisseurs vous la soutiendront telle.

SCENE VI.

DEMOPHON.

Je jugeois à peu près quels seroient ses discours,
Et j'ay fort prudemment cherché d'autres secours.
Allons voir le notaire, et prenons des mesures
Pour rendre, s'il se peut, les affaires bien seures.
Si l'homme en question est tel qu'on me l'a dit,
Terminons au plustost l'hymen dont il s'agit.

FIN DU PREMIER ACTE.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

VOTRE frere est trouvé, mais ce n'est pas sans peine ;
Vous m'en voyez, Monsieur, encor tout hors d'haleine ;
J'avois couru Paris de l'un à l'autre bout :
Au coche, au messenger, à la poste, et par-tout,
Et je vous avertis que je n'ay passé ruë
Où quelque creancier ne m'ait choqué la vûë :
J'ay même rencontré ce Gascon, ce marquis,
A qui depuis un an nous devons cent loüis.

LE CHEVALIER.

J'ay honte de devoir si long-temps cette somme ;
Il me l'a, tu le sçais, prêtée en galant homme ;
Et, du premier argent que je pourray toucher,
De m'acquitter vers luy rien ne peut m'empêcher.

VALENTIN.

Tant mieux ; ne sçachant plus enfin quel parti prendre,
A la douïanne encor j'ay bien voulu me rendre.
Là, j'ay vû votre frere, au milieu des commis,
Qui s'emportoit contre eux du qui pro quo commis :
Je l'ay connu de loin, et cette ressemblance
Dont vous m'avez parlé passe toute croyance.
Le visage et les traits, l'air et le ton de voix,
Ce n'est qu'un, je m'y suis trompé plus d'une fois.
Son esprit, il est vrai, n'est pas semblable au vôtre.
Il est brusque, impoli, son humeur est toute autre.
On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris,
Et c'est un franc Picard qui tient de son pays.

LE CHEVALIER.

On doit peu s'étonner de cet air de rudesse
Dans un provincial nourri sans politesse,
Et ce n'est qu'à Paris que l'on perd aujourd'hui
Cet air sauvage et dur qui regne encore en luy.

VALENTIN.

De loin, comme j'ay dit, j'observois sa querelle,
Et, quand il est sorti, j'ay fait briller mon zele ;
J'ay flaté son esprit, enfin j'ay si bien fait
Qu'il veut, comme je croi, me prendre pour valet.
Il s'est même informé pour une hotellerie.
Moy, dans les hauts projets dont mon ame est remplie,
J'ay d'abord enseigné l'auberge que voicy :
Il doit dans un moment me venir joindre icy.

LE CHEVALIER.

Quels sont ces hauts projets dont ton ame est charmée ?

VALENTIN.

La fortune aujourd'huy me paroist desarmée.
Tantôt, chemin faisant, j'ay cru, sans me flatter,
Que de la ressemblance on pourroit profiter
Pour obtenir plutôt Isabelle du pere,
Et tirer, qui plus est, cet argent du notaire.
Ce seroit deux beaux coups à la fois.

LE CHEVALIER.

Ouy vrayment.

VALENTIN.

Cela pourroit peut-être arriver aisément :
A notre campagnard nous donnerions la tante ;
Pour vous seroit la niece, et pour moy la suivante.

LE CHEVALIER.

Mais comment ferions-nous, dans ce hardi dessein,
Pour mettre promptement cette affaire en bon train ?

VALENTIN.

Il faut premierement quitter cette parure,
Prendre d'un heritier l'habit et la figure,
L'air entre triste et gay. Le deuil vous sied-il bien ?

LE CHEVALIER.

Si c'est comme heritier, ma foy, je n'en sçay rien :
Jamais succession ne m'est encore venuë.

VALENTIN.

Faites bien le dolent à la premiere vûë ;
Imposez au notaire, et soyez diligent,
Autant que vous pourrez, à toucher cet argent.

LE CHEVALIER.

J'ay de tromper mon frere au fond quelque scrupule.

VALENTIN.

Quelle delicatesse et vaine et ridicule !
Nantissez-vous de tout, sans rien mettre au hazard ;
Aprés, à votre gré, vous luy ferez sa part.
S'il tenoit cet argent, il se pourroit bien faire
Qu'il n'auroit pas pour vous un si bon caractere.

LE CHEVALIER.

Si pour ce bien offert tu me vois quelque ardeur,
C'est pour mieux meriter Isabelle et son cœur.
Je l'adore, et je puis te dire en confidence
Qu'elle ne me voit pas avec indifferance ;
Son pere n'en sçait rien, et ne me connoît pas ;
Pour l'obtenir de luy, je n'ay fait aucun pas,
Et, n'ayant pour tout bien que la cappe et l'épée,
Toute mon esperance auroit esté trompée ;
Quelque raison encor m'arrête en ce moment.

VALENTIN.

Quelle est-elle ?

LE CHEVALIER.

J'ai pris certain engagement,
Et promis par écrit d'épouser Araminte.

VALENTIN.

Sur cet engagement bannissez votre crainte ;
Bon ! si l'on épousoit autant qu'on le promet,
On se mariroit plus que la loy ne permet.
Allons au fait ; pour mettre en état notre affaire,
Il faut estre vêtu comme l'est votre frere :
Il porte le grand deuil, son linge est éfilé,
Un baudrier noué d'un crêpe tortillé ;
Sa perruque de peu differe de la vôtre ;

Ainsi, vous n'aurez pas besoin d'en prendre une autre.
Allez vous encreper, sans perdre un seul instant.

LE CHEVALIER.

Pour dîner avec elle Araminte m'attend.

VALENTIN.

Vous avez maintenant bien autre chose à faire ;
Vous dînerez demain : je croy voir votre frere,
Il vient de ce côté, je ne me trompe pas ;
Vous, de cet autre-cy marchez, doublez le pas.

LE CHEVALIER.

Mais dis-moy cependant...

VALENTIN.

Je n'ay rien à vous dire ;
De tout dans un moment je sçauray vous instruire.

SCENE II.

MENECHME, *en deuil*, VALENTIN.

VALENTIN.

A la fin vous voila, Monsieur. Depuis long-temps,
Pour tenir ma parole, icy je vous attens.

MENECHME.

Ouy vrayment me voila, mais j'ay cru de ma vie
Ne pouvoir arriver à votre hotellerie.
Quel pays ! quel enfer ! J'ay fait cent mille tours ;
Je n'ay jamais couru tant de risque en mes jours.
On ne peut faire un pas que l'on ne trouve un piege ;
Par-tout quelque filou m'investit et m'assiege ;

Là, l'épée à la main, des archers malfaisans,
Conduisant leur capture, insultent les passans :
Un fiacre, me couvrant d'un deluge de bouë,
Contre le mur voisin m'écrase de sa rouë ;
Et, voulant me sauver, des porteurs inhumains
De leur maudit bâton me donnent dans les reins.
Quel bruit confus ! quels cris ! je croy qu'en cette ville
Le diable a pour jamais élu son domicile.

VALENTIN.

Oh ! Paris est un lieu de tumulte et d'éclat.

MENECHME.

Comment ? j'aimerois mieux cent fois être au sabat.
Un bois plein de voleurs est plus sûr. Ma valise,
Contre la foy publique, en arrivant m'est prise ;
On la change en une autre, où ce qui fut dedans,
A le bien estimer, ne vaut pas quinze francs :
Des billets doux de femme y sont pour toutes hardes.

VALENTIN.

Il faut en ce pays être un peu sur ses gardes.

MENECHME.

Je ne le voy que trop, suffit : ce coup de main
Me rendra désormais plus alerte et plus fin.
Heureusement encor, laissant ma malle au coche,
J'ay mis fort prudemment mon argent dans ma poche.

VALENTIN.

En toute occasion on voit les gens d'esprit.
Je vous ay dans ce lieu fait preparer un lit
Dans un appartement fort propre et fort tranquille ;
Comptez-vous de rester long-temps en cette ville ?

MENECHME.

Le moins que je pourray ; je n'ay pas trop sujet
De me louer fort d'elle, et d'être satisfait :
Je viens m'y marier.

VALENTIN.

C'est pourtant une affaire
Que l'on ne conclut pas en un jour, d'ordinaire.

MENECHME.

J'y viens pour prendre aussi soixante mille écus
Qu'un oncle que j'avois, et qu'enfin je n'ay plus,
Attendu qu'il est mort, par grace singuliere,
M'a laissé depuis peu comme à son legataire.

VALENTIN.

Tout est-il pour vous seul, Monsieur?

MENECHME.

Assurément,

La guere m'a défait d'un frere heureusement.
Depuis prés de vingt ans, à la fleur de son âge,
Il a de l'autre monde entrepris le voyage,
Et n'est point revenu.

VALENTIN.

Le Ciel luy fasse paix,
Et dans tous vos desseins vous donne un plein succès!
Si vous avez besoin de mon petit service,
Vous pouvez m'employer, Monsieur, à tout office :
Je connois tout Paris, et je suis toujours prêt
A servir mes amis sans aucun intérêt.

MENECHME.

Ne sauriez-vous me dire où loge un certain homme,
Un honnête bourgeois que Demophon l'on nomme?

VALENTIN.

Demophon?

MENECHME.

Justement, c'est ainsi qu'il a nom.

VALENTIN.

Qui vous peut enseigner mieux que moy sa maison ?
Nous irons ; avez-vous avec luy quelque affaire ?

MENECHME.

Ouy. Sçauriez-vous encore où demeure un notaire
Qu'on nomme Robertin ?

VALENTIN.

Ah ! vraiment , je le croy ;

Vous ne pouvez pas mieux vous adresser qu'à moy :
Il est de mes amis, et nous irons ensemble.

[*A part.*]

Mais j'apperçois Finette : ah ! juste Ciel ! je tremble
Qu'elle ne vienne icy gêter ce que j'ay fait.

SCENE III.

FINETTE, MENECHME, VALENTIN.

FINETTE.

Que diantre fais-tu là, planté comme un piquet ?
Le dîner se morfond, ma maîtresse s'ennuye.
Ah ! vous voilà, Monsieur, vraiment j'en suis ravie.

MENECHME.

Et pourquoy donc ?

FINETTE.

J'allois au devant de vos pas
 Voir qui peut empêcher que vous ne venez pas :
 Ma maîtresse ne peut en deviner la cause.
 Mais qu'est-ce donc, Monsieur? quelle metamorphose?
 Pourquoi cet habit noir et ce lugubre accueil?
 En peu temps, vraiment, vous avez pris le deuil.
 Faut-il pour un diner s'habiller de la sorte?
 Venez-vous d'un convoi, Monsieur?

MENECHME.

Que vous importe?

Je suis comme il me plaist.

[A Valentin.]

Les filles en ces lieux

Ont l'abord familier et l'esprit curieux.

VALENTIN.

C'est l'humeur du pays, et, sans beaucoup d'instance,
 Avec les etrangers elles font connoissance.

FINETTE.

Mon zele de ces soins ne peut se dispenser ;
 A ce qui vous survient je dois m'interesser :
 Ma maistresse a pour vous une tendresse extrême,
 Et je dois l'imiter.

MENECHME.

Votre maistresse m'aime?

FINETTE.

Ne le sçavez-vous pas?

MENECHME.

Je veux être pendu

Si jusqu'à ce moment j'en ay jamais rien sçû.

FINETTE.

Vous en avez pourtant déjà fait quelque épreuve ;
Et, si vous en voulez de plus solide preuve,
Quand vous souhaiterez, vous serez son époux.

MENECHME.

Je seray son époux ?

FINETTE.

Ouy vraiment.

MENECHME.

Qui, moy !

FINETTE.

Vous.

Vous n'avez pas, je croy, d'autre dessein en tête.

MENECHME.

La proposition est, ma foy, fort honnête.

[*A Valentin.*]

Voila, sur ma parole, une agente d'amour.

VALENTIN.

Elle en a bien la mine.

FINETTE.

Avant votre retour

Mille amans sont venus s'offrir à ma maistresse ;
Mais Menechme est le seul qui flate sa tendresse.

MENECHME.

D'où sçavez-vous mon nom ?

FINETTE.

D'où vous sçavez le mien.

MENECHME.

D'où je sçais le vôtre ?

FINETTE.

Ouy.

MENECHME.

Je n'en sçûs jamais rien.

Je ne vous connois point.

FINETTE.

A quoy bon cette feinte?

Je me nomme Finette, et sers chez Araminte,
Et plus de mille fois je vous ay vû chez nous.

MENECHME.

Vous servez chez elle?

FINETTE.

Ouy.

MENECHME.

Ma foy, tant pis pour vous.

Je ne m'y connois pas, ou bien, sur ma parole,
Vous êtes là, ma mie, en tres-mauvaise école.

FINETTE.

Laissons ce badinage; en un mot comme en cent,
Ma maistresse à dîner chez elle vous attend.
Pour vous faire trouver meilleure compagnie,
Elle a dans ce repas invité son amie,
Belle, et de bonne humeur, qui loge en son quartier.

MENECHME.

Votre maistresse fait un fort joly métier.

FINETTE à *Valentin*.

Mais, parle-moy donc, toy. Quelle vapeur nouvelle
A pû dans un moment déranger sa cervelle?

VALENTIN, *bas à Finette*.

Depuis un certain temps il est assez sujet

A des distractions dont tu peux voir l'effet.
 Il me tient quelquefois un discours vain et vague
 A tel point qu'on diroit souvent qu'il extravague.

FINETTE.

Tantôt il paroissoit assez sage ; et peut-on
 Perdre en si peu de temps et memoire et raison ?

[*A Menechme.*]

Voulez-vous, de bon sens, me dire une parole ?

MENECHME.

Mais vous-même, ma mie, êtes-vous yvre ou folle,
 De me baliverner avec vos contes bleux,
 Et me faire enrager depuis une heure ou deux ?
 Qu'est-ce qu'une Araminte, un objet qui m'adore,
 Une amie, un dîner, et cent discours encore
 Tous plus sots l'un que l'autre, à quoy l'on ne comprend
 Non plus qu'à de l'algebre, ou bien à l'Alcoran.

FINETTE.

Vous ne voulez donc pas être plus raisonnable,
 Ny dîner au logis ?

MENECHME.

Non, je me donne au diable.

Votre maistresse ailleurs, en ses nobles projets,
 Peut à d'autres oyseaux tendre ses trebuchets.
 Et vous, son emissaire et son honnête agente,
 C'est un vilain employ que celui d'intriguante ;
 Quelque malheur enfin vous en arrivera ;
 Je vous en avertis, quittez ce métier-là :
 Faites votre profit de cette remontrance.

FINETTE.

Nous verrons si dans peu vous aurez l'insolence

De faire à ma maistresse un discours aussi sot :
 Je vais luy dire tout, sans oublier un mot.
 Adieu, digne valet d'un trop indigne maistre :
 J'espere que dans peu nous nous ferons connoistre.
 [A part.]
 Je ne le connois plus, et ne sçais où j'en suis.

SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

Quelle ville, bon Dieu ! quel etrange pays !
 On me l'avoit bien dit, que ces femmes coquetes,
 Pour faire reüssir leurs pratiques secretes,
 Des nouveaux débarquez s'informoient avec soin,
 Pour leur dresser après quelque piege au besoin.

VALENTIN.

Au coche elle aura pû sçavoir comme on vous nomme,
 Et que vous arrivez pour toucher une somme.

MENECHME.

Justement ; c'est de là qu'elle a pû le sçavoir ;
 Mais contre leurs complots j'ay sçû me prévaloir ;
 Et, si de m'atraper quelqu'un se met en tête,
 Il ne faut pas, ma foy, que ce soit une bête.

VALENTIN.

Ne restons pas, Monsieur, en ce lieu plus long-temps :
 Les femmes, à Paris, ont des attraits tentans
 Où les cœurs les plus fiers enfin se laissent prendre.

MENECHME.

Votre conseil est bon ; entrons sans plus attendre.

SCENE V.

ARAMINTE, FINETTE, MENECHME,
VALENTIN.

ARAMINTE.

Non, je ne croiray point ce que tu me dis là .

FINETTE.

Vous verrez si je ments ; parlez-luy : le voila.

ARAMINTE.

Tandis que de vous voir jè meurs d'impudence,
Vous témoignez, Monsieur, bien de l'indifference ;
Le disner vous attend, et vous sçavez, je croy,
Que je n'ay de plaisir que lorsque je vous voy.

MENECHME.

En verité, Madame, il faut que je vous dise...
Que je suis fort surpris... et que, dans ma surprise...
Je trouve surprenant... Je ne m'attendois pas
A voir ce que je voy... car enfin vos appas,
Quoi qu'un peu... dérangent... pourroient bien me confondre ;
Si d'ailleurs... Par ma foy, je ne sçay que repondre.

ARAMINTE.

Le trouble où je vous vois, ce noir déguisement,
Ne m'annonce-t-il point de triste événement ?
Vous est-il survenu quelque mauvaise affaire ?

Parlez, mon cher enfant, daignez ne me rien taire :
Vous estes-vous battu ?

MENECHME.

Jamais je ne me bats.

ARAMINTE.

Tout mon bien est à vous, et ne l'épargnez pas.
Quand on s'aime, et qu'on a pour but de chastes chaînes,
Tout le bien et le mal, les plaisirs et les peines,
Tout entre deux amans doit ne devenir qu'un :
Il faut mettre nos maux et nos biens en commun,
Et je veux avec vous courir même fortune.

MENECHME.

Je vous suis obligé de vous voir si commune ;
Mais je n'useray point de la communauté
Que vous m'offrez, Madame, avec tant de bonté.

ARAMINTE.

Mais je ne comprends point quels discours sont les vôtres.

FINETTE.

Bon ! Madame, il m'en a tantost tenu bien d'autres.

VALENTIN, [*bas*].

Dans ses discours, par fois, il est impertinent.

ARAMINTE.

Entrons donc pour dîner.

MENECHME.

Je ne puis maintenant ;
J'ai quelque affaire ailleurs.

ARAMINTE.

J'ay tort de vous contraindre ;
Mais de votre froideur j'ay sujet de tout craindre.

MENECHME.

Quel diantre de discours ! Passez, et laissez-nous.
Je n'ay jamais senty ny froid ny chaud pour vous.

FINETTE.

Hé bien ! peut-on plus loin porter l'impertinence ?
Ferme, Monsieur ; icy poussez bien l'insolence.
Mais, ma foy, si jamais chez nous vous revenez,
Je vous fais de la porte un masque sur le nez.

MENECHME.

Quand j'iray, je consens, pour punir ma folie,
Que la porte sur moy se brise et m'estropie.

ARAMINTE.

Mais d'où venez-vous donc ? Ne me deguisez rien.

MENECHME.

Vous feignez l'ignorer, mais vous le sçavez bien.
N'avez-vous pas tantost envoyé voir au coche
Qui je suis, d'où je viens, où je vais ?

ARAMINTE.

Quel reproche !

Et de quel coche icy me voulez-vous parler ?

MENECHME.

Du coche le plus rude où mortel puisse aller ;
Et je ne pense pas que de Paris à Rome,
Un autre, tel qu'il soit, cahote mieux son homme.

ARAMINTE.

Finette, il perd l'esprit.

FINETTE.

Il ne perd pas beaucoup ;
Il faut assurément qu'il ait trop bû d'un coup :
C'est le vin qui le porte à ces extravagances.

MENECHME.

Je suis las, à la fin, de tant d'impertinences ;
Des soins plus importants me mettent en soucy :
C'est pour les terminer que l'on me voit icy,
Et non pas pour dîner avec des creatures
Qui viennent, comme vous, chercher des aventures.

ARAMINTE.

Des creatures ! Ciel ! Quels termes sont-ce là !

FINETTE.

Des creatures, nous ! Ah ! Madame, voilà
Les deux plus grands fripons... Si vous m'en voulez croire,
Frotons-les comme il faut pour venger notre gloire.

MENECHME.

Doucement, s'il vous plaît ; moderez votre ardeur.

FINETTE.

Je ne me suis jamais senty tant de vigueur.
J'auray soin du valet ; n'épargnez pas le maître.

VALENTIN.

De tout ce différent je ne veux rien connoître,
Et je ne prétens point me battre contre toy.
Si l'on vous brutalise, est-ce ma faute, à moy ?

ARAMINTE.

Que je suis malheureuse, et quelle est ma foiblesse,
D'avoir à cet ingrat déclaré ma tendresse !
Finette, tu le sçais, rien ne te fut caché.

FINETTE.

Perfide, scelerat ! ton cœur n'est point touché ?

MENECHME.

Là, là, consolez-vous. Si cet amour extrême
Est venu promptement, il passera de même.

ARAMINTE.

Va, n'attens plus de moy que haine et que rigueurs.

(*Elle s'en va.*)

MENECHME.

Bon! Je me passeray fort bien de vos faveurs.

FINETTE.

Ab! maudit renegat, le plus méchant du monde!

Que le Ciel te punisse, et l'enfer te confonde!

Si nous avions bien fait, nous t'aurions étranglé.

[*A part.*]

Il faut assurément qu'on l'ait ensorcelé,

Et ce n'est plus luy-même.

SCENE VI.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

A Dieu donc, mes princesses;

Choisissez mieux vos gens pour placer vos tendresses.

Mais voyez quelle rage et quel déchainement!

J'ay senty cependant un tendre mouvement,

Le diable m'a tenté : j'ay trouvé la suivante

D'un minois revenant et fort appétissante.

VALENTIN.

Vous avez jusqu'au bout bravement combattu,

Et l'on ne peut assez louer votre vertu.

Mais entrons au plutôt dans cette hôtellerie

Pour n'être plus en butte à quelque brusquerie.

Là, si vous me jugez digne de quelque employ,
Vous pourrez m'occuper, et vous servir de moy.

MENECHME.

Je brûle cependant d'aller voir ma maîtresse :
Un desir curieux plus que l'amour me presse.

VALENTIN.

Lorsque vous aurez fait un tour dans la maison,
Je vous y conduiray, si vous le trouvez bon.

MENECHME.

Adieu, jusqu'au revoir.

VALENTIN, *seul.*

Je vais trouver mon maistre,
Sçavoir en quel état les choses peuvent être,
S'il agit de sa part, s'il a bon air en deuil.
Courage, Valentin ; ferme, bon pied, bon œil!

FIN DU SECOND ACTE.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, *vêtu en deuil*, VALENTIN.

VALENTIN.

RIEN n'est plus surprenant, et votre ressemblance
Avec votre jumeau passe la vray-semblance :
Vous et luy, ce n'est qu'un, étant vêtu de deuil ;
Il n'est homme à present dont vous ne trompiez l'œil.
On ne peut distinguer qui des deux est mon maistre ;
Et moy, votre valet, j'ay peine à vous connoître.
Pour ne m'y pas tromper, souffrez que de ma main,
Je vous attache icy quelque signe certain :
Donnez-moy ce chapeau.

LE CHEVALIER.

Qu'en prétens-tu donc faire ?

VALENTIN, *mettant une marque au chapeau*.

Vous marquer de ma marque, ainsi que votre pere,
Pour vous mieux distinguer, faisoit fort prudemment.

LE CHEVALIER.

Tu veux rire, je croy?

VALENTIN.

Je ne ris nullement,

Et je pourrois fort bien le premier m'y méprendre.

LE CHEVALIER.

Le notaire à ces traits s'est déjà laissé prendre ;
Il m'a reçu d'abord d'un accueil obligeant,
Et dans une heure il doit me compter mon argent.

VALENTIN.

Quoy! Monsieur, il vous doit compter toute la somme?
Soixante mille écus?

LE CHEVALIER.

Tout autant.

VALENTIN.

L'honnête homme!

D'autres à ce jumeau se sont déjà mépris.
Pour vous, en ce lieu même, Araminte l'a pris,
Et chez elle à disner a voulu l'introduire.
Luy ,surpris, interdit, et ne sçachant que dire,
Croyant qu'elle tendoit un piege à sa vertu,
L'a brusquement traitée, il s'est presque battu;
Et, si je n'avois pas appaisé la querelle,
Il seroit arrivé mort d'homme ou de femelle.

LE CHEVALIER.

Mais n'a-t-il point sur moy quelques soupçons naissans?

VALENTIN.

Quel soupçon voulez-vous qu'il ait? Depuis vingt ans
Il vous croit trop bien mort, et jamais, quoi qu'on ose,
Il ne peut du vrai fait imaginer la cause.

LE CHEVALIER.

L'avanture est plaisante, et j'en ris à mon tour.
Mais voyons le beau-pere, et servons notre amour.
Heurte vite.

SCENE II.

DEMOPHON, LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

Estes-vous, Monsieur, un honnête homme
Appellé Demophon?

DEMOPHON.

C'est ainsi qu'on me nomme.

VALENTIN.

Je me rejoûis fort de vous avoir trouvé.
Voilà mon maistre icy fraîchement arrivé,
Qui se nomme Menechme, et qui vient de Peronne,
A dessein d'épouser votre fille en personne.

DEMOPHON.

Ah! Monsieur, permettez que cet embrassement
Vous fasse voir l'excès de mon contentement.

LE CHEVALIER.

Souffrez aussi, Monsieur, qu'une pareille joye
Dans cet embrassement à vos yeux se deploye,
Et que tout le respect icy vous soit rendu
Que doit à son beau-pere un gendre prétendu.

DEMOPHON.

Votre taille, votre air, votre esprit, tout m'enchanté,

Et mon ame seroit entierement contente,
Si votre oncle défunt, que je voyois souvent,
Pour voir cette alliance étoit encor vivant.

LE CHEVALIER.

Ah! Monsieur, n'allez pas rappeler de sa cendre
Un oncle que j'aimois d'une amitié bien tendre.
Ce garçon vous dira l'excès de mes douleurs,
Et combien à sa mort j'ay répandu de pleurs.

VALENTIN.

Qu'à son ame le Ciel fasse misericorde!
Mais nous parler de luy, c'est toucher une corde
Bien triste... et qui pourroit... Mais il étoit bien vieux.

DEMOPHON.

Mais, point trop; nous estions de même âge tous deux,
Cinquante ans environ.

VALENTIN.

Ce mot se peut entendre
En diverses façons, suivant qu'on le veut prendre:
Je dis qu'il étoit vieux pour son peu de santé;
Il se plaignoit toujours de quelque infirmité.

DEMOPHON.

Point du tout, et je croy que dans toute sa vie
Il ne fut attaqué que de la maladie
Qui causa de sa mort le funeste accident.

LE CHEVALIER.

C'étoit un corp de fer.

VALENTIN.

Il est vray... cependant..

LE CHEVALIER.

Tais-toy donc.

DEMOPHON.

Ce discours peut r'ouvrir votre playe,
Prenons une matiere et plus vive et plus gaye.
Vous allez voir ma fille, et j'ose me flater
Que son air et ses traits pourront vous contenter.

LE CHEVALIER.

Il faudra que pour moy le devoir sollicite :
Je compte, en vérité, bien peu sur mon merite.

DEMOPHON.

Vous avez tres-grand tort, vous devez y compter,
Et du premier coup d'œil vous sçaurez l'enchanter.
Je me connois en gens, croyez-en ma parole,
Et de plus Isabelle est une cire molle
Que je forme et paistris comme il me prend plaisir.
Quand vous ne seriez pas au gré de son desir
(Ce qui me tromperoit bien fort), je suis son pere
Et, pour voir à mes loix combien elle defere,
Mettez-vous à l'écart, je m'en vais l'appeller,
Et sans être apperceu vous l'entendrez parler.
(Il entre chez luy.)

SCENE III.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Laisse-moy seul icy, va-t'en trouver mon frere :
Empêche-le sur-tout d'aller chez le notaire,
C'est le point principal.

VALENTIN.

J'en demeure d'accord ;
 Mais je ne pourray pas, dans son ardent transport,
 L'empêcher de venir icy voir sa maistresse :
 Ainsi je suis d'avis, quelque ardeur qui vous presse,
 Que vous soyez succinct en discours amoureux.

LE CHEVALIER.

Va viste, je ne suis qu'un moment en ces lieux.

SCENE IV.

DEMOPHON, ISABELLE, LE CHEVALIER,
à l'écart.

DEMOPHON.

Isabelle, approchez.

ISABELLE.

Que voulez-vous, mon pere ?

DEMOPHON.

Vous dire quatre mots, et vous parler d'affaire.
 Un homme de province, assez bienfait pourtant,
 Doit pour vous epouser arriver à l'instant.

ISABELLE, *à part.*

Qu'entens-je ?

DEMOPHON.

Ce party vous est fort convenable :
 La naissance, le bien, tout m'en est agréable,
 Et la personne aussi sera de votre goût.

ISABELLE.

Mon pere, sans pousser ce discours jusqu'au bout,
Permettez-moy de dire avecque déference,
Et sans vouloir pour vous manquer d'obeïssance,
Que je ne pretens point me marier.

DEMOPHON.

Comment ?

D'où vous vient pour l'hymen ce brusque éloignement ?
Vous n'avez pas tenu toujours un tel langage.

ISABELLE.

Il est vray, mais enfin l'esprit vient avec l'âge :
J'en connois les dangers ; aujourd'hui les époux
Sont tous pour la plûpart inconstans ou jaloux.
Ils veulent qu'une femme épouse leurs caprices ;
Les plus parfaits sont ceux qui n'ont que peu de vices.

DEMOPHON.

Celuy-cy te plaira, quand tu l'auras connu.

ISABELLE.

Tel qu'il soit, je le hais avant de l'avoir vû.
Il suffit que ce soit un homme de province,
Et je n'en voudrois pas, quand ce seroit un prince.

LE CHEVALIER, *se montrant.*

Madame, il ne faut pas si fort se déchaîner
Contre ce malheureux que l'on veut vous donner ;
Si vous le haïssez, il s'en peut trouver d'autres,
De qui les sentimens differeront des vôtres.

ISABELLE, *à part.*

Que vois-je, juste Ciel ! et quel étonnement !
C'est Menechme, grands dieux ! c'est luy, c'est mon amant !

DEMOPHON.

Je suis au desespoir qu'un dégoût téméraire
Ait rendu son esprit à mes loix si contraire ;
Mais je l'obligeray, si vous le souhaitez...

LE CHEVALIER.

Non, ne contraignons point, Monsieur, ses volontez.
J'aimerois mieux mourir que d'obliger Madame
A faire quelque effort qui contrainît son ame.

DEMOPHON.

Regarde le party qui t'estoit destiné :
Un époux fait à peindre, un jeune homme bien né,
Dont l'esprit est égal au bien, à la naissance.

LE CHEVALIER.

J'avois tort de porter si haut mon esperance.

ISABELLE.

Quoi? c'est-là le party que vous me proposiez ?

DEMOPHON.

Eh! ouy, si dans mon choix vous ne me traversiez,
Si votre sot dégoût et vos folles pensées
Ne rompoient mes desseins et toutes mes visées.

ISABELLE.

A ne vous point mentir, depuis que je l'ay vû,
Mon cœur n'est plus si fort contre luy prevenu.

DEMOPHON.

Vous voyez ce que fait l'autorité d'un pere!

LE CHEVALIER.

Vous n'avez plus pour moy cette haine severe,
Et votre œil sans dédain s'accoutume à me voir ?

ISABELLE.

Mon pere me l'ordonne, et je suis mon devoir.

SCENE V.

ARAMINTE, LE CHEVALIER, DEMOPHON,
ISABELLE.

ARAMINTE.

Ah! te voilà donc, traître! Avec quelle impudence
Oses-tu dans ces lieux soutenir ma presence?
Après m'avoir traitée avec indignité,
Ne crains-tu point l'effet de mon cœur irrité?

LE CHEVALIER.

Madame, je ne sçay ce que vous voulez dire,
Et ce brusque discours a de quoy m'interdire.
Vous me prenez icy pour un autre, je croy;
Quel sujet auriez-vous de vous plaindre de moy?

ARAMINTE.

Tu feins de l'ignorer, ame double et traîtresse!
Tu m'abusois, hélas! d'une feinte tendresse,
Et moy, de bonne foy, je te donnois mon cœur
Sans connoistre le tien et toute sa noirceur.

LE CHEVALIER.

Vous m'honorez vraiment par delà mes merites;
Mais je ne comprends rien à tout ce que vous dites.

DEMOPHON.

Ma foy, ny moy non plus; mais dites-moy, ma sœur,
A quoy tend ce discours? Quelle bizarre humeur...

LE CHEVALIER.

Madame est votre sœur?

DEMOPHON.

Ouy, Monsieur, dont j'enrage;
De plus ma sœur aînée, et n'en est pas plus sage.
Quel caprice nouveau, quel démon, dis-je, enfin,
Vous oblige à venir, en faisant le lutin,
Scandaliser icy Monsieur, qui de sa vie
Ne vous vit, ne connut, et n'en a nulle envie?

ARAMINTE.

Il ne me connoist pas! Vous estes fou, je crois.
Depuis plus de deux ans l'ingrat vit sous mes loix;
Il a fait de mon bien un assez long usage,
J'ay fait à mes dépens son dernier équipage,
Et, si de ses malheurs je n'avois eu pitié,
Il auroit tout au long fait la campagne à pié.

DEMOPHON.

Je vous le disois bien, qu'elle étoit un peu folle.

LE CHEVALIER.

Elle y vise assez.

DEMOPHON.

Oh! j'en donne ma parole.

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas icy m'exposer plus long-temps
A m'entendre tenir des discours insultans:
A Madame à présent je quitte la partie,
Je reviendray si tôt qu'elle sera partie.

DEMOPHON.

Ne vous arrêtez point à tout ce qu'elle dit.
Il faut s'accommoder à son bizarre esprit.

LE CHEVALIER.

Pour un moment, Monsieur, souffrez que je vous quitte,

Je reviens sur mes pas achever ma visite.

(*Il s'en va.*)

ARAMINTE.

Ne crois pas m'échaper. Je connois vos desseins :
Vous voudriez tous deux l'arracher de mes mains.
Mais je veux l'épouser, en dépit de la fille,
Du pere, des parens, de toute la famille,
En dépit de luy-même, et de moy-même aussi.

SCENE VI.

DEMOPHON , ISABELLE.

DEMOPHON.

Quel vertigo l'agite, et la conduit icy?
Toujours de plus en plus son cerveau se demonte.

ISABELLE.

Il est vray que souvent pour elle j'en ay honte.

DEMOPHON.

Je crains que cette femme, avec sa brusque humeur,
Ne soit venuë icy causer quelque malheur.

SCENE VII.

MENECHME , VALENTIN , DEMOPHON ,
ISABELLE.

VALENTIN à *Menechme*.

Ouy, Monsieur, les voila, la fille avec le pere.
Vous pouvez avec eux parler de votre affaire.



DEMOPHON.

Ah! Monsieur! pour ma sœur, et pour sa vision,
Il faut, ma fille et moy, vous demander pardon.
Vous sçavez bien qu'il est, en femmes comme en filles,
Des esprits de travers dans toutes les familles.

MENECHME.

Ouy, Monsieur.

DEMOPHON.

Vous voila promptement de retour?

J'en suis ravy.

MENECHME.

Je viens vous donner le bon jour,
Et par même moyen, amant tendre et fidelle,
Epouser une fille appelée Isabelle,
Dont vous êtes le pere, à ce que chacun dit.
En peu de mots voila tout ce qui me conduit.

DEMOPHON.

Je vous l'ay déjà dit, et je vous le repete,
Combien de ce parti mon ame est satisfaite ;
Ma fille en est contente, elle vous a fait voir
Qu'elle suit maintenant l'amour et le devoir.
Elle a senty d'abord un peu de repugnance ;
Mais, vous voyant, son cœur n'a plus fait de défense.

MENECHME.

Nous nous sommes donc vûs quelquefois?

DEMOPHON.

A l'instant,

Vous sortez d'avec elle, et paraissez content.

MENECHME.

Moy? je sors d'avec elle?

DEMOPHON.

Ouy, sans doute, vous-même ;
 Nous avons de vous voir une allegresse extrême,
 Quand ma sœur est venuë, avec ses sots discours,
 De notre conference interompre le cours.
 Se peut-il que si tôt vous perdiez la memoire ?

MENECHME.

Nous rêvons, vous ou moy. Quoy ! vous me ferez croire
 Que j'ay vù votre fille ? En quel temps ? comment ? où ?

DEMOPHON.

Tout à l'heure, en ces lieux.

MENECHME.

Allez, vous êtes fou.

C'est me faire passer pour un visionnaire,
 Et ce debut, tout franc, ne me satisfait guere.
 Quoy qu'il en soit enfin, à present je la vois ;
 Que ce soit la premiere ou la seconde fois,
 Il importe fort peu pour notre mariage.

DEMOPHON, *bas*.

Cet homme dans l'abord me paroissoit plus sage.

MENECHME.

Madame, on m'a vanté par écrit vos appas,
 J'en suis assez content ; mais j'en fais peu de cas,
 Quand l'esprit ne va pas de pair avec les charmes.
 C'est à vous là-dessus à guerir mes allarmes ;
 J'en diray mon avis quand vous aurez parlé.

ISABELLE, *à part*.

Je ne le connois plus, son esprit s'est troublé.

MENECHME.

J'aime les gens d'esprit plus que personne en France,

J'en ay du plus brillant, et le tout sans science.
 Je trouve que l'étude est le parfait moyen
 De gâter la jeunesse, et n'est utile à rien.
 Aussi, je n'ay jamais mis le nez dans un livre ;
 Et, quand un gentilhomme, en commençant à vivre,
 Sçait tirer en volant, boire, et signer son nom,
 Il est aussi sçavant que deffunt Ciceron.

DEMOPHON.

Prendrez-vous une charge à la Cour, à l'armée?

MENECHME.

Mon ame dans ce choix est indéterminée.
 La Cour auroit pour moy d'assez puissans appas,
 Si la sujetion ne me fatiguoit pas.
 La guerre me feroit d'ailleurs assez d'envie,
 Si des gens bien versez en l'art d'astrologie
 Ne m'avoient assuré que je vivray cent ans.
 Or, comme les guerriers vont peu jusqu'à ce temps,
 Quoy que mon nom fameux pût voler dans l'Europe,
 Je veux, si je le puis, remplir mon horoscope.
 Oh! j'aime à vivre, moy!

VALENTIN.

Vous estes de bon sens.

ISABELLE , *bas*.

Quel discours! quel travers! Est-ce luy que j'entens?

MENECHME.

Qu'avez vous, s'il vous plaît? vous paraissez surprise
 Comme si je disois icy quelque sottise.
 Vous avez bien la mine, et soit dit entre nous,
 De faire peu de cas des leçons d'un époux.

ISABELLE.

Je sçais à quel devoir l'état de femme engage.

MENECHME.

Jusqu'icy je vous crois et vertueuse et sage.
Cependant ce regard amoureux et fripon,
Pour le temps à venir, ne me dit rien de bon.
J'en tire un argument, sans être philosophe,
Que vous me réservez à quelque catastrophe.
Plaît-t'il? qu'en dites-vous?

DEMOPHON.

Monsieur, ne craignez rien.

Isabelle toujours doit se porter au bien.

ISABELLE.

Ciel! peut-on me tenir de tels discours en face?
Mon pere, permettez que je quitte la place,
Monsieur me flate trop : ses tendres complimens
Me font connoître assez quels sont ses sentimens.

SCENE VIII.

DEMOPHON , MENECHME , VALENTIN.

DEMOPHON, *bas*.

Mon gendre avoit d'abord de plus belles manieres.

MENECHME.

Les filles n'aiment pas les hommes si sinceres.

VALENTIN.

Vous ne les flatez pas.

MENECHME.

Oh! parbleu, je suis franc.
Femme, maitresse, amy, tout m'est indifferent :
Je ne me contrains pas, et dis ce que je pense.

DEMOPHON.

C'est bien fait : vous aurez, je croy, la complaisance
De ne plus demeurer autre part que chez moy?

MENECHME.

Je reçois cette grace ainsi que je le doy.
Mais il faut...

DEMOPHON.

Vous souffrir en une hôtellerie,
Ce seroit un affront...

MENECHME.

Laissez-moy, je vous prie,
Pour quelque temps encor vivre à ma liberté.

DEMOPHON.

Soit, je vais travailler à l'hymen projeté.

[*A part.*]

Mon gendre prétendu me paroist bien sauvage ;
Mais le bien qu'il apporte est un grand avantage.

SCENE IX.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

J'ay donc vû là l'objet dont je seray l'epoux?

VALENTIN.

Ouy, Monsieur, le voila.

MENECHME.

Tout franc, qu'en dites-vous?

VALENTIN.

Mais, si vous souhaitez que je parle sans feinte,
De ses perfections je n'ay pas l'ame atteinte.

MENECHME.

Ma foy, ny moy non plus.

VALENTIN, *bas [à part]*.

Quel surcroît d'embarras!

Un de nos creanciers tourne vers nous ses pas :
C'est le marchand fripier qui nous rend sa visite.

SCENE X.

M. COQUELET, MENECHME,
VALENTIN.

M. COQUELET.

De mon petit devoir humblement je m'acquie.
J'ay ce matin, Monsieur, appris votre retour,
Et je viens des premiers vous donner le bon jour.
Nous estions tous pour vous en une peine extrême,
Car dans notre maison tout le monde vous aime :
Moy, ma fille, ma femme ; elles trembloient de peur
Qu'il ne vous arrivât quelque coup de malheur.

MENECHME.

M'aimer sans m'avoir vû, voila de bonnes ames !
Je n'aurois jamais cru tant être aimé des femmes.

M. COQUELET.

Nous le devons, Monsieur, pour plus d'une raison :
Vous êtes dés long-temps amy de la maison.

MENECHME.

Quel est cet homme-là ?

VALENTIN, *bas*.

C'est un visionnaire,

Une espece de fou d'un plaisant caractere,
Qui s'est mis dans l'esprit que tous les gens qu'il voit
Sont de ses debiteurs, et veut que cela soit ;
C'est sa folie enfin : il n'aborde personne
Qu'un memoire à la main, et déjà je m'étonne
Qu'il ne vous ait point fait quelque sot compliment.

MENECHME.

Sa folie est nouvelle et rare assurément.

M. COQUELET.

Votre bonne santé, plus que l'on ne peut croire,
Me charme et me ravit. Voicy certain memoire,
Qu'avant votre départ je vous fis arrêter,
Et que vous me payerez, je croi, sans contester.

VALENTIN à *Menechme*.

Que vous avois-je dit ?

M. COQUELET.

J'ai pendant votre absence
Obtenu contre vous certain mot de sentence,
Et par corps.

MENECHME.

Et par corps ?

M. COQUELET.

Mais, benin creancier,

J'ai differé toujours d'en charger un huissier :
De poursuites, d'exploits, il vous romproit la tête.

MENECHME.

Mais vous êtes vraiment trop bon et trop honnête :
Comment vous nomme-t'on ?

M. COQUELET.

Oh ! vous le sçavez bien.

MENECHME.

Je veux être un maraut si j'en sçus jamais rien.

M. COQUELET.

Pourriez-vous oublier?...

VALENTIN, *prenant M. Coquelet à part.*

Ignorez-vous encore

Le mal qui le possede ?

M. COQUELET.

Oui, vraiment, je l'ignore.

VALENTIN, *à part.*

Sa memoire est perduë, il ne se souvient plus
Ni de ce qu'il a fait, ni des gens qu'il a vûs.
Ainsi de luy parler du passé, c'est folie :
Son nom même, son nom, bien souvent il l'oublie.

M. COQUELET.

Ciel ! que me dites-vous ? Quel triste événement !
Et comment se peut-il qu'à son âge...

VALENTIN, *bas.*

Comment ?

On l'a mis, à la guerre, en une baterie,
D'où le canon tiroit avec tant de furie
Qu'il s'est fait dans sa tête une commotion
Qui de son souvenir empêche l'action.

Regnard. II.

De son foible cerveau... la membrane trop tendre...
Oh ! l'effet du canon ne sauroit se comprendre.

M. COQUELET [à *Menechme*].

Je plains bien le malheur qui vous est survenu ;
Mais je puis assurer que le tout m'est bien dû.
Vous sçavez...

MENECHME.

Oui, je sçay, sans en faire aucun doute,
Et voy que la raison est chez vous en déroute.

M. COQUELET.

Monsieur, souvenez-vous que ce sont des habits
Qu'à votre regiment l'an passé je fournis.

MENECHME.

Mon regiment à moi ? Cherchez ailleurs vos dettes,
Et je n'ay pas le tems d'entendre vos sornettes :
Vous êtes un vieux fou.

M. COQUELET.

Je suis marchand fripier :
Mon nom est Coquelet, syndic et marguillier.
Si vous avez perdu par malheur la mémoire,
Les articles sont tous contenus au memoire.

(Il lui donne son memoire.)

MENECHME.

Tien, voila ton memoire, et comme j'en fais cas.

*(Il déchire le memoire, et lui jette les morceaux au
visage.)*

VALENTIN.

Ah ! Monsieur, contre un fou ne vous emportez pas.

M. COQUELET, *ramassant les morceaux.*
Déchirer un billet, le jeter à la face...
Vous êtes un fripon.

MENECHME.

Un fripon, moy?

VALENTIN, *se mettant entre deux.*

De grace...

M. COQUELET.

Je vous feray bien voir...

VALENTIN.

Sans faire tant de bruit,
Plaignez plutôt l'état où le sort l'a réduit.

M. COQUELET.

Un memoire arrêté!

VALENTIN.

Ne faites point d'affaires.

M. COQUELET.

C'est un crime effroyable et digne des galeres.

MENECHME.

Laissez-moy lui couper le nez.

VALENTIN.

Laissez-le aller.

Que feriez-vous, Monsieur, du nez d'un marguillier?

[*A M. Coquelet.*]

Vous causerez icy quelque accident funeste.

M. COQUELET.

Je veux être payé, je me mocque du reste.

VALENTIN, *bas.*

Partez, Monsieur, partez. Voulez-vous de nouveau,

Par vos cris redoublez, ébranler son cerveau?

M. COQUELET.

Oui, je pars, mais peut-être avant qu'il soit une heure,
Je lui ferai changer de ton et de demeure.
Serviteur.

SCENE XI.

MENECHME, VALENTIN.

VALENTIN.

Contre un fou falloit-il vous fâcher ?

MENECHME.

De quoy s'avise-t-il, de me venir chercher
Pour être le plastron de ses impertinences ?
Qu'il prenne une autre champ pour ses extravagances.
Allons chez mon notaire, et ne differons plus.

VALENTIN.

Presentement, Monsieur, nos pas seroient perdus :
Il n'est pas chez luy, mais bien-tôt il doit s'y rendre ;
Dans peu, pour l'aller voir, je reviendray vous prendre.
Certain devoir pressant m'appelle à quatre pas.

MENECHME.

Je vous attendray donc ; allez, ne tardez pas.
Je m'en vais un moment tranquiliser ma bile ;
Tout est devenu fou, je crois, dans cette ville.
Ma foy, de tous les gens que j'ai vûs aujourd'huy,
Je n'ay trouvé que moy de raisonnable, et luy.

VALENTIN, *seul.*

Je pretens l'observer autour de cette place.
Le poisson de luy-mesme entre dans notre nasse;
Tout succede à mes vœux, et j'espere en ce jour
Servir utilement la Fortune et l'Amour.

FIN DU TROISIÈME ACTE.





ACTE IV

SCENE PREMIERE.

VALENTIN.

J'AY toujours observé cette porte de vûë,
Personne du logis n'est sorti dans la ruë;
Mon maître a tout le temps de toucher son argent;
Je reviens en ce lieu, ministre diligent,
De crainte que notre homme, allant chez le notaire,
Ne fasse encor trop tôt découvrir le mystere.
Déjà d'un creancier il m'a debarassé;
Je ris lorsque je pense à ce qui s'est passé :
Je les ay mis aux mains d'une ardeur assez vive.
Parbleu, vive les gens pleins d'imaginative !
Mais j'apperçois Finette, et mon cœur amoureux
Se sent, en la voyant, brûler de nouveaux feux.

SCENE II.

FINETTE, VALENTIN.

FINETTE.

Je cherche icy ton maître.

VALENTIN.

En attendant qu'il vienne,
Souffre que mon amour un moment t'entretienne,
Et que j'offre mon cœur à tes charmans attraits.

FINETTE.

Porte ailleurs tes presents, ne me parle jamais.
Ton maître m'a traitée avec tant d'insolence
Qu'il faut sur le valet que j'en prenne vengeance.
M'appeller creature!

VALENTIN.

Ah! cela ne vaut rien.
Il est dur quelquefois et brutal comme un chien.

FINETTE.

J'ay de ses vilains mots l'oreille encor blessée,
Et ma maîtresse en est si fort scandalisée
Que, rompant avec luy desormais tout à fait,
Je viens luy demander et lettres et portrait.

VALENTIN.

Pour les lettres, d'accord; c'est un dépôt sterile,
Dont la garde, à mon sens, est assez inutile;
Mais, pour le portrait d'or, attendu le métal,
Le cas, à mon avis, ne paroît pas égal.

Quand le besoin d'argent nous presse et nous harcèle,
Tu sçais, ma pauvre enfant, qu'on troque la vaisselle.

FINETTE.

Pourroit-on d'un portrait faire si peu de cas ?

VALENTIN.

Nous nous sommes trouvez dans de grands embarras.
Mais, depuis quelque tems, un oncle, un honnête homme,
A peine pouvons-nous dire comme il se nomme,
A bien voulu descendre aux tenebreux manoirs,
Pour nous mettre à notre aise et nous faire ses hoirs :
Soixante mil écus d'argent sec et liquide
Ont mis notre fortune en un vol bien rapide.

FINETTE.

Ah, Ciel ! que me dis-tu ?

VALENTIN.

Je dis la verité.

FINETTE.

Quoy ! dans si peu de temps vous auriez herité ?

VALENTIN.

Bon ! nous avons appris le mal de ce bon-homme,
La mort, le testament, et receu notre somme,
Dans le temps que tu mets à me le demander.
Mon maître est diablement habile à succeder.

FINETTE.

Oh ! je n'en doute point.

VALENTIN.

Sois-en juge toy-même.

Tu vois bien qu'il feroit une sottise extrême,
S'il se picquoit encor d'avoir des feux constans :
Il faut bien dans la vie aller selon le temps.

FINETTE.

Nous nous passerons bien d'amans tels que vous êtes.

VALENTIN.

A son exemple aussi, je quitte les soubrettes :
Mon amour veut dompter des cœurs d'un plus haut rang.
Je prens un vol plus fier, et suis haussé d'un cran.
Mes mains de cet argent seront depositaires,
Et je vais me jeter, je crois, dans les affaires.

FINETTE.

Dans les affaires, toi?

VALENTIN.

Devant qu'il soit deux ans,
Je veux que l'on me voye, avec des airs fendans,
Dans un char magnifique, allant à la campagne,
Ebranler les pavez sous six chevaux d'Espagne.
Un suisse à barbe torse et nombre de valets,
Intendants, cuisiniers, rempliront mon palais ;
Mon buffet ne sera qu'or et que porcelaine ;
Le vin y coulera comme l'eau dans la Seine ;
Table ouverte à dîner ; et, les jours libertins,
Quand je voudrai donner des soupez clandestins,
J'auray vers le rempart quelque réduit commode,
Où je regalerai les beautez à la mode :
Un jour l'une, un jour l'autre, et je veux, à ton tour,
Et devant qu'il soit peu, t'y regaler un jour.

FINETTE.

J'en suis d'avis !

VALENTIN.

Pour toy ma tendresse est extrême ;

Mais quelqu'un vient icy : c'est Menechme luy-même.
A vos ordres, Monsieur, vous me voyez rendu.

SCENE III.

MENECHME, FINETTE, VALENTIN.

MENECHME.

Vous m'avez en ce lieu quelque temps attendu ;
Mais j'ay cherché long-tems un papier necessaire,
Pour aller promptement finir chez le notaire.

FINETTE.

Ma maîtresse, rompant avec vous tout à fait,
M'envoye icy, Monsieur, demander son portrait,
Ses lettres, ses bijoux ; en nous rendant les nôtres,
Elle m'a commandé de vous rendre les vôtres.
Les voila.

*(Elle tire de sa poche une boete à portrait et un
paquet de lettres.)*

MENECHME.

Tout cecy doit-il durer long-tems ?

FINETTE.

C'est l'usage parmy tous les honnêtes gens,
Quand il est survenu rupture ou broüillerie,
Et que de se revoir on n'a plus nulle envie,
On se rend l'un à l'autre et lettres et portraits.

MENECHME.

C'est l'usage ?

FINETTE.

Oüi, Monsieur, on n'y manque jamais :

Ce garçon vous dira que cela se pratique,
Lorsque de sçavoir vivre et de monde on se pique.

VALENTIN.

Pour moy, dans pareil cas, toujours j'en use ainsi.

MENECHME.

Sçavez-vous bien, ma mie, enfin que tout cecy
M'ennuye étrangement, me lasse, et me fatigue,
Et que, pour vous payer de toute votre intrigue,
Vous pourrez bien sentir ce que pese mon bras.

FINETTE.

Mort non pas de mes jours, ne vous y jouez pas!
Voila votre portrait, et rendez-nous le nôtre.

MENECHME.

Mon portrait? qu'est-ce à dire?

FINETTE.

Oùi, sans doute, le vôtre,
Que ma maîtresse prit en vous donnant le sien.

MENECHME.

J'ai donné mon portrait à ta maîtresse?

FINETTE.

Hé bien!

Allez-vous dire encor que ce sont là des fables,
Et que rien n'est plus faux?

MENECHME.

Ouy, de par tous les diables,
Je le dis, le soutiens, et je le soutiendray.

FINETTE.

Quoy! vous pourriez jurer, Monsieur...?

MENECHME.

J'en jureray :
Je ne me suis jamais ny fait graver ny peindre.

FINETTE.

Ah ! l'abominable homme !

VALENTIN.

Il n'est plus temps de feindre.
Si vous l'avez reçu, dites-le sans façon.
C'est pousser assez loin votre discretion.

MENECHME.

Je ne sçay ce que c'est, ou l'enfer me confonde.

FINETTE.

Votre portrait n'est pas dans cette boëte ronde ?

MENECHME.

Non, à moins que le diable, à me nuire obstiné,
Ne l'ait peint de sa main, et ne vous l'ait donné.

FINETTE.

Quelle audace ! quel front ! Mais je veux le confondre.
Voyons à ce témoin ce qu'il pourra répondre.

(Elle ouvre la boëte.)

Hé bien ! connoissez-vous ce visage et ces traits ?

MENECHME, *considerant le portrait.*

Comment diable ! c'est moy ! Qui l'eût pensé jamais ?
Ce sont mes yeux, mon air.

VALENTIN, *prenant le portrait.*

Voyons donc, je vous prie,
Mettons l'original auprès de la copie.
Par ma foy, c'est vous-même, et vous voila parlant.
Jamais peintre ne fit portrait si ressemblant.

MENECHME.

Il entre là-dessous quelque sorcellerie ;
Ou du moins j'entrevois quelque friponnerie.
Vous verrez qu'en venant par le coche, à leurs frais,
Ces deux coquines-là m'auront fait peindre exprés,
Pour me jouër icy de quelque stratagème.

FINETTE.

Finissons, s'il vous plaît.

MENECHME.

Oh ! finissez vous-même !
Allez apprendre ailleurs à connoître vos gens ,
Et ne me rompez point la tête plus long-temps.

FINETTE.

Rendez donc le portrait.

MENECHME.

De qui ?

FINETTE.

De ma maîtresse.

MENECHME , *la prenant par les épaules.*

Je ne sçay ce que c'est, passe vite, et me laisse.

FINETTE.

Sçavez-vous bien qu'avant de partir de ces lieux,
Je pourrois bien, Monsieur, vous arracher les yeux ?

VALENTIN.

Pour éviter, Monsieur, de plus longue querelle,
Rendez-luy son portrait, et vous défaites d'elle.
Vous sçavez ce que c'est qu'une amante en courroux :
Les enfers déchaînez seroient cent fois plus doux.

MENECHME.

Mais, quand elle seroit mille fois plus diablesse,
Je ne la connois point, elle, ny sa maîtresse.

VALENTIN à *Finette*, *bas*.

Quoy qu'il dise, l'amour le tient encor au cœur ;
Je vais le ramener un peu par la douceur.
Tu reviendras tantôt, je te ferai tout rendre.

FINETTE.

Hé bien ! jusqu'à ce temps je veux encore attendre,
Mais, si l'on manque après à me faire raison,
Je reviens, et je mets le feu dans la maison.

SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

Mais peut-on sur les gens être tant acharnée ?
Pour me persequer l'enfer l'a déchainée.

VALENTIN.

Quand on est, comme vous, jeune, aimable et bien fait,
A ces petits malheurs on est souvent sujet.
Entre amans tel dépit n'est qu'une bagatelle.
Je veux dés aujourd'huy vous remettre avec elle.

(*Bas.*)

Mais je vois le Marquis, il tourne icy ses pas :
Les cent louis nous vont donner de l'embarras.

SCENE V.

LE MARQUIS, MENECHME, VALENTIN.

LE MARQUIS, *l'embrassant vivement.*

Hé! cadedis, mon cher, quelle heureuse fortune!
Que je t'embrasse encor et mille fois pour une.
Quelque contentement que j'aye à te revoir,
Regarde-moy, je suis outré de desespoir;
Le jour me scandalise, et voudrois contre quatre,
Pour terminer mon sort, trouver seul à me battre.

MENECHME.

Monsieur, je suis fâché de vous voir en courroux.
Mais je n'ay pas le temps de me battre avec vous.

LE MARQUIS.

Un coup de pistolet me seroit coup de grace;
Je voudrois que quelqu'un m'écrasât sur la place.

MENECHME [*à Valentin*].

Quel est ce Gascon-là?

VALENTIN.

C'est un de vos amis

Sans doute, et des plus chers.

MENECHME.

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS.

Je sors d'une maison, que la terre engloutisse,
Et qu'avec elle encor la nature perisse,
Où jusqu'au dernier sou j'ay quitté mon argent.
D'un maudit lansquenet le caprice outrageant

M'oblige à te prier de vouloir bien me rendre
Cent louis que de moy le besoin te fit prendre.
Excuse si je viens icy t'importuner :
En l'état où je suis, on doit tout pardonner.

MENECHME.

Je vous pardonne tout, pardonnez-moy de même,
Si je dis qu'en ce point ma surprise est extrême ;
Je ne vous connois point ; comment auriez-vous pû
Me prêter cent louis, ne m'ayant jamais vû ?

LE MARQUIS.

Quel est donc ce discours ? Il me passe à l'entendre.

MENECHME.

Le vôtre est-il pour moy plus facile à comprendre ?

LE MARQUIS.

Vous ne me devez pas cent louis ?

MENECHME.

Non, ma foy.

Vous les avez prêtés à quelqu'autre qu'à moy.

LE MARQUIS.

Il ne vous souvient pas qu'allant en Allemagne,
Etant vuide d'argent pour faire la campagne,
Sans âne ny mulet, prêt à demeurer là...

MENECHME.

Je ne me souviens pas d'un mot de tout cela.

LE MARQUIS.

Vous vintes me trouver pour vous faire ressource,
Et que, sans déplacer, je vous ouvris ma bourse ?

MENECHME.

A moy ? J'aurois perdu le sens et la raison,
De pretendre emprunter de l'argent d'un Gascon.

LE MARQUIS.

Cet homme-cy present peut rendre témoignage :
Il étoit avec vous, je remets son visage.
Viens-ça, belistre, parle ; oseras-tu nier
Ce que son mauvais cœur tâche en vain d'oublier?

VALENTIN.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Parle, ou ma main, de fureur possédée...

VALENTIN.

Il me vient dans l'esprit quelque confuse idée.

LE MARQUIS.

Quelque confuse idée? Oh! moy, j'en suis certain
Çà, Monsieur, mon argent, ou l'épée à la main.

MENECHME.

Quoy? pour ne vouloir pas vous donner cent pistoles,
Il faut que je me batte?

LE MARQUIS.

Un peu ; treve aux paroles,
Il me faut des effets, vite, dépêchez-vous.

MENECHME.

Je ne suis point pressé, de grace expliquons-nous.

LE MARQUIS.

Point d'explication, la chose est assez claire.

MENECHME.

Mais, Monsieur...

LE MARQUIS.

Mais, Monsieur, il faut me satisfaire.

MENECHME.

Vous satisfaire, moy? Mais je ne vous dois rien ;
Faites-nous assigner ; nous vous repondrons bien.

LE MARQUIS.

Quand on me doit, voila le sergent que je porte.
(*Il met l'épée à la main.*)

MENECHME.

Juste Ciel! quel brutal! Si faut-il que j'en sorte.
Combien vous est-il dû?

LE MARQUIS.

L'avez-vous oublié?

Cent loüis.

MENECHME.

Cent loüis! j'en payerai la moitié.

LE MARQUIS.

Que je devienne atôme, ou qu'à l'instant je meure,
Si vous ne me payez le tout dans un quart-d'heure.

VALENTIN, [*bas à Menechme*].

Il nous tuera tous deux : quand vous ne serez plus,
De quoy vous serviront quarante mille écus?
Luy n'a plus rien à perdre.

MENECHME.

Il est pourtant bien rude...

LE MARQUIS.

Que de reflexions et que d'incertitude!

MENECHME.

Si vous êtes si prompt, Monsieur, tant pis pour vous :
Il me faut plus de temps pour me mettre en courroux.
Je n'ay pas cent loüis, mais en voila soixante.

(*A Valentin.*)

Tirez-moi de ses mains, faites qu'il se contente.
Ah ! si je n'avois pas hérité depuis peu,
Je me battois en diable, et nous verrions beau jeu.

VALENTIN *au Marquis.*

Voilà plus de moitié, Monsieur, de votre dette ;
Demain on vous fera votre somme complète.

LE MARQUIS, *prenant la bourse.*

Adieu, Monsieur, adieu ; je vous croyois du cœur,
Et vous m'aviez fait voir des sentimens d'honneur ;
Mais cette occasion me prouve le contraire.
Ne m'approchez jamais que de loin... Plus d'affaire.
Je serois dégradé de noblesse chez nous,
Si j'étois accosté d'un lâche tel que vous.

SCENE VI.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

Je luy conseille encor de me chanter injure !
Où suis-je ? quel pays ! quelle race parjure !
Hommes, femmes, passans, marchands, Gascons, commis,
Pour me faire enrager tous semblent s'être unis.
Je n'en connois aucun, et tous, à les entendre,
Sont mes meilleurs amis, et viennent me surprendre.
Allons voir mon notaire, et sortons, si je puis,
Du coupe-gorge affreux et du bois où je suis.

(*Il s'en va.*)

VALENTIN , *courant après.*

Vous ne voulez donc pas que je vous y conduise?

MENECHME.

Je n'ay besoin de vous ny de votre entremise ;
 Je vous suis obligé des services rendus :
 A tout autre qu'à moy je ne me fierai plus,
 Et j'apprehende encor, dans mon soupçon extrême,
 D'être d'intelligence à me tromper moy-même.

SCENE VII.

VALENTIN.

Le pauvre diable en a, par ma foy, tout son sou :
 Il faudra qu'il decampe, ou qu'il devienne fou.
 Pour peu de tems encor qu'en ces lieux il habite,
 De tous ses creanciers mon maître sera quitte.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER , VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Ah! mon cher Valentin! tu me vois hors de moy:
 Mon bonheur est si grand qu'à peine je le croy.
 J'ai receu mon argent ; regarde, je te prie,
 Des billets que je tiens la force et l'énergie :
 Tous billets au porteur, des meilleurs de Paris ;

L'un de trois mille écus, l'autre de neuf, de six,
De huit, de cinq, de sept ; j'acheterois, je pense,
Deux ou trois marquisats des mieux rentez de France.

VALENTIN.

Quelle aubeine ! Le bien vous vient de toutes parts ;
De grace, laissez-moy promener mes regards
Sur ces billets moulez dont l'usage est utile.
La belle impression ! les beaux noms ! le beau style !
Ce sont là les billets qu'il faut négocier,
Et non pas vos poulets, vos chiffons de papier,
Où l'amour se distile en de fades paroles,
Et qui ne sont par tout pleins que de fariboles.

LE CHEVALIER.

Va, j'en connois le prix tout aussi bien que toy ;
Mais jusqu'ici l'usage en fut peu fait pour moy ;
J'espere à l'avenir m'en servir comme un autre.

VALENTIN.

Vous ignorez encor quel bonheur est le vôtre,
Votre frere pour vous vient encor d'être pris.
Le marquis, qui jadis nous prêta cent louis,
Est venu brusquement luy demander la somme :
Votre frere d'abord a rembarré son homme ;
Mais luy, sourd aux raisons qu'il a pu luy donner,
A voulu sur le champ le faire degâiner.
Notre jumeau, prudent, n'en a voulu rien faire,
Et, mettant à profit mon conseil salutaire,
Il en a delivré plus de moitié comptant,
Que le marquis a pris toujours en rabattant.

LE CHEVALIER.

Je luy suis obligé d'avoir payé mes dettes.

VALENTIN.

Vos obligations ne sont pas si parfaites ;
Car avec Isabelle il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER.

Il l'a vûë ?

VALENTIN.

Oüi vrayment ; il est un peu brutal,
Ainsi que j'ai tantôt eu l'honneur de vous dire ;
Il a sur son chapitre étendu sa satyre,
Et tenu face à face un propos aigre doux
Qu'on met sur votre compte, et que l'on croit de vous.
Isabelle est sortie à tel point courroucée...

LE CHEVALIER.

Il faut de cette erreur détromper sa pensée ;
Mais je la vois paroître. Où tournez-vous vos pas,
Madame, où fuyez-vous ?

SCENE IX.

ISABELLE, LE CHEVALIER, VALENTIN.

ISABELLE, *traversant le théâtre.*

Où vous ne serez pas.

VALENTIN.

Voilà le qui pro quo.

ISABELLE.

Je vais chez Araminte,
Luy dire que pour vous ma tendresse est éteinte.

Aimez-la, j'y consens, je fais vœu desormais
De vous fuir comme un monstre, et ne vous voir jamais.

LE CHEVALIER.

Madame...

ISABELLE.

Pour le prix de l'ardeur la plus vive,
Je ne reçois de vous qu'injure et qu'invective;
Je vous parois sans foi, sans esprit, sans appas.

LE CHEVALIER.

Madame, écoutez-moy.

ISABELLE.

Non, je ne comprends pas,
Si brutal que l'on soit, qu'on puisse avoir l'audace
De dire, de sang froid, ces duretez en face.

LE CHEVALIER.

Vous sçauvez qu'en ces lieux...

ISABELLE.

Je ne veux rien sçavoir.

LE CHEVALIER.

C'est bien fait.

VALENTIN.

Ecoutez sans tant vous émouvoir.

ISABELLE.

Veux-tu que je m'expose encore à ses sottises?

VALENTIN.

Mon Dieu, non; sans sujet vous en venez aux prises.
Je vais dans un moment dissiper ce soupçon.
Tous deux vous avez tort, et vous avez raison.

ISABELLE.

Oh! pour moy, j'ay raison; toy-même, sois en juge.

LE CHEVALIER.

Et moy, je n'ay pas tort.

VALENTIN.

Tout ce petit grabuge,
Entre vous excité, va finir en deux mots.
Monsieur vous a tantôt tenu certains propos
Assez durs, dites-vous?

ISABELLE.

Hors de toute creance.

LE CHEVALIER.

Moy, je vous ay...

VALENTIN.

Paix donc, point tant de petulance?
Je ne diray plus rien si vous parlez toûjours.
L'homme qui vous a fait d'impertinents discours,
C'est luy sans être luy, ce n'est que son image
De taille, de façon, de nom et de visage :
Et, quoy que l'un soit l'autre, ils different entr'eux.
Tous les deux ne font qu'un, et cependant font deux.
Ainsi c'est l'autre luy, vêtu de ses dépouilles,
Le portrait de Monsieur, qui vous a chanté pouïlles.

ISABELLE.

De quels contes en l'air me fais-tu l'embarras?

LE CHEVALIER.

Sans l'entendre parler, ne vous emportez pas.

VALENTIN.

La chose, j'en conviens, ne paroît pas trop claire ;
Mais sçachez que Monsieur en ces lieux a son frere,
Frere jumeau, semblable et d'habit et de traits,
Dont la langue a tantôt sur vous lancé ses traits ;

Vous l'avez pris pour lui; mais, quoy qu'il soit semblable,
L'autre est un faux brutal : voicy le veritable.

ISABELLE.

Quelque étrange que soit ce surprenant recit,
Je me plais à le croire, il flatte mon esprit :
L'amour rend ma méprise et juste et raisonnable.

LE CHEVALIER.

Ce courroux à mes yeux vous rend plus adorable.
Souffrez que mon transport...

(*Il luy veut baiser la main.*)

ISABELLE.

Moderez ces desirs.

LE CHEVALIER.

Je me méprends aussi : transporté de plaisirs,
Je pousse un peu trop loin mes tendres entreprises;
Mais d'une et d'autre part oublions nos méprises.

VALENTIN, *montrant le chapeau.*

Pour ne vous plus tromper, regardez ce signal;
Il doit dans l'embarras vous servir de fanal.
Mais n'allez pas tantôt, par devant le notaire,
Epouser l'un pour l'autre, et prendre le contraire :
Vous apprendrez par là quel est le vray des deux.

ISABELLE.

Mon cœur me le dira bien plutôt que mes yeux.

LE CHEVALIER.

Quoy qu'aujourd'huy le Ciel fasse pour ma fortune,
Sans ce cœur, je renonce, et je n'en veux aucune.

VALENTIN.

Treuve de compliments. Quand vous serez époux,
Il vous sera permis de tout dire entre vous;



La gloire en d'autres lieux vous et moy nous appelle.
Que Madame à present en paix rentre chez elle ;
Nous, courons au contrat, et qu'un heureux destin,
Comme il a commencé, mette l'affaire à fin.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

JE vous dis vray, Madame, et je ne sçauois croire
Que l'on puisse trouver une ame encor si noire.
Lorsque je l'ay pressé de rendre le portrait,
Il a voulu me battre, et l'auroit, je croi, fait,
Si son valet, plus doux, n'eût écarté l'orage.
Ah, Madame! armez-vous d'un genereux courage ;
Poursuivez votre pointe, et faites bien valoir
Les droits que la raison met en votre pouvoir.
Vous avez sa promesse, il faut qu'il l'accomplisse.

ARAMINTE.

Si je ne le fais pas, que le Ciel me punisse.

FINETTE.

Il n'est plus icy-bas de foy, de probité,

Plus de loy, plus d'honneur, plus de sincerité.
 Les filles, en ce temps si souvent attrapées,
 Sur la foy des sermens avoient été trompées,
 Et, voulant mettre un frein aux dégoûts des amans,
 Se faisoient d'un écrit confirmer les sermens.
 Mais que leur sert d'user de cette prevoyance,
 Si les écrits trompeurs n'ont pas plus de puissance ?
 Je vois bien maintenant que, dans ce siecle ingrat,
 Il ne faut se fier que sur un bon contrat.
 Mais c'est notre destin : toujourns, tant que nous sommes,
 Nous serons les jouëts et les dupes des hommes.

ARAMINTE.

Va, j'ay bien resolu, dans mon cœur courroucé,
 De vanger, si je puis, tout le sexe offensé.

FINETTE.

Quoy donc ! il ne tiendra, pour engager le monde,
 Qu'à venir étaller une perruque blonde ?
 Une tête éventée, un petit freluquet,
 Qui s'admire luy seul, et n'a que du caquet,
 Parce qu'il a bon air, et qu'on a le cœur tendre,
 Impunément viendra nous plaire et nous surprendre,
 Nous fera par écrit sa declaration,
 Sans en venir après à la conclusion ?
 Non, c'est une noirceur qui crie au Ciel vengeance ;
 Il faut de cet abus reprimer la licence,
 Et, quand ce ne seroit que pour vous en vanger,
 Il faudroit l'épouser pour le faire enrager.

ARAMINTE.

Mais, s'il ne m'aime point, quel sera l'avantage
 Que me procurera ce triste mariage ?

FINETTE.

Est-ce donc pour s'aimer qu'on s'épouse à present ?
Cela fut bon du tems du monde adolescent ;
Et j'en vois tous les jours qui ne font pas un crime
D'épouser sans amour, et même sans estime.
Il faut se marier : vous estes dans un temps
Où les appas flétris s'effacent pour long-temps.
Ce conseil bien faisant, que mon zele vous donne,
Je voudrois l'appliquer à ma propre personne,
Et rester vieille fille est un mal plus affreux
Que tout ce que l'hymen a de plus dangereux.

SCENE II.

DEMOPHON, ANGELIQUE, ARAMINTE,
FINETTE.

DEMOPHON.

Le hazard justement en ce lieu vous amene ;
D'aller jusques chez vous il m'épargne la peine.

ARAMINTE.

Le hazard nous sert donc tous deux également,
Mon frere, car chez vous j'allois pareillement.
Vous m'épargnez des pas.

DEMOPHON.

Toùjours preoccupée,
N'êtes vous point, ma sœur, encore detrompée ?
Et ne voyez-vous pas que votre passion
N'est rien qu'une chimere et pure vision ?

Finissez, croyez-moy ; n'allez pas davantage
Traverser mes desseins, et montrez-vous plus sage.

ARAMINTE.

Sans rime ny raison vous babillez toûjours ;
Mais vous sçavez quel cas je fais de vos discours.
Menechme m'appartient, et voila la promesse
Qu'il me fit de sa main pour marquer sa tendresse.

DEMOPHON.

Mais jusqu'où va, ma sœur, votre credulité !

ARAMINTE.

Il est, vous dis-je, à moy, je l'ay bien acheté.
Entendez-vous, ma niece !

ISABELLE.

Ouy sans doute, ma tante,

J'entens bien.

ARAMINTE.

Sans mentir vous estes fort plaisante
De vouloir m'enlever un cœur comme le sien,
Et vous approprier si hardiment mon bien !
Un procedé pareil est sot et malhonneste.

ISABELLE.

Qui pourroit de vos mains ravir une conquete,
Quand on est une fois frappé de vos attraits ?
Vos yeux vous sont garants qu'on ne change jamais.
Ce sont ces yeux charmants qui les volent aux autres.

ARAMINTE.

Mes yeux sont pour le moins aussi beaux que les vôtres ;
Et, lorsque nous voudrons les employer tous deux,
On verra qui de nous y réüssira mieux.

DEMOPHON.

Oh! je suis à la fin bien las de vous entendre.
Heureusement icy je vois venir mon gendre.

(A *Menechme.*)

Vous n'amenez donc pas le notaire en ces lieux?

SCENE III.

MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE,
ISABELLE, FINETTE.

MENECHME.

J'ay cherché son logis en vain une heure ou deux,
Et je viens vous prier de m'y vouloir conduire.
Toujours quelque fâcheux a pris soin de me nuire.

DEMOPHON.

Je l'attens, et je crois qu'il ne tardera pas.

MENECHME.

L'un, du bout de la place accourant à grands pas,
Comme le plus cheri de mes amis fidelles,
Me vient de ma santé demander des nouvelles.
Un autre, à toute force, et me serrant la main,
Me veut mener souper au cabaret prochain.
Celui-cy, m'arrêtant au détour d'une rue,
Me force à luy payer une dette inconnüe;
Et de tous ces gens-là, me confonde l'enfer
Si j'en connois aucun non plus que Lucifer.

ARAMINTE.

Traistre! c'en est donc fait? Malgre ta foy donnée,

Tu te veux engager dans un autre hymenée,
Malgré tous tes sermens, malgré ton premier choix?

MENECHME.

Ah! nous y voila donc encore une autre fois?

ARAMINTE.

Tu me quittes, perfide, ingrat, cœur infidelle :
Tu te fais un plaisir de ma peine cruelle ;
Tu me vois expirante et cedant à mon sort,
Sans donner seulement une larme à ma mort !

(*Elle tombe sur Finette.*)

MENECHME.

Cette femme est sur moy rudement endiablée !
Il faut assurément qu'on l'ait ensorcellée.
Faudra-t-il que toujours je sois dans l'embarras
De voir une furie attachée à mes pas ?

FINETTE.

Vous qui pour nous jadis eutes tant de tendresse,
Verrez-vous dans mes bras expirer ma maistresse?
Cette pauvre innocente a-t-elle mérité
Qu'on payât son amour de tant de cruauté?

MENECHME.

Qu'elle expire en tes bras? Que le diable l'emporte,
Et te puisse avec elle entraîner, que m'importe?
Déjà, pour mon repos, il devoit l'avoir fait.

ARAMINTE.

Perfide! je me veux vanger de ton forfait.
J'ay ta promesse en main, voila ta signature,
Je puis par ce témoin confondre l'imposture.

MENECHME, à *Demophon*.

Elle est folle à tel point qu'on ne peut l'exprimer.
Travaillez au plutôt à la faire enfermer.

DEMOPHON, *lisant la promesse*.

Mais voila votre nom, Menechme. En confidence,
Avez-vous avec elle eu quelque intelligence ?
C'est ma sœur, et je puis assoupir tout ceia.

MENECHME.

Moy ! si j'ai jamais veu ces deux friponnes-là,
Pardonnez-moy le mot, c'est votre sœur, n'importe,
Je veux bien à vos yeux, et devant que je sorte,
Que Sathan... Lucifer...

DEMOPHON.

Je vous crois sans jurer.

MENECHME.

Cette femme a fait vœu de me desesperer.
Esprit, démon, lutin, ombre, femme, ou furie,
Qui que tu sois enn, laisse-moy, je te prie.

SCENE IV.

ROBERTIN, MENECHME, DEMOPHON,
ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

Ah ! monsieur Robertin, vous venez justement,
Et nous vous attendons avec empressement.

ROBERTIN.

Je vois avec plaisir toute la compagnie

Dans un jour plein de joie en ce lieu réunie.
 Je croy que ma presence icy ne déplaist pas,
 Sur tout à la future ; elle a beaucoup d'appas.
 Mais un époux bien fait, tel que l'amour lui donne,
 Malgré tous ses attraits, manquoit à sa personne.
 Elle n'a maintenant plus rien à desirer.

MENECHME.

Si ce n'est d'être veuve, et me voir enterrer.
 C'est ce qui met le comble au bonheur d'une femme.

ISABELLE.

De pareils sentimens n'entrent point dans mon ame.

ROBERTIN.

Monsieur ne pense pas aussi ce qu'il vous dit.
 Votre beauté le charme autant que votre esprit !
 Je stipule pour luy que c'est un honnête homme.

MENECHME.

Vous vous mocquez, Monsieur !

ROBERTIN.

Et dans luy l'on renomme
 La franchise de cœur qu'il a par preciput.

MENECHME.

Je voudrois pouvoir être avec vous but à but,
 C'est vous qui des vertus êtes le protocole,
 Et pour vous bien louer je n'ay point de parole.

ROBERTIN.

Puisque, comme je croy, vous êtes tous d'accord,
 Il nous faut proceder.

ARAMINTE.

Rien ne presse si fort.

A ce bel hymen, moy, s'il vous plaist, je m'oppose,
Et j'en ay dans les mains une tres-juste cause.

DEMOPHON.

Vous direz vos raisons et vos griefs demain,
Ma sœur, ne laissons pas d'aller notre chemin.

ROBERTIN.

Voicy donc le contrat...

MENECHME.

Mais, monsieur le notaire,
Avant tout, finissons une certaine affaire
Qui plus que celle-là me tient sans doute au cœur.

ROBERTIN.

Tout ce qui vous convient est toujours le meilleur.
Je n'aurois pas usé de tant de diligence
Si vous n'étiez venu chez moy me faire instance
De vouloir achever le contrat au plutôt.

MENECHME.

Vous m'avez veu chez vous?

ROBERTIN.

Ouy, Monsieur.

MENECHME.

Quand?

ROBERTIN.

Tantôt.

MENECHME.

Qui, moy? moy?

ROBERTIN.

Vous, ouy, vous; au logis où j'habite
Vous m'avez fait l'honneur de m^e rendre visite.

Mais je l'ay bien payé. Soixante mille écus
N'ont pas rendu vos pas ny vos soins superflus.

MENECHME.

Entendons-nous un peu. Que voulez-vous donc dire?

ROBERTIN.

Vous vous divertissez, vous avez de quoy rire.

MENECHME.

Je ne ris nullement, et me fâche à la fin.

Ne vous nommez-vous pas, s'il vous plaît, Robertin?

ROBERTIN.

Ouy, l'on me nomme ainsi.

MENECHME.

N'êtes-vous pas notaire?

ROBERTIN.

Et de plus, honnête homme.

MENECHME.

Oh! c'est une autre affaire.

N'aviez-vous pas chez vous soixante mille écus
A moy?

ROBERTIN.

Je les avois; mais je ne les ay plus.

MENECHME.

Comment donc?

ROBERTIN.

N'est-ce pas Menechme qu'on vous nomme?

MENECHME.

Sans doute.

ROBERTIN.

C'est à vous que j'ay remis la somme

En bon argent comptant ou billets au porteur,
Dont j'ay votre quittance, et c'est-là le meilleur.

MENECHME.

Quoy! Monsieur, vous auriez le front et l'insolence...

ROBERTIN.

Quoy! Monsieur, vous auriez l'audace et l'impudence...

MENECHME.

De dire que j'ay pris soixante mille écus?

ROBERTIN.

De nier hardiment de les avoir receus?

MENECHME.

Voilà, je le confesse, un homme abominable!

ROBERTIN.

Voilà, je vous l'avouë, un fourbe detestable!

DEMOPHON.

Hé! Messieurs, doucement, je suis pour vous honteux,
Et je ne sçais icy qui croire de vous deux.

ISABELLE.

Monsieur pourroit-il bien avoir l'ame assez noire...

ARAMINTE.

Oüi, c'est un scelerat qui du crime fait gloire.

FINETTE.

Faites-luy son procès, et, s'il en est besoin,
Je serviray toujours contre luy de témoin.

SCENE V.

VALENTIN, MENECHME, DEMOPHON,
ARAMINTE, ISABELLE, FINETTE.

VALENTIN.

Hé! qu'est ce donc, Messieurs? voila bien du grabuge!

MENECHME.

De notre different cet homme sera juge,
Il ne m'a point quitté, je m'en rapporte à luy.
Qu'il parle.

(A Valentin.)

Ai-je reçu quelque argent aujourd'huy
De Monsieur que voila?

VALENTIN.

Sans doute, en belle espece.
Soixante mille écus que votre oncle vous laisse
Vous ont été comptez en argent ou valeur.

MENECHME, *le prenant à la cravate.*

Ah! maudit faux témoin! malheureux imposteur!
Tu peux soutenir...

VALENTIN.

Ouy, je soutiens que la somme
A tantost été mise entre les mains d'un homme
Semblable à vous d'habit, de mine, de hauteur,
Qui prétend épouser la fille de Monsieur.
Il s'appelle Menechme, il est de Picardie.

Et, si vous le niez, c'est une perfidie.
Je leverai la main de tout ce que j'ay dit.

ROBERTIN.

Vous voyez s'il se peut un plus méchant esprit,
Plus noir, plus scelerat ! Helas ! qu'alliez vous faire ?
Je vous embarquois-là dans une belle affaire !

DEMOPHON.

Je vous prenois, Monsieur, pour un homme de bien,
Mais je vois à present que vous ne valez rien.

ARAMINTE.

Après ce qu'il m'a fait, il n'est point d'injustice,
De crimes, de noirceurs, dont il ne soit complice.

FINETTE.

Traistre ! Te voila donc à la fin confondu
Sans autre procedure, il faut qu'il soit pendu.

MENECHME.

Non, je ne pense pas que l'enfer soit capable
De vomir sur la terre, en sa rage execrable,
Des hommes, des démons si méchans que vous tous,
Et je ne puis parler, tant je suis en courroux.

SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, MENECHME, DEMOPHON,
ARAMINTE, ISABELLE,
ROBERTIN, FINETTE, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Ma presence, je crois, est icy necessaire
Pour découvrir le fond d'un surprenant mystere.

DEMOPHON.

Qu'est-ce donc que je voy?

ROBERTIN.

Quel prodige en ces lieux?

ARAMINTE.

Quelle aventure, ô Ciel! dois-je en croire mes yeux?

FINETTE.

Madame, je ne sçais si j'ay le regard trouble,
Si c'est quelque vapeur, mais enfin je vois double.

MENECHME.

Quel objet se presente, et que me fait-on voir?
C'est mon portrait qui marche, ou bien c'est mon miroir.

LE CHEVALIER.

Pourquoy prendre, Monsieur, mon nom et ma figure?
Je m'appelle Menechme, et c'est me faire injure.

MENECHME, à part.

Voila, sur ma parole, encor quelque fripon!

[Haut].

Et de quel droit, Monsieur, me volez-vous mon nom?
Je ne m'avise point d'aller prendre le vôtre.

LE CHEVALIER.

Pour moy, dés le berceau, je n'en ay point eu d'autre.

MENECHME.

Mon pere en son vivant se fit nommer ainsi.

LE CHEVALIER.

Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom aussi.

MENECHME.

En accouchant de moy, l'on vit mourir ma mere.

LE CHEVALIER.

La mienne est morte aussi de la même maniere.

MENECHME.

Je suis de Picardie...

LE CHEVALIER.

Et moy pareillement.

MENECHME.

J'avois un certain frere, un mauvais garnement,
Et dont depuis quinze ans je n'ay nouvelle aucune.

LE CHEVALIER.

Du mien depuis ce temps j'ignore la fortune.

MENECHME.

Ce frere, étant jumeau, dans tout me ressembloit.

LE CHEVALIER.

Le mien est mon image, et qui me voit le voit.

MENECHME.

Mais vous qui me parlez, n'êtes-vous point ce frere?

LE CHEVALIER.

C'est vous qui l'avez dit, voila tout le mystere.

MENECHME.

Est-il possible, ô Ciel!

LE CHEVALIER.

Que cet embrassement

Vous témoigne ma joye et mon ravissement.

Mon frere, est-ce bien vous? Quelle heureuse rencontre!

Se peut-il qu'à mes yeux la fortune vous montre?

MENECHME.

Mon frere, en verité... je m'en réjoüis fort;

Mais j'avois cependant compté sur votre mort.

FINETTE.

En tout cecy, Madame, il n'y a rien du nôtre.

Quoi qu'il puisse arriver, nous aurons l'un ou l'autre.

DEMOPHON.

L'incident que je vois, certes, n'est pas commun.

(A Isabelle.)

Il te faut un époux, en voila deux pour un.

Choisis le bon pour toy, ma fille, et te contente.

ISABELLE, *reconnoissant la marque du chapeau
du Chevalier.*

Puisque vous m'accordez le choix qui se presente,

Portée également de l'une et l'autre part,

Je prens Monsieur, il faut en courir le hazard.

ARAMINTE.

Et moy, je prens Monsieur.

MENECHME.

Il semble, à vous entendre,

Que vous n'avez icy qu'à vous baisser et prendre.

VALENTIN.

Puisque chacun icy prend ce qui luy convient,

Par droit d'aubeine aussi Finette m'appartient.

ROBERTIN.

Moy, je vous prens tous deux. Je veux que l'on m'instruise

En quelles mains enfin cette somme est remise.

L'un de vous a touché soixante mille écus.

LE CHEVALIER.

N'en soyez point en peine, et je les ay reçûs.

C'est moy qui, pour la mienne ayant pris sa valise,

Ay sçû me prevaloir d'une heureuse méprise.

C'est luy qui pour un legs vient d'arriver icy ;

C'est moy qu'on a cru mort, et qui m'en suis saisi.

C'est moy qui, dans l'ardeur d'une feinte tendresse,

A Madame autrefois ay fait une promesse,

Et c'est moy qui depuis, brûlant de plus beaux feux,
A l'aimable Isabelle ay porté tous mes vœux.

MENECHME.

Vous m'avez donc trahi, vous, monsieur le notaire?

ROBERTIN.

Je n'ay rien fait de mal dans toute cette affaire,
Et j'ay du testateur suivi l'intention :
Il laisse à son neveu cette succession ;
Monsieur l'est comme vous ; vous n'avez rien à dire.

LE CHEVALIER.

Aux arrêts du destin, mon frere, il faut souscrire.
Mais vous aurez bien-tot tout lieu d'être content,
Pourveu que, sans éclat, vous vouliez à l'instant,
En épousant Madame, acquitter ma parole.

MENECHME.

Comment donc? vous voulez que j'épouse une fole?

ARAMINTE.

Et de quel droit, Monsieur, me faites-vous la loy?
Je vous trouve plaisant de disposer de moy!

LE CHEVALIER.

Suivez tous deux l'avis d'un homme qui vous aime :
Vous vouliez m'épouser, c'est un autre moy-même ;
Et, pour vous faire voir quelle est mon amitié,
De la succession recevez la moitié.
Que trente mille écus facilitent l'affaire.

MENECHME, *embrassant le Chevalier.*

A ce dernier trait-là je reconnois mon frere.
Ça, ma Reine, épousons, malgré notre discord.
Nous nous sommes tous deux chanté pouilles à tort,
Moy, vous nommant friponne, et vous m'appellant traître,

Nous n'avions pas pour lors l'honneur de nous connoître.
 Bien d'autres, avant nous, en formant ce lien,
 S'en sont dit tout autant, et se connoissoient bien.

FINETTE.

Moy, quand ce ne seroit que pour la ressemblance,
 Je voudrois l'épouser sans tant de resistance.

ARAMINTE.

Si je pouvois un jour me resoudre à ce choix,
 Je le ferois exprés pour vous punir tous trois.
 Vous n'avez, je le voi, que mon bien seul en vuë ;
 Mais, en me mariant, votre attente est décûe
 Ouy, je l'épouseray pour me venger de vous,
 Luy donner tout mon bien, et vous desoler tous.

MENECHME.

Ce sera tres bien fait.

DEMOPHON, *au Chevalier.*

Vous, acceptez ma fille,
 Puisqu'un coup du hazard vous met dans ma famille.
 Je voulois un Menechme ; en luy donnant la main
 Vous ne changerez rien à mon premier dessein.

LE CHEVALIER.

Dans l'excès du bonheur que le destin m'envoye,
 Mon cœur ne peut suffire à contenir sa joie.

VALENTIN.

Chacun, Finette, icy songe à se marier ;
 Marions-nous aussi pour nous desennuyer.

FINETTE.

A ne t'en point mentir, j'en aurois grand envie ;
 Mais je crains...

VALENTIN.

Que crains-tu?

FINETTE.

De faire une folie.

VALENTIN.

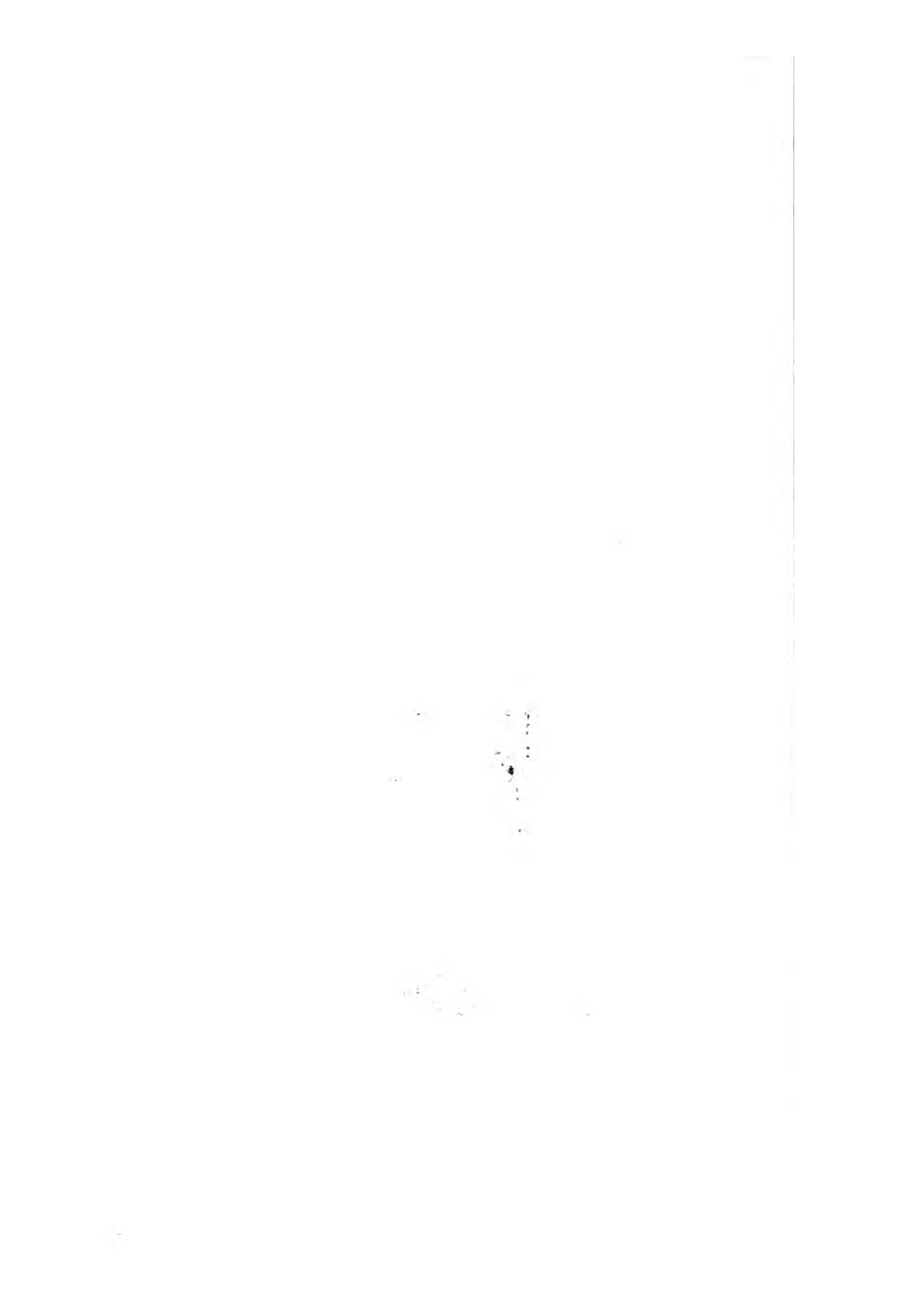
J'en fais une cent fois bien plus grande que toy,
Et je ne laisse pas de te donner ma foy.

(*Aux auditeurs.*)

Messieurs, j'ay reussi dans l'hymen qui s'appreste,
De myrthe et de laurier je vais ceindre ma teste ;
Mais si je meritois vos applaudissemens,
Ce jour mettroit le comble à mes contentemens.

FIN.





LE
LEGATAIRE

COMEDIE

REPRESENTÉE EN 1708

ACTEURS

GERONTE, oncle d'Eraste.

ERASTE, amant d'Isabelle.

M^{me} ARGANTE, mere d'Isabelle.

ISABELLE, fille de M^{me} Argante.

LISETTE, servante de Geronte.

CRISPIN, valet d'Eraste.

M. CLISTOREL, apotiquaire.

M. SCRUPULE, {
M. GASPARD, } notaires.

UN LAQUAIS.

La scene est à Paris, chez Monsieur Geronte.



LE LEGATAIRE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

LISETTE, CRISPIN.

BONJOUR, Crispin, bonjour.

LISETTE.

CRISPIN.

Bonjour, belle Lisette
Mon maître, toujours plein du soin qui l'inquiète,
M'envoie à ton lever, zélé collatéral,
Sçavoir comment son oncle a passé la nuit.

LISETTE.

Mal.

Regnard. II.

29

CRISPIN.

Le bon-homme, chargé de fluxions, d'années,
Lute depuis long-temps contre les destinées,
Et pare de la mort le trait fatal en vain :
Il n'évitera pas celui du médecin.
Il garde le dernier, et ce corps cacochime
Est à son art fatal dévoué pour victime.
Nous prevoyons dans peu qu'un petit ou grand deuil
Etendra de son long Geronte en un cercueil.
Si mon maistre pouvoit être fait legataire,
Je ferois de bon cœur les frais du luminaire.

LISETTE.

Un remede par moi lui vient d'être donné
Tel que l'apotecaire en avoit ordonné ;
J'ay crû que ce seroit le dernier de sa vie.
Il est tombé sur moy deux fois en léthargie.

CRISPIN.

De ses bouillons de bouche et des posterieurs
Tu prens soin !

LISETTE.

De ma main il les trouve meilleurs :
Aussi, sans me targuer d'une vaine science,
J'entens ce métier-là mieux que fille de France.

CRISPIN.

Peste, le beau talent ! tu te fais bien payer,
Je croy, de tous les soins qu'il te fait employer.

LISETTE.

Il ne me donne rien, mais j'ai pour recompense
Le droit de lui parler avec toute licence.
Je lui dis à son nez des mots assez piquants,

Voilà tous les profits que j'ay depuis cinq ans.
C'est le ladre plus vert qu'on ait vû de la vie.
Je ne puis t'exprimer où va sa vilenie.
Il trouve tous les jours dans son fecond cerveau
Quelque trait d'avarice admirable et nouveau.
Il a pour medecin pris un apoticaire,
Pas plus haut que ma jambe et de taille sommaire.
Il croit qu'étant petit il lui faut moins d'argent,
Et qu'attendu sa taille il ne payera pas tant.

CRISPIN.

S'il est court, il fera de tres longues parties.

LISETTE.

Mais dans son testament ses graces départies
Doivent me raquiter de son avare humeur ;
Ainsi je renouvelle avec soin mon ardeur.

CRISPIN.

Il fait son testament ?

LISETTE.

Dans peu de temps j'espere
Y voir coucher mon nom en riche caractere.

CRISPIN.

C'est tres-bien esperer ; j'espere bien encore
Y voir aussi coucher le mien en lettres d'or.

LISETTE.

Tout-beau, l'ami, tout-beau ! l'on diroit, à t'entendre,
Qu'à la succession tu peux aussi prétendre.
Déjà ne sont-ils pas assez de concurrants
Sans t'aller mettre encor au rang des aspirants ?
Il a tant d'heritiers, le bon seigneur Geronte,
Il en a tant et tant que parfois j'en ay honte :

Des oncles, des neveux, des nieces, des cousins,
Des arriere-cousins remuez de germains.
J'en comptai l'autre jour, en lignes paternelles,
Cent sept mâles vivans; juge encor des femelles!

CRISPIN.

Oüi, mais mon maître aspire à la plus grosse part,
J'en pourrois bien aussi tirer ma cotte part.
Je suis un peu parent et tiens à la famille.

LISETTE.

Toi?

CRISPIN.

Ma premiere femme étoit assez gentille,
Une Bretonne vive, et coquette sur tout,
Qu'Eraste, que je sers, trouvoit fort à son goût.
Je croy, comme toujours il fut aimé des dames,
Que nous pourrions bien être alliés par les femmes.
Et de monsieur Geronte il s'en faudroit bien peu
Que par là je ne fusse un arriere-neveu.

LISETTE.

Oüi-da, tu peux passer pour parent de campagne,
Ou pour neveu suivant la mode de Bretagne.

CRISPIN.

Mais, raillerie à part, nous avons grand besoin
Qu'à faire un testament Geronte prenne soin.
Si mon maître, *primo*, n'est nommé legataire,
Le reste de ses jours il fera maigre chere.
Secundo, quoiqu'il soit diablement amoureux,
Madame Argante, avant de couronner ses feux,
Et de le marier à sa fille Isabelle,
Veut qu'un bon testament, bien seur et bien fidele,

Fasse ledit neveu legataire de tout ;
Mais, ce qui doit le plus être de notre goût,
C'est qu'Eraste nous fait trois cent livres de rente
Si nous réussissons au gré de son attente.
Ce don de notre hymen formera les liens :
Ainsi tant de raisons sont autant de moyens
Que j'emploie à prouver qu'il est très nécessaire
Que le susdit neveu soit nommé legataire.
Et je conclus enfin qu'il faut conjointement
Agir pour arriver au susdit testament.

LISETTE.

Comment diable, Crispin, tu plaides comme un ange !

CRISPIN.

Je le croy ! Mon talent te paroît-il étrange ?
J'ay brillé dans l'étude avec assez d'honneur,
Et l'on m'a vû trois ans clerc chez un procureur.
Sa femme étoit jolie et, dans quelques affaires,
Nous jugions à hui clos de petits commissaires.

LISETTE.

La boutique étoit bonne, hé ! pourquoi la quitter ?

CRISPIN.

L'époux, un peu jaloux, m'en a fait deserter.
Un procureur n'est pas un homme fort traitable ;
Sur sa femme il m'a fait des chicannes de diable.
J'ai bataillé, ma foi, deux ans sans en sortir,
Mais je fus à la fin contraint de déguerpir.
Mais mon maître paroît.

SCENE II.

ERASTE, CRISPIN, LISETTE.

ERASTE.

Ah ! te voilà, Lisette.

Gueri-moy, si tu peux, du soin qui m'inquiette,
Hé bien, mon oncle est-il en état d'être vû ?

LISETTE.

Ah ! Monsieur, depuis hier, il est encor déchu.
J'ai crû que cette nuit seroit sa nuit derniere,
Et que je ferois pour jamais sa paupiere.
Les lettres de repy qu'il prend contre la mort
Ne lui serviront guere, ou je me trompe fort.

ERASTE.

Ah ! Ciel ! que dis-tu là ?

LISETTE.

C'est la verité pure.

ERASTE.

Quel que soit mon espoir, je sens que la nature
Excite dans mon cœur de tristes sentimens.

CRISPIN.

Je sentis autrefois les mêmes mouvemens
Quand ma femme passa les rives du Cocyte
Pour aller en batteau rendre aux defunts visite :
J'en avois dans le cœur un plaisir plein d'apas,
Comme tant de maris l'auroient en pareil cas ;
Cependant la nature, excitant la tristesse,
Faisoit quelque conflit avecque l'allegresse,

Qui, par certains ressorts et melanges confus,
Combattoient tour à tour et prenoient le dessus,
En sorte que l'espoir... la douleur legitime...
L'amour... on sent cela bien mieux qu'on ne l'exprime.
Mais ce que je puis dire, en vous accusant vray,
C'est que tout à la fois j'étois et triste et gay.

ERASTE.

Je ressens pour mon oncle une amitié sincere ;
Je donne dans son sens en tout pour luy complaire.
Quoy qu'il dise ou qu'il fasse, ayant le droit ou non,
Je conviens avec luy qu'il a toujours raison.

LISETTE.

Il faut que le vieillard soit mal dans ses affaires,
Puisqu'il m'a commandé d'aller chez deux notaires.

CRISPIN.

Deux notaires ? Helas ! cela me fend le cœur.

LISETTE.

C'est pour instrumenter avecque plus d'honneur.

ERASTE.

Hé ! dis-moi, mon enfant, en pleine confidence,
Puis-je sans me flater former quelque esperance ?

LISETTE.

Elle est tres-bien fondée, et, depuis quelques jours,
Avec madame Argante il tient certains discours
Où l'on parle tout bas de legs, de mariage :
Je n'ai de leur dessein rien appris davantage.
Votre maîtresse est mise aussi dans l'entretien ;
Pour moi, je crois qu'il veut vous laisser tout son bien
Et vous faire épouser Isabelle.

ERASTE.

Ah ! Lisette !

Que tu flates mes sens, que ma joye est parfaite !
Ce n'est point l'interêt qui m'anime aujourd'huy.
Un dieu beaucoup plus fort et plus puissant que luy,
L'Amour, parlè en mon cœur ; la charmante Isabelle
Est de tous mes desirs une cause plus belle,
Et pour le testament me fait faire des vœux...

LISETTE.

L'amour et l'interêt seront contens tous deux.
Seroit-il juste aussi qu'un si bel heritage
De cent coheritiers devint le sot partage ?
Verrois-je d'un œil sec déchirer par lambeaux
Par tant de campagnards, de pieds plats, de nigaux,
Une succession qui doit, par parenthese,
Vous rendre un jour heureux et nous mettre à nôtre aise,
Car vous sçavez, Monsieur...

ERASTE.

Va, tranquillise-toy.

Ce que j'ai dit est dit, repose-toy sur moy.

LISETTE.

Si votre oncle vous fait le bien qu'il se propose,
Sans trop vanter mes soins, j'en suis un peu la cause.
Je luy dis tous les jours qu'il n'a point de neveux
Plus doux, plus complaisant, ni plus respectueux,
Non par l'espoir du bien que vous pouvez attendre,
Mais par un naturel et delicat et tendre.

CRISPIN.

Que cette fille-là connoît bien vôtre cœur !
Vous ne sçauriez, ma foy, trop payer son ardeur ;

Je dois dans peu de temps contracter avec elle ;
Regardez-la, Monsieur, elle est et jeune et belle :
N'allez pas en user comme de l'autre, non !

LISETTE.

Monsieur Geronte vient, il faut changer de ton ;
Je n'ay point eu le temps d'aller chez les notaires.
Toy qui m'as trop long-temps parlé de tes affaires,
Va vite, cours, dis-leur qu'ils soient prêts au besoin :
L'un s'appelle Gaspard, et demeure à ce coin,
Et l'autre un peu plus bas, et se nomme Scrupule.

CRISPIN.

Voilà, pour un notaire, un nom bien ridicule.

SCENE III.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE.

Ah ! Bonjour, mon neveu.

ERASTE.

Je suis, en verité,
Charmé de vous revoir en meilleure santé.
De grace, asseyez-vous ; ôte donc cette chaise :
Mon oncle en ce fauteuil sera plus à son aise.

GERONTE.

J'ay, cette nuit, été secoüé comme il faut,
Et je viens d'essuyer un dangereux assaut :
Un pareil, à coup seur, emporteroit la place.

ERASTE.

Vous voilà beaucoup micux, et le Ciel, par sa grace,
 Pour vos jours en peril nous permet d'esperer.
 Il faut presentement songer à reparer
 Les désordres qu'a pû causer la maladie,
 Vous faire desormais un régime de vie ;
 Prendre de bons bouillons, de seurs confortatifs,
 Nettoyer l'estomach par de bons purgatifs,
 Enfin ne vous laisser manquer de nulles choses.

GERONTE.

Oüy, j'aimerois assez ce que tu me proposes ;
 Mais il faut tant d'argent pour se faire soigner
 Que, puis qu'il faut mourir, autant vaut l'épargner.
 Ces porteurs de seringue ont pris des airs si rogues,
 Ce n'est qu'au poids de l'or qu'on achete leurs drogues:
 Qui pourroit s'en passer, et mourir tout d'un coup,
 De son vivant sans doute épargneroit beaucoup.

ERASTE.

Oüy, vous avez raison, c'est une tyrannie.
 Mais je feray les frais de vôtre maladie ;
 La santé dans le monde étant le premier bien,
 Un homme de bon sens n'y doit menager rien.
 De vos maux négligez vous guerirez sans doute,
 Tâchons à réparer vos forces, quoy qu'il coute.

GERONTE.

C'est tout argent perdu dans cette occasion,
 La maison ne vaut pas la réparation.
 Je veux, mon cher neveu, mettre ordre à mes affaires.

[A *Lisette*].

As-tu dit qu'on allât me chercher deux notaires ?

LISETTE.

Oüi, Monsieur, et dans peu vous les verrez icy.

GERONTE.

Et dans peu vous sçaurez mes sentimens aussi...
Je veux en bon parent vous les faire connoître.

ERASTE.

Je me doute à peu près de ce que ce peut être.

GERONTE.

J'ay des collateraux...

LISETTE.

Oüy, vrayment, et beaucoup.

GERONTE.

Qui, d'un regard avide et d'une dent de loup,
Dans le fond de leur cœur devorent par avance
Une succession qui fait leur esperance.

ERASTE.

Ne me confondez pas, mon oncle, s'il vous plaît,
Avec de tels parens.

GERONTE.

Je sçay ce qu'il en est.

ERASTE.

Vôtre santé me touche et me plaît davantage
Que tout l'or qui pourroit me tomber en partage.

GERONTE.

J'en suis persuadé. Je voudrois me vanger
D'un vain tas d'heritiers et les faire enrager;
Choisir une personne honnête, et qui me plaise,
Pour luy laisser mon bien et la mettre à son aise.

ERASTE.

Vous devez là-dessus suivre votre desir.

LISETTE.

Non, je ne comprends pas de plus charmant plaisir
 Que de voir d'héritiers une troupe affligée,
 Le maintien interdit et la mine allongée,
 Lire un long testament où, pâles, étonnez,
 On leur laisse un bonsoir avec un pied de nez.
 Pour voir au naturel leur tristesse profonde,
 Je reviendrois, je crois, exprés de l'autre monde.

GERONTE.

Quoyque déjà je sois atteint et convaincu,
 Par les maux que je sens, d'avoir longtemps vécu,
 Quoyqu'un sable brûlant cause ma nephrétique,
 Que j'endure les maux d'une acre sciatique
 Qui, malgré le bâton que je porte en tout lieu,
 Fait souvent qu'en marchant je dissimule un peu,
 Je suis plus vigoureux que l'on ne s'imagine,
 Et je voy bien des gens se tromper à ma mine.

LISETTE.

Il est de certains jours de barbe où, sur ma foy,
 Vous ne paroissez pas plus malade que moy.

GERONTE.

Est-il vrai?

LISETTE.

Dans vos yeux un certain éclat brille.

GERONTE.

J'ay toujours reconnu du bon dans cette fille ;
 Je veux pourtant songer à mettre ordre à mon bien
 Avant qu'un prompt trépas m'en ôte le moyen.
 Tu connois et tu vois parfois madame Argante?

ERASTE.

Oüy, dans ses procedez elle est toute charmante.

GERONTE.

Et sa fille Isabelle, euh ! la connois-tu ?

ERASTE.

Fort ;

C'est une fille sage, et qui charme d'abord.

GERONTE.

Tu conviens que le Ciel a versé dans son ame
Les qualitez qu'on doit chercher en une femme ?

ERASTE.

Je ne voy point d'objet plus digne d'aucuns vœux,
Ny de fille plus propre à rendre un homme heureux.

GERONTE.

Je m'en vas l'épouser.

ERASTE.

Vous, mon oncle ?

GERONTE.

Moy-même.

ERASTE.

J'en ay, je vous l'avoüe, une allegresse extrême.

LISETTE.

Misericorde ! hélas ! ha ! Ciel, assiste-nous !
De quelle malheureuse allez-vous être époux !

GERONTE.

D'Isabelle ; en ce jour, et par ce mariage,
Je luy donne à ma mort tout mon bien en partage.

ERASTE.

Vous ne pouvez mieux faire, et j'en suis très-content ;
Je voudrois comme vous en pouvoir faire autant.

LISETTE.

Quoy ! vous, vieux et cassé, fiévreux, épileptique,
Paralitique, éthique, asmatique, hidropique,
Vous voulez de l'hymen allumer le flambeau,
Et ne faire qu'un saut de la nôce au tombeau ?

GERONTE.

Je sçay ce qu'il me faut ; apprenez, je vous prie,
Que même ma santé veut que je me marie.
Je prens une compagne et de qui, tous les jours,
Je pourray dans mes maux tirer de grands secours.
Que me sert-il d'avoir une avide cohorte
D'heritiers qui toujours veille et dort à ma porte ;
De gens qui, furetant les clefs du coffre fort,
Me détendront mon lit peut-être avant ma mort ?
Une femme, au contraire, à son devoir fidelle,
Par des soins conjugaux me marquera son zele,
Et, de son chaste amour recueillant tout le fruit,
Je me verray mourir en repos et sans bruit.

ERASTE.

Mon oncle parle juste, et ne sçauroit mieux faire
Que de se menager un secours necessaire.
Une femme œconome et pleine de raison
Prendra seule le soin de toute la maison.

GERONTE, *l'embrassant.*

Ah ! le joli garçon ! aurois-je dû m'attendre
Qu'il eût pris cette affaire ainsi qu'on luy voit prendre ?

ERASTE.

Votre bien seul m'est cher.

GERONTE.

Va, tu n'y perdras rien ;

Quoy qu'il puisse arriver, je te feray du bien,
Et tu ne seras pas frustré de ton attente.
Mais quelqu'un vient icy.

SCENE IV.

UN LAQUAIS, ERASTE, GERONTE,
LISETTE.

LE LAQUAIS.

Monsieur, madame Argante
Et sa fille sont là.

ERASTE.

Je vais les amener.

GERONTE, à *Lisette*.

Mon chapeau, ma perruque.

LISETTE.

On va vous les donner.

Les voila.

GERONTE.

Ne va pas leur parler, je te prie,
Ny de mon lavement ny de ma lethargie.

LISETTE.

Elles ont toutes deux bon nez ; dans un moment
Elles le sentiront de reste assurément.

SCENE V.

M^{me} ARGANTE, ISABELLE, GERONTE,
ERASTE, LISETTE.

M^{me} ARGANTE.

Nous avons ce matin appris de vos nouvelles
Qui nous ont mis pour vous en des peines mortelles ;
Vous avez, ce dit-on, très mal passé la nuit.

GERONTE.

Ce sont mes heritiers qui font courir ce bruit.
Ils me voudroient déjà voir dans la sepulture ;
Je ne me suis jamais mieux porté, je vous jure.

ERASTE.

Mon oncle a le visage, ou du moins peu s'en faut,
D'un galand de trente ans.

LISETTE, *bas*.

Oüy, qui mourra bien-tôt.

GERONTE.

Je serois bien malade et plus qu'à l'agonie
Si des yeux aussi beaux ne me rendoient la vie.

M^{me} ARGANTE.

Ma fille, en ce moment vous voyez devant vous
Celuy que je vous ay destiné pour époux.

GERONTE.

Oüy, Madame, c'est vous (pour le moins je m'en flate)
Qui guerirez mes maux mieux qu'un autre Hipocrate.
Vous êtes pour mon cœur comme un julep futur
Qui doit le nettoyer de ce qu'il a d'impur.

Mon himen avec vous est un seur emethique,
Et je vous prens enfin pour mon dernier topique.

ISABELLE.

Je ne sçay pas, Monsieur, pourquoy vous me prenez ;
Mais ce choix m'interdit, et vous me surprenez.

M^{me} ARGANTE.

Monsieur, vous épousant, vous fait un avantage
Qui doit faire oublier et ses maux et son âge ;
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

ISABELLE.

Madame, le devoir m'y fera consentir ;
Mais peut-être Monsieur, par cette loi severe,
Ne trouvera-t-il pas en moy ce qu'il espere.
Je sçay ce que je suis, et le peu que je vaux
Pour être, comme il dit. un remede à ses maux :
Il se trompe bien fort. Il prétend, sur ma mine,
Devoir trouver en moy toute la medecine.
Je connois bien mes yeux, ils ne feront jamais
Une si belle cure et de si grands effets.

ERASTE.

Au pouvoir de ces yeux je rens plus de justice.

GERONTE.

Au feu que je ressens, si l'amour est propice,
Avant qu'il soit neuf mois, sans trop me signaler,
Tous mes collateraux auront à qui parler ;
Dans le monde on sçaura dans peu de mes nouvelles.

• LISETTE, *bas*.

Ah! par ma foy, je croy qu'il en fera de belles.

[*Haut.*]

Si le diable vous tente et vous veut marier,

Qu'il cherche un autre objet pour vous apanier.
 Je m'en rapporte à vous; Madame est vive et belle,
 Il lui faut un époux qui soit aussi vif qu'elle,
 Bien fait et de bon air, qui n'ait pas vingt-cinq ans;
 Vous, vous êtes majeur, et depuis tres-longtems.
 A votre âge doit-on parler de mariages?
 Employez le notaire à de meilleurs usages.
 C'est un bon testament, un testament, morbleu!
 Bien fait, bien cimenté, qui doit vous tenir lieu
 De tendresse, d'amour, de desir, de menage,
 De femme, de contrat, d'enfans, de mariage.
 J'ay parlé, je me tais.

GERONTE.

Vrayement, c'est fort bien fait.

Qui vous a donc si bien aphilé le caquet?

LISETTE.

La raison.

GERONTE.

De ses airs ne soyez point blessées,
 Elle me dit par fois librement ses pensées;
 Je le souffre en faveur de quelques bons talens.

LISETTE.

Je ne sçay ce que c'est que de flatter les gens.

ERASTE.

Vous avez très-grand tort de parler de la sorte,
 Je voudrais me porter comme Monsieur se porte.
 Il veut se marier, et n'a-t-il pas raison
 D'avoir un heritier, s'il peut, de sa façon?
 Quoy! refusera-t-il une aimable personne
 Que son heureux destin luy reserve et luy donne?

Ah ! le Ciel m'est témoin si je voudrois jamais
De sort plus glorieux pour combler mes souhaits.

ISABELLE.

Vous me conseillez donc de conclure l'affaire ?

ERASTE.

Je croy qu'en verité vous ne sçauriez mieux faire.

ISABELLE.

Vos conseils amoureux et vos rares avis,
Puisque vous le voulez, Monsieur, seront suivis.

M^{me} ARGANTE.

Ma fille sçait toujours obéir quand j'ordonne.

ERASTE.

Oüy, je vous soutiens, moy, qu'une jeune personne,
Malgré sa repugnance et l'orgueil de ses sens,
Doit suivre aveuglement le choix de ses parens ;
Et mon oncle, après tout, n'a pas un si grand âge
A devoir renoncer encore au mariage,
Et soixante et huit ans, est-ce un si grand déclin
Pour...

GERONTE.

Je ne les auray qu'à la Saint-Jean prochain.

LISETTE.

Il a souffert le choc de deux apoplexies,
Qui ne sont par bonheur que deux paralísies,
Et tous les medecins qui connoissent ses maux
Ont juré Galien qu'à son retour des eaux
Il n'auroit sûrement ny goutte sciatique,
Ny gravelle, ny point, ny toux, ny nephretique.

GERONTE.

Ils m'ont même assuré que, dans fort peu de tems,
Je pourrois de mon chef avoir quelques enfans.

LISETTE.

Je ne suis medecin non-plus qu'apotaire,
Et je jurerois, moy, cependant du contraire.

GERONTE, *bas*.

Lisette, le remede agit à certain point...

LISETTE.

En deussiez-vous crever, ne le témoignez point.

ERASTE.

Mon oncle, qu'avez-vous, vous changez de visage?

GERONTE.

Mon neveu, je n'y puis resister davantage.
Ah! ah! Madame, il faut que je vous dise adieu,
Certain devoir pressant m'appelle en certain lieu.

M^{me} ARGANTE.

De peur d'incommoder nous vous cedons la place.

GERONTE.

Eraste, conduis-les. Excusez-moy, de grace,
Si je ne puis rester plus long-temps avec vous.
(Il s'en va.)

LISETTE.

Madame, vous voyez le pouvoir de vos coups;
Un seul de vos regards, d'un mouvement facile,
Agite plus d'humeurs, détache plus de bile,
Opere plus en lui, dès la premiere fois,
Que les medicamens qu'il prend depuis six mois.
O pouvoir de l'amour!

M^{me} ARGANTE.

Adieu, je me retire.

ERASTE.

Madame, accordez-moy l'honneur de vous conduire

LISETTE.

Moy, je vais là dedans vaquer à mon emploi ;
Le bon homme m'attend et ne fait rien sans moy .
Pour le premier début d'une nôce concluë,
Voilà, je vous l'avouë, une belle entrevûë.

FIN DU PREMIER ACTE.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

M^{me} ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

C^{EST} trop nous retenir ; laissez-nous donc partir.

ERASTE.

Je ne puis vous quitter ny vous laisser sortir
Que vous ne me flatiez d'un rayon d'esperance.

M^{me} ARGANTE.

Je voudrois vous pouvoir donner la préférence.

ERASTE.

Quoy ! vous aurez, Madame, assez de cruauté
Pour conclure à mes yeux cet hymen projeté ?
Après m'avoir promis la charmante Isabelle,
Pourrai-je sans mourir me voir séparé d'elle ?

M^{me} ARGANTE.

Quand je vous la promis, vous me fites serment

Que vôte oncle, en faveur de cet engagement,
Vous feroit de ses biens donation entiere.
En épousant ma fille, il offre de le faire.
Ai-je tort?

ERASTE, à Isabelle.

Vous, Madame, y consentiriez-vous?

ISABELLE.

Assûrement, Monsieur, il sera mon époux.
Et ne venez-vous pas de me dire vous même
Qu'une fille, malgré la repugnance extrême
Qu'elle trouvoit à prendre un parti présenté,
Devoit de ses parens suivre la volonté?

ERASTE.

Et ne voyez-vous pas que, par cet artifice,
Pour rompre ses projets je flatois son caprice?
Il est certains esprits qu'il faut prendre de biais,
Et que, heurtant de front, vous ne gagnez jamais.
Mon oncle est ainsi fait; l'interêt peut-il faire
Que vous sacrifiez une fille si chere?

M^{me} ARGANTE.

Mais le bien qu'il luy fait?

ERASTE.

Donnez-moy votre foy
De rompre cet hymen, et je vous promets, moy,
De tourner aujourd'hui son esprit de maniere
Que les choses iront ainsi que je l'espere,
Et qu'il fera pour moy quelque heureux testament.

M^{me} ARGANTE.

S'il le fait, ma fille est à vous absolument.
Je vais d'un mot d'écrit lui mander que son âge,



Que sa fresle santé repugne au mariage,
Que je serois bien-tôt cause de son trépas,
Que l'affaire est rompuë, et qu'il n'y pense pas.

ISABELLE.

Je me fais d'obéïr une joie infinie.

ERASTE.

Que mon sort est heureux, qu'il est digne d'envie!
Mais Lisette s'avance, et j'entens quelque bruit.
Comment mon oncle est-il?

SCENE II.

LISETTE, M^{me} ARGANTE, ISABELLE,
ERASTE.

LISETTE.

Le voila qui me suit.

M^{me} ARGANTE.

Je vous laisse avec luy; pour moy, je me retire;
Mais, avant de partir, je vais là-bas écrire;
Vous, de votre côté, secondez mon ardeur.

ERASTE.

Le prix que j'en attens vous répond de mon cœur.

SCENE III.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE.

Hé bien! vous souffrirez que votre oncle, à son âge,

Fasse devant vos yeux un si sot mariage ;
 Qu'il vous frustre d'un bien que vous devez avoir ?

ERASTE.

Hélas ! ma pauvre enfant, j'en suis au désespoir ;
 Mais l'affaire n'est pas encore consommée,
 Et son feu pourroit bien s'en aller en fumée.
 La mere en ma faveur change de volonté,
 Et va, d'un mot d'écrit entre nous concerté,
 Remercier mon oncle et luy faire comprendre
 Qu'il est un peu trop vieux pour en faire son gendre.

LISETTE.

Je veux dans le complot entrer conjointement.
 Et que deviendrait donc enfin le testament
 Sur lequel nous fondons toutes nos esperances,
 Et qui doit cimenter un jour nos alliances,
 Et faire le bonheur d'Eraste et de Crispin ?
 Il faut, par notre esprit, faire notre destin,
 Et rompre absolument l'hymen qu'il prétend faire.
 J'en ay fait dire un mot à son apoticaire :
 C'est un petit mutin qui doit venir tantôt,
 Et qui luy lavera la tête comme il faut.
 Je ne veux pas rester dans une nonchalance
 Qu'il faut laisser aux sots. Mais Geronte s'avance.

SCENE IV.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE.

Ma colique m'a pris assez mal-à-propos ;

Je n'ai senti jamais à la fois tant de maux.
N'ont-elles point été justement irritées
De ce que je les ai si brusquement quittées?

ÉRASTE.

On sçait que d'un malade on doit excuser tout.

LISETTE.

Monsieur a fait pour vous les honneurs jusqu'au bout;
Je diray cependant qu'en entrant en matière,
Vous n'avez pas là fait un beau préliminaire.

ÉRASTE.

Mon oncle fera mieux une seconde fois;
Suffit qu'en épousant il a fait un bon choix.

GERONTE.

Il est vrai; cependant, j'ay quelque repugnance
De songer à mon âge à faire une alliance.
Mais, puisque j'ay promis...

LISETTE.

Ne vous contraignez point,
On n'est pas aujourd'huy scrupuleux sur ce point;
Monsieur acquitera la parole donnée.

GERONTE.

Le sort en est jeté, suivons ma destinée;
Je voudrais inventer quelque petit cadeau
Qui coûtât peu d'argent, et qui parut nouveau.

ÉRASTE.

Reposez-vous sur moy des soins de cette fête,
Des habits, du repas qu'il faut que l'on apprête:
J'ordonne sur ce point bien mieux qu'un medecin.

GERONTE.

Ne va pas m'embarquer dans un si grand festin.

LISETTE.

Il faut que l'abondance, avec soin répanduë,
Puisse nous raquiter de vôtre triste vûë ;
Il faut entendre aussi ronfler les violons,
Et je veux avec vous danser les cotillons.

GERONTE.

Je vallois dans mon tems mon prix tout comme un autre.

LISETTE.

Cela fait que bien peu vous valez dans le nôtre.

SCÈNE V.

UN LAQUAIS, GERONTE, ERASTE,
LISETTE.

UN LAQUAIS.

Ma maîtresse, qui sort dans ce moment d'icy,
M'a dit de vous donner le billet que voicy.

GERONTE, *prenant le billet.*

Pour ma santé sans doute elles sont inquietes.
Lisons ; va me chercher, Lisette, mes lunettes.

LISETTE.

Cela vaut-il le soin de vous tant preparer ?
Donnez-moy le billet, je vais le déchiffrer.

(*Elle lit.*)

Depuis notre entrevûe , Monsieur , j'ai fait reflexion sur le mariage proposé, et je trouve qu'il ne convient ny à l'un ny à

l'autre. Ainsi vous trouverez bon, s'il vous plaît, qu'en vous rendant votre parole, je retire la mienne, et que je sois votre tres-humble et tres-obéissante servante,

MADAME ARGANTE,

Et plus bas,

ISABELLE.

Vous pouvez maintenant, sans que l'on vous punisse,
Vous retirer chez vous et quitter le service.
Voilà votre congé bien signé.

GERONTE.

Mon neveu,

Que dis-tu de cela?

ERASTE.

Je m'en étonne peu.

Mais, sans vous arrêter à cet écrit frivole,
Il faut les obliger à tenir leur parole.

GERONTE.

Je me garderai bien de suivre ton avis ;
Et d'un plaisir soudain tous mes sens sont ravis.
Je ne sçay pas comment, ennemy de moi-même,
Je me precipitois dans ce peril extrême.
Un sort à cet hymen m'entraînoit malgré moi,
Et point du tout l'amour.

LISETTE.

Sans jurer, je le croi.

Que diantre voulez-vous que l'amour aille faire
Dans un corps moribond, à ses feux si contraire.
Ira-t-il se loger avec des fluxions,
Des cathares, des toux et des obstructions?

GERONTE, *au laquais.*

Attens un peu là bas, et que rien ne te presse,
Je vais faire à l'instant reponse à ta maîtresse.
Voyez comme je prens promptement mon parti;
De l'hymen tout d'un coup me voila départi.

LISETTE.

Il faut chanter, Monsieur, vôtre nom par la ville :
Voila ce qui s'appelle une action virille.

ERASTE.

C'étoit temerité, dans l'âge où vous voila,
Mal-sain, fievreux, goûteux, et pis que tout cela,
De prendre femme et faire en un jour si celebre
Du flambeau de l'hymen une torche funebre.

GERONTE.

Mais tu loüois tantôt mon dessein et mes feux ?

ERASTE.

Tantôt vous faisiez-bien, et maintenant bien mieux.

GERONTE.

Puisque je suis tranquille, et qu'un conseil plus sage
Me guerit des vapeurs d'amour, de mariage,
Je veux mettre ordre au bien que j'ai reçu du Ciel,
Et faire en ta faveur un legs universel.
Par un bon testament...

ERASTE.

Ah ! Monsieur, je vous prie,
Epargnez cette idée à mon ame attendrie,
Je ne puis sans soupirs vous oüir prononcer
Le mot de testament ; il semble m'annoncer
Avant qu'il soit long-tems le sort qui doit le suivre,

Et le mal-heur auquel je ne pourrai survivre.
Je fremis quand je pense à ce moment cruel.

GERONTE.

Tant mieux, c'est un effet de ton bon naturel.
Je veux donc te nommer mon légataire unique,
J'ay deux parens encor pour qui le sang s'explique.
L'un est fils de mon frere, et tu sçais bien son nom,
Gentilhomme normand, assez gueux, ce dit-on,
Et l'autre est une veuve avec peu de richesse,
La fille de ma sœur, par consequent ma nièce,
Qui jadis dans le Maine épousa, quoique vieux,
Certain baron qui n'eut pour bien que ses ayeux.
Je veux donc, en faveur de l'amitié sincere
Qu'autrefois je portois à leur pere, à leur mere,
Leur laisser à chacun vingt mille écus comptant.

LISETTE.

Vingt mille écus ! le legs seroit exorbitant.
Un neveu bas Normand, une niece du Maine,
Pour acheter chez eux des procez par douzaine,
Jouïront pour plaider d'un bien comme cela !
Fy ! c'est trop des trois quarts pour ces deux cancre-là

GERONTE.

Je ne les vis jamais ; ce que je puis vous dire,
C'est qu'ils se sont tous deux avisez de m'écrire
Qu'ils vouloient à Paris venir dans peu de tems
Pour me voir, m'embrasser et retourner contens.
Je croi que tu n'es pas faché que je leur laisse
De quoy vivre à leur aïse et soutenir noblesse.

ERASTE.

N'êtes vous pas, Monsieur, maître de votre bien?
Tout ce que vous ferez, je le trouveray bien.

LISETTE.

Et moi, je trouve mal cette dernière clause,
Et de tout mon pouvoir à ce legs je m'oppose.
Mais vous ne songez pas que le laquais attend.

GERONTE.

Je vais l'expédier et reviens à l'instant.

LISETTE

Avez-vous oublié qu'une paralysie
S'est de vôtre bras droit depuis un mois saisie,
Et que vous ne sçauriez écrire ni signer.

GERONTE.

Il est vrai, mon neveu viendra m'accompagner,
Et je vais lui dicter une lettre d'un style
Qui de madame Argante émouvera la bile.
J'en suis bien assuré. Viens, Eraste, suis-moi.

ERASTE.

Vous obéir, Monsieur, est ma suprême loi.

SCENE VI.

LISETTE, *seule.*

Nos affaires vont prendre une face nouvelle,
Et la fortune enfin nous rit et nous appelle.
Ah! te voilà, Crispin? Et d'où diantre viens-tu?

SCENE VII.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Ma foi, pour te servir j'ai diablement couru !
 Ces notaires sont gens d'aproche difficile.
 L'un n'étoit pas chez lui, l'autre étoit par la ville.
 Je les ai déterrez où l'on m'avoit instruit,
 Dans un jardin, à table, en un petit réduit,
 Avec dames qui m'ont parû de bonne mine.
 Je croi qu'ils passoient là quelque acte à la sourdine.
 Mais dans une heure au plus ils seront ici.

LISETTE.

Bon.

Sçais-tu pourquoi Geronte ici les mandoit ?

CRISPIN.

Non.

LISETTE.

Pour faire son contrat de mariage !

CRISPIN.

Oh ! diable,

A son âge il voudroit nous faire un tour semblable ?

LISETTE.

Pour Isabelle un trait, décoché par l'amour,
 Avoit, ma foi, percé son pauvre cœur à jour ;
 Et, frustrant des neveux l'esperance uniforme,
 Lui-même il vouloit faire un heritier en forme.
 Mais le Ciel par bonheur en ordonne autrement.

Il pense maintenant à faire un testament
Où ton maître sera nommé son legataire.

CRISPIN.

Pour lui, comme pour nous, il ne pouvoit mieux faire.
La nouvelle est trop bonne, il faut qu'en sa faveur
Je t'embrasse et r'embrasse, et, ma foy, de bon cœur,
Et qu'un épanchement de joye et de tendresse,
En te congratulant... l'amour qui m'intéresse...
La nouvelle est charmante et vaut seule un trésor.
Il faut, ma chere enfant, que je t'embrasse encor.

LISETTE.

Dans tes emportemens sois sage et plus modeste.

CRISPIN.

Excuse si la joye emporte un peu le geste.

LISETTE.

Mais, comme en ce bas monde il n'est nuls biens parfaits,
Et que tout ne va pas au gré de nos souhaits,
Il met au testament une facheuse clause.

CRISPIN.

Et dis-moi, mon enfant, quelle est-elle?

LISETTE.

Il dispose
De son argent comptant quarante mille écus
Pour deux parens lointains et qu'il n'a jamais vus.

CRISPIN.

Quarante mille écus d'argent sec et liquide!
De la succession voilà le plus solide.
C'est de l'argent comptant dont je fais plus de cas.
Vous en aurez menti, cela ne sera pas.
C'est moi qui vous le dis, mon cher monsieur Geronte ;

Vous avez fait sans moi trop vite vôtre compte.
Eh! qui sont ces parens?

LISETTE.

L'un est un bas Normand,
Gentil-homme natif d'entre Falaise et Caën.
L'autre est une baronne et veuve sans doüaire
Qui dans le Mayne fait sa demeure ordinaire,
Plaideuse, s'il en fut, comme on m'a dit souvent,
Qui de vingt-cinq procez en perd trente par an.

CRISPIN.

C'est tirer du metier toute la quintessance.
Puisque pour les procez elle a si bonne chance,
Il faut lui faire perdre encore celui-ci.

LISETTE.

L'un et l'autre bien-tôt arriveront ici :
Il faut, mon cher Crispin, tirer de ta cervelle,
Comme d'un arsenal, quelque ruse nouvelle
Qui déporte Geronte à leur faire ce legs.

CRISPIN.

A-t-il vû quelquefois ces deux parens?

LISETTE.

Jamais.

Il a sçû seulement par une lettre écrite
Qu'ils viendroient à Paris pour lui rendre visite.

CRISPIN.

Mon visage chez vous n'est-il point trop connû?

LISETTE.

Geronte, tu le sçais, ne t'a presque point vû.
Et, pour te dire vray, je suis persuadée
Qu'il n'a de ta figure encore nulle idée.

CRISPIN.

Bon ! Mon maître sçait-il ce dangereux projet,
L'intention de l'oncle et le tort qu'on lui fait ?

LISETTE.

Il ne le sçait que trop ; dans son cœur il enrage,
Et voudroit que quelqu'un détournât cet orage.

CRISPIN.

Je serai ce quelqu'un, je te le promets bien ;
De la succession les parents n'auront rien,
Et je veux que Geronte à tel point les haïsse
Qu'ils soient desheritez ; de plus, qu'il les maudisse,
Eux et leurs descendans à perpétuité,
Et tous les rejettons de leur posterité.

LISETTE.

Quoi ! tu pourrois, Crispin ..

CRISPIN.

Va, demeure tranquile,
Le prix qui m'est promis me rendra tout facile,
Car je dois t'épouser si...

LISETTE.

D'accord... Mais enfin...

CRISPIN.

Comment donc !

LISETTE.

Tu m'as l'air d'être un peu libertin.

CRISPIN.

Ne nous reprochons rien.

LISETTE.

On sçait de tes fredaines.

CRISPIN.

Nous sommes but à but ; ne sçais-je point des tiennes ?

LISETTE.

Tu dois de tous côtez, et tu devras long-temps.

CRISPIN.

J'ai cela de commun avec d'honnêtes gens.

Mais enfin sur ce point à tort tu t'inquietes :

Le testament de l'oncle acquitera mes dettes.

Et tel n'y pense pas qui doit payer pour moy.

Mais on vient.

LISETTE.

C'est Geronte. Adieu, sauve-toy,

Va m'attendre là bas, dans peu j'irai t'instruire

De ce que pour ton rôle il faudra faire et dire.

CRISPIN.

Va, va, je sçais déjà tout mon rôle par cœur,

Les gens d'esprit n'ont point besoin de precepteur.

SCENE VIII.

GERONTE, ERASTE, LISETTE.

GERONTE, *tenant une lettre.*

Je parle en cet écrit comme il faut à la mere,

Je voudrois que quelqu'un me contât la maniere

Dont elle recevra mon petit compliment ;

Je croy qu'elle sera surprise assurément.

ERASTE.

Si vous voulez, Monsieur, me charger de la lettre,

Moy-même entre ses mains je promets de la mettre
Et de vous rapporter ce qu'elle m'aura dit,
Et ce qu'elle aura fait en lisant vôtre écrit.

GERONTE.

Cela sera t-il bien que toy-même on te voye...

ERASTE.

Vous ne sçauriez, Monsieur, me donner plus de joye.

GERONTE.

Dis-leur de bouche encor qu'elles ne pensent pas
A renouër l'hymen dont je fais peu de cas.

ERASTE.

De vos intentions je sçai tout le mistere.

GERONTE.

Que je vais à l'instant te nommer legataire,
Te donner tout mon bien.

ERASTE.

Je connois leur esprit.
Elles en creveront toutes deux de dépit.
Demeurez en repos, je sçai ce qu'il faut dire,
Et de notre entretien je reviens vous instruire.

SCENE IX.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Ouy, depuis que j'ay pris ce genereux dessein,
Je me sens de moitié plus leger et plus sain.

LISETTE.

Vous avez fait, Monsieur, ce que vous deviez faire,
Mais j'aperçois quelqu'un : c'est votre apotiquaire,
Monsieur Clistorel.

SCENE X.

M. CLISTOREL, GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Ah ! Dieu vous garde en ces lieux.
Je suis, quand je vous vois, plus vif et plus joyeux.

CLISTOREL, *fâché*.

Bonjour, Monsieur, bonjour.

GERONTE.

Si je m'y puis connoître,
Vous paroissez fâché, quoy !

CLISTOREL.

J'ay raison de l'être.

GERONTE.

Qui vous a mis si fort la bile en mouvement ?

CLISTOREL.

Qui me l'a mise ?

GERONTE.

Oüy.

CLISTOREL.

Vos sottises.

GERONTE.

Comment !

CLISTOREL.

Je viens vrayment d'apprendre une belle nouvelle,
Qui me réjouit fort.

GERONTE.

Eh ! Monsieur, quelle est-elle ?

CLISTOREL.

N'avez-vous point de honte, à l'âge où vous voilà,
De faire extravagance égale à celle-là ?

GERONTE.

De quoy s'agit-il donc ?

CLISTOREL.

Il vous faudroit encore,
Malgré vos cheveux gris, quelques grains d'ellebore.
On m'a dit par la ville, et c'est un fait certain,
Que de vous marier vous formez le dessein.

LISETTE.

Quoy ! ce n'est que cela ?

CLISTOREL.

Comment donc ! dans la vie
Peut-on faire jamais de plus haute folie ?

GERONTE.

Et, quand cela seroit, pourquoy vous récrier,
Vous que depuis un mois on vit remarier ?

CLISTOREL.

Vrayment, c'est bien de même ! Avez-vous le courage
Et la mâle vigueur requise en mariage ?
Je vous trouve plaisant, et vous avez raison
De faire avecque moy quelque comparaison.
J'ay fait quatorze enfans à ma premiere femme,
Madame Clistorel, Dieu veuille avoir son ame !

Et, si dans mes travaux la mort ne me surprend,
J'espere à la seconde en faire encor autant.

LISETTE.

Ce sera tres-bien fait.

CLISTOREL.

Votre corps cacochime
N'est point fait, croyez-moy, pour ce genre d'escrime.
J'ay lû dans Hypocrate, il n'importe en quel lieu,
Un aphorisme seur : il n'est point de milieu,
Tout vieillard qui prend fille allerte et trop fringante
De son propre couteau sur ses jours il attende.

Virgo libidinosa senem jugulat.

LISETTE.

Quoy ! Monsieur Clistorel, vous sçavez du latin ?
Vous pourriez dans un jour vous faire medecin.

CLISTOREL.

Moy ? le Ciel m'en preserve et ce sont tous des ânes,
Ou du moins les trois quarts ; ils m'ont fait cent chicanes :
Au procès qu'ils nous ont sottement intenté,
Moy seul j'ay fait bouquer toute la Faculté :
Ils vouloient obliger tous les apotiquaires
A faire et mettre en place eux mêmes leurs clysteres,
Et que tous nos garçons ne fussent qu'assistans.

LISETTE.

Fy donc ! ces medecins sont de plaisantes gens.

CLISTOREL.

Il m'auroit fait beau voir avecque des lunettes
Faire en jeune apprentif ces fonctions secretes :
C'étoit à soixante ans nous mettre à l'A B C.
Voyez, pour tout un corps, quel affront c'eût été !

GERONTE.

Vous avez fort bien fait, dans cette procedure,
D'avoir jusques au bout soutenu la gageure.

CLISTOREL.

J'étois bien resolu, plutôt que de plier,
D'y manger ma boutique et jusqu'à mon mortier.

LISETTE.

Leur dessein, en effet, étoit bien ridicule.

CLISTOREL.

Je suis, quand je m'y mets, plus têtù qu'une mule.

GERONTE.

C'est bien fait, ces Messieurs vouloient vous offenser.
Mais que vous ai-je fait, moi, pour vous courroucer?

CLISTOREL.

Ce que vous m'avez fait ! Vous voulez prendre femme
Pour crever, et moi seul j'en aurai tout le blâme.
Prendre une femme, vous ? Allez, vous êtes fou !

GERONTE.

Monsieur...

CLISTOREL.

Il vaudroit mieux qu'on vous tordît le cou.

GERONTE.

Mais, Monsieur...

CLISTOREL.

Prenez-moi de bonnes medecines,
Avec de bons sirops et drogues anodines,
De bon catholicon.

GERONTE.

Monsieur...

CLISTOREL.

De bon sené,
De bon sel polycreste extrait et raffiné.

GERONTE.

Monsieur, un petit mot...

CLISTOREL.

De bon tartre émetique.
Quelque bon lavement fort et diurétique,
Voilà ce qu'il vous faut; mais une femme!

GERONTE.

Mais...

CLISTOREL.

Ma boutique pour vous est fermée à jamais.

[A Lisette].

S'il lui falloit. .

LISETTE.

Monsieur...

CLISTOREL.

Dans un peril extrême
Le moindre lénitif ou le moindre apozème,
Une goutte de miel ou de decoction,
Je le verrois crever comme un vieux mousqueton :
O le beau juvenceau pour entrer en ménage!

LISETTE.

Mais monsieur Clistorel...

CLISTOREL.

Le plaisant mariage!

Le beau petit mignon!

LISETTE.

Monsieur, écoutez-nous.

CLISTOREL.

Non, non, je ne veux plus de commerce avec vous.
Serviteur, serviteur.

SCENE XI.

LISETTE, GERONTE.

LISETTE.

Que le diable t'emporte !

Non, je ne vis jamais animal de la sorte.
A le bien mesurer, il n'est pas, que je crois,
Plus haut que sa seringue, et glapit comme trois.
Ces petits avortons ont tous l'humeur mutine.

GERONTE.

Il ne reviendra plus, son départ me chagrine.

LISETTE.

Pour un, vous en aurez mille tout à la fois.
Un de mes bons amis dont il faut faire choix,
Qui s'est fait depuis peu passer apotiquaire,
M'a promis qu'à bon prix il feroit votre affaire,
Et qu'il auroit pour vous quelque sirop à part,
Casse, sené, rhubarbe, et le tout de hazard,
Qui fera plus d'effet et de meilleur ouvrage
Que ce qu'on vous vendoit quatre fois davantage.

GERONTE.

Fais-le moi donc venir.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

GERONTE.

Allons nous reposer ; Lisette, suis mes pas :
Ce monsieur Clistorel m'a tout émû la bile.

LISETTE.

Souvenez-vous toûjours , quand vous serez tranquile ,
Dans votre testament de me faire du bien.

GERONTE, *bas*.

Je t'en ferai, pourvû qu'il ne m'en coûte rien.

FIN DU SECOND ACTE.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, LISETTE.

EGERONTE.
ERASTE ne vient point me rendre de réponse ;
Qu'est-ce que ce délai me prédit et m'annonce ?

LISETTE.
Et pourquoi, s'il vous plaît, vous inquieter tant ?
Suffit que vous devez être de vous content ;
Vous n'avez jamais fait rien de plus héroïque
Que de rompre un hymen aussi tragi-comique.

GERONTE.
Je suis content de moi dans cette occasion,
Et monsieur Clistorel a fort bonne raison :
C'étoit la pierre au cou, la tête la première,
M'aller précipiter au fond de la rivière.

LISETTE.

Bon ! c'étoit cent fois pis encor que tout cela.
Mais enfin tout va bien.

SCENE II.

CRISPIN, *en gentilhomme campagnard*;
GERONTE, LISETTE.

CRISPIN, *heurtant*.

Hola ! quelqu'un, hola !

Tout est-il mort icy, laquais, valet, servante ?
J'ay beau heurter, crier, aucun ne se presente.
Le diable puisse-t-il emporter la maison !

LISETTE.

Eh ! qui diantre chez nous heurte de la façon ?
Que voulez-vous, Monsieur ? Quel démon vous agite ?
Vient-on chez un malade ainsi rendre visite ?

(*A part.*)

Dieu me pardonne, c'est Crispin, c'est luy, ma foy.

CRISPIN, *bas*.

Tu ne te trompes pas, ma chere enfant, c'est moy.

[*Haut*].

Bonjour, bonjour, la fille ; on m'a dit, par la ville,
Qu'un Geronte en ce lieu tenoit son domicile.
Pourroit-on luy parler ?

LISETTE.

Pourquoy non ? le voilà.

CRISPIN, *luy secoüant le bras*.

Parbleu, j'en suis bien aise. Ah ! Monsieur, touchez-là.

Je suis vôtre valet, ou le diable m'emporte.
 Touchez-là derechef; le plaisir me transporte
 Au point que je ne puis assez vous le montrer.

GERONTE.

Cet homme assurément prétend me démembrer...

CRISPIN.

Vous paraissez surpris autant qu'on le peut être,
 Je vois que vous avez peine à me reconnoître.
 Mes traits vous sont nouveaux, sçavez-vous bien pourquoy?
 C'est que vous ne m'avez jamais vû.

GERONTE.

Je le croy.

CRISPIN.

Mais feu monsieur mon pere, Alexandre Choupille,
 Gentilhomme normand, prit pour femme une fille
 Qui fut, à ce qu'on dit, votre sœur autrefois,
 Et qui me mit au jour au bout de quatre mois.
 Mon pere se fâcha de cette diligence ;
 Mais un ami sensé luy dit en confidence
 Qu'il est vrai que ma mere, en faisant ses enfans,
 N'observoit pas encor assez l'ordre des tems ;
 Mais qu'aux femmes l'erreur n'étoit pas inouïe,
 Et qu'elle ne manquoit qu'à la chronologie.

GERONTE.

A la chronologie?

LISETTE.

Une femme, en effet,
 Ne peut pas calculer comme un homme auroit fait.

CRISPIN.

Or donc cette femelle, à concevoir si prompte

Qu'à tout considerer quelquefois j'en ai honte,
 En me mettant au jour, soit disgrâce ou faveur,
 M'a fait votre neveu, puisqu'elle est votre sœur.

GERONTE.

Apprenez, mon neveu, si par hazard vous l'êtes,
 Que vous êtes un sot au discours que vous faites.
 Ma sœur fut sage, et nul ne peut luy reprocher
 Que jamais sur l'honneur on l'ait pû voir broncher.

CRISPIN.

Je le croy ; cependant, tant qu'elle fut vivante,
 On tient que sa vertu fut un peu chancelante.
 Quoi qu'il en soit enfin, légitime ou bâtard,
 Soit qu'on m'ait mis au monde ou trop tôt ou trop tard,
 Je suis votre neveu, quoi qu'en dise l'envie,
 De plus, votre heritier, venant de Normandie
 Exprés pour recevoir votre succession.

GERONTE

C'est bien fait, et je loüe assez l'intention.
 Quand vous en allez-vous ?

CRISPIN.

Voudriez-vous me suivre ?

Cela dépend du tems que vous avez à vivre.
 Mon oncle, soyez sûr que je ne partirai
 Qu'après vous avoir vû bien cloüé, bien muré,
 Dans quatre ais de sapin reposer à votre aise.

LISETTE.

Vous avez un neveu, Monsieur, ne vous déplaie,
 Qui dit ses sentimens en pleine liberté

GERONTE.

A te dire le vrai, j'en suis épouvanté.

CRISPIN.

Je suis persuadé, de l'humeur dont vous êtes,
 Que la succession sera des plus complètes,
 Que je vais manier de l'or à pleine main,
 Car vous êtes, dit-on, un avare, un vilain ;
 Je sçai que pour un sol, d'une ardeur héroïque,
 Vous vous feriez fesser dans la place publique ;
 Vous avez, dit-on même, acquis en plus d'un lieu
 Le titre d'usurier et de fesse-mathieu.

GERONTE.

Sçavez-vous, mon neveu, qui tenez ce langage,
 Que si de mes deux bras j'avois encor l'usage,
 Je vous ferois sortir par la fenêtre ?

CRISPIN.

Moi ?

GERONTE.

Oüi, vous, et dans l'instant sortez.

CRISPIN.

Ah ! par ma foi.

Je vous trouve plaisant de parler de la sorte !
 C'est à vous de sortir et de passer la porte.
 La maison m'appartient ; ce que je puis souffrir,
 C'est de vous y laisser encor vivre et mourir.

LISETTE.

Ah ! Ciel ! quel garnement !

GERONTE.

Où suis-je ?

CRISPIN.

Allons, ma mie.

Au bel appartement mene-moi, je te prie.

Est-il voisin du tien ? Je te trouve à mon gré,
 Et nous pourrons la nuit converser de plein pié.
 Bonne chère, grand feu, que la cave enfoncée
 Nous fournisse à pleins brocs une liqueur aisée.
 Fais main-basse sur tout, le bon homme a bon dos,
 Et l'on peut hardiment le ronger jusqu'aux os.
 Mon oncle, pour ce soir il me faut, je vous prie,
 Cent louis neufs comptant en avance d'hoirie,
 Si-non demain matin, si vous le trouvez bon,
 Je mettrai de ma main le feu dans la maison.

GERONTE.

Grands dieux ! vit-on jamais insolence semblable !

LISETTE.

Ce n'est pas un neveu, Monsieur, mais c'est un diable ;
 Pour le faire sortir employez la douceur.

GERONTE.

Non neveu, c'est à tort qu'avec tant de hauteur
 Vous venez tourmenter un oncle à l'agonie ;
 En repos laissez-moi finir ma triste vie,
 Et vous hériterez au jour de mon trépas.

CRISPIN.

D'accord ; mais quand viendra ce jour ?

GERONTE.

A chaque pas

L'impitoyable mort s'obstine à me poursuivre,
 Et je n'ai tout au plus que quatre jours à vivre.

CRISPIN.

Je vous en donne six, mais après, ventrebleu !
 N'allez pas me manquer de parole, ou dans peu
 Je vous fais enterrer mort ou vif. Je vous laisse,

Mon oncle ; encor un coup , tenez votre promesse,
Ou je tiendrai la mienne.

SCENE III.

GERONTE , LISETTE.

LISETTE.

Ah ! quel homme voilà !
Quel neveu vos parens vous ont-ils donné-là !

GERONTE.

Ce n'est point mon neveu , ma sœur étoit trop sage
Pour elever son fils dans un air si sauvage.
C'est un fiéfé brutal , un homme des plus fous.

LISETTE.

Cependant , à le voir , il a quelque air de vous ;
Dans ses yeux , dans ses traits , un je ne sçai quoi brille.
Enfin , on s'apperçoit qu'il tient de sa famille.

GERONTE.

Par ma foi , s'il en tient , il lui fait peu d'honneur :
Ah ! le vilain parent !

LISETTE.

Et vous auriez le cœur
De laisser votre bien , une si belle somme ,
Vingt mille écus comptant , à ce beau gentilhomme !

GERONTE.

Moi , lui laisser mon bien , j'aimerois mieux cent fois
L'enterrer pour jamais.

LISETTE.

Ma foi, je m'apperçois
Que Monsieur le neveu, si j'en crois mon presage,
N'aura pas trop gagné d'avoir fait son voyage,
Et que le pauvre diable arrivé d'aujourd'hui
Auroit aussi-bien fait de demeurer chez lui.

GERONTE.

Si c'est sur mon bien seul qu'il fonde sa cuisine,
Je t'assure déjà qu'il mourra de famine,
Et qu'il n'aura pas lieu de rire à mes dépens.

LISETTE.

C'est fort bien fait ; il faut apprendre à vivre aux gens.
Voilà comme sont faits tous ces neveux avides,
Qui ne peuvent cacher leurs naturels perfides ;
Quand ils n'assomment pas un oncle assez âgé,
Ils prétendent encor qu'il leur est obligé.
Mais Eraste revient, et nous allons apprendre
Comment tout s'est passé.

SCENE IV.

ERASTE, GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Tu te fais bien attendre.
Tu m'as abandonné dans un grand embarras ;
Un malheureux neveu m'est tombé sur les bras !

ERASTE.

Il vient de m'acoster là-bas tout hors d'haleine,
Et m'a dit en deux mots le sujet qui l'ameine.

GERONTE.

Que dis-tu de ces airs?

ERASTE.

Je les trouve étonnans.

Il peste, il jure, il veut mettre le feu céans.

GERONTE.

J'aurois bien eu besoin ici de ta presence,
Pour reprimer l'excès de son impertinence.
Lisette en est témoin.

LISETTE.

Ah ! le mauvais pendard,
A qui Monsieur vouloit de son bien faire part.

GERONTE.

J'ai bien changé d'avis ; je te donne parole
Qu'il n'aura de mon bien jamais la moindre obole.

ERASTE.

Je me suis acquitté de ma commission,
Et tout s'est fait au gré de notre intention :
Votre lettre a produit un effet qui m'enchanté ;
On a montré d'abord une ame indifferente ;
D'un faux air de mépris voulant couvrir leur jeu,
Elles me paroisoient s'en soucier fort peu.
Mais, quand je leur ai dit que vous vouliez me faire
Aujourd'hui de vos biens unique legataire,
Car vous m'avez prescrit de parler sur ce ton...

GERONTE.

Oùi, je te l'ai promis, c'est mon intention.

ERASTE.

Elles ont toutes deux témoigné des surprises
Dont elles ne seront de six mois bien remises.

GERONTE.

J'en suis persuadé.

ERASTE.

Mais écoutez ceci,

Qui doit bien vous surprendre et m'a surpris aussi :
C'est que madame Argante, aimant votre famille,
M'a proposé tout franc de me donner sa fille,
Et d'acquitter ainsi par un commun égard
La parole donnée et d'une et d'autre part.

GERONTE.

Et qu'as tu sçu répondre à ces belles pensées !

ERASTE.

Que je ne voulois point aller sur vos brisées
Sans avoir sur ce point sçu votre sentiment,
Et de plus obtenu votre consentement.

GERONTE.

Ne t'embarasse point encor de mariage,
Que mon exemple icy serve à te rendre sage.

LISETTE.

Moi, j'approuverois fort cet hymen et ce choix,
Il est tel qu'il le faut, et j'y donne ma voix ;
Il convient à Monsieur de suivre cette envie,
Non à vous, qui devez renoncer à la vie.

GERONTE.

A la vie, et pourquoi ? Suis-je mort, s'il vous plaît ?

LISETTE.

Je ne sçay pas, Monsieur, au vray ce qu'il en est,
Mais tout le monde croit, à votre air triste et sombre,
Qu'errant près du tombeau, vous n'êtes plus qu'une ombre.

Et que, pour des raisons qui vous font differer,
Vous ne vous êtes pas encor fait enterrer.

GERONTE.

Avec de tels discours et ton air d'insolence,
Tu pourrois à la fin lasser ma patience.

LISETTE.

Je ne sçay point, Monsieur, farder la verité,
Et dis ce que je pense avecque liberté.

SCENE V.

UN LAQUAIS, GERONTE, ERASTE,
LISETTE.

UN LAQUAIS.

Une dame là-bas, Monsieur, avec sa suite,
Qui porte le grand deuil vient vous rendre visite,
Et se dit votre nièce.

GERONTE.

Encore des parens!

LE LAQUAIS.

La ferai-je monter?

GERONTE.

Non, je te le défens.

LISETTE.

Gardez-vous bien, Monsieur, d'en user de la sorte,
Et vous ne devez pas lui refuser la porte.

[*Au laquais*].

[*A Géronte*].

Va-t'en la faire entrer. Contraignez-vous un peu;
La nièce aura l'esprit mieux fait que le neveu.

Entre tant de parens ce seroit bien le diable
S'il ne s'en trouvoit pas quelqu'un de raisonnable.

SCENE VI.

CRISPIN, *en veuve, un petit dragon lui portant la queue* ;
GERONTE, LISETTE, ERASTE.

CRISPIN.

Permettez, s'il vous plaît, que cet embrassement
Vous témoigne ma joye et mon ravissement.
Je vois un oncle enfin, mais un oncle que j'aime,
Et que j'honore aussi cent fois plus que moy-même.

LISETTE, *bas à Eraste.*

Monsieur, c'est-là Crispin.

ERASTE.

C'est luy, je le sçay bien.

Nous avons eu là-bas un moment d'entretien.

GERONTE.

Elle a de la douceur et de la politesse ;
Qu'on donne promptement un fauteuil à ma nièce.

CRISPIN.

Ne bougez, s'il vous plaît, le respect m'interdit.
Un fauteuil près mon oncle ! Un tabouret suffit.

GERONTE.

Je suis assez content déjà de la parente.

ERASTE.

Elle sçait vraiment vivre, et sa taille est charmante.

CRISPIN.

Fy donc, vous vous mocquez, je suis à faire peur ;
Je n'avois autrefois que cela de grosseur,
Mais vous sçavez l'effet d'un fecond mariage,
Et ce que c'est d'avoir des enfans en bas âge,
Cela gâte la taille, et furieusement.

LISETTE.

Vous passeriez encor pour fille assurément.

CRISPIN.

J'ay fait du mariage une assez triste épreuve,
A vingt ans mon mari m'a laissé mere et veuve.
Vous vous doutez assez qu'après ce prompt trépas,
Et, faite comme on est, ayant quelques appas,
On auroit pu trouver à convoler de reste ;
Mais du pauvre défunt la mémoire funesté
M'oblige à devorer en secret mes ennuis :
J'ay bien de facheux jours et de plus dures nuits ;
Mais d'un veuvage affreux les tristes insomnies
Ne m'arracheront point de noires perfidies,
Et je veux chez les morts emporter, si je peux,
Un cœur qui ne brûla que de ses premiers feux.

ERASTE.

On ne poussa jamais plus loin la foi promise :
Voilà des sentimens dignes d'une Artemise.

GERONTE.

Votre époux, vous laissant mere et veuve à vingt ans,
Ne vous a pas laissé, je crois, beaucoup d'enfans.

CRISPIN.

Rien que neuf ; mais, le cœur tout gonflé d'amertune,
Deux ans encore après j'accouchai d'un posthume.



LISETTE.

Deux ans après ! voyez quelle fidélité !
On ne le croira pas dans la postérité.

GERONTE.

Peut-on vous demander, sans vous faire de peine,
Quel sujet si pressant vous fait quitter le Mayne ?

CRISPIN.

Le desir de vous voir est mon premier objet ;
De plus, certain procès qu'on m'a sottement fait
Pour certain four bannal sis en mon territoire ;
Je propose d'abord un bon declinatoire ;
On passe outre, je forme empêchement formel,
Et, sans nuire à mon droit, j'anticipe l'appel.
La cause est au baillage ainsi revendiquée,
On plaide, et je me trouve enfin interloquée.

LISETTE.

Interloquée ? Ah ! Ciel ! quel affront est ce-là !
Et vous avez souffert qu'on vous interloqua ?
Une femme d'honneur se voir interloquée !

ERASTE.

Pourquoy donc de ce terme être si fort piquée ?
C'est un mot du barreau.

LISETTE.

C'est ce qu'il vous plaira,
Mais juge de ses jours ne m'interloquera.
Le mot est immodeste, et le terme m'en choque,
Et je ne veux jamais souffrir qu'on m'interloque.

GERONTE.

Elle est folle, et souvent il lui prend des accès...
Elle ne parle pas si bien que vos procès.

CRISPIN.

Ce procès n'est pas seul le sujet qui m'ameine,
Et qui m'a fait quitter si brusquement le Mayne.
Ayant appris, Monsieur, par gens dignes de foy,
Qui m'ont fait un récit de vous, et que je croy,
Que vous étiez un homme atteint de plus d'un vice,
Un yvrogne, un joüeur...

ERASTE.

Comment donc ! quel caprice ?

CRISPIN.

Qui hantiez certains lieux et le jour et la nuit...

GERONTE.

Est-ce à moy, s'il vous plait, que ce discours s'adresse ?

CRISPIN.

Oüi, mon oncle, à vous même ; a-t-il rien qui vous blesse,
Puisqu'il est copié d'après la vérité ?

GERONTE.

Je ne sçais où j'en suis.

CRISPIN.

On m'a même ajouté

Que depuis très long-tems, avec Mademoiselle,
Vous meniez une vie indigne et criminelle,
Et que vous en aviez déjà plusieurs enfans.

LISETTE.

Avec moy, juste Ciel ! voyez les médisans,
De quoy se mêlent-ils ? Est-ce là leur affaire ?

GERONTE.

Je ne sçay qui retient l'effet de ma colere ?

CRISPIN.

Ainsi, sur le rapport de mille honnêtes gens,

Nous avons fait, Monsieur, assembler vos parens,
Et pour vous empêcher, dans ce désordre extrême,
De manger notre bien et vous perdre vous même,
Nous avons résolu, d'une commune voix,
De vous faire interdire en observant les loix.

GERONTE.

Moy ! me faire interdire.

LISETTE.

Ah ! Ciel ! quelle famille !

CRISPIN.

Nous sçavons votre vie avecque cette fille,
Et voulons empêcher qu'il ne vous soit permis
De faire un mariage un jour *in extremis*.

GERONTE.

Sortez d'icy, Madame, et que de votre vie
D'y remettre le pied il ne vous prenne envie ;
Sortez d'icy, vous dis-je, et sans vous arrêter...

CRISPIN.

Comment battre une veuve et la violenter ?
Au secours, aux voisins, au meurtre, on m'assassine.

GERONTE.

Voilà, je vous avouë, une grande coquine.

CRISPIN.

Quoy ! contre votre sang vous osez blasphemer !
Cela peut bien aller à vous faire enfermer.

LISETTE.

Faire enfermer Monsieur ?

CRISPIN.

Ne faites point la fiere,
On peut aussi vous mettre à la Salpetriere.

LISETTE.

A la Salpetriere!

CRISPIN.

Oüy, ma mie, et sans bruit :
De vos deportemens on n'est que trop instruit.

ERASTE.

Il faut developper le fond de ce mistere :
Que l'on m'aille à l'instant chercher un commissaire.

CRISPIN.

Un commissaire à moy ! Suis-je donc , s'il vous plaît ,
Gibier à commissaire ?

ERASTE.

On verra ce que c'est,
Et dans peu nous sçaurons, avec un tel tumulte ,
Si l'on vient chez les gens ainsi leur faire insulte.
Vous, mon oncle, rentrez dans votre appartement,
Je vous rendray raison de tout dans un moment.

GERONTE.

Ouf, ce jour-cy sera le dernier de ma vie.

LISETTE.

Miserable, tu mets un oncle à l'agonie.
La mauvaise famille et du Mayne et de Caën !
Oüy, tous ces parens-là méritent le carcan.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Est-il bien vray, Crispin, et ton ardeur sincere...

CRISPIN.

Envoyez donc, Monsieur, chercher un commissaire ;
Je l'attens de pied ferme.

ERASTE.

Ah! juste Ciel! C'est toy.

Je ne me trompe point.

CRISPIN.

Oüi, ventrebleu, c'est moy.

Vous venez de me faire une rude algarade.

ERASTE.

Ta pudeur a souffert d'une telle incartade.

CRISPIN.

L'ardeur de vous servir m'a donné cet habit,
Et, comme vous voyez, mon projet réussit.
Avec de certains mots j'ay conjuré l'orage,
Icy de deux parens j'ay fait le personnage,
Et j'ay dit en leur nom de telles duretez
Qu'ils seront, par ma foy, tous deux déshéritez.

ERASTE.

Quoy?

CRISPIN.

Si vous m'aviez vû tantôt faire merveille,
En noble campagnard, le plumet sur l'oreille,
Avec un feutre gris, longue brete au côté,
Mon air de bas Normand vous auroit enchanté.
Mais il faut dire vray, cette coëffe m'inspire
Plus d'intrépidité que je ne puis vous dire ;
Avec cet attirail j'ay vingt fois moins de peur,
L'adresse et l'artifice ont passé dans mon cœur :
Qu'on a sous cet habit et d'esprit et de ruse !

ERASTE.

Enfin de ses neveux l'oncle se desabuse ;
Il fait un testament qui doit combler mes vœux,
Est-il dans l'univers un mortel plus heureux ?

SCENE VIII.

LISETTE. ERASTE, CRISPIN.

LISETTE.

Ah ! Monsieur, apprenez un accident terrible,
Monsieur Geronte est mort.

ERASTE.

Ah ! Ciel ! est-il possible ?

CRISPIN.

Quoy ! l'oncle de Monsieur seroit défunt.

LISETTE.

Hélas !

Il ne vaut guere mieux, tant le pauvre homme est bas ;
Arrivant dans sa chambre et se traînant à peine,
Il s'est mis sur son lit sans force et sans haleine,
Et, roidissant les bras, la suffocation
A tout d'un coup coupé la respiration ;
Enfin il est tombé, malgré mon assistance,
Sans voix, sans sentiment, sans poulx, sans connoissance.

ERASTE.

Je suis au desespoir ; c'est ce dernier transport
Où tu l'as mis, Crispin. qui causera sa mort.

CRISPIN.

Moy, Monsieur? De sa mort je ne suis point la cause,
Et le défunt tout franc a fort mal pris la chose.
Pourquoy se saisit-il si fort pour des discours?
J'en voulois à son bien, et non pas à ses jours.

ERASTE.

Ne desesperons point encore de sa vie,
Il tombe assez souvent dans une léthargie
Qui ressemble au trépas, et nous allarme fort.

LISETTE.

Ah! Monsieur, pour le coup, il est à moitié mort,
Et moy qui m'y connois, je dis qu'il faut qu'il meure,
Et qu'il ne peut jamais aller encore une heure.

ERASTE.

Ah! juste Ciel! Crispin, quel triste événement!
Mon oncle mourra donc sans faire un testament,
Et je seray frustré, par cette mort cruelle,
De l'espoir d'obtenir la charmante Isabelle?
Fortune, je sens bien l'effet de ton courroux!

LISETTE.

C'est à moy de pleurer, et je perds plus que vous.

CRISPIN.

Allons, mes chers enfans, il faut agir de tête,
Et présenter un front digne de la tempête.
Il n'est pas tems icy de répandre des pleurs;
Faisons voir un courage au-dessus des malheurs.

ERASTE.

Que nous sert le courage, et que pouvons-nous faire.

CRISPIN.

Il faut premierement, d'une ardeur salulaire,

Courir au coffre fort, sonder les cabinets,
Demeubler la maison, s'emparer des effets.
Lisette, quelque tems tiens la bouche cousuë,
Si tu peux, va fermer la porte de la ruë.
Empare-toy des clefs, de peur d'invasion.

LISETTE.

Personne n'entrera sans ma permission.

CRISPIN.

Que l'ardeur du butin et d'un riche pillage
N'emporte pas trop loin votre bouillant courage ;
Sur tout dans l'action gardons le jugement ;
Le sort conspire en vain contre le testament :
Plûtôt que tant de bien passe en des mains profanes,
De Geronte défunt j'évoquerai les mânes,
Et vous aurez pour vous, malgré les envieux,
Et Lisette, et Crispin, et l'enfer et les dieux.

FIN DU TROISIÉME ACTE.





ACTE IV

SCENE PREMIERE.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE, *tenant le portefeuille de Geronte.*

AH ! mon pauvre Crispin, je perds toute espérance !
Mon oncle ne sçauroit reprendre connoissance.
L'art et les medecins sont ici superflus :
Le pauvre homme n'a pas à vivre une heure au plus.
Le legs universel qu'il prétendoit me faire,
Comme tu vois, Crispin, ne m'enrichira guere.

CRISPIN.

Lisette et moi, Monsieur, pour finir nos projets,
Nous comptons bien aussi sur quelque petit legs.

ERASTE.

Quoiqu'un cruel destin, à nos desirs contraire,
Epuise contre nous les traits de sa colere,
Nos soins ne seront pas infructueux et vains :
Quarante mille écus que je tiens dans mes mains,
Triste et fatal débris d'un malheureux naufrage,

Seront mis, si je veux, à l'abry de l'orage.
Voilà tous bons billets que j'ai trouvez sûr lui.

CRISPIN, *voulant prendre les billets.*

Souffrez que je partage avec vous vôtre ennuy.
Ce petit lenitif, en attendant le reste,
Pourra nous consoler d'un coup aussi funeste.

ERASTE.

Il est vrai, cher Crispin, mais enfin tu sçais bien
Que cela ne fait pas presque le quart du bien
Qu'en la succession mes soins pouvoient prétendre,
Et que le testament me donnoit lieu d'attendre.
Des maisons à Paris, des terres, des contrats,
Offroient bien à mon cœur de plus charmans appas ;
Non que l'ardeur du gain et la soif des richesses
Me fissent ressentir leurs indignes foiblesses :
C'est d'un plus noble feu dont mon cœur est épris ;
Je devois épouser Isabelle à ce prix.
Ce n'est qu'avec ce bien, qu'avec ces avantages,
Que je puis de sa mere obtenir les suffrages.
Faute de testament je perds, et pour toujours,
Un bien dont dépendoit le bonheur de mes jours.

CRISPIN.

J'entre dans vos raisons, elles sont tres-plausibles,
Mais ce sont de ces coups imprevus et terribles,
Dont tout l'esprit humain demeure confondu,
Et qui mettent à bout la plus mâle vertu.
Pour marquer au vieillard sa derniere demeure,
O mort, tu devois bien attendre encor une heure.
Tu nous aurois tous mis dans un parfait repos,
Et le tout se seroit passé bien à propos.

ERASTE.

Faudra-t-il qu'un espoir, fondé sur la justice,
 En steriles regrets passe et s'évanoüisse ;
 Ne sçaurois-tu, Crispin, parer ce coup fatal,
 Et trouver promptement un remede à mon mal ?
 Tantôt tu méditois un heroïque ouvrage ;
 C'est dans les grands dangers qu'on voit un grand courage.

CRISPIN.

Oüi, je croyois tantôt réparer cet échec,
 Mais à présent j'échouë, et je demeure à sec.
 Un autre en pareil cas seroit aussi sterile.
 S'il faloit par hazard, d'un coup de main habile,
 Soustraire, escamoter sans bruit un testament
 Où vous seriez traité peu favorablement,
 Peut-être je pourrois, par quelque coup d'adresse,
 Exercer mon talent et montrer ma proüesse ;
 Mais en faire trouver alors qu'il n'en est point,
 Le diable avec sa clique, et réduit à ce point,
 Fort inutilement s'y casserait la tête,
 Et cependant, Monsieur, le diable n'est pas bête.

ERASTE.

Tu veux donc me confondre et me desesperer ?

SCENE II.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE.

Les notaires, Monsieur, viennent là-bas d'entrer,

Je les ay mis tous deux dans cette salle basse.
Voyez ; que voulez-vous, s'il vous plaît, qu'on en fasse ?

ERASTE.

Je vois à tout moment croître mon embarras ;
Faits-en, ma pauvre enfant, tout ce que tu voudras.
Sçavent-ils que mon oncle a perdu connoissance,
Et qu'il ne peut parler ?

LISETTE.

Non, pas encor, je pense.

ERASTE.

Crispin !

CRISPIN.

Monsieur ?

ERASTE.

Hélas !

CRISPIN.

Hélas !

ERASTE.

Juste Ciel !

CRISPIN.

Ha !

ERASTE.

Que ferons-nous, dis-moi ?

CRISPIN.

Tout ce qu'il vous plaira.

ERASTE.

Quoy ! les renverrons-nous ?

CRISPIN.

Eh ! qu'en voulez-vous faire ?

Qu'en pouvons-nous tirer qui nous soit salutaire ?

LISETTE.

Je vais donc leur marquer qu'ils n'ont qu'à s'en aller?

ERASTE, *l'arrêtant,*

Attens encor un peu, je me sens accabler.

Crispin, tu vas me voir expirer à ta vuë.

CRISPIN.

Je vous suivrai de prés, et la douleur me tuë.

LISETTE.

Moy, je n'irai pas loin : faut-il nous voir tous trois,
Comme d'un coup de foudre, écraser à la fois!

CRISPIN.

Attendez... il me vient... le dessein est bizarre.
Il pourroit par hazard... j'entrevois... je m'égare,
Et je ne vois plus rien que par confusion.

LISETTE.

Peste soit l'animal avec sa vision!

ERASTE.

Fais-nous part du dessein que ton cœur se propose.

LISETTE.

Allons, mon cher Crispin, tâche à voir quelque chose.

CRISPIN.

Laisse-moi donc rêver... ouï-dà... non... si pourtant,
Pourquoi non?... On pourroit...

LISETTE.

Ne rêve donc point tant ;

Les notaires là-bas sont dans l'impatience ;

Tout ici ne dépend que de la diligence.

CRISPIN.

Il est vrai, mais enfin j'accouche d'un dessein
Qui passera l'effort de tout esprit humain.

Toi qui parois dans tout si legere et si vive,
Exerce à ce sujet ton imaginative.
Voyons ton bel esprit.

LISETTE.

Je t'en laisse l'employ.

Qui peut en fourberie être si fort que toy?
L'amour doit r'animer ton adresse passée.

CRISPIN.

Paix... silence !... il me vient un surcroit de pensée.
J'y suis, ventrebleu !

LISETTE.

Bon !

CRISPIN.

Dans un fauteuil assis...

LISETTE.

Fort bien...

CRISPIN.

Ne troublez pas l'antousiasme où je suis...
Un grand bonnet fourré jusques sur les oreilles,
Les volets bien fermez...

LISETTE.

C'est penser à merveilles.

CRISPIN.

Oüi, Monsieur, dans ce jour au gré de vos souhaits,
Vous serez legataire, et je vous le promets.
Allons, Lisette, allons, r'animons notre zele,
L'amour à ce projet nous guide et nous appelle.
Va de l'oncle défunt me chercher quelque habit,
Sa robe de malade, et son bonnet de nuit ;
Les dépouilles du mort feront notre victoire.

LISETTE.

Je veux en élever un trophée à ta gloire,
Et je cours te servir; je reviens sur mes pas.

SCENE III.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Tu m'arraches, Crispin, des portes du trépas;
Si ton dessein succede au gré de notre envie,
Je veux te rendre heureux le reste de ta vie;
Je serois legataire, et, par même moyen,
J'épouserois l'objet qui fait seul tout mon bien.
Ah! Crispin!

CRISPIN.

Cependant une terreur secrette'
S'empare de mes sens, m'allarme et m'inquiette.
Si la justice vient à connoistre du fait,
Elle est un peu brutale et saisit au collet.
Il faut faire un faux seing, et ma main allarmée
Se refuse un projet dont mon ame est charmée.

ERASTE.

Ton trouble est mal fondé; depuis deux ou trois mois
Geronte ne pouvoit se servir de ses doigts;
Ainsi sa signature, ailleurs si nécessaire,
N'est point, comme tu vois, requise en notre affaire,
Et tu déclareras que tu ne peux signer.

CRISPIN.

A de bonnes raisons je me laisse gagner,

Et je sens tout à coup renaître en mon courage
L'ardeur dont j'ai besoin pour un si grand ouvrage.

SCENE IV.

LISETTE, *apportant des hardes pareilles à celles
de Geronte*, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE, *jettant le paquet.*

Du bon-homme Geronte, en gros comme en détail,
Comme tu l'as requis, voilà tout l'attirail.

CRISPIN, *se deshabillant.*

Ne perdons point de tems ; que l'on m'habille en hâte ;
Monsieur, mettez la main, s'il vous plaît, à la pâte.
La robe, dépêchons, passez-la dans mes bras.
Ah ! le mauvais valet, chaussez chacun un bas.
Çà, le mouchoir de cou ; mets-moi vite ce casque,
Les pantoufles, fort bien : l'équipage est fantasque.

LISETTE.

Oüy, voilà le défunt, dissipons notre ennuy ;
Geronte n'est point mort, puisqu'il revit en lui :
Voilà son air, ses traits, et l'on doit s'y méprendre.

CRISPIN.

Mais avec son habit si son mal m'alloit prendre !

ERASTE.

Ne crains rien, arme-toy de resolution.

CRISPIN.

Ma foy, déjà je sens un peu d'emotion.

Je ne sçay si la peur est un peu laxative,
Ou si cet habit a la vertu purgative.

LISETTE.

Je veux te mettre encor ce vieux manteau fouré
Dont, aux jours de remede, il étoit entouré.

CRISPIN.

Tu peux, quand tu voudras, appeller les notaires;
Me voilà maintenant en habits mortuaires.

LISETTE.

Je vais dans un moment les amener ici.

CRISPIN.

Secondez-moi bien tous dans cette affaire-cy.

SCENE V.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Vous, Monsieur, s'il vous plaît, fermez porte et fenêtre :
Un éclat indiscret peut me faire connoître.
Avancez cette table, approchez ce fauteuil ;
Ce jour mal condamné me blesse encore l'œil.
Tirez bien les rideaux, que rien ne nous trahisse.

ERASTE.

Fasse un heureux destin réüssir l'artifice !
Si j'ose me porter à cette extrémité,
Malgré-moi j'obéis à la nécessité.
J'entens du bruit.

CRISPIN, *se jettant brusquement sur le fauteuil.*

Songez à la cérémonie,
Et ne me quittez pas, Monsieur, à l'agonie.
Un dieu dont le pouvoir sert d'excuse aux amans
Sçaura me disculper de ces emportemens.

SCENE VI.

LISETTE, M. SCRUPULE, GASPARD,
CRISPIN, ERASTE.

LISETTE.

Entrez, Messieurs, entrez. Voilà les deux notaires,
Avec qui vous pouvez mettre ordre à vos affaires.

CRISPIN.

Messieurs, je suis ravi, quoiqu'à l'extrémité,
De vous voir tous les deux en parfaite santé ;
Je voudrois bien encore être à l'âge où vous êtes,
Et, si je me portois aussi bien que vous faites,
Je ne songerois guere à faire un testament.

M. SCRUPULE.

Cela ne vous doit point chagriner un moment,
Rien n'est desespéré ; cette cérémonie
Jamais d'un testateur n'a racourcy la vie ;
Au contraire, Monsieur, la consolation
D'avoir fait de ses biens la distribution
Répand au fond du cœur un repos simpatique,
Certaine quietude et douce et balzamique

Qui, se communiquant après dans tous les sens,
Rétablit la santé dans quantité de gens.

CRISPIN.

Que le Ciel veuille donc me traiter de la sorte !

(*A Lisette.*)

Messieurs, asseyez-vous. Toy, va fermer la porte.

GASPARD.

D'ordinaire, Monsieur, nous apportons nos soins
Que ces actes secrets se passent sans temoins ,
Il seroit à propos que Monsieur prît la peine
D'aller avec Madame en la chambre prochaine.

LISETTE.

Moy, je ne puis quitter Monsieur un seul moment.

ERASTE.

Mon oncle sur ce point dira son sentiment.

CRISPIN.

Ces personnes, Messieurs, sont sages et discrettes :
Je puis leur confier mes volonteZ secrettes,
Et leur montrer l'excès de mon affection.

M. SCRUPULE.

Nous ferons tout au gré de vôtre intention.
Le testament sera tel que l'on doit le faire,
Et l'on le reduira dans le style ordinaire.
Pardevant, fut present... Geronte... et cætera.
Dites-nous maintenant tout ce qu'il vous plaira.

CRISPIN.

Je veux premierement qu'on acquite mes dettes.

ERASTE.

Nous n'en trouverons pas, je croy, beaucoup de faites.

CRISPIN.

Je dois quatre cens francs à mon marchand de vin,
Un fripon qui demeure au cabaret voisin.

M. SCRUPULE.

Fort bien. Où voulez-vous, Monsieur, qu'on vous enterre ?

CRISPIN.

A dire vray, Messieurs, il ne m'importe guere ;
Qu'on se garde sur tout de me mettre trop près
De quelque procureur chicaneur et mauvais ;
Il ne manqueroit pas de me faire querelle :
Ce seroit tous les jours procedure nouvelle.

ERASTE.

Tout se fera, Monsieur, selon votre desir ;
J'aurai soin du convoi, de la pompe funebre,
Et n'épargneray rien pour la rendre celebre.

CRISPIN.

Non, mon neveu, je veux que mon enterrement
Se fasse à peu de frais et fort modestement.
Il fait trop cher mourir, ce seroit conscience ;
Jamais de mon vivant je n'aimai la dépense.
Je puis être enterré fort bien pour un écu.

LISSETTE.

Le pauvre malheureux meurt comme il a vécu.

GASPARD.

C'est à vous maintenant, s'il vous plaît, de nous dire
Les legs qu'au testament vous voulez faire écrire.

CRISPIN.

C'est à quoy nous allons nous employer dans peu.
Je nomme, j'instituë Eraste mon neveu,

Que j'aime tendrement, pour mon seul légataire,
Unique, universel...

ERASTE.

O douleur trop amère !

CRISPIN.

Luy laissant tout mon bien, meubles, propres, acquêts,
Vaisselle, argent comptant, contrats, maisons, billets.
Désheritant, en tant que besoin pourroit être,
Parents, nièces, neveux, nez aussi-bien qu'à naître ;
Et même tous batards à qui Dieu fasse paix,
S'il s'en trouvoit aucuns au jour de mon décès.

LISETTE.

Ce discours me fend l'âme. Hélas ! mon pauvre maître !
Il faudra donc vous voir pour jamais disparoître !

ERASTE.

Les biens que vous m'offrez n'ont pour moy nul appas,
S'il faut les acheter avec votre trépas.

CRISPIN.

Item, je donne et legue à Lisette présente...

LISETTE.

Ah !

CRISPIN.

Qui depuis cinq ans me tient lieu de servante,
Pour épouser Crispin en legitime nœud,
Non autrement...

LISETTE, *tombant évanouïe.*

Ah ! ah !

CRISPIN [*A Éraste*].

Soutiens-la, mon neveu.

[*Continuant*].

Et pour récompenser l'affection, le zele,
Que de tout tems pour moy j'ay reconnus en elle...

LISETTE.

Le bon maître, grands dieux ! que je vais perdre là !

CRISPIN.

Deux mille écus comptant en espèce.

LISETTE.

Ha ! ha ! ha !

ERASTE, *a part*.

Deux mille écus ! Je croy que le pendard se mocque.

LISETTE.

Je n'y puis resister, la douleur me suffoque.
Je croy que j'en mourray.

CRISPIN.

Lesquels deux mille écus
Du plus clair de mon bien seront pris et perçus.

LISETTE.

Le Ciel vous fasse paix d'avoir de moy mémoire,
Et vous paye au centuple un œuvre meritoire !
Il m'avoit bien promis de ne pas m'oublier.

ERASTE, *bas*.

Le fripon m'a joué d'un tour de son métier.

(*Haut.*)

Je croy que voilà tout ce que vous voulez dire.

CRISPIN.

J'ai trois ou quatre mots encor à faire écrire.

Item, je laisse et legue à Crispin. .

ERASTE, *bas*.

A Crispin ?

Je crois qu'il perd l'esprit ; quel est donc son dessein ?

CRISPIN.

Pour les bons et loyaux services...

ERASTE, *bas*.

Ah ! le traître !

CRISPIN.

Qu'il a toujours rendus et doit rendre à son maître...

ERASTE.

Vous ne connoissez pas, mon oncle, ce Crispin :
C'est un mauvais valet, yvrogne, libertin,
Méritant peu le bien que vous voulez luy faire.

CRISPIN.

Je suis persuadé, mon neveu, du contraire ;
Je connois ce Crispin mille fois mieux que vous.
Je luy veux donc leguer, en dépit des jaloux...

ERASTE, *à part*.

Le chien !

CRISPIN.

Quinze cent francs de rentes viagères,
Pour avoir souvenir de moy dans ses prières.

ERASTE.

Ah ! quelle trahison !

CRISPIN.

Trouvez-vous, mon neveu,
Le présent malhonnête, et que ce soit trop peu ?

ERASTE.

Comment, quinze cent francs !

CRISPIN.

Oüi, sans laquelle clause
Le present testament sera nul, et pour cause.

ERASTE.

Pour un valet, mon oncle, a-t-on fait un tel legs?
Vous n'y pensez donc pas.

CRISPIN.

Je sçais ce que je fais,
Et je n'ay point l'esprit si foible et si débile.

ERASTE.

Mais...

CRISPIN.

Si vous me fâchez, j'en laisserai deux mille.

ERASTE.

Si...

LISETTE.

Ne l'obstinez point, je connois son esprit :
Il le feroit, Monsieur, tout comme il vous le dit.

ERASTE.

Soit, je ne diray mot ; cependant de ma vie,
Je n'auray de parler une si juste envie.

CRISPIN.

N'aurois-je point encor quelqu'un de mes amis
A qui je pourrois faire un fideicommis ?

ERASTE, *bas*.

Le scelerat encor rit de ma retenuë !
Il ne me laissera plus rien, s'il continuë.

M. SCRUPULE.

Est-ce fait ?

CRISPIN.

Oùi, Monsieur.

ERASTE.

Le Ciel en soit beny !

GASPARD.

Voilà le testament heureusement fini.

Vous plaît-il de signer ?

CRISPIN.

J'en aurois grande envie ;

Mais j'en suis empêché par la paralysie

Qui, depuis quelques mois, me tient sur le bras droit.

GASPARD.

Et ledit testateur déclare en cet endroit

Que de signer son nom il est dans l'impuissance,

De ce l'interpellant, au gré de l'ordonnance.

CRISPIN.

Qu'un testament à faire est un pesant fardeau !

M'en voilà délivré, mais je suis tout en eau.

M. SCRUPULE.

Vous n'avez plus besoin de notre ministère ?

CRISPIN.

Laissez-moy, s'il vous plaît, l'acte qu'on vient de faire ?

M. SCRUPULE.

Nous ne pouvons, Monsieur ; cet acte est un dépôt

Qui reste dans nos mains ; je reviendrai tantôt

Pour vous en apporter moy-même une copie.

ERASTE.

Vous nous ferez plaisir, mon oncle vous en prie,

Et veut récompenser votre peine et vos soins.

GASPARD.

C'est maintenant, Monsieur, ce qui presse le moins.

CRISPIN.

Lisette, conduis-les.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN, *se deshabillant.*

Ay-je tenu parole,
Et dans l'occasion sçay-je jouër mon rôle,
Et faire un testament ?

ERASTE.

Trop bien pour mon profit.
Dis-moi donc, malheureux, as-tu perdu l'esprit,
De faire un testament qui m'est si dommageable ?
De laisser à Lisette une somme semblable !

CRISPIN.

Ma foy, ce n'est pas trop.

ERASTE.

Deux mille écus comptant.

CRISPIN.

Il faut, en pareil cas, que chacun soit content.
Pouvois-je moins laisser à cette pauvre fille ?

ERASTE.

Comment donc, traître !

CRISPIN.

Elle est un peu de la famille.

Votre oncle, si l'on croit le lardon scandaleux,
N'a pas été toujours impotent et goûteux,
Et j'ay dû luy laisser un peu de subsistance,
Pour l'acquit de son ame et de ma conscience.

ERASTE.

Et de ta conscience? Et ces quinze cent francs
De pension à toy payables tous les ans,
Que tu t'es fait leguer avec tant de prudence!
Est-ce encor pour l'acquit de cette conscience?

CRISPIN.

Il ne faut point, Monsieur, s'estomaquer si fort,
On peut en un moment nous mettre tous d'accord :
Puisque le testament que nous venons de faire,
Où je vous instituë unique legataire,
Ne peut avoir l'honneur d'obtenir votre aveu,
Il faut le déchirer et le jeter au feu.

ERASTE.

M'en preserve le Ciel!

CRISPIN.

Sans former d'entreprise,
Laissons la chose au point où votre oncle l'a mise.

ERASTE.

Ce seroit cent fois pis, j'en mourrois de douleur.

CRISPIN.

Il s'éleve aussi bien, dans le fond de mon cœur,
Certain remord cuisant, certaine sinderese,
Qui furieusement sur l'estomach me pese.

ERASTE.

Rentrons, Crispin, je tremble, et suis persuadé

Que nous allons trouver mon oncle décédé,
Ou que dans ce moment pour le moins il expire.

CRISPIN.

Helas! il étoit tems, ma foy, de faire écrire.

ERASTE.

Le laurier dont tu viens de couronner ton front
Ne peut avoir un prix ni trop grand ni trop prompt.

CRISPIN.

Il faut donc, s'il vous plaît, m'avancer une année
De cette pension que je me suis donnée.
Vous ne sçauriez me faire un plus charmant plaisir.

ERASTE.

C'est ce que nous verrons avec plus de loisir.

SCENE VIII.

LISETTE, ERASTE, CRISPIN.

LISETTE, *se jettant dans le fauteuil.*

Misericorde! ah, Ciel! je me meurs, je suis mortel!

ERASTE.

Qu'as-tu donc, mon enfant, à crier de la sorte?

LISETTE.

J'étouffe! ouf, ouf! la peur m'empêche de parler.

CRISPIN.

Quel vertigo soudain a donc pû te troubler?
Parle donc, si tu veux.

LISETTE.

Geronte...

CRISPIN.

Eh bien ! Geronte ?

LISETTE, *se levant brusquement.*

Ah ! prenez garde à moy...

CRISPIN.

Veux-tu finir ton compte ?

LISETTE.

Un grand phantôme noir...

ERASTE.

Comment donc ! que dis-tu ?

LISETTE.

Hélas ! mon cher Monsieur, je dis ce que j'ai vû :
Après avoir conduit ces Messieurs dans la ruë,
Où la mort du bonhomme est déjà répanduë,
Où même le crieur a voulu, malgré moy,
Faire entrer avec lui l'attirail d'un convoi.
De la chambre où gissoit votre oncle sans escorte
Il m'a semblé d'abord entendre ouvrir la porte,
Et, montant l'escalier, j'ai trouvé nez pour nez,
Comme un grand revenant, Geronte sur ses pieds.

CRISPIN.

De la crainte d'un mort ton ame possédée
T'abuse et te fait voir un phantôme en idée.

LISETTE.

C'est lui, vous dis-je ; il parle... Ah !

CRISPIN.

Pourquoi ce grand cry ?

LISETTE.

Excuse, mon enfant, je te prenois pour lui.
Enfin criant, courant sans détourner la vûë,

Essouffée et tremblante, ici je suis venuë
Vous dire que le mal de vôtre oncle en ces lieux
N'est qu'une létargie, et qu'il n'en est que mieux.

ERASTE.

Avec quelle constance, au branle de sa rouë,
La fortune ennemie et me berce et me jouë !

LISETTE.

O trop flateur espoir ! projets si bien conçûs,
Et mieux exécutez, qu'êtes-vous devenus ?

CRISPIN.

Voilà donc le défunt que le sort nous renvoye,
Et l'avare Acheron lâche encore sa proye ?
Vous le voulez, grands dieux ! Ma constance est à bout,
Je ne sçais où j'en suis, et j'abandonne tout.

ERASTE.

Toi que j'ai veu tantôt si grand, si magnanime,
Un seul revers te rend foible et pusillanime.
Reprends des sentimens qui soient dignes de toi,
Offrons-nous aux dangers, viens signaler ta foi.
Quelque coup du hazard nous tirera d'affaire.

CRISPIN.

Allons-nous abuser encor quelque notaire ?

ERASTE.

Je vais sans perdre tems remettre ces billets.
Dans les mains d'Isabelle, ils feront leurs effets,
Et nous en tirerons peut-être un avantage
Qui pourroit bien servir à notre mariage ;
Vous, rentrez chez mon oncle, et prenez bien le soin
D'appeller le secours dont il aura besoin.

Pour retourner plutôt je parts en diligence,
Et viens vous r'assurer ici par ma presence.

SCENE IX.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Ne me voilà pas mal avec mon testament.
Je vois ma pension payée en un moment.

LISSETTE.

Et mes deux mille écus pour prix de mon service ?

CRISPIN.

Juste Ciel ! sauve-moi des mains de la justice.
Tout ceci ne vaut rien et m'inquiete fort :
Je crains bien d'avoir fait mon testament de mort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

M^{me} ARGANTE, ISABELLE, ERASTE.

M^{me} ARGANTE.

QUEL est votre dessein, et que voulez-vous faire?
Puis-je de ces billets être dépositaire?
On me soupçonneroit d'avoir prêté les mains
A faire réüssir en secret vos desseins.
Maintenant que vôtre oncle a pû, malgré son âge,
Reprendre de ses sens heureusement l'usage,
Le parti le meilleur, sans user de délais,
Est de lui reporter vous-même ses billets.

ERASTE,

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connois, Madame,
Les nobles sentimens qui regnent dans votre ame.
Nous ne prétendons point vous ni moi retenir
Un bien qui ne nous peut encor appartenir;
Mais gardez ces billets quelques momens, de grace,
Le Ciel m'inspirera ce qu'il faut que je fasse.

Je le prens à temoin si, dans ce que j'ai fait,
 L'amour n'a pas été mon principal objet.
 Hélas ! pour mériter la charmante Isabelle,
 J'ai peut-être un peu trop fait éclater mon zele.
 Mais on pardonnera ces transports amoureux.
 Mon excuse, Madame, est écrite en vos yeux.

ISABELLE.

Puisque pour notre hymen j'ai l'aveu de ma mere,
 Je puis faire paroître un sentiment sincere.
 Les biens dont vous pouvez heriter chaque jour
 N'ont point du tout pour vous déterminé l'amour.
 Votre personne seule est le bien qui me flate,
 Et tous les biens brillans dont la fortune éclate
 Ne sçauroient ébloüir un cœur comme le mien.

ERASTE.

Si je l'obtiens, ce cœur, non, je ne veux plus rien.

M^{me} ARGANTE.

Tous ces beaux sentimens sont fort bons dans un livre,
 L'amour seul, tel qu'il soit, ne donne point à vivre,
 Et je vous apprends, moi, que l'on ne s'aime bien,
 Quand on est marié, qu'autant qu'on a de bien.

ERASTE.

Mon oncle maintenant, par sa convalescence,
 Fait revivre en mon cœur la joye et l'esperance,
 Et je vais l'exciter à faire un testament.

M^{me} ARGANTE.

Mais ne craignez-vous rien de son ressentiment ?
 Ces billets detournez ne peuvent-ils point faire
 Qu'il prenne à vos desirs un sentiment contraire ?

ERASTE.

Et voilà la raison qui me fait hazarder
A vouloir quelque tems encore les garder.
Pour revoir ce dépôt rentrer en sa puissance,
Il accordera tout sans trop de resistance.
Il faut, Mademoiselle, en ce peril offert,
Etre un peu dans ce jour avec nous de concert.
Voilà tous bons billets qu'il faut, s'il vous plaît, prendre.

ISABELLE.

Moi ?

ERASTE.

N'en rougissez point, ce n'est que pour les rendre.

ISABELLE.

Mais je ne sçai, Monsieur, en cette occasion,
Si je dois accepter cette commission.
De ces billets surpris on me croira complice ;
En restitutions je suis encor novice.

ERASTE.

Mais j'entens quelque bruit : c'est Crispin que je vois.
A qui donc en as-tu ? Te voilà hors de toi !

SCENE II.

CRISPIN, M^{me} ARGANTE,
ISABELLE, ERASTE.

CRISPIN.

Allons, Monsieur, allons ; en homme de courage
Il faut ici, ma foi, soutenir l'abordage.
Monsieur Geronte approche.

ERASTE.

O Ciel ! en ce moment,
 Souffrez que je vous meîne à mon appartement.
 J'ai de la peine encore à m'offrir à sa vûë,
 Laissons évaporer un peu sa bile émuë.
 Et, quand il sera tems, tous unanimement,
 Nous viendrons travailler ensemble au dénouëment.
 Pour toi, reste ici ; voi l'humeur dont il peut être,
 Et tu m'informerás s'il est tems de paroître.

CRISPIN.

Nous voilà, grace au Ciel, dans un grand embarras ;
 Dieu veuille nous tirer d'un aussi mauvais pas !

SCENE III.

GERONTE, CRISPIN, LISETTE.

GERONTE, *appuyé sur Lisette.*

Je ne puis revenir encor de ma foiblesse,
 Je ne sçais où je suis, l'éclat du jour me blesse,
 Et mon foible cerveau, de ce choc ébranlé,
 Par de sombres vapeurs est encor tout troublé.
 Ai-je été bien long-tems dans cette léthargie ?

LISETTE.

Pas tant que nous croyions ; mais votre maladie
 Nous a tous mis ici dans un dérangement,
 Une agitation, un soin, un mouvement,
 Qu'il n'est pas bien aisé dans le fonds de décrire :
 Demandez à Crispin, il pourra vous le dire.

CRISPIN.

Si vous sçaviez, Monsieur, ce que nous avons fait,
Lorsque de votre mal vous ressentiez l'effet,
La peine que j'ai prise et les soins necessaires,
Pour pouvoir comme vous mettre ordre à vos affaires,
Vous seriez étonné, mais d'un étonnement
A n'en pas revenir si-tôt assurément.

GERONTE.

Où donc est mon neveu? Son absence m'ennuye.

CRISPIN.

Ah! le pauvre garçon, je crois, n'est plus en vie.

GERONTE.

Que dis-tu-là, comment?

CRISPIN.

Il s'est saisi si fort,
Quand il a vû vos yeux tourner droit à la mort,
Que, n'écoutant plus rien que sa douleur amere,
Il s'est allé jeter...

GERONTE.

Où donc? dans la riviere?

CRISPIN.

Non, Monsieur, sur son lit, où, baigné de ses pleurs,
L'infortuné garçon gémit de ses malheurs.

GERONTE.

Va-donc lui redonner et le calme et la joye,
Et dis-lui de ma part que le Ciel lui renvoye
Un oncle toujours plein de tendresse pour lui,
Qui connoît son bon cœur, et qui vient aujourd'hui
Lui montrer des effets de sa reconnoissance

CRISPIN.

S'il n'est pas encor mort, en toute diligence
Je vous l'ameine ici.

SCENE IV.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE.

Mais, à ce que je voi,
J'ai donc, Lisette, été plus mal que je ne croi?

LISETTE.

Nous vous avons crû mort pendant une heure entiere.

GERONTE.

Il faut donc expliquer ma volonté derniere,
Et sans perdre de tems faire mon testament.
Les notaires sont-ils venus?

LISETTE.

Assurément.

GERONTE.

Qu'on aille de nouveau les chercher, et leur dire
Que dans le même instant je veux les faire écrire.

LISETTE.

Ils reviendront dans peu.

SCENE V.

ERASTE, CRISPIN, LISETTE, GERONTE.

CRISPIN.

Le Ciel vous l'a rendu.

ERASTE.

Hélas! à ce bonheur me serois-je attendu!
Je revois mon cher oncle, et le Ciel, par sa grace,
Sensible à mes douleurs, permet que je l'embrasse.
Après l'avoir cru mort il paroît à mes yeux.

GERONTE.

Hélas! mon cher neveu, je n'en suis guere mieux,
Mais je rends grace au Ciel de prolonger ma vie
Pour pouvoir maintenant executer l'envie
De te donner mon bien par un bon testament.

LISETTE.

Ce garçon-là, Monsieur, vous aime tendrement.
Si vous aviez pû voir les syncopes, les crises,
Dont, par la simpatie, il sentoit les reprises,
Il vous auroit percé le cœur de part en part.

CRISPIN.

Nous en avons tous trois eu notre bonne part.

LISETTE.

Enfin le Ciel a pris pitié de nos miseres,
Mais j'apperçois quelqu'un, c'est un des deux notaires.

GERONTE.

Bon jour, Monsieur Scrupule.

CRISPIN, *à part.*

Ah! me voilà perdu.

SCENE VI.

M. SCRUPULE, GERONTE, ERASTE,
LISSETTE, CRISPIN.

GERONTE.

Icy depuis long-tems vous êtes attendu.

M. SCRUPULE.

Certes je suis ravi, Monsieur, qu'en moins d'une heure,
Vous jouïssiez déjà d'une santé meilleure.

Je sçavois bien qu'ayant fait votre testament,
Vous sentiriez bien-tôt quelque soulagement ;
Le corps se porte mieux lorsque l'esprit se trouve
Dans un parfait repos.

GERONTE.

Tous les jours je l'éprouve.

M. SCRUPULE.

Voici donc le papier que, selon vos desseins,
Je vous avois promis de remettre en vos mains.

GERONTE.

Quel papier, s'il vous plaît? pourquoi? pour quelle affaire?

M. SCRUPULE.

C'est votre testament que vous venez de faire.

GERONTE.

J'ay fait mon testament?

M. SCRUPULE.

Oüi, sans doute, Monsieur.

LISETTE, *bas*.

Crispin, le cœur me bat.

CRISPIN, *bas*.

Je frissonne de peur.

GERONTE.

Et, parbleu, vous resvez, Monsieur ; c'est pour le faire,
Que j'ay besoin icy de votre ministere.

M. SCRUPULE.

Je ne resve, Monsieur, en aucune façon ;
Vous nous l'avez dicté plein de sens et raison.
Le repentir si-tôt saisiroit-il votre ame ?
Monsieur étoit present, aussi-bien que Madame.
Ils peuvent là dessus dire ce qu'ils ont vû.

ERASTE, *bas*.

Que dire ?

LISETTE, *bas*.

Juste Ciel !

CRISPIN, *bas*.

Me voilà confondu.

GERONTE.

Eraste étoit present ?

M. SCRUPULE.

Oüi, Monsieur, je vous jure.

GERONTE.

Est-il vray, mon neveu ? Parle, je t'en conjure.

ERASTE.

Ah ! ne me parlez point, Monsieur, de testament :
C'est m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GERONTE.

Lisette, parle donc ?

LISETTE.

Crispin, parle en ma place ;
Je sens dans mon gosier que ma voix s'embarrasse.

CRISPIN.

Je pourrais là-dessus vous rendre satisfait,
Nul ne sait mieux que moy la verité du fait.

GERONTE.

J'ay fait mon testament ?

CRISPIN.

On ne peut pas vous dire
Qu'on vous l'ait vû tantôt absolument écrire,
Mais je suis très-certain qu'au lieu où vous voilà,
Un homme à peu près mis comme vous êtes-là,
Assis dans un fauteuil auprès de deux notaires,
A dicté mot à mot ses volontez dernieres.
Je n'assurerai pas que ce fut vous ; pourquoi ?
C'est qu'on peut se tromper ; mais c'étoit vous ou moy.

M. SCRUPULE.

Rien n'est plus veritable, et vous pouvez m'en croire.

GERONTE.

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la memoire,
Et c'est ma léthargie.

CRISPIN.

Oüi, c'est elle en effet.

LISETTE.

N'en doutez nullement, et, pour prouver le fait,
Ne vous souvient-il pas que, pour certaine affaire,
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le notaire ?

GERONTE.

Oüi.

LISETTE.

Qu'il est arrivé dans votre cabinet,
Qu'il a pris aussi-tôt sa plume et son cornet,
Et que vous lui dictiez à votre fantaisie...

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ne vous souvient-il pas, Monsieur, bien nettement,
Qu'il est venu tantôt certain neveu normand,
Et certaine baronne, avec un grand tumulte
Et des airs insolens, chez vous vous faire insulte?

GERONTE.

Oüi.

CRISPIN.

Que, pour vous venger de leur emportement,
Vous m'avez promis place en votre testament,
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie.

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GERONTE.

Je croy qu'ils ont raison, et mon mal est réel.

LISETTE.

Ne vous souvient-il pas que monsieur Clistorel...

ERASTE.

Pourquoi tant repeter cet interrogatoire ?
Monsieur convient de tout, du tort de sa mémoire,
Du notaire mandé, du testament écrit.

GERONTE.

Il faut bien qu'il soit vrai puisque chacun le dit.
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN, *à part.*

Ah ! voilà bien le diable !

M. SCRUPULE.

Il faut donc vous le lire :

« Fut present devant nous, dont les noms sont au bas,
« Maître Mathieu Geronte, en son fauteuil à bras,
« Etant en son bon sens, comme on a pû connoître
« Par le geste et maintien qu'il nous a fait paroître ;
« Quoique de corps malade, ayant sain jugement,
« Lequel, après avoir reflechi mûrement
« Que tout est ici bas fragile et transitoire. »

CRISPIN.

Ah ! quel cœur de rocher et quelle ame assez noire
Ne se fendrait en quatre en entendant ces mots !

LISETTE.

Hélas ! je ne sçaurois arrêter mes sanglots.

GERONTE.

En les voyant pleurer mon ame est attendrie.
Là, là, consolez-vous ; je suis encore en vie.

M. SCRUPULE, *continuant de lire.*

« Considerant que rien ne reste en même état,
« Ne voulant pas aussi deceder intestat. »

CRISPIN.

Intestat...

LISETTE.

Intestat!... ce mot me perce l'ame.

M. SCRUPULE.

Faites trêve un moment à vos soupirs, Madame...

« Considerant que rien ne reste en même état,

« Ne voulant pas aussi deceder intestat. »

CRISPIN.

Intestat.

LISETTE.

Intestat.

M. SCRUPULE.

Mais laissez moi donc lire;

Si vous pleurez toujours, je ne pourrai rien dire...

« A fait, dicté, nommé, redigé par écrit

« Son susdit testament en la forme qui suit. »

GERONTE.

De tout ce préambule et de cette légende,

S'il m'en souvient d'un mot, je veux bien qu'on me pende.

LISETTE.

C est vôtre léthargie.

CRISPIN.

Ah! je vous en répond.

Ce que c'est que de nous! Moy, cela me confond.

M. SCRUPULE *lit.*

« Je veux premierement qu'on acquitte mes dettes. »

GERONTE.

Je ne dois rien.

M. SCRUPULE.

Voici l'aveu que vous en faites...

« Je dois quatre cent francs à mon marchand de vin,
« Un fripon qui demeure au cabaret voisin. »

GERONTE.

Je dois quatre cent francs? C'est une fourberie.

CRISPIN.

Excusez-moi, Monsieur, c'est vôtre léthargie.
Je ne sçay pas au vrai si vous les luy devez,
Mais il me les a, luy, mille fois demandez.

GERONTE.

C'est un maraut qu'il faut envoyer en galere.

CRISPIN.

Quand ils y seroient tous, on ne les plaindroit guere.

M. SCRUPULE, *lisant*.

« Je fais mon legataire unique, universel,
« Eraste mon neveu. »

ERASTE.

Se peut-il, juste Ciel?

M. SCRUPULE, *lisant*.

« Déshéritant, en tant que besoin pourroit être,
« Parens, nièces, neveux, nez aussi-bien qu'à naître,
« Et même tous bâtards à qui Dieu fasse paix,
« S'il s'en trouvoit aucuns au jour de mon decés. »

GERONTE.

Comment! moi, des bâtards?

CRISPIN.

C'est stile de notaire.

GERONTE.

Oüi, je voulois nommer Eraste legataire ;
A cet article-là je voy presentement
Que j'ay bien pü dicter le present testament.

M. SCRUPULE, *lisant.*

« *Item*, je donne et legue en espece sonnante
« A Lisette... »

LISETTE.

Ah! grands dieux!

M. SCRUPULE.

« Qui me sert de servante,
« Pour épouser Crispin en legitime nœud...
« Deux mille écus. »

CRISPIN.

Monsieur... en vérité... pour peu?
Non... jamais... car enfin... ma bouche... quand j'y pense...
Je me sens suffoquer par la reconnoissance.

(*A Lisette.*)

Parle donc.

LISETTE, *embrassant Geronte.*

Ah! Monsieur...

GERONTE.

Qu'est-ce à dire cela?

Je ne suis point l'auteur de ces sotises-là.
Deux mille écus comptans!

LISETTE.

Quoy! déjà, je vous prie,
Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie?
Une fille nubile, exposée au malheur,



Qui veut faire une fin en tout bien, tout honneur !
Luy refuseriez-vous cette petite grace ?

GERONTE.

Comment six mille francs ! quinze ou vingt écus passe.

LISETTE.

Les maris aujourd'huy, Monsieur, sont si courus !
Et que peut-on, hélas ! avoir pour vingt écus ?

GERONTE.

On a ce que l'on peut, entendez-vous, ma mie ?
Il en est à tout prix..... Achevez, je vous prie.

M. SCRUPULE.

« *Item*, je donne et legue... »

CRISPIN [*à part*].

Ah ! c'est mon tour enfin,

Et l'on va me jeter...

M. SCRUPULE.

« A CRISPIN... »

GERONTE, *regardant Crispin, qui se fait petit.*

A Crispin ?

M. SCRUPULE, *lisant.*

« Pour tous les obligeans, bons et loyaux services
« Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,
« Et qu'il peut bien encor luy rendre à l'avenir... »

GERONTE, *à part.*

Où donc ce beau discours doit-il enfin venir ?
Voyons !

M. SCRUPULE.

« Quinze cent francs de rentes viagères,
« Pour avoir souvenir de moy dans ses prières. »

CRISPIN, *se prosternant aux pieds de Geronte.*

Oüi, je vous le promets, Monsieur, à deux genoux.
Jusqu'au dernier soupir je prîrai Dieu pour vous.
Voilà ce qui s'appelle un vrayment honnête homme,
Si genereusement me laisser cette somme !

GERONTE.

Non ferai-je, parbleu ! Que veut dire cecy ?
Monsieur, de tous ces legs je veux être éclaircy.

M. SCRUPULE.

Quel éclaircissement voulez-vous qu'on vous donne ?
Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GERONTE.

Quoy ! moy, j'aurois legué sans aucune raison
Quinze cent francs de rente à ce maître fripon,
Qu'Eraste auroit chassé s'il m'avoit voulu croire ?

CRISPIN.

Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire ;
Voulez-vous, démentant un genereux effort,
Etre avaricieux même après votre mort.

GERONTE.

Ne m'a-t'on point volé mes billets dans mes poches ?
Je tremble du malheur dont je sens les approches,
Je n'ose me fouïller.

ERASTE, *à part.*

Quel funeste embarras !...

[*Haut*].

Vous les cherchez en vain, vous ne les avez pas.

GERONTE.

Où sont-ils donc ? Répons...

ÉRASTE.

Tantôt pour Isabelle,
Je les ai, par vôtre ordre exprés, portés chez elle.

GERONTE.

Par mon ordre ?

ÉRASTE.

Oüi, Monsieur.

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est vôtre léthargie.

GERONTE.

Oh ! je veux sur ce point

Qu'on me fasse raison. Quelles friponneries !

Je suis las à la fin de tant de léthargies.

Cours chez elle, dis lui que, quand j'ai fait ce don,

J'avois perdu l'esprit, le sens et la raison.

SCENE DERNIERE.

M^{me} ARGANTE, ISABELLE, GERONTE,
ÉRASTE, LISETTE, CRISPIN.

ISABELLE.

Ne vous allarmez point, je viens pour vous les rendre.

GERONTE.

O Ciel !

ÉRASTE.

Mais sous des loix que nous osons prétendre.

GERONTE.

Et quelles sont ces loix ?

ERASTE.

Je vous prie humblement
De vouloir approuver le present testament.

GERONTE.

Mais tu n'y penses pas. Veux-tu donc que je laisse
A cette chambriere un legs de cette espece ?

LISETTE.

Songez à l'interêt que le Ciel vous en rend ;
Et plus le legs est gros, plus le merite est grand.

GERONTE, à *Crispin*.

Et ce maraut auroit cette somme en partage !

CRISPIN.

Je vous promets, Monsieur, d'en faire un bon usage.
De plus, ce legs ne peut en rien vous faire tort.

GERONTE.

Il est vrai qu'il n'en doit jouïr qu'après ma mort.

ERASTE.

Ce n'est pas encor tout, regardez cette belle :
Vous sçavez ce qu'un cœur peut ressentir pour elle,
Vous avez éprouvé le pouvoir de ses coups.
Charmé de ses attraits, j'embrasse vos genoux,
Et je vous la demande en qualité de femme.

GERONTE.

Ah ! Monsieur mon neveu...

ERASTE.

Je n'ai fait voir ma flame

Que lorsqu'en écoutant un sentiment plus sain,
 Votre cœur, moins épris, a changé de dessein.

M^{me} ARGANTE.

Je croi que vous et moi nous ne sçaurions mieux faire.

GERONTE.

Nous verrons, mais avant de conclure l'affaire
 Je veux voir mes billets en entier.

ISABELLE.

Les voilà ;

Tels que je les reçus, je les rends.

LISETTE, *prenant le porte-feuille plutôt que Geronte.*

Alte-là !

Convenons de nos faits avant que de rien rendre.

GERONTE.

Si tu ne me les rens, je vous ferai tous pendre.

ERASTE, *se jettant à ses genoux.*

Monsieur, vous nous voyez embrasser vos genoux ;
 Voulez-vous aujourd'hui nous desesperer tous ?

LISETTE, *à genoux.*

Eh ! Monsieur !

CRISPIN, *à genoux.*

Eh ! Monsieur !

GERONTE.

La tendresse m'accueille

Dites-moi, n'a-t-on rien distrait du porte-feuille ?

ISABELLE.

Non, Monsieur, je vous jure ; il est en son entier,
 Et vous retrouverez jusqu'au moindre papier.

GERONTE.

Hé bien ! s'il est ainsi, pardevant le notaire,
 Pour avoir mes billets je consens à tout faire ;
 Je ratifie en tout le present testament.
 Mes billets.

LISETTE.

Les voilà.

ERASTE, à Geronte.

Quelle action de grace ?

GERONTE.

De vos remercimens volontiers je me passe.
 Mariez-vous tous deux, c'est bien fait, j'y consens
 Mais sur tout au plutôt procréez des enfans,
 Qui puissent heriter de vous en droite ligne ;
 De tous collateraux l'engence est trop maligne.
 Detestez à jamais tous neveux bas-normands,
 Et nièce que le diable ameine ici du Mans,
 Fleaux plus dangereux, animaux plus funestes,
 Que ne furent jamais les guerres ni les pestes.

CRISPIN.

Laissons-le dans l'erreur ; nous sommes heritiers.
 Lisette, sur mon front viens ceindre des lauriers ;
 Mais n'y mets rien de plus pendant le mariage.

LISETTE.

J'ai du bien maintenant assez pour être sage.

CRISPIN.

Messieurs, j'ai, grâce au Ciel, mis ma barque à bon port,
 En faveur des vivans je fais revivre un mort,

Je nomme à mes desirs un ample legataire,
J'acquiers quinze cent francs de rente viagere,
Et femme au pardessus; mais ce n'est pas assez :
Je renonce à mon legs si vous n'applaudissez.

FIN DU LEGATAIRE.



LA CRITIQUE
DU
LEGATAIRE
COMÉDIE

ACTEURS

LE COMEDIEN.

LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

CLISTOREL, apotiquaire.

CLISTOREI., comédien,

M. BONIFACE.

M. BREDUILLE.



LA CRITIQUE
DU
LEGATAIRE

SCENE PREMIERE.

LE COMEDIEN, *faisant l'annonce.*

Messieurs, nous aurons l'honneur de vous donner demain la tragedie de..., et le jour suivant vous aurez encore une representation du *Legataire.*

SCENE II.

UN CHEVALIER, LE COMEDIEN.

LE CHEVALIER.

Hola hô, Monsieur l'annonceur, un petit mot s'il vous plaît.

Regnard. II.

LE COMEDIEN.

Que souhaitez-vous, Monsieur?

LE CHEVALIER.

He ventrebleu, n'êtes-vous point las de nous donner toujourn la même piece? Est ce qu'il n'y a pas assez long-tems que vous nous fatiguez de votre *Legataire*?

LE COMEDIEN.

Monsieur, nous ne nous lassons jamais des pièces, tant qu'elles nous donnent de l'argent.

LE CHEVALIER.

Je suis las de voir ce Poisson avec son bredouillement et son *Item*. Ma foi, c'est un mauvais plaisant. Tu vaux mieux que luy.

LE COMEDIEN.

C'est le public qui détermine le sort des ouvrages d'esprit et le nôtre, et lorsque nous le voyons venir en foule à quelque comédie nouvelle, nous jugeons que la piece est bonne, et nous n'en voulons point d'autre garand.

LE CHEVALIER.

Ah! parsanbleu, voilà un beau garand que le public, le public, le public; c'est bien à lui à qui je m'en raporte.

LE COMEDIEN.

A qui donc, Monsieur, voulez-vous vous en rapporter?

LE CHEVALIER.

A qui?

LE COMEDIEN.

Oüy, Monsieur.

LE CHEVALIER.

A moy, morbleu, à moy ; il y a plus de sens, de raison et d'esprit dans cette tête-là, qu'il n'y en a sur vôtre théâtre, dans vos loges et dans vôtre parterre, quand ces trois ordres seroient reünis ensemble.

LE COMEDIEN.

Je ne doute point, Monsieur, de vôtre capacité ; mais j'ai toujous oüy dire que le goût general devoit l'emporter sur le particulier.

LE CHEVALIER.

Cette maxime est bonne pour les sots, mais non pas pour moy ; je ne me laisse jamais entraîner au torrent : je fais tête au parterre, et quand il approuve quelque endroit, c'est justement celui que je condamne.

LE COMEDIEN.

Je vous dirai, Monsieur, que nous autres comediens, nous sommes d'un sentiment bien contraire. C'est de ce tribunal-là que nous attendons nos arrêts, et quand il a prononcé, nous n'appellons point de ses décisions.

LE CHEVALIER.

Et moy, morbleu ! j'en appelle comme d'abus, j'en appelle au bon sens, j'en appelle à la posterité, et le siecle à venir me fera raison du mauvais goût de celui-ci.

LE COMEDIEN.

Quelque succès qu'ait nôtre piece, nous n'esperons pas, Monsieur, qu'elle passe aux siecles futurs, il nous suffit qu'elle plaise presentement à quantité de gens d'esprit, et que la peine de nos acteurs ne soit pas infructueuse.

LE CHEVALIER.

Si j'étois de vous autres comediens, j'aimerois mieux tirer la langue d'un pied de long, que de représenter de pareilles sottises. Mourez de faim, morbleu, mourez de faim avec constance, plutôt que de vous enrichir avec une aussi mauvaise piece. Et qu'est-ce que c'est encor que cette critique dont vous nous menacez ?

LE COMEDIEN.

Je vous dirai, Monsieur, par avance, que ce n'est qu'une bagatelle, deux ou trois scenes qu'on a ajoutées pour donner à la comédie une juste longueur, et pour vous amuser jusqu'à l'heure du souper.

LE CHEVALIER.

Cela sera-t-il bon ?

LE COMEDIEN.

C'est ce que je ne vous dirai pas. Le public en jugera.

LE CHEVALIER.

Le public, le public ; ils n'ont autre chose à vous dire : le public, le public !

LE COMEDIEN.

Monsieur, je vous laisse avec lui, tâchez à le

faire convenir qu'il a tort, mais ne lui exposez que de bonnes raisons ; il ne se paye pas de mauvais discours, je vous en avertis, et il a souvent imposé silence à des gens qui avoient autant d'esprit que vous.

(*Il s'en va.*)

LE CHEVALIER.

Je lui parlerois fort bien, si je me trouvois tête à tête avec lui ; mais la partie n'est pas égale, il faut remettre l'affaire à une autre fois, et voir si ces Messieurs voudront me rendre ma place.

SCENE III.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
M. BONIFACE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Holà, quelqu'un de mes gens ; n'ai-je-là personne ? Mon carosse, mon carosse ! Monsieur le marquis, sortons d'ici. Remuez-vous donc, Monsieur Boniface ; vous voilà comme une idole, faites donc avancer mon équipage.

LE MARQUIS.

Sitôt que vôtre carosse sera devant la porte, on viendra vous avertir ; mais vous en avez encore pour un quart d'heure tout au moins.

LA COMTESSE.

Pour un quart d'heure ! Quoi, il faudra que je

demeure ici encore un quart d'heure ? Je ne pourrai jamais suffire à tout ce que j'ai à faire aujourd'hui ; on m'attend au Marais pour faire une reprise de lansquenet ; je vais souper proche les Incurables, nous devons courir le bal toute la nuit, et, sur les huit heures du matin, il faut que je me trouve à un reveillon à la porte Saint-Bernard.

LE MARQUIS.

Voilà, Madame, bien de l'ouvrage à faire en fort peu de tems.

LA COMTESSE.

Ma vivacité fournira à tout, et si vous ne voulez pas me suivre, voilà Monsieur Boniface qui ne m'abandonnera point dans l'occasion ; c'est un jeune poëte que je produis dans le monde, un bel esprit qui fait des vers pour moi quand j'en ai besoin ; je l'ai amené à la comédie pour m'en dire son sentiment.

LE MARQUIS.

Comment, tête à tête ?

LA COMTESSE.

Pourquoi non ? Il me sert de chapron, il a une mine sans consequence ; que voulez-vous qu'une femme fasse d'un visage comme le sien ; je pretens bien qu'il vienne au bal avec moi. Mais avant tout, tirez-moi de la foule, Monsieur le Marquis, tirez-moi de la foule ; mon carrosse, en arrivant, a été une heure dans la rue Dauphine sans pouvoir avancer ni reculer, le voilà presentement dans le même

embarras. Cela est étrange que, dans une ville polie comme Paris, les ruës ne soient pas libres, et que Messieurs les comédiens empêchent la circulation des voitures.

LE MARQUIS.

Cela crie vengeance. Parbleu, Monsieur Boniface, je suis bien aise de vous rencontrer dans les foyers ; vous venez de voir cette comédie qui a fait courir tant de monde : je serai charmé que vous m'en disiez vôtre sentiment. J'ai, autrefois, entendu des petits vers de vôtre façon, qui n'étoient pas impertinens.

M. BONIFACE.

Oh ! Monsieur.

LA COMTESSE.

Monsieur Boniface a cent fois plus d'esprit qu'il ne paroît, j'aime les gens dont la mine promet peu et tient beaucoup ; il a l'air d'un cuistre, mais je puis vous assurer qu'il n'est pas un sot.

M. BONIFACE.

On voit bien, Madame la comtesse, que vous vous connoissez en phisionomie.

LA COMTESSE.

C'est une source d'imagination vive, hardie, échauffée : rien ne l'arrête, rien ne l'embarasse ; je lui trouve un fond de science qui m'étonne, une fécondité qui m'épouvante. Croiriez-vous, Monsieur le marquis, qu'il a fait vingt-cinq comédies, et pour le moins autant de trédies ; les comédiens n'en veulent jouer aucune. Mais ce qu'il y a

de beau, c'est que ses comedies font pleurer, et que ses tragedies font rire à gorge déployée.

LE MARQUIS.

C'est attraper le fin de l'art.

M. BONIFACE.

Madame la comtesse est à son ordinaire vive et pétulante, il faut qu'elle se divertisse toujours aux dépens de quelqu'un.

LE MARQUIS.

Allons, Monsieur Boniface, faites nous part de vos lumieres, et dites-nous, je vous prie, vôtre avis sur la piece que nous venons de voir.

M. BONIFACE.

Monsieur...

LA COMTESSE.

Parlez, parlez, Monsieur Boniface, mais soyez court ; vôtre recit commence deja à m'ennuyer, je n'aime point les grands parleurs, c'est le défaut des gens de vôtre métier. Je rencontraï dernièrement un auteur dans la rüe, qui fit à toute force arrêter mon carosse ; il me fatigua de ses vers pendant une heure entiere, il en recita aux laquais, au cocher, aux chevaux, et si un autre carosse ne fut survenu qui lui serra les côtes de fort près et lui fit quitter prise, je croi qu'il parleroit encor, ou qu'il seroit devenu lui-même la catastrophe de sa tragedie.

M. BONIFACE.

Je ne suis encore qu'un jeune candidat dans la république des lettres, un nourrisson des Muses ;

mais je soutiens que la piece est vitieuse *a capite ad calcem*, c'est-à-dire de la tête aux pieds.

LA COMTESSE.

Un jeune candidat, un jeune candidat, un nourrisson des Muses ! Que dis-tu à cela, Marquis ? Les Muses n'ont-elles pas fait là une belle nourriture ? Quand serez-vous sevré, Monsieur Boniface ?

M. BONIFACE.

Nous avons un peu lû nôtre Poetique d'Aristote, et nous sçavons la difference de l'épopée avec le poème dramatique qui vient du grec, *para to dran*, *id est agere*.

LA COMTESSE.

Agere..., *agere...* Il faut avoüer que cette langue grecque est admirable, il faut que vous me l'appreniez, Monsieur Boniface... Que je serois ravie de sçavoir du grec. Quoi, je parlerois grec, je parlerois grec, Monsieur le marquis ? Mais cela seroit tout à fait plaisant.

LE MARQUIS.

Oüy, Madame, cela seroit tout à fait plaisant et nouveau.

M. BONIFACE.

Je ne m'arrête point à la diction, je laisse cette critique aux esprits subalternes ; c'est à l'analyse, à la conduite, à la texture d'une piece que je m'attache, et, par là, je vous prouverai que celle-ci est impertinente.

LE MARQUIS.

Voilà qui est sot.

M. BONIFACE.

N'est-il pas vrai qu'il s'agit, dans cette piece, d'un testament qui fait le nœud et le dénouement de toute l'intrigue?

LE MARQUIS.

Vous avez raison.

M. BONIFACE.

Qui est-ce qui fait ce testament? Ne tombez-vous pas d'accord que c'est un valet?

LA COMTESSE.

Oüy, c'est Crispin; il me réjouit parfois, j'aime à le voir.

M. BONIFACE.

Or est-il que le Code Justinien, titre douze, *paragrapho primo, de Testamentis*, nous apprend que ceux qui sont sous la puissance d'autrui ne peuvent pas tester. Le valet est sous la puissance de son maître. *Ergo* je soutiens que le valet n'a pû faire de testament, et de là je conclus que la piece est détestable.

LE MARQUIS.

Belle conclusion.

LA COMTESSE.

Voilà ce qui s'appelle saper un ouvrage par les fondemens, raisonner juste, et décider comme j'aurois fait. Que Monsieur Boniface a d'esprit! C'est un goufre de science; mon Dieu que j'aurois envie de l'embrasser, mais la pudeur m'en empêche. Pour vous consoler, Monsieur Boniface, baisez ma

main. Te voilà, Marquis, contondu, écrasé, anéanti. Tu ne ris point, tu ne ris point.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas, ma foi, que vous ne m'en donniez tous deux une ample matière : qu'avons-nous affaire ici de popée, et de tous les grands mots grecs et latins dont Monsieur Boniface fait une parade fastueuse.

LA COMTESSE.

Ce sont tous termes de l'art qui sont citez fort à propos, l'épopée, le code, le Justinien, le paragrapho. Je voudrois avoir trouvé une douzaine de ces mots, et les avoir payez une pistole pièce.

LE MARQUIS.

Apprenez, Monsieur le jurisprudent hors de saison, qu'il n'est point question, dans une comédie, du droit romain ni de Justinien. Il s'agit de divertir les gens d'esprit avec art, et je vous soutiens, moy, que la conduite de cette pièce est tres-sensée.

M. BONIFACE.

C'est dont nous ne convenons pas parmi nous autres, sçavants.

LE MARQUIS.

Le premier acte expose le sujet, le second fait le nœud, dans le troisième commence l'action, elle continue dans les suivans ; tout concourt à l'événement ; l'embaras croît jusqu'à la dernière scène, le dénouement est tiré des entrailles du sujet. Tous les acteurs sont contens, et les spectateurs seroient

bien difficiles s'ils ne l'étoient pas, puisqu'il me paroît qu'ils ont été divertis dans les regles.

LA COMTESSE.

Pour moy je n'entens point vos regles de comedie, mais mon frere le Chevalier, qui a bon goût, et qui est presque aussi sage que moy, m'a dit qu'elle ne valoit rien; il ne l'a pourtant point encore vûë.

LE MARQUIS.

C'est le moyen d'en juger bien sainement.

LA COMTESSE.

Il n'a cependant manqué aucune représentation : la premiere, il ne vit rien; la seconde, il n'entendit pas un mot; la troisiéme, il ne vit ni n'entendit, et toutes les autres-fois il étoit dans les foyers occupé devant le miroir à rajuster sa personne, ranimer sa perruque, se renouveler de bonne mine pour être en état de donner la main à quelque femme de qualité, et la conduire avec succès dans son carrosse.

LE MARQUIS.

Je ne m'étonne pas s'il en parle si bien.

LA COMTESSE.

Pour moy, ne trouvant plus de place dans les premieres loges, je l'ay vûë pour la premiere fois dans l'amphitheatre, où je me trouvay entourée de cinq ou six jeunes seigneurs qui ne cesserent de folâtrer autour de moy; jamais jolie femme ne fut plus lutinée; et, si la piece n'avoit promptement finy, je ne sçai en verité ce qu'il en seroit arrivé.

LE MARQUIS.

Vous avez bien raison, Madame la comtesse, de pester; vous n'avez jamais tant couru de risque en vos jours qu'à cette comédie.

M. BONIFACE.

Pour moy, j'étois dans le parterre à la première représentation, il ne m'en a jamais tant coûté pour voir une mauvaise comédie : une moitié de mon just'aucorps fut emportée par la foule, et j'eus bien de la peine à sauver l'autre, au milieu des flots de laquais qui m'inonderent de cire en sortant, et me brûlerent tout un côté de ma perruque.

LA COMTESSE.

Les auteurs qui ont des habits aussi meurs que le vôtre, Monsieur Boniface, ne doivent point se trouver dans le parterre à une première représentation.

LE MARQUIS.

Madame la Comtesse a raison; vous êtes-là un tas de mauvais poètes cantonnez par pelotons (je ne parle pas de ceux qui sont avoüez d'Apollon, dont on doit respecter les avis), vous êtes-là, dis-je, comme des ames en peine, tout prêts à donner l'allarme dans votre quartier, et à sonner le tocsin sur un mot qui ne vous plaira pas. Sont-ce deux ou trois termes hazardez, négligez, ou mal interprétez, qui doivent décider d'un ouvrage de deux mille vers?

LA COMTESSE.

Tu te rens, Marquis; tu fléchis, tu demandes

quartier. Courage, Monsieur Boniface, remettez-vous; l'ennemy plie : tenez bon, quand il devrait aujourd'huy vous en coûter vôtre manteau. Te moques-tu, Marquis, de te mesurer avec Monsieur Boniface : c'est le plus bel esprit du siecle, il a voix déliberative aux caffez, et c'est luy qui fait un livre qui aura pour titre *le Diable partisan, ou l'Abregé des soupirs auprès des cruelles.*

LE MARQUIS.

Mais enfin, vous conviendrez que la piece est...

LA COMTESSE.

Horrible, detestable, archidetestable, et qu'il n'y a que les entr'actes qui la soûtiennent.

M. BONIFACE.

Que voulez-vous dire avec vos entr'actes? Il me semble qu'il n'y en a point.

LA COMTESSE.

Il n'y en a point! Comment appelez-vous donc ces piroüettes, ces caracoles, ces chaudes embrassades qui se font sur le théâtre pendant qu'on mouche les chandelles : voilà ce qui s'appelle des scenes d'action et de mouvement des plus comiques : place au théâtre, haut les bras! Demandez plutôt au parterre, je suis seure qu'il sera de mon avis; mais je perds icy bien du tems, mon cher Monsieur Boniface; voyez, je vous prie, si mon carosse n'est point à la porte; de moment en moment je sens que je m'extenuë, je fonds, je peris, je deviens nulle.

M. BONIFACE.

Dans un moment, Madame, je viens vous rendre réponse.

SCENE IV.

M. BREDOUILLE, M^{me} LA COMTESSE,
LE MARQUIS.

M. BREDOUILLE, *sortant de la coulisse.*

Allez toujours devant, j'y seray aussi-tôt que vous; ayez soin seulement que nous buvions bien frais, et que le rost soit cuit à propos.

LE MARQUIS.

Hé! bon jour, mon cher Monsieur Bredoüille, que j'ay de joye de vous rencontrer icy; Madame, vous voyez devant vous l'homme de France qui fait la meilleure chere, et qui a cinquante bonnes mille livres de rente.

LA COMTESSE.

Je ne connois autre que Monsieur Bredoüille; j'ay été vingt fois à sa maison de campagne, c'est luy qui a inventé les poulardes aux huitres, les poulets aux œufs, et les cervelles aux olives: si je n'étois pas retenuë, je lui proposerois de nous donner ce soir à souper pour nous dédommager de la mauvaise comedie que nous venons de voir?

M. BREDOUILLE.

Qu'appellez-vous mauvaise comedie, mauvais comedie... je la trouve excellente; je ne me suis

jamais tant diverty, et Monsieur Clistorel m'a guery de toute la mauvaise humeur que j'y avois apportée.

LA COMTESSE.

D'où venoit ton chagrin, mon gros bredouilleux? Quelque carteau de ta cave a-t-il échapé à ses cerceaux; et pleures-tu par avance le malheur qui nous menace de ne point avoir de glace pendant l'été.

M. BREDUILLE.

Mon cuisinier avoit à diner manqué sa soupe, ses entrées ne valoient pas le diable, et le coquin avoit laissé brûler un faisan qu'on m'avoit envoyé de mes terres; je n'ai pas laissé d'y rire tout mon saoul, tout mon saoul.

LA COMTESSE.

Comment! tu as pu rire de pareilles sottises? Si je te faisois l'anatomie de cette piece-là, tu tomberois dans un dégoût qui t'ôteroit l'appetit pendant tout le carnaval.

M. BREDUILLE.

Ne me la faites donc pas; il n'est point ici question d'anatomie. Est-ce que le testament ne vous a pas réjoüi? Il y a là deux *Item* qui valent chacun une comédie. Et cette veuve, morbleu, cette veuve n'est-elle pas à manger? Ce Poisson est plaisant, il me divertit; j'aime à rire, moy; cela me fait faire digestion.

LA COMTESSE.

Et c'est justement la scene de veuve qui m'a

donné un dégoût pour la piece ; j'ai une antipatie extreme pour cet habit, et si mon mari mouroit aujourd'huy, je me remarierois demain pour n'être pas obligée de me représenter sous un si lugubre équipage ! Je croi que je ne ferois pas mal dés à présent de choisir quelqu'un pour lui succeder. Qu'en dis-tu, Marquis ?

LE MARQUIS.

Ce seroit très-bien fait !

LA COMTESSE.

Et que dites-vous, s'il vous plaît, de ce gentilhomme normand, Monsieur Alexandre Choupille, de l'enfant posthume, du Clistorel, et de la servante qui ne veut pas être interloquée ?

M. BREDOUILLE.

Hé bien ! interloquée, interloquée, où est donc le grand mal ? N'ai-je pas été interloqué, moy qui vous parle, dans un proces que j'ay avec un de mes fermiers ?

LA COMTESSE.

Eh ! fy donc, Monsieur, fy donc !

M. BREDOUILLE.

Pour moy, je n'y entens point tant de façons : quand une chose me plaît, je ne vais point m'alam-biquer l'esprit pour sçavoir pourquoi elle me plaît.

LE MARQUIS.

Monsieur parle de fort bon sens.

M. BREDOUILLE.

Madame la Comtesse, par exemple, je ne la detaille point par le menu ; il suffit qu'elle me plaise

en gros ; je n'examine point si elle a les yeux petits, le nez rentrant, la taille renforcée ; elle me plaît, je n'en veux point davantage.

LA COMTESSE, *le contrefaisant.*

Monsieur Bredoüille a raison, car voyez-vous une femme est comme une comédie ; il y a de l'intrigue, du dénouement. Monsieur Bredoüille par exemple, je n'examine point s'il est gros ou menu, gras ou maigre ; il a de bon vin, on le va voir : en faut-il davantage, n'est-il pas vrai, marquis ?

LE MARQUIS.

Oüi, rien n'est plus clair que ce raisonnement-là.

M. BREDOUILLE.

Madame, je suis votre serviteur ; je vais souper à la Place Royale, où nous devons attaquer un alloyau dans les formes, et je serois au desespoir que la scene commençât sans moy.

LA COMTESSE, *bredouillant.*

C'est tres-bien fait, Monsieur Bredoüille ; ne manquez pas d'en couper une douzaine de tranches à mon intention, et de boire autant de razades à ma santé. Voilà un plaisant original ! Mais que vois-je ? Il me semble que j'apperçois Monsieur Clistorel ; il n'est pas encore deshabillé, il faut l'appeler pour nous en divertir. Hola hô ! Monsieur Clistorel, un petit mot ?

SCENE V.

CLISTOREL, *apotiquaire*, LE MARQUIS,
LA COMTESSE.

CLISTOREL, *apotiquaire*.

Les comédiens sont bien plaisans de jouer sur leur théâtre un corps aussi illustre que celui des apotiquaires, et ce petit mirmidon de Clistorel bien impertinent de s'attaquer à un homme comme moi !

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire ? N'êtes-vous pas Monsieur Clistorel ? Comment donc ? je croi qu'en voilà encore un autre ; je m'imaginois qu'il fût unique en son espece. Holà ho ! Monsieur Clistorel, un petit mot.

SCENE VI.

CLISTOREL, *comedien*,
CLISTOREL, *apotiquaire*, LE MARQUIS,
LA COMTESSE.

CLISTOREL, *apotiquaire*.

C'est donc vous, mon petit ami, qui empruntez mon nom et ma personne pour les mettre dans vos

comedies; sçavez-vous que je suis doyen des apotiquaires?

CLISTOREL, *comedien.*

Vous? doyen des apotiquaires?

CLISTOREL, *ap.*

Oüi! moy.

CLISTOREL, *com.*

Que m'importe. Ah! ah! ah! la plaisante figure pour un doyen!

CLISTOREL, *ap.*

Figure, parbleu! figure vous-même; je serois bien fâché que la mienne fût aussi ridicule que la vôtre.

CLISTOREL, *com.*

Et moy, je serois au désespoir de vous ressembler : ne voilà-t'il pas un petit gentilhomme bien tourné?

• CLISTOREL, *ap.*

Depuis deux cent ans nous tenons boutique d'apotiquaire de pere en fils dans le fauxbourg Saint-Germain.

CLISTOREL, *com.*

Oüi, l'on dit que c'est vous qui recrepissez toutes les vieilles du quartier.

CLISTOREL, *ap.*

Je puis me vanter qu'il n'y a point d'homme en France qui ait plus raccommodé de visages que moy.

LA COMTESSE.

Vous avez raccommodé des visages? Je croyois qu'un visage n'étoit pas de la compétence d'un

apotiquaire; il faudra donc, Monsieur Clistorel, que vous préludiez quelque jour sur le mien : je suis jeune encore, comme vous voyez; mais quand j'ay bû du vin de Champagne, j'ay le lendemain le coloris obscur, les nuances broüillées, et des erreurs au tein qui me vieillissent de dix années.

CLISTOREL, *com.*

Il a remis sur pied des teins aussi désesperez que le vôtre.

LA COMTESSE.

Je puis l'assurer que mon visage ne lui fera point d'affront, et qu'il en aura de l'honneur.

CLISTOREL, *ap.*

Pourquoi donc, mon petit comedien, connoissant mon mérite, êtes-vous assez impudent pour me jouer en plein théâtre?

CLISTOREL, *com.*

Nous y jouõns bien tous les jours les medecins, qui valent bien les apotiquaires.

CLISTOREL, *ap.*

Sçavez-vous que personne n'approche de plus près que nous les princes et les grands seigneurs.

CLISTOREL, *com.*

Vous ne les voyez que par derriere, mais nous leur parlons face à face.

CLISTOREL, *ap.*

Je suis apotiquaire, et medecin quand il le faut.

CLISTOREL, *com.*

Je jouë, moy, dans le comique et dans le serieux.

CLISTOREL, *ap.*

J'ay fait à Paris quatre cours de chymie.

CLISTOREL, *com.*

J'ay joué en campagne les rois et les empereurs.

LA COMTESSE.

Quoy! vous jouëz dans le serieux? Un pigmèe, un extrait d'homme comme vous representeroit Achille, Agamemnon, Mitridathe! Marquis, que dis-tu de ce heros-là? Ne voilà-t-il pas un Mitridate bien fourni pour faire fuir des légions romaines?

LE MARQUIS.

Je vous prie, Monsieur Clistorel le sérieux, de nous dire seulement deux vers, pour voir comment vous vous y prenez.

CLISTOREL, *com.*

Oüi dà :

Et vous aurez pour vous, malgré les envieux,
Et Lisette et Crispin, et l'enfer et les dieux.

CLISTOREL, *ap.*

Il faut dire la verité! Voilà une belle taille pour faire un empereur.

CLISTOREL, *com.*

Voilà un plaisant visage pour avoir fait quatorze enfans à sa femme.

CLISTOREL, *ap.*

Cela est faux, je lui en ai fait dix-neuf.

CLISTOREL, *com.*

Tant mieux! Pourveu qu'il soient tous de votre façon.

CLISTOREL, *ap.*

Qu'est-ce à dire, de ma façon? Apprenez que sur l'honneur Madame Clistorel n'a jamais fait de *qui pro quo*.

CLISTOREL, *com.*

Elle ne vous ressemble donc pas?

CLISTOREL, *ap.*

Moy, j'ay fait des *qui pro quo*! Vous en avez menti.

CLISTOREL, *com.*

J'en ay menti.

LA COMTESSE.

Monsieur l'apotiquaire, Monsieur le comedien, Monsieur Clistorel, Monsieur Mitridathe!

CLISTOREL, *ap.*

Avorton de comedien.

CLISTOREL, *com.*

Embrion d'apotiquaire.

LA COMTESSE.

Doucement, Messieurs, doucement; je ne souffrirai point qu'il arrive de malheur, et que deux Clistorels se coupent la gorge en ma presence. Vous, Monsieur Clistorel l'apotiquaire, retournez dans votre boutique, et vous, Monsieur Clistorel le comedien, je veux que vous me meniez au bal, et que nous dansions ensemble le rigaudon, la chasse, les cottillons, la jalousie, et toutes les autres danses nouvelles où j'excelle assurément, et je puis me vanter qu'il n'y a point de femme qui se tremousse dans un bal avec plus de noblesse, de cadance, de vivacité, de legereté, et de pétulance.

SCENE DERNIERE

M. BONIFACE, LA COMTESSE,
CLISTOREL, *comedien*, CLISTOREL, *apotiquaire*.
LE MARQUIS.

M. BONIFACE.

Madame, votre carosse est à la porte, et vous descendrez quand il vous plaira.

LA COMTESSE.

Il a bien fait de venir, j'allois me jeter dans le premier venu : allons, Monsieur Clistorel, donnez-moi la main.

LE MARQUIS.

Et bien, morbleu ! voilà ce qui s'appelle une comédie dans les regles ; cela vaux mieux que l'autre, et je vous jure que l'on ne la jouëra point que je n'y revienne : je conseille à l'assemblée d'en faire autant.

FIN DE LA CRITIQUE DU LEGATAIRE.





NOTES ET VARIANTES

Le premier chiffre de la note renvoie à la page, et le second indique le vers.

LES FOLIES AMOUREUSES.

Page 4, vers 3. Var. : *M'en croyez-vous.*

5, 7. Var. : *Vous le prouvez bien vrayment.*

9, 16. Var. : *Pardienne.*

13. Le prologue est divisé en six scènes dans les éditions suivantes.

21, 4. Var. : *Tu sçauras mon dessein.*

35, 3. Vers faux ; on l'a rétabli ainsi dans les autres éditions .

CRISPIN.

Bonjour, Monsieur.

ALBERT.

Bonjour.

CRISPIN.

Vous portez-vous bien ?

ALBERT.

Ouy.



P. 35, v. 16. Var. : *Apprenti maltôtier.*

36, 1. Les miquelets étaient des soldats qui formaient alors la garde particulière des gouverneurs de provinces en Espagne.

38, 3. Allusion au siège de 1702, pendant lequel le maréchal de Villeroy fut pris par le prince Eugène. Obligé ensuite d'évacuer la place de Crémone, celui-ci emmena son prisonnier avec lui, ce qui donna lieu au quatrain suivant.

*Français, rendons grâce à Bellone,
Notre bonheur est sans égal !
Nous avons conservé Crémone
Et perdu notre général.*

39. L'acte 1^{er} a huit scènes dans les éditions suivantes.

46, 3 et 4. Regnard fait rimer ici *haut* et *faux*, c'est-à-dire un singulier avec un pluriel.

46, 10. Var. : pour *vous* plaire.

47, 2. Var. : Vous êtes *cathareux*.

52, 19. Var. : le plus fin, *quel* qu'il soit.

55, 14. Var. : Votre large *culotte*.

58, 16. Var. : Je sens qu'en *tours* heureux.

58, 17. Var. : Pouah ! C'est un *diésis* (ancien terme musical pour exprimer le mot dièse).

61. Voici la traduction de l'air italien que chante Agathe :

*Le petit oiseau
N'est pas fou
Qui, cherchant çà et là,
Va trouver la liberté,
Ut ré mi, ré mi fa,
Mi fa sol, fa sol la.*

*En dépit
D'un vieux méchant,
Et cherchant çà et là,
Le petit oiseau se donnera,
Ut ré mi, ré mi fa.
Mi fa sol, fa sol la.*

P. 62, v. 2. Var. : De tout ce que *je* vois.

65. L'acte II est divisé en treize scènes dans les éditions suivantes.

69, 8. *Dieu vous gard.* On trouve la même élision au deuxième vers du prologue des *Ménechmes*.

71, 6. *J'avois quatorze enfans.* Dans le *Légataire* (acte II, scène x), Clistorel dit à Géronte :

J'ay fait quatorze enfans à ma première femme.

78, 3. Var. :

Elle s'est mise en homme. En cet excès fatal.

84. L'acte III est divisé en douze scènes dans les éditions suivantes.

88, 17. Var. : Mais que *nous* veut Crispin.

96, 17. Vers faux. On l'a remplacé par le suivant dans les éditions postérieures :

LE CARNAVAL.

M'aimeras-tu ?

LA FOLIE.

C'est selon la chanson.

98, 6. Var. : *Et* pourquoi, je te prie.

98, 8. Var. : L'excuse *en* est jolie.

100, 12. Dans notre texte, l'addition de *fort* devant *beau* produit un vers de neuf syllabes. Mais nous avons supprimé ce mot, comme l'ont fait toutes les éditions suivantes.

LES MENECHMES.

Page 117, vers 12. De lâches *délateurs*.

118, 8. Var. : Tout auteur que *je suis*.

124, 6. Var. : Quand vous *percez* les nuits.

P. 139. L'acte I^{er} est divisé en sept scènes dans les éditions suivantes.

148, 18. Var. : Si *jusques à ce jour*.

150, 7. Var. : Vous êtes là, *m'amie*.

157. L'acte II est divisé en huit scènes dans les éditions suivantes.

168, 6. Var. : Ne nous vit *ni* connu.

169, 7. Var. : Et *l'a conduite icy*.

170, 18. Var. : Et *paroissiez* content.

180. L'acte III est divisé en treize scènes dans les éditions suivantes.

184, 6. On trouve dans le *Misanthrope* (acte I^{er}, scène 1) un vers à peu près identique :

A peine pouvez-vous dire comme il se nomme.

187, 4. Var. : Sçavez-vous bien, *m'amie*.

194, 10. Var. :

De quoy vous serviront soixante mille écus.

Il a en effet été parlé précédemment de 60,000, et non de 40,000 écus. (Voyez acte III, scène 1^{re}.)

200, 4. Var. : Hors de toute *croissance*.

201, 5. Var. : Et juste et *pardonnable*.

LE LEGATAIRE.

Page 240. L'acte I^{er} est divisé en huit scènes dans les éditions suivantes.

243, 14. *A la Saint Jean prochain*. Grammaticalement, il faudrait *prochaine*. Au théâtre on dit la fin du vers de la manière suivante :

Je ne les aurai que vendredi prochain.

P. 254, v. 6. Var. : L'un est fils de *ma sœur*.

254, 9. Var. :

La fille de mon frère, et par ainsi ma nièce.

255, 12. Var. : *Echauffera* la bile.

255, 15. Vers qui rappelle un peu trop celui d'*Andromaque* (acte I^{er}, scène 1^{re}) :

Ma fortune va prendre une face nouvelle.

260, 7. Vers faux. On l'a depuis rectifié de la manière suivante :

Mais on vient.

LISETTE.

C'est Géronte. Adieu, fuis, sauve-toi.

267. L'acte II est partagé en douze scènes dans les éditions suivantes.

287. L'acte III a dix scènes dans les autres éditions.

294, 13. L'édition originale donne ce vers comme suit :

Laisse moi rêver... oui dà... non... si pourtant.

Pour qu'il soit juste, il faut faire du mot *oui* deux syllabes, et encore la césure le coupe-t-elle en deux, ce qui nous a semblé inadmissible. Nous avons cru devoir, en conséquence, rétablir le vers tel que le donnent les éditions suivantes.

300, 9. Le vers est ainsi dans l'édition originale :

Moy, je ne puis quitter monsieur un moment.

Il ne serait juste qu'à la condition de partager le mot *monsieur* en trois syllabes, ce que Regnard n'a jamais fait. Nous avons donc cru devoir le rétablir d'après les éditions suivantes.

308, 19. *Sindérèse*. Le mot *syndérèse* est un terme théo-

logique qui exprime l'idée de la contrition, des remords de conscience, etc. On l'emploie surtout dans le sens ascétique.

P. 332, v. 6. Il y a dans le texte original :

Tels que je les ai eus, je les rends.

Nous avons rétabli le vers conformément à l'indication donnée par Regnard lui-même dans un *errata* placé à la suite de la *Critique du Légataire*.

LA CRITIQUE DU LEGATAIRE.

Page 337. M. Édouard Fournier, dans l'étude si substantielle et si complète qu'il a publiée sur Regnard en tête de l'édition de ses œuvres donnée par lui chez Laplace et Sanchez, rapporte un fait assez piquant relatif à la réception de la *Critique du Légataire* par les comédiens français :

« Les comédiens, quand il leur en parla, ne contredirent pas à son idée ; mais ce serait, dirent-ils, une petite pièce ajoutée à la grande, et ils objectèrent encore leur règlement, comme ils avaient fait pour le *Retour imprévu*, venant se superposer à *Démocrite*. Regnard vit poindre les mêmes conditions, et s'y soumit d'avance.

« Nouveau procès-verbal fut dressé... :

« Aujourd'hui lundy 8 février 1708, la compagnie s'est
 « assemblée... sur la proposition faite par M. Renard,
 « auteur du *Légataire*, de joindre à cette comédie en cinq
 « actes un supplément pour être joué à la fin ; et comme
 « cette proposition est directement opposée à nos règles,
 « parce qu'une comédie adjointe pourroit faire trainer la pre-
 « mière, la compagnie a résolu de s'en tenir à une déli-
 « bération qui a été faite le 18^e janvier 1700 en pareille
 « occasion, et quoyque la pièce, en quatorze représentations,
 « ait donné près de 20,000 livres, M. Renard a bien
 « voulu céder ses droits afin de rien innover à nos règles,
 « c'est à dire de ne rien retirer de la grande ni de la petite
 « du jour qu'on commencera à la jouer. »

C'est-à-dire qu'en vertu de cette convention, dont M. Édouard Fournier est le premier à publier le texte, le *Légataire* ne rapporta plus de droits d'auteur à Regnard à partir du jour où sa *Critique* lui fut « adjointe » !

P. 353, v. 4. Var. : De me *présenter*.

354, 2. Var. : La taille *renfoncée*.

356, 20, 21. Cette même plaisanterie se trouve déjà dans le *Malade imaginaire* (acte VII, scène IV), où Béralde dit à l'apothicaire Fleurant : « On voit bien que vous n'avez pas accoutumé à parler à des visages. »

360. La *Critique du Légataire* est divisée en dix scènes dans les éditions suivantes.



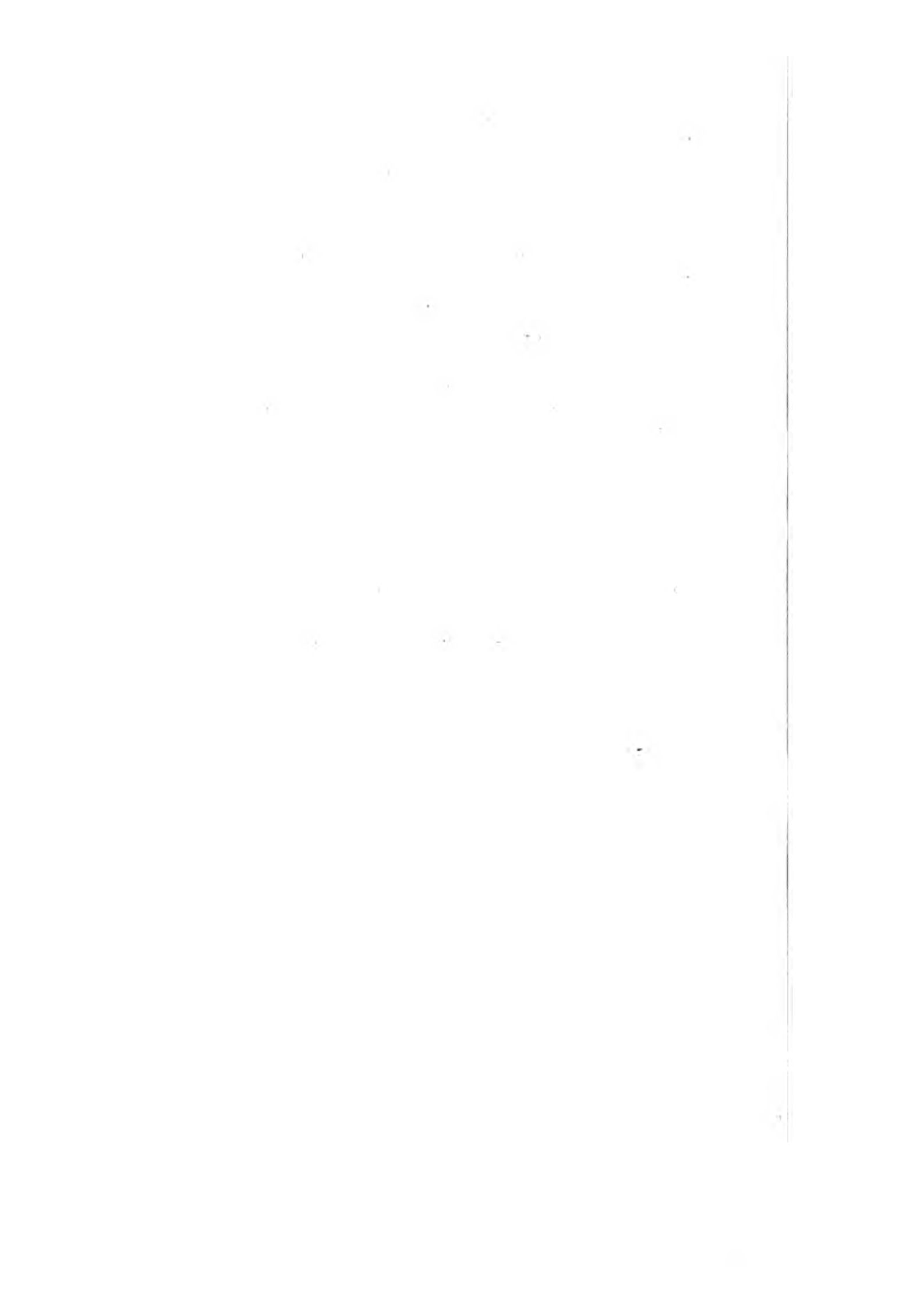




TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
LES FOLIES AMOUREUSES, comédie en trois actes, en vers, précédée d'un Prologue et suivie d'un Divertissement	i
LES MENECHMES, comédie en cinq actes, en vers, précédée d'un Prologue	105
LE LEGATAIRE, comédie en cinq actes, en vers.	223
LA CRITIQUE DU LEGATAIRE, comédie en un acte, en prose.	335
NOTES ET VARIANTES.	36i



831622

69909. — PARIS, IMPRIMERIE LAHURE

9, rue de Fleurus, 9

A 3 francs le volume

AUBIGNÉ (AGRIPPA D'), <i>Les Tragiques</i> , avec une étude et des notes par Ch. Read	1 vol.
— <i>Mémoires</i> , publ. par Lud. Lalanne	1 vol.
BEAUMARCHAIS, <i>Théâtre</i> , publ. par A. Vitu :	
<i>Le Barbier de Séville</i>	1 vol.
<i>Le Mariage de Figaro</i>	1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, <i>Paul et Virginie</i>	1 vol.
BOILEAU, publ. par P. Chéron	1 vol.
BOSSUET, <i>Oraisons funèbres</i> , publ. par Arm. Gasté	1 vol.
— <i>Discours sur l'histoire universelle</i> , id.	1 vol.
BRANCAS (Duchesse de), <i>Mémoires</i> , publ. par E. Assolant	1 vol.
BRANTÔME, <i>Les Dames galantes</i> , préface par H. Bouchot	1 vol.
BRILLAT-SAVARIN, <i>Physiologie du Goût</i>	1 vol.
CHAMFORT, <i>Œuvres choisies</i> , publ. par M. de Lescure	1 vol.
CHÉNIER (ANDRÉ), <i>Poésies</i> , publ. par Eug. Manuel	1 vol.
CHOISY (Abbé de), <i>Mémoires sur le siècle de Louis XIV</i> publ. par M. de Lescure	1 vol.
CORNILLE, <i>Théâtre</i> , avec préface par V. Fournel	1 vol.
COURIER (P.-L.), <i>Œuvres</i> , avec préface par F. Sarcey	1 vol.
DIDEROT, <i>Œuvres choisies</i> , préface par Paul Albert	1 vol.
FLORIAN, <i>Fables</i> , publ. avec un Avant-propos	1 vol.
GALLAND, <i>Les Mille et une Nuits</i>	1 vol.
GËTHE, <i>Faust</i> , trad. Albert Stapfer, préf. par P. Stapfer	1 vol.
— <i>Werther</i> , trad. par M ^{me} Bachelier	1 vol.
GOUDSMITH, <i>Le Vicaire de Wakefield</i> , tr. par Ch. Nodier	1 vol.
HAMILTON, <i>Mémoires de Grammont</i> , publ. par M. de Lescure	1 vol.
HAUSSET (M ^{me} du), <i>Mémoires</i> , publ. par H. Fournier	1 vol.
HEPTAMÉRON DE LA REINE DE NAVARRE	1 vol.
HOFFMANN, <i>Contes fantastiques</i>	1 vol.
HORACE, <i>Odes, Satires, Épîtres</i> , trad. de J. Janin	1 vol.
LA BRUYÈRE, <i>Caractères</i> , préface de L. Lacour	1 vol.
LA FONTAINE, <i>Fables</i> , publ. par P. Lacroix et Jouaust	1 vol.
— <i>Contes</i> , publ. par D. Jouaust	1 vol.
LA ROCHEFOUCAULD, <i>Maximes</i> , publ. par J. Thénard	1 vol.
LE SAGE (A.-K.), <i>Le Diable boiteux</i> , préface par H. Reynald	1 vol.
LINGUET-DUSAULX, <i>Mémoires sur la Bastille</i> , publ. par H. Monin	1 vol.
LOUVET DE COUVRAI, <i>Mémoires</i> , publ. par F.-A. Aulard	1 vol.
MAISTRE (X. de), <i>Voyage autour de ma chambre</i> , préf. de J. Claretie	1 vol.
MALHERBE, <i>Poésies</i> , publ. par P. Blanchemain	1 vol.
MARIVAUX, <i>Théâtre</i> , préface de F. Sarcey	1 vol.
MARMONTEL, <i>Mémoires</i> , publ. par M. Tourneux	1 vol.
MOLIÈRE, <i>Théâtre</i> , publ. par Jouaust et Monval	1 vol.
MONTAIGNE, <i>Essais</i> , publ. par Motheau et Jouaust	1 vol.
MONTESQUIEU, <i>Grandeur et Décadence des Romains</i> , publ. par G. Franceschi	1 vol.
— <i>Lettres persanes</i>	1 vol.
MUSSET (ALFRED DE), <i>Œuvres complètes</i>	1 vol.
PRÉVOST (l'Abbé), <i>Manon Lescaut</i>	1 vol.
RABELAIS, avec notice de Paul Lacroix	1 vol.
RACINE, <i>Théâtre</i> , préface de V. Fournel	1 vol.
REGNARD, <i>Théâtre</i> , publ. par G. d'Heylli	1 vol.
REGNIER, <i>Satires</i> , publ. par Louis Lacour	1 vol.
RIVAROL, <i>Œuvres choisies</i> , publ. par de Lescure	1 vol.
ROUSSEAU (J.-J.), <i>Les Confessions</i>	1 vol.
SCARRON (P.), <i>Le roman comique</i> , préface de P. Bourget	1 vol.
STERNE, <i>Voyage sentimental</i> , trad. d'Alf. Médouin	1 vol.
SATIRE MENIPPÉE, publ. par Ch. Read	1 vol.
VOITURE (V.), <i>Lettres</i> , publ. par O. Uzanne	1 vol.
VOLTAIRE, <i>Œuvres choisies</i> , publiées par G. Bengesco :	
<i>Théâtre</i>	1 vol.
<i>Romans et Contes</i>	1 vol.
<i>Poésies</i>	1 vol.
<i>Charles XII</i>	1 vol.
<i>Dictionnaire philosophique</i>	1 vol.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE
DES ÉDITIONS JOUAUST

THÉÂTRE

DE

J. FR. REGNARD

Publié avec une Notice et des Notes

PAR G. D'HEYLLU

TOME SECOND



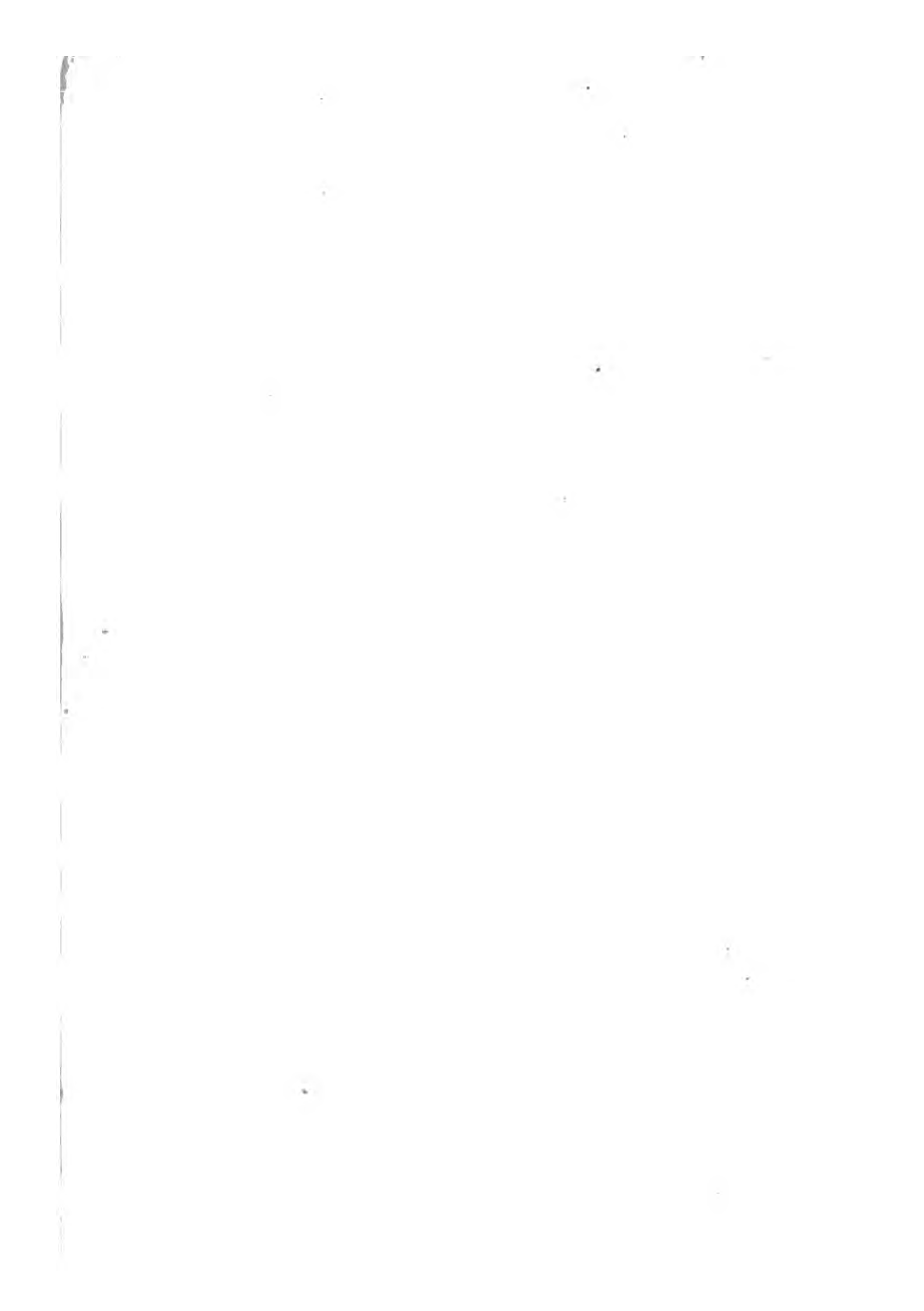
PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

E. FLAMMARION, SUCCESSEUR

26, Rue Racine, 26





A 3 francs le volume

AUBIGNÉ (AGRIPPA D'), <i>Les Tragiques</i> , avec une étude et des notes par Ch. Read.	1 vol.
— <i>Mémoires</i> , publ. par Lud. Launne.	1 vol.
BEAUMARCAIS, <i>Théâtre</i> , publ. par A. Vita :	
<i>Le Barbier de Seville</i>	1 vol.
<i>Le Mariage de Figaro</i>	1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, <i>Paul et Virginie</i>	1 vol.
BOULEAU, publ. par P. Chéron.	1 vol.
BUSSET, <i>Oraisons funèbres</i> , publ. par A. Gasté	1 vol.
— <i>Discours sur l'histoire universelle</i>	1 vol.
BRANCAU (Duchesse de), <i>Mémoires</i> , publ. par B. Assé	1 vol.
BRANTÔME, <i>Les Dames galantes</i> , préface par H. Bouchoir	1 vol.
BRILLAT-SAVARIN, <i>Physiologie du Goût</i>	1 vol.
CHAMFORT, <i>Œuvres choisies</i> , publ. par M. de Lescure.	1 vol.
CHÉNIER (ANDRÉ), <i>Poésies</i> , publ. par Eug. Manuel	1 vol.
CHOISY (Abbé de), <i>Mémoires sur le siècle de Louis XIV</i> , publ. par M. de Lescure.	1 vol.
CORNÉILLE, <i>Théâtre</i> , avec préface par V. Fournel	1 vol.
COCKER (P.-L.), <i>Œuvres</i> , avec préface par F. Sarcey.	1 vol.
DIDEROT, <i>Œuvres choisies</i> , préface par Paul Albert.	1 vol.
FLORIAN, <i>Fables</i> , publ. avec un Avant-propos.	1 vol.
GALLAND, <i>Les Mille et une Nuits</i>	1 vol.
GOETHE, <i>Faust</i> , trad. Albert Stapfer, préf. par P. Stapfer	1 vol.
— <i>Werther</i> , trad. par M ^{me} Bachelier.	1 vol.
GODSMITH, <i>Le Vicaire de Wakefield</i> , tr. par Ch. Nodier.	1 vol.
HAMILTON, <i>Mémoires de Grammont</i> , publ. par M. de Lescure.	1 vol.
HASSEY (M ^{me} de), <i>Mémoires</i> , publ. par H. Fournier.	1 vol.
HEPTAMERON DE LA REINE DE NAVARRE	1 vol.
HOFFMANN, <i>Contes fantastiques</i>	1 vol.
HORACE, <i>Odes, Satires, Épîtres</i> , trad. de J. Janin	1 vol.
LA BRUYÈRE, <i>Caractères</i> , préface de L. Lacour	1 vol.
LA FONTAINE, <i>Fables</i> , publ. par P. Lacroix et Jouaust	1 vol.
— <i>Contes</i> , publ. par D. Jouaust.	1 vol.
LA ROCHEFOUCAULD, <i>Maximes</i> , publ. par J. Thénard	1 vol.
LE SAGE (A.-R.), <i>Le Diable boiteux</i> , préface par H. Reynald	1 vol.
LINGUET-DESAULX, <i>Mémoires sur la Bastille</i> , publ. par H. Monin	1 vol.
LOUVET DE COUVRAI, <i>Mémoires</i> , publ. par F.-A. Aulard.	1 vol.
MAISTRE (X. de), <i>Voyage autour de ma chambre</i> , préf. de J. Claretie	1 vol.
MAHERBE, <i>Poésies</i> , publ. par P. Blanchemain	1 vol.
MARIVAUX, <i>Théâtre</i> , préface de F. Sarcey	1 vol.
MARMONTEL, <i>Mémoires</i> , publ. par M. Tourneux	1 vol.
MOLIÈRE, <i>Théâtre</i> , publ. par Jouaust et Monval.	1 vol.
MONTAIGNE, <i>Essais</i> , publ. par Motheau et Jouaust.	1 vol.
MONTESQUIEU, <i>Grandeur et Décadence des Romains</i> , publ. par G. Franceschi	1 vol.
— <i>Lettres persanes</i>	1 vol.
MUSSET (ALFRED DE), <i>Œuvres complètes</i>	1 vol.
PRÉVOST (l'Abbé), <i>Manon Lescaut</i>	1 vol.
RABELAIS, avec notice de Paul Lacroix	1 vol.
RACINE, <i>Théâtre</i> , préface de V. Fournel	1 vol.
REGNARD, <i>Théâtre</i> , publ. par G. d'Heylli	1 vol.
REGNIER, <i>Satires</i> , publ. par Louis Lacour.	1 vol.
RIVAROL, <i>Œuvres choisies</i> , publ. par de Lescure	1 vol.
ROUSSEAU (J.-J.), <i>Les Confessions</i>	1 vol.
SCARRON (P.), <i>Le roman comique</i> , préface de P. Bourget	1 vol.
STERNE, <i>Voyage sentimental</i> , trad. d'A. Hédouin	1 vol.
SATIRE MENIPPÉE, publ. par Ch. Read.	1 vol.
VOITURE (V.), <i>Lettres</i> , publ. par O. Uzanne	1 vol.
VOLTAIRE, <i>Œuvres choisies</i> , publiées par G. Bengesco :	
<i>Théâtre</i>	1 vol.
<i>Romans et Contes</i>	1 vol.
<i>Poésies</i>	1 vol.
<i>Charles XII</i>	1 vol.
<i>Dictionnaire philosophique</i>	1 vol.



